LE

GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE

II [1]

LES IDÉES ET LES HOMMES

I

Les hommes du 4 Septembre avaient assumé une double tâche, militaire et politique. Comment étaient-ils préparés à l'une et à l'autre?

Des onze députés que l'émeute avait portés au gouvernement, six étaient avocats, cinq publicistes; plusieurs partageaient leur vie entre le journalisme et le barreau. Ces deux professions sont peut-être celles qui habituent l'intelligence à se répandre sur le plus de sujets et à saisir avec le plus de promptitude les apparences de toutes choses, mais lui donnent le moins de temps pour se fixer nulle part et descendre aux profondeurs solides. Elles tiennent pour essentiel de bien défendre les causes, pour secondaire de les bien choisir, engagent le point d'honneur dans toute opinion adoptée, enseignent le mérite du raisonnement, fût-ce contre la raison, ne touchent aux réalités que par des théories, enfin, favorisent cette erreur que les thèses sont l'essentiel de la vie et que parler est agir. La vocation première ne prédisposait donc

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai. Dans le précédent article, page 248, ligne 19, après ces mots « M. Chevreau l'avait quitté », lire « depuis le 10 août, pour le ministère de l'Intérieur et n'avait pas été remplacé à l'Hôtel de ville. Le secrétaire général, M. Alfred Blanche, s'y trouvait seul. »

pas ces manieurs de mots à la connaissance des événemens et des hommes, et à l'art d'en tirer parti, qui est la politique. Leur passage dans les assemblées ne les avait pas formés davantage, parce que leur hostilité contre la monarchie les tenait hors des situations où le pouvoir s'exerce. Quelques-uns avaient traversé plus qu'occupé les affaires sous la seconde République, tout juste assez de temps pour transformer en lois quelques doctrines d'opposition, pas assez pour se transformer eux-mêmes en hommes de gouvernement. Sous le second empire, la carrière publique de tous n'avait été que la suite de leur profession première: ils s'étaient bornés à écrire et à plaider contre Napoléon III, ne se souciant pas d'être équitables, mais populaires, et, sans tenir jamais compte des obstacles apportés par les faits aux volontés du souverain, toujours prêts aux condamnations absolues. Ces hommes n'avaient qu'une expérience : non celle d'exercer, mais celle de détruire le gouvernement.

De toutes les questions, celles auxquelles ils étaient le plus étrangers, étaient celles de l'armée. Et il n'en était pas sur laquelle ils eussent pris parti avec autant de persistance et d'unanimité. En toute occasion, et surtout quand avait été discutée, en 1868, notre réorganisation militaire, ils avaient nié que la véritable puissance fût, pour un État, l'entretien de soldats restreints en nombre, mais élevés par un long service et une stricte discipline au plus haut degré de valeur professionnelle. Eux avaient affirmé que la force est dans le nombre, que chacun se doit à la défense de la nation, qu'un long temps de service est superflu, que l'obéissance ne doit pas être passive, mais intelligente, et que le premier droit de cette intelligence est, pour le soldat, de choisir ses chefs. Au système des armées permanentes ils avaient opposé le système des milices.

Et cette doctrine n'était pas pour eux seulement une tactique. Sans doute, en opposant à des institutions militaires qui dévoraient une si grande part de la vie, de la liberté et de la richesse, un régime qui épargnait tous les sacrifices, ils servaient leurs desseins contre l'empire, mais ils exprimaient une conviction traditionnelle, sincère, passionnée du parti démocratique. Nulle part n'apparaissait mieux la méthode intellectuelle, qui, mêlant à la vigueur des idées théoriques le dédain des faits, devait édifier un assemblage de vérités et d'erreurs, et appuyait sur des principes raisonnables des conséquences chimériques.

A l'origine, un sentiment généreux et une idée juste. Ces philanthropes considéraient la guerre comme une survivance de la barbarie, croyaient à la fraternité des peuples, préparaient les

moyens de lutte avec une âme sans haine, et pour eux la meilleure organisation militaire était celle qui menaçait le moins la paix. Pour les armées de métier, l'état normal est la guerre; là seulement elles trouvent leur raison d'être et leur récompense; elles poussent par la loi de leur origine aux conflits. Toujours prêtes, toujours impatientes, toujours dangereuses à mécontenter, elles sont une tentation permanente de violence pour les pouvoirs ambitieux ou faibles, et pour les peuples qui assistent au choc sans le soutenir et se battent par procuration. Quand une levée nationale appelle tous les citoyens à prendre une part personnelle aux discordes des États, chaque campagne menace chaque homme dans sa sécurité, ses habitudes, sa profession ; là, tous les intérêts particuliers, avec la puissance d'une passion générale, conspirent incessamment contre la guerre. Telle était l'origine philosophique de l'adhésion donnée par les républicains au service obligatoire et universel. Et d'accord avec leur philanthropie, leur conscience leur disait qu'établir entre tous les fils de la patrie l'égalité du plus grand devoir et de la plus lourde charge, c'était faire une œuvre d'équité.

Ils ne doutaient pas davantage qu'ils n'eussent aussi et par surcroît créé la meilleure des armées. S'ils en avaient vu de près une seule, compris quel triomphe sur la nature est le changement d'un homme en soldat, et conclu que pour obtenir cette victoire, mère de toutes les autres, il la faut préparer par un difficile effort, leur réforme, accroissant le nombre des soldats à instruire, n'eût pas abouti à une réduction, mais à une extension des charges militaires. Leur inexpérience du problème leur avait épargné ces constatations impopulaires. Le nombre est un élément de la force, ils avaient besoin de croire que le nombre est toute la force; leur habitude de raisonner où il eût fallu s'instruire les avait conduits à cette foi par des sophismes. Selon eux, le service long et l'obéissance passive étaient des nécessités spéciales aux armées de métier : pour rendre aptes à combattre et à mourir des hommes soustraits perpétuellement aux opinions, aux désirs, aux activités des autres hommes, et étrangers par leur vie aux intérêts qu'ils protègent, l'habitude et une discipline de fer n'étaient pas superflues. Elles devenaient superflues avec les armées de citoyens : le citoyen, partie de la souveraineté, bénéficiaire de tous les avantages qui grandissent et déclinent avec la prospérité publique, atteint par la guerre dans tout l'ordre de ses activités ou de son repos, a tous les motifs de faire vigoureusement campagne, et de reconquérir sa propre indépendance en défendant celle de la patrie. D'où ces raisonneurs à ou-

trance concluaient qu'il suffit d'avoir intérêt pour avoir volonté et aptitude, et, sans prendre garde qu'ils devenaient mauvais logiciens, ils supposaient l'homme un être de pure logique. Comme s'il dût se battre par raison démonstrative, ils pensaient que, tous les sentimens générateurs du courage lui étant enseignés par sa vie ordinaire, il n'était pas besoin de moyens factices pour développer en lui des vertus naturelles, et que c'était assez d'armer le citoyen pour avoir le soldat. Comme si l'intelligence de tout ce qu'il y a à sauvegarder par la victoire suffisait à donner la divination des chefs les plus capables de vaincre, ces novateurs, accoutumés par leur vision toute politique des choses et par leurs propres succès, à tenir le vote pour le témoignage suprême de la confiance, croyaient accroître la force de l'autorité en décernant les grades au suffrage. L'armée était donc la nation offensée, debout tout entière contre l'ennemi, transportée sur les champs de bataille avec son esprit public, ses mœurs ordinaires, ses vertus et ses énergies civiles, d'autant plus forte que ses citoyens auraient plus de droits à sauvegarder, et la démocratie la plus libre devait être la plus invincible.

Tout confians fussent-ils dans les théories, s'ils n'avaient eu qu'elles pour garant de leur réforme militaire, ils auraient hésité peut-être à condamner, sur la foi d'une thèse, une organisation consacrée par l'expérience et le consentement général. Le patriotisme leur eût objecté que nul système militaire ne vaut en soi, qu'il vaut par comparaison avec les dangers à repousser; que le jour où tous les peuples, en adoptant la milice, se seraient allégés de leur plus lourde charge, la proportion naturelle de leurs forces serait maintenue sous une forme nouvelle; mais qu'au XIXe siècle, si la démocratie avait mis en quelques États son génie pacifique, d'autres, aristocratiques ou absolus, gardaient la vieille cupidité de la gloire violente; que les généreux devaient donc pour leur sûreté conserver les armes considérées comme les plus efficaces par les nations de proie; et que la nation assez confiante pour innover sans être sûre si le changement lui laisserait la force, courait risque de devenir, au lieu d'un exemple, une victime. Mais les républicains croyaient précisément que cette réforme avait fait ses preuves. La légende révolutionnaire et la connaissance superficielle des guerres contemporaines leur permettaient d'appeler l'histoire en témoignage. Les volontaires de 1792 n'avaient-ils pas fait reculer les soldats du grand Frédéric, et la levée en masse n'avait-elle pas battu les troupes qui passaient pour le modèle des armées de métier? Presque en même temps que les lois nouvelles de la guerre furent révélées au monde

par l'éclat immortel de cette épopée, l'Amérique, dans ses deux continens, n'avait-elle pas conquis son indépendance avec des milices, contre les troupes réglées de l'Angleterre et de l'Espagne? La guerre de la sécession entre les États-Unis n'avait-elle pas prouvé que des citoyens, étrangers jusque-là au métier, peuvent fournir non seulement des soldats intrépides, mais des généraux novateurs, et léguer à l'admiration de l'avenir des modèles de tactique et de stratégie? Le Mexique n'avait-il pas, avec des partisans, lassé la France et anéanti les forces mercenaires de Maximilien? La Prusse n'avait-elle pas vaincu en 1866, avec des hommes formés par un court service, les vieux régimens de l'Autriche? L'Allemagne enfin ne venait-elle pas d'écraser sous la masse de ses landwehriens, qui la veille exerçaient tous les métiers de la vie ordinaire, les soldats les plus renommés du monde? Pour s'enquérir si les volontaires de 1792 auraient obtenu leur gloire sans leur amalgame avec les vieux régimens du roi, si la valeur des armées républicaines ne fut pas faite de cette union où les uns apportaient l'enthousiasme et les autres la discipline, et si dès la fin de la République, sous le Consulat, et jusqu'à la fin de l'Empire, la force de ces armées n'était pas dans leurs vieux soldats; pour se demander si l'émancipation des colonies américaines ne fut pas une victoire de la nature plus que des hommes, si l'infériorité véritable des puissances européennes ne fut pas l'obligation de combattre, à travers les mers et avec une faible partie de leurs forces, une population qui luttait chez elle et avec toutes les siennes, et si l'aide des troupes françaises, troupes de métier, fut inutile aux milices de Washington; pour comprendre que la guerre de Sécession, mettant aux prises deux forces inexpérimentées et dont l'éducation se fit en même temps, ne fournissait aucune lumière sur la valeur comparée des troupes régulières et des milices, et que cette leçon aurait été donnée seulement au cas où l'un des adversaires aurait eu à soutenir avec des formations improvisées l'effort d'une armée préparée de longue main par l'autre; pour se rendre compte qu'en Allemagne la discipline sociale d'une nation hiérarchique et respectueuse préparait la discipline militaire de l'armée, et que cette armée où tout homme était durant trois années soumis à un enseignement méthodique et à un joug de fer ne ressemblait pas à une garde nationale; pour s'aviser enfin que, dans nos défaites de 1870, la résistance opposée, à des forces si bien préparées et si admirablement conduites, par nos soldats si inférieurs en nombre et si dépourvus de chefs, prouvait la puissance amassée en chacun de ces hommes par le long enseignement de l'obéissance et de l'hon-

neur, il aurait fallu réfléchir. Les républicains s étaient bornés à entrevoir et, sans mauvaise foi, avec la crédulité de l'incompétence, n'avaient retenu de l'histoire que les leçons favorables à leurs préjugés.

Échappant ainsi à l'inquiétude que l'armée devînt trop faible au dehors, ils vivaient obsédés par la crainte qu'elle fût trop forte au dedans. C'étaient des soldats de métier qui, deux fois en cinquante ans, le 18 Brumaire et le 2 Décembre, avaient jeté bas une république pour établir une dictature. Telle était l'inexpiable faute que les républicains voulaient venger. Leur défiance avait commencé avec le siècle, quand l'armée était devenue l'arbitre du gouvernement. Leur animosité avait grandi quand de nouveau, par une violence de cette armée, s'était élevé un Bonaparte. Rien ne leur paraissait aussi nécessaire que préserver l'avenir de ces perturbations chroniques, car ils ne voyaient pas, dans le double attentat, une alliance de hasard entre le soldat et le dictateur : ils pensaient que le soldat engendre la dictature. L'établissement d'une armée permanente séparée des citoyens, vouée au silence, instruite à la soumission passive, soutenue par une hiérarchie rigide, leur paraissait fonder une contradiction dans une société égalitaire, libre, maîtresse de ses chefs et conduite par l'opinion générale. Ils tenaient pour impossible que de cette contradiction sortît la concorde, pour inévitable que l'une de ces sociétés travaillât à subordonner l'autre. Il leur paraissait comme fatal que l'armée, habituée à mépriser les institutions civiles, les suffrages politiques, et le gouvernement de la parole, aspirât à fonder l'ordre sur le silence, la puissance sur l'unité de commandement, à donner, par l'élévation d'un de ses chefs au pouvoir suprême, un couronnement à sa propre hiérarchie. Eux voulaient surtout se délivrer de cette menace quand ils prétendaient abolir les institutions qui perpétuaient dans le corps fermé cet esprit particulier, faire pénétrer la nation dans l'armée, ou plutôt dissoudre l'armée dans la nation, et, en confiant les armes aux citoyens eux-mêmes, et en remettant à ces citoyens le choix de leurs chefs, empêcher à jamais qu'un César fût imposé par des prétoriens. C'est la raison de parti qui avait affermi les élus du 4 Septembre dans leurs doctrines militaires : leur hostilité contre l'armée était une forme de leur haine contre l'empire. Et quand la défaite de cette armée vint fournir prétexte à la fois à tous leurs griefs, c'est la rancune de parti qui dérobait aux yeux de la démocratie les forces saines encore dans ces vaincus, c'est elle qui se satisfaisait par un mépris public pour toutes les institutions militaires, par une hiérarchie d'outrages s'élevant avec

le grade des insultés, par une croyance folle à la trahison. Une représaille tardive des invasions commises dans la politique par l'armée livrait maintenant l'armée à des juges politiques.

II

Les chefs du nouveau pouvoir étaient moins d'accord sur la manière de gouverner que de combattre. Tous républicains, ils n'entendaient pas, par le mot de république, les mêmes choses, et se trouvaient comme divisés par l'âge en deux groupes, tant il est vrai qu'on est d'un temps avant d'être d'un parti.

Les plus nombreux parmi ces fondateurs de la troisième république semblaient surtout les revenans de la seconde. Leur notoriété datait d'elle : ils en représentaient la générosité naïve, la philanthropie déclamatoire, l'attachement à l'essentiel de l'ordre social. Ils avaient foi dans la souveraineté de la nation, respect pour l'indépendance des citoyens, éloignement pour toute oppression et presque autant de répugnance à l'exercer qu'à la subir. Ces doctrines étaient celles de l'heure où ils avaient formé leurs idées. Ils avaient atteint l'âge d'homme sous la monarchie de Juillet, lorsque nul ne contestait à la France le droit de se gouverner elle-même, et qu'en fait la nation possédait la plénitude de la vie parlementaire. Entre le gouvernement et les plus hardis démocrates il y avait désaccord non sur le principe, mais sur l'extension de la souveraineté nationale, et assez de doctrines communes pour amortir la violence des dissentimens. Les révolutionnaires s'apaisaient à considérer dans les institutions qui leur déplaisaient la faiblesse d'un illogisme, et sentaient les événemens glisser en pente douce de la monarchie à la république. La multitude pour laquelle ils réclamaient le droit de suffrage était leur cliente, et ils ne doutaient pas que, le jour où elle parviendrait à la vie publique, elle n'adoptât les opinions de ses libérateurs. Les classes censitaires, tout en résistant aux poussées trop hâtives, ne dissimulaient pas leur sympathie intellectuelle pour les réformes dont leurs intérêts avaient peur, disaient « plus tard » et non « jamais ». Les catholiques mêmes, qui sous les Bourbons étaient la force du gouvernement et l'horreur des libéraux, avaient passé sous Louis-Philippe à l'opposition, et toutes les oppositions se ménagent. D'ailleurs les républicains, avec l'Église comme avec l'État, avaient certaine communauté de doctrines : la plupart d'entre eux s'étaient soustraits à l'autorité catholique, mais presque tous gardaient leur foi à la religion naturelle, à un créateur tout-puissant et juste, à une vie future, et nul d'entre eux

n'eût songé à détruire dans les autres les croyances qu'il reconnaissait être le fondement de l'ordre social. Pour toutes ces raisons, les hommes parvenus au pouvoir en 1848 y avaient apporté leur confiance dans le citoyen, dans le peuple, dans l'humanité. En vain la longue épreuve de l'empire avait suivi : elle les avait atteints à une époque de la vie où, comme l'ossature, les idées ont acquis leur rigidité et ne changent plus. Et ils se retrouvaient les mêmes en 1870, habitués à voir dans la république moins un pouvoir qu'une émancipation universelle, et prêts à établir non seulement le moins impérieux mais le plus désarmé des gouvernemens.

Tout autres étaient les hommes qui, âgés de trente-neuf ans comme Rochefort, de trente-sept comme Jules Ferry, de trente-deux comme Gambetta représentaient une génération nouvelle. Eux aussi étaient fils de leur temps, d'un temps fort peu semblable à celui qui avait précédé. Leur jeunesse s'était heurtée à la jeunesse d'une dictature, le premier vol de leur pensée aux barreaux d'une cage, leurs espérances à un régime qui non seulement avait supprimé la république, mais attestait l'inaptitude de la nation à se conduire elle-même. Les masses populaires, à qui la république de 1848 avait accordé le suffrage universel, s'en servaient, au lieu de se défendre, pour acclamer le maître. Les classes qui se vantaient naguère d'être dirigeantes avaient, par peur de la démagogie, abdiqué la fierté de leur indépendance et ne goûtaient plus que le repos d'obéir. Les puissances morales elles-mêmes, justice, science, religion, dont la grandeur est de n'appartenir qu'à la vérité, s'étaient faites les complaisantes de l'empire, et les chefs des catholiques n'avaient pas été les derniers à lui présenter l'encens, comme si la servitude de la nation était la sûreté de l'Église. Les républicains entrés dans la vie intellectuelle à cette heure triste, dure aux hommes, mortelle aux principes, ne rencontraient qu'une contradiction hautaine, violente, inconciliable, non seulement entre eux et le pouvoir, mais entre eux et la France. Après l'âge d'or, c'était pour l'opposition l'âge de fer.

Elle n'avait pas même le droit de protester publiquement contre sa défaite. L'empire tenait au-dessus de toute discussion son origine et ses actes. Conscient qu'on ne peut laisser sans aliment l'activité d'un peuple, il n'avait, pour tromper la faim des intelligences, abandonné aux hommes de pensée que les controverses philosophiques. Les seules questions de philosophie qui, hors un monde fermé de savans, puissent passionner les hommes sont les controverses où est engagée la religion. Dans les chaires officielles, dans les livres, dans les journaux,

l'Église en effet devint le grand sujet d'étude, de curiosité et de malveillance. Beaucoup, parmi les maîtres de l'intelligence française, se donnèrent des airs d'être libres en attaquant ce qu'ils pouvaient fronder sans péril. Les uns rajeunirent la tactique du XVIII[e] siècle et les impertinences de l'ironie; d'autres empruntèrent à la moderne Allemagne des armes qui, plus lourdes, semblaient plus solides; d'autres étouffèrent le respect des choses saintes sous les caresses d'un style souple comme un lacet, et profanèrent l'hostie avec des gestes de prêtre. Ainsi se répandit sur la France une atmosphère d'incrédulité, que respira la génération nouvelle. Mais ce n'était pas assez pour celle-ci d'entendre et de lire, elle aspirait à échanger ses idées. L'empire y pourvut lorsque, dans cette France où les citoyens n'avaient le droit ni de s'associer ni de se réunir, il autorisa la vieille ennemie de l'Église, la franc-maçonnerie, à ouvrir ses loges. Elles s'ouvrirent au milieu des villes muettes, comme des lieux d'asile pour l'indépendance de l'esprit; seules elles offraient de la vie et de la sécurité à ceux des jeunes hommes qui voulaient rompre le silence et la solitude des idées. Elle les attira par une force de monopole. Ils s'y réfugièrent, comme les premiers chrétiens descendaient aux catacombes, pour être libres sous cette terre dont toute la surface adorait César; mais dans ces catacombes nouvelles César était maître et elles ne devaient servir qu'à la lutte contre Dieu. Tandis qu'ils venaient à la franc-maçonnerie sur son vieux renom de liberté politique, elle les forma à l'incrédulité religieuse; son grand dessein et le seul qu'elle eût licence de poursuivre. Beaucoup n'avaient d'autre grief contre le catholicisme que son alliance avec l'empire; elle fit pénétrer en eux la croyance que cette alliance était indestructible, elle les persuada que le catholicisme, par le nombre de ses adhérens, la force de sa propagande, l'étendue de ses prises sur la volonté, le cours logique de son histoire et l'ensemble de ses dogmes, est la plus redoutable puissance du monde, la racine nourricière de tout despotisme, et que celui-ci ne périrait jamais si celle-là n'était coupée. Le propre de la jeunesse est d'accepter les idées avec docilité et de les défendre avec violence. Ses ardeurs comprimées s'élancèrent par la seule voie qui lui fût ouverte. Bientôt la logique des négations l'entraîna, puis la vanité d'aller plus loin, toujours plus loin. Ainsi toutes les étapes de la négation morale furent franchies et ces jeunes esprits mesurèrent leur puissance à l'étendue des ruines qu'ils faisaient en eux-mêmes. Le principe d'autorité condamné avec le catholicisme, les croyances à un Dieu créateur, à une destinée immortelle vacillèrent comme de pures hypothèses,

et sous le nom de « positivisme » une nouvelle doctrine fit fortune. Elle n'admettait rien, sauf ce qui se voit ou se prouve. Ses inventeurs appelèrent cela le progrès de la science. Ce n'en était que la confusion, puisqu'on prétendait résoudre, par les procédés des sciences mathématiques ou naturelles, des problèmes qui échappent aux sens et aux démonstrations. C'en était aussi l'amoindrissement, puisque reconnaître comme source de certitude le témoignage des sens, celui de l'intellect, et récuser celui de la conscience, c'est mutiler l'homme, le réduire à ses dons les moins élevés, à ses facultés les moins sûres, ignorer l'essentiel de son être.

« A toutes les époques historiques, a dit Chateaubriand, il y a un esprit principe. » L'esprit principe de cette génération était le scepticisme. Un scepticisme qui s'élève aux sommets de la pensée, et entoure d'obscurité les fins mêmes de l'homme, devait étendre ses conséquences sur la vie publique.

Les doctrines généreuses de la Révolution française sont une semence d'Évangile, mûrie par dix-huit siècles de foi. La liberté qui protège le faible contre le fort; l'égalité qui appelle les plus humbles victimes et les favoris les plus privilégiés de la vie au partage des mêmes droits, la fraternité qui, entre les plus étrangers, établit un devoir de famille, se justifient uniquement par la croyance à un Dieu, père, législateur, juge, et à une destinée future où il récompensera les sacrifices faits par chacun au bonheur de tous. Et ce n'est pas trop de l'infini entrevu comme avenir et comme gain, pour que l'homme détache parfois son regard de ses espoirs présens, change en étendue l'impatience de ses désirs, et, généreux avec calcul, avance aux autres hommes des services, sur la parole de Dieu. Ainsi se trouvent suscitées, maintenues, malgré l'égoïsme et par l'égoïsme même, les vertus dont la société a besoin. Mais que la croyance à l'au-delà s'écroule, tout cet ordre fondé sur elle n'a plus de base. L'ambition du bonheur qui demeure la loi suprême de tout être ne peut plus se satisfaire que dans la vie présente. Par toute sollicitude, toute concession, tout renoncement au profit des autres, il n'ajournerait pas, il perdrait ce qu'il leur abandonnerait de son bonheur. Quelle leçon de tolérance, de désintéressement et de sacrifice, l'observateur réaliste trouve-t-il dans ce monde physique où la loi universelle est l'empire sans pitié de tout ce qui est force sur tout ce qui est faiblesse? Quel argument le persuadera d'amoindrir, lui seul des êtres, par des principes, des scrupules et des respects incommodes, sa propre existence, son seul bien, de ne pas boire à sa soif dans cette source fugitive avant qu'elle ait cessé de couler?

Pour qui enfin ces sacrifices? Et quand l'homme est séparé de son origine et de sa destinée immortelles, que garde-t-il de respectable à l'homme? Ces compagnons de hasard, visibles les uns aux autres entre deux néans, à la lueur de cet éclair qui est la vie, sont des adversaires, puisqu'ils se disputent trop nombreux un temps trop court, et un monde trop petit. Chacun d'eux n'a de société qu'avec ceux qui pensent, sentent et veulent comme lui, et, même dans ces coalitions, ne songe qu'à son avantage. A peine a-t-il renoncé à l'infini, son égoïsme n'a plus de contrepoids, et comme il ne voit pas de place à la fois, dans cet instant qui est tout, pour son bonheur et celui des autres, son choix est fait. Ainsi, dès que la morale n'a plus de certitude, la politique n'a plus d'idéal.

Par bonheur le privilège de l'homme est l'illogisme. Quand il emploie son intelligence à se tromper, il ne se persuade pas tout entier. Beaucoup gardent encore dans leur cœur et répandent dans leurs actes des vertus privées et sociales que leurs doctrines n'expliquent pas. Mais ces vertus sont des fleurs coupées; et si leur parfum dure, elles vivent seulement d'une sève antérieure et qui ne se renouvelle plus. Ainsi nombre de ceux que les doctrines positivistes avaient séduits continuèrent à vouloir, avec la république, un échange loyal de justice, de tolérance, de pitié, d'amour entre les hommes. Mais chez la plupart, la nouvelle doctrine avait créé une nouvelle conception du gouvernement. L'angoisse de perdre, toujours vaincus, toujours victimes, la brève suite d'années qui pour eux étaient toute la destinée, leur désapprenait la patience. L'obstination de la multitude à soutenir ce qu'ils détestaient, l'hostilité qu'ils sentaient en elle fécondaient en eux-mêmes la puissance de mépriser et de haïr. Spectateurs des corruptions et des lâchetés qui cimentaient la solidité de l'empire, ils étaient arrivés vite à ne plus reconnaître entre eux et la masse des Français une similitude de nature. Isolés ils avaient respiré l'esprit d'exclusion. Dans la France impériale, ils se considéraient comme une aristocratie d'intelligence et de volonté, ils étaient un peu comme la race juive qui garde, même dédaignée et vaincue, l'orgueil d'une supériorité native, et malgré son petit nombre se croit, par un privilège inéluctable, destinée à la domination. A ceux qui attendaient la république de la volonté générale, eux répondaient par cette formule de violence et d'orgueil: « La république est supérieure au suffrage universel. » Par ce mot de république, ils n'entendaient plus la forme de gouvernement la mieux faite pour assurer à la nation et à chaque homme la liberté, mais un corps de doctrines, non seulement politiques mais morales et philoso-

phiques, des articles de foi nombreux, enchaînés, tous essentiels : où leurs aînés rêvaient d'émancipation, eux voulaient établir « l'unité des esprits ». Créer cette unité après leur mort, sur la ruine des erreurs qu'ils auraient dû combattre toute leur vie, ne leur suffisait pas : c'est pour eux-mêmes qu'il leur fallait travailler et vaincre. Aussi leur ambition, dédaigneuse de l'apostolat, aspirait au pouvoir, au pouvoir qu'un hasard apporte, qu'un instant suffit à saisir, qui fournit les moyens rapides, multiples et décisifs pour briser les volontés des autres et changer ses propres volontés en lois. Et sachant combien leurs projets étaient vastes et quelques-uns impopulaires, ils ne souhaitaient pas un gouvernement débile, ils ne songeaient pas à amoindrir mais à accroître « les droits de l'État. » Leurs sentimens envers l'empire étaient un mélange de haine et d'envie : ils ne détestaient que le maître du régime, ils admiraient au fond le système et la simplicité puissante avec laquelle ce mécanisme produisait l'obéissance. Dédain pour l'opinion publique, culte d'eux-mêmes, goût du pouvoir, hâte de le posséder, tout les rendait étrangers aux scrupules sur la manière de le prendre, et parmi toutes les voies de succès, ils estimaient la plus légitime celle qui permettait de le saisir plus vite et de le garder plus longtemps.

Les hommes qui, dans le gouvernement du 4 Septembre, représentaient cette génération, étaient pénétrés de cette philosophie. Sans doute ils rendaient le même hommage que leurs devanciers aux « immortels principes. » Ils avaient édifié leur fortune publique sur le suffrage populaire, et le langage par lequel on gagne les peuples ne varie pas. Mais ils ajoutaient aux vieilles formules des correctifs inusités jusque-là, et l'on aurait pu surprendre sur leur visage et dans leur accent un peu du dédain habituel à ceux qui se servent des mots pour ceux qui y croient. Ils avaient été, au Corps législatif, les plus favorables à la politique violente. Ils semblaient, dans le gouvernement, les plus prêts à devenir hommes de parti. Ils avaient compris que, si la majorité des citoyens aspire à un gouvernement honnête et sage, les modérés sont les moins capables de le défendre et les moins dangereux à mécontenter ; que, surtout en France, une longue habitude du pouvoir absolu et la complicité des lois où il se survit, réduisent l'opinion publique à être le concours fortuit de volontés sans permanence, sans discipline ni vigueur ; que seuls les groupes organisés poursuivent ces efforts soutenus, et par suite ont, si peu nombreux que soient leurs adhérens, une action vraiment efficace ; que le gouvernement le plus conforme aux vœux publics avait tout à craindre, s'il tournait contre lui

ces minorités actives, et que si, au contraire, il obtenait leur concours, il pouvait, sans péril, tenir peu compte du sentiment général. Il ne leur échappait pas que la monarchie s'était appuyée sur deux puissances : l'armée et le clergé. Eux ne pouvaient employer l'armée, puisque l'armée, composée et commandée comme ils l'entendaient, ne serait plus une force distincte de l'opinion; ils ne pouvaient faire appel au clergé, puisqu'ils tenaient le catholicisme pour une force ennemie et dont il fallait hâter la fin. Ces deux puissances éliminées, il ne restait de vivantes que trois autres : une puissance irréligieuse qui, par l'activité, le secret et la discipline de la franc-maçonnerie préparait une révolution dans la morale; une puissance socialiste qui, par l'Internationale, tenait assemblée une partie des ouvriers, et préparait une révolution dans la propriété; une puissance démagogique, cachée dans les sectes de conspirateurs, et qui préparait une révolution dans le pouvoir. Les jeunes membres du gouvernement redoutaient moins le concours que l'hostilité de ces puissances. Ils étaient disposés non à les satisfaire complètement et à leur céder la place, mais à les ménager assez pour en obtenir crédit, et tout en défendant la masse du pays contre les dernières exigences de ces minorités menaçantes, se faire défendre par celles-ci contre toute tentative d'un régime plus conservateur.

Enfin, qu'ils appartinssent à l'une ou à l'autre génération, tous ces députés appartenaient à Paris. Cette commune origine, les habitudes de leur vie, les sympathies de leur intelligence, les intérêts de leur ambition, faisaient d'eux les hommes liges de la capitale. Paris les investissait plus étroitement qu'il n'allait être assiégé lui-même : qu'il s'agît de la guerre à soutenir ou du gouvernement à fonder, les désirs, les craintes, les applaudissemens, les colères, l'honneur de Paris leur seraient plus proches et plus impérieux. La voix de la nation ne leur parviendrait qu'assourdie par l'atmosphère, dominée par les rumeurs, dénaturée par les passions de l'énorme ville. Il était à craindre que Paris leur interceptât la France, et dominât leur volonté même. Or c'est à Paris que le mouvement irréligieux avait ses chefs et la franc-maçonnerie son centre; à Paris que l'Internationale avait mis la plus grande masse de prolétaires au service des revendications socialistes; à Paris que la faction démagogique tenait sur pied les groupes les plus déterminés aux excès. Dans un tel milieu, les modérés du gouvernement devaient perdre de leur modération, et les violens se croire presque sages.

III

Le gouvernement comptait douze membres. Dans un gouvernement collectif, l'égalité de droit entre ses détenteurs ne supprime pas l'inégalité de leurs aptitudes. L'exercice de l'autorité substitue à la similitude de leur titre une hiérarchie de fait, où chacun prend rang d'après son influence. Même aux sommets, la majorité de ceux qui commandent est faite, par nature, pour obéir, et subit l'ascendant d'une minorité ou d'un seul.

Auxquels allait appartenir la direction ? Et parmi ces hommes que nos malheurs jetaient au pouvoir comme le naufrage jette à l'écueil, y avait-il un de ces êtres exceptionnels, créés, en dépit de l'éducation première, de l'inexpérience, de l'obscurité antérieure, pour une grande œuvre, révélés à eux-mêmes et aux autres par la tempête, et capables de trouver au fond même des infortunes le secret de les réparer ?

Le premier par l'âge, Crémieux, avait pour principal mérite la facilité de sa parole, et cette parole était un bavardage spirituel et intarissable. Il avait tant discouru qu'il lui était resté dans une longue vie peu de temps pour penser, et il avait, causant toujours, atteint la vieillesse sans parvenir à la gravité. Le seul sentiment profond de sa nature était son attachement à sa race : Juif, il était dévoué à l'influence des Juifs, parmi lesquels il ne s'oubliait pas. Il était reconnaissant à la première république de les avoir faits citoyens, à la seconde de lui avoir apporté le pouvoir, à la troisième de le lui rendre. De ce pouvoir, il aimait surtout les apparences et les titres. Une vanité qu'expliquaient seules les longues humiliations de sa secte, la crainte de ne jamais les cacher sous assez d'honneurs, et la pensée qu'il réhabilitait une caste en élevant un homme avaient aidé son courage à se pousser très au delà de son mérite. Un soin de cacher ses manèges sous une apparence de simplicité et de patelinage, parfois l'aveu ingénu de ses convoitises, toujours un art de flotter entre les groupes, de ménager les personnes, de deviner le chemin où passe l'occasion, et de l'attendre aux carrefours où l'on est à la fois sur plusieurs routes, avaient fait ses succès. Ce tout petit homme, camard, aux paupières lourdes sur des yeux ternes, à la face glabre, aux cheveux crépus, savait séduire la fortune, en accepter tout et à toute heure, affronter les plus hauts emplois sans autre étonnement que de les avoir attendus, et sans inquiétude sur la façon dont il les occuperait. Attiré par l'éclat seul du pouvoir, il n'avait jamais songé à son poids.

Comme Crémieux, Garnier-Pagès avait déjà gouverné la France. Les acclamations qui en 1848 saluèrent son nom étaient un hommage posthume à la mémoire de son frère. Depuis, le survivant croyait qu'à son propre mérite s'était ajouté celui du mort. Il eût été l'homme d'État qu'il croyait être, si le désir, le travail et l'amour sincère du bien public suffisaient. Il portait sur son visage la solennité de grands desseins et marchait comme accablé sous le poids de sa pensée. Quand il s'en déchargeait, le poids était pour ses auditeurs, car il n'avait amassé, par un effort obstiné, que les lieux communs du bon sens ou des erreurs banales ; et il donnait l'impression que le vide peut être lourd. D'ailleurs l'estime qu'il avait de lui-même le tenait pur de toute bassesse, de toute intrigue, et, sûr que les hommes nécessaires ont leur heure, il attendait, dans la dignité de la vie, la dignité des honneurs. A la considération qu'il méritait se mêlait un peu d'ironie, l'ironie mortelle à l'influence : car les hommes obéissent parfois à ceux qui les font rire, jamais à ceux dont ils sourient. Garnier-Pagès n'avait jamais surpris ce sourire. Quand, le 4 Septembre, un nouveau caprice de l'émeute le rappela au pouvoir, il y porta la même droiture d'intention, la même confiance, la même médiocrité, certain de conduire les événemens qu'il allait voir passer, et il se fût ému, non de colère mais de pitié, si on eût contesté ses mérites de financier, d'orateur et de politique, pour le traiter de brave homme qu'il était.

Arago, plus encore que Garnier-Pagès, bénéficiait de mérites qui n'étaient pas les siens. Il devait la gloire de son nom à son père, sa fortune politique à son nom, ses idées à son parti : sa figure même, qui était noble et belle, ne semblait pas lui appartenir, tant elle rappelait celle des derniers Bourbons. Il avait à lui la bonne humeur, les allures aisées, la bienveillance aimable des heureux à qui tout advient sans peine. Il était de ceux que la démocratie aime parce qu'elle ne redoute pas leur fermeté incommode, de ceux que la camaraderie élève parce qu'ils ne portent pas ombrage. Capable de suivre fidèlement ses amis dans leurs fautes ou dans leurs belles actions, incapable de prévenir les premières ni d'inspirer les secondes.

Pelletan était devenu député parce qu'il était rédacteur du *Siècle*, et le siège avait été donné moins à la puissance de l'écrivain qu'à celle du journal. Quelque chose d'âpre, de passionné, de triste dans le talent et dans l'attitude, une puissance d'imagination noire qui transformait pour lui en certitudes toutes les

mauvaises chances des entreprises impériales, avaient fait de lui comme un prophète de malheur. La chute de l'empire enlevait à ses facultés leur emploi. Son vrai et rare mérite fut de ne pas s'en découvrir de nouvelles, de ne pas s'enfler, de ne pas croire qu'une intelligence ouverte, une existence respectable, un long attachement à la république, suffisent pour le destiner aux grands rôles. Il ne songeait qu'à rendre des services modestes avec simplicité.

Glais-Bizoin avait fait sa réputation dans le métier de plaisant, qu'on prétend fort difficile. Glais-Bizoin l'avait simplifié; son art était d'interrompre, et, quoi qu'il hasardât, excitait le rire. Quand le comique n'était pas dans l'interruption, il était dans l'interrupteur, dans ce petit homme décharné, aux os saillans sous la peau jaune et ridée, à la malice enfouie en de petits yeux perçans et fiévreux, et, pour tout dire, aux airs de vieux singe qui, même quand il ne joue pas de méchans tours, semble les méditer. Il valait mieux que sa figure. Il ne manquait pas de bon sens, mêlé de bizarreries; il avait de l'énergie, mais par accès et saccades; de la ténacité, surtout quand il se trompait; et dans le zèle qu'il apportait aux petites choses, il oubliait les grandes. D'ailleurs cet homme qui se moquait de tout avait le tort de se prendre au sérieux. Celui qui avait joué le rôle de bouffon n'était pas fait pour celui de sauveur.

Comparé à eux, Jules Favre semblait presque un grand homme. Lui, du moins, excellait en quelque chose, était un maître de la parole, et cette parole, coulant avec l'abondance régulière d'un grand fleuve, avait plus que toute autre soulevé sur ses ondes et entraîné contre l'empire l'opinion publique. Il apportait au gouvernement, du patriotisme, du courage, des idées générales et certaines portions de caractère. Mais on ne se fait pas impunément d'un art l'habitude d'une vie et comme une seconde nature : en lui l'intelligence même et jusqu'aux vertus étaient oratoires. Sa raison était ouverte aux vérités qui s'expriment en nobles accens, son cœur aspirait à l'héroïsme qui se dresse en belles attitudes, trouve les cris sublimes, et accepte la mort comme la catastrophe dernière d'une tragédie immortelle. Mais, prêt à donner son sang pour la France et pour la république, il ne possédait aucune expérience, aucune divination des moyens ni des hommes qui pouvaient aider ses desseins généreux. Il eût fallu des armes et une main de fer, il n'avait que sa voix : une voix pour persuader à la Prusse la générosité et à la démagogie la sagesse ! C'était Orphée affrontant les fureurs de Thrace avec une lyre. Sentimental et

harmonieux, il allait voir se tourner contre lui son talent même : l'éclat soutenu de sa forme, le bercement de ses véhémences cadencées, la pureté académique de ses ornemens, étaient faits pour l'enceinte fermée des auditoires parlementaires. Maintenant c'était la place publique et les batailles qu'il fallait dominer du geste et de la voix. Pour les multitudes, son art était trop visible, trop raffiné, trop sûr de soi; son verbe n'était pas assez retentissant, son action assez emportée; il était trop rhéteur et pas assez tribun. Ainsi la puissance de parole qui venait de le porter à la première place trouvait dans cette élévation même son déclin. Il paraissait qu'il en eût le pressentiment et qu'il prît le pouvoir comme un deuil. Avec ses cheveux et sa barbe négligés et couleur de cendre, son visage sillonné de rides profondes comme des blessures, son teint meurtri par l'extravasion d'un sang bleuâtre sous la peau, ses yeux tristes et sa bouche douloureuse, il s'avançait vers la destinée comme ces pleureurs antiques, habiles à donner à la mort de belles plaintes, impuissans à rappeler la vie.

Ernest Picard formait avec lui un contraste physique non moins que moral. Court et rond, avec une tête d'ange bouffi sur un corps de Silène, il avait la joyeuseté habituelle aux gens gras et ne gardait d'aigu que la langue. Sa malice, qui était surtout un don de discerner sous toutes ses formes le ridicule, le tenait instinctivement éloigné de tout ce qui était hasardeux, démesuré, chimérique, l'attachait aux opinions moyennes et sûres, et il était, chose rare, conduit au bon sens par l'esprit. Dans des temps ordinaires, il eût rendu des services. En tout temps, deux défauts étaient faits pour diminuer son influence : il n'aimait pas le travail, et surtout il ne savait pas se livrer au labeur le plus nécessaire qu'un homme d'État ait à accomplir sur son parti et sur lui-même, admettre ou changer les opinions des autres. Dès que son avis n'était pas accepté, cet homme gai, comme atteint d'une blessure secrète, devenait boudeur et, s'isolant sans se rendre ni combattre, laissait aux idées et aux hommes qu'il désapprouvait la place libre. Surtout ses qualités n'étaient pas celles de l'heure où il prenait les affaires : il allait paraître sceptique parce qu'il n'était pas aveugle, il ne comprenait que le courage raisonnable au moment où régnait la folie de l'espérance.

Jules Simon, hors de pair par l'énergie facile et continue du travail, la multitude des connaissances, toutes les dimensions de l'esprit, et l'universalité de l'intérêt qu'il portait aux choses humaines, déconcertait par l'extrême abondance et comme par le

conflit de ses dons. D'une part son esprit avait sur celui de ses collègues une supériorité non seulement d'étendue mais d'essence. Tandis que le leur bornait son étude à ce « milieu des choses », dont parle Pascal, le sien avait besoin d'atteindre les extrémités. Eux, politiques de profession et de nature, satisfaisaient leurs activités par la vie de parti, leurs curiosités par l'examen des questions que le hasard des événemens amenait devant eux, s'intéressaient aux circonstances et aux idées à proportion qu'elles pouvaient agir sur l'opinion publique, et chacun d'ordinaire bornait son étude à celles qu'il espérait exploiter avec succès. Lui, ne faisait pas de choix entre elles, se donnait à toutes, se soumettait les plus dissemblables, se jouait dans les chiffres, les tarifs, les détails les plus minutieux, comme dans les généralisations les plus vastes; épris de ses causes non à proportion qu'il les savait retentissantes, mais à proportion qu'il les jugeait utiles; résigné, ce qui est l'héroïsme de l'orateur, à paraître ennuyeux pourvu qu'il instruisît. Ce n'était pas assez pour lui d'accomplir ainsi la tâche quotidienne que lui préparaient les circonstances, il les voulait prévoir de loin. A un moment où ses compagnons, absorbés par la lutte pour le pouvoir, ne songeaient pas à la question sociale, lui avait examiné le sort des prolétaires, appelé la pitié sur l'excès de leurs maux, compris que la souveraineté électorale offre un vain luxe à l'homme tombé sous l'esclavage de la misère, et que, dans une démocratie, le plus pressant intérêt n'est pas la liberté politique, mais la justice sociale. Il savait les droits de l'une et de l'autre parce qu'il avait des certitudes sur la nature de l'homme et le but de l'humanité : sans souci des colères contraires qu'il soulevait, il s'était déclaré étranger à tout culte, hostile même au catholicisme, mais il avait confessé sa religion naturelle, sa croyance à Dieu et à l'immortalité de l'âme. Tout cela était d'un homme indépendant, désintéressé et surtout soucieux de rester d'accord avec soi-même.

D'autre part apparaissaient en lui une vigilance constante à ne pas pousser ses audaces assez loin pour en devenir victime, un soin d'attacher à ses idées les plus personnelles quelque cocarde populaire, une habileté sans seconde à ménager ses influences, et souvent une coquetterie inquiétante à ne pas fausser compagnie aux hommes et aux mots qui étaient en contradiction avec ses principes. On se sentait surpris devant ce penseur qui affirmait Dieu et recevait les suffrages des athées, ce partisan de la propriété qui souriait au socialisme, ce libéral qui ne rompait pas avec les jacobins, ce républicain qui était allé en Angleterre étudier avec le Comte de Paris la situation des classes laborieuses.

Beaucoup, ne voyant dans cette conduite qu'une immense entreprise de popularité, supposaient que Simon affectait des doctrines acceptées dans des partis différens, pour étendre sa clientèle. Les sots croient volontiers qu'un homme supérieur n'est dupe de rien, pas même de ses principes, et en celui-ci la personne physique était comme un faux témoin de la personne morale. Les modulations, les chevrotemens, les artifices d'une voix qu'il avait dû conquérir sur la nature, les expansions caressantes d'une grâce un peu féline, l'extrême finesse du regard qui exprimait à la fois toutes les diversités d'une même pensée ou d'un même sentiment, la mobilité du visage et des attitudes au gré de chaque impression, prêtaient aux observateurs peu attentifs autant d'apparences pour croire que Jules Simon se donnait en grand artiste la comédie de la vie.

Le juger ainsi était le méconnaître. Le désir légitime d'étendre son influence, une sensibilité de femme qui lui rendait douloureux de contredire et nécessaire d'être aimé, une ingéniosité d'esprit qui trouvait les synthèses ou tout au moins les parties neutres des doctrines adverses, une fécondité de ressources qui lui ouvrait des solutions où d'autres se heurtaient à des obstacles, le disposaient à transiger, à céder, à patienter, à dissoudre les difficultés plus qu'à les vaincre, à les enlacer de sa souplesse et à les étouffer doucement. Mais cette extraordinaire ductilité de la conduite n'était à aucun degré le scepticisme de l'intelligence. Précisément parce qu'il n'avait pas construit ses idées premières en politicien mais en philosophe, elles étaient solides, et sa certitude qu'elles l'étaient le rendait plus facile aux manèges et aux petites capitulations, comme ces femmes vertueuses qui, sûres de leurs principes, ne se refusent pas aux coquetteries. Et qu'un jour arrivât où il vît directement attaqués ces principes essentiels, et où il lui faudrait choisir entre leur défense et sa popularité, il n'hésiterait pas à sacrifier ses intérêts et sa personne à l'intérêt de la France et de la vérité. C'est dire qu'il possédait la qualité maîtresse de l'homme d'État. Le pouvoir allait achever de l'instruire, lui enlever ses illusions sur les formules et sur les partis, lui montrer succédant aux abus de l'autorité, les excès de l'anarchie, et achever en lui un des hommes les plus aptes à conduire les autres. Mais au 4 Septembre, il lui restait à acquérir cette expérience, il n'était pas prêt à la donner.

Tandis qu'en Jules Simon la fermeté des principes était comme dissimulée sous la souplesse de la nature, en Jules Ferry la qualité maîtresse était l'énergie violente de la volonté. Une intelli-

gence moyenne et des talens ordinaires ne lui permettaient pas de chercher dans la politique ces satisfactions d'art qui consolent les orateurs et les écrivains d'avoir dit en vain quand ils ont bien dit. Il ne pouvait prétendre qu'aux joies de l'action. Sa parole et sa plume, massives, vulgaires, lourdes de citations, de documens, de sophismes, n'étaient pas pour lui des armes de luxe, mais les instrumens d'une profession, et peu lui importait leur forme, leur grossièreté, leurs souillures, pourvu qu'ils fissent leur ouvrage, c'est-à-dire creusassent une empreinte dans les faits. Il ne servait pas seulement son dessein à la tribune ou par des écrits : partout où il y avait des initiatives à prendre, des projets à poursuivre, des nouvelles à donner ou à recueillir, il était présent, sans cesse en quête de ses amis pour les maintenir fidèles, des incertains pour les gagner, des adversaires pour les combattre. Pénétrant où il n'était pas attendu, revenant où il n'était pas désiré, à l'épreuve des froideurs et des rebuffades, dépourvu de tous les scrupules qui arrêtent ou retardent, il savait qu'où l'on ne réussit pas à convaincre, il reste à lasser, et que la plus grande puissance de ce monde est peut-être l'importunité persévérante. D'ailleurs prêt à courir le premier les risques des partis où il prétendait entraîner les autres, il aimait le combat jusqu'à en aimer le péril ; et le péril fût-il de ceux où la chair est menacée et la vie en jeu, il était homme à payer bravement de sa personne. Il avait donc à un degré rare l'un des dons les plus nécessaires en tout temps, plus nécessaires encore en 1870.

Mais ici il faut constater une fois de plus combien de raisons contraires et de lacunes différentes peuvent rendre des hommes inutiles à leur pays. Ferry n'avait, pour conduire son activité brutale, qu'une volonté sans principes. Son intelligence, que sollicitaient uniquement l'utile et les réalités immédiates, avait trouvé dans les doctrines positivistes un refuge contre les hypothèses immatérielles, trop lointaines pour sa curiosité. Et son incapacité de croire à l'invisible l'avait plus que personne rendu inapte à se former des doctrines en politique. Celle-ci n'avait pour lui qu'une réalité, le pouvoir. C'est à la possession du pouvoir qu'il marchait avec la vigueur d'un instinct. Il ne s'interrogeait pas lui-même pour savoir ce qui était bon et juste, et se mettre au service de la meilleure cause. Il ne regardait que hors de lui les faits, les circonstances, les forces, pour employer tout à son plus grand et immédiat avantage. Il était allé à la démocratie parce qu'il avait reconnu en elle une puissance, et il la servait pour être porté par elle. Il se défiait des principes comme les gens pieux des scrupules : il estimait qu'ils troublent la

liberté de l'esprit et embarrassent celle de la conduite. Obligé de se servir des idées, puisqu'elles sont le plus puissant moyen d'agir sur les hommes, il s'approvisionnait de celles qui avaient cours, comme d'une monnaie nécessaire pour acquérir l'influence, et en les émettant, il n'avait pas plus d'attache à elles qu'un acheteur n'a de fidélité aux souverains dont l'effigie est gravée sur ses pièces.

Par suite, loin que son énergie fût capable de donner une direction à la politique, et de mettre sur le gouvernail la main tenace et inflexible d'un grand volontaire, il avait pour unique dessein de mettre sa vigueur au service des passions régnantes. Cet homme de volonté, abandonnant au hasard des circonstances et de la foule ce qu'il devait vouloir, condamnait sa vie aux contradictions. Il avait commencé sa renommée en combattant dans une brochure, dont le titre eut du succès (1), le régime d'exception imposé à Paris. Pour obtenir son siège législatif, il s'était dit partisan d'un « État faible », et de libertés absolues pour les citoyens. Il allait commencer ses métamorphoses en devenant le successeur de M. Haussmann à ces fonctions qu'il venait la veille de dénoncer au ridicule et de déclarer funestes; flatter la démagogie parisienne jusqu'aux heures où, assiégé dans l'Hôtel de ville, il déploierait contre elle un courage subit et éclatant; après la paix et la Commune, funestes au parti révolutionnaire, devenir le lieutenant de M. Thiers et de la république sage, en attendant que revenu aux affaires au lendemain du 16 Mai, il s'associât avec obstination à toute la violence des haines antireligieuses et par son plus grand acte, ses lois d'enseignement, prétendît accroître jusqu'au monopole les droits de l'État. Enfin lorsque après avoir commis ce mal pour asseoir définitivement son influeuce sur le parti avancé, il devint, par un mystère de punition et de justice, l'horreur de la faction révolutionnaire, il rêva de tourner au profit de son ambition le désenchantement des modérés, et se présenta comme le champion de l'ordre, sans comprendre que son passé avait élevé entre les hommes d'ordre et lui d'immatérielles, mais infranchissables barrières. Et c'est alors que, tout le cercle de ses contradictions étant parcouru, et leur leçon étant complète, sa vie s'acheva. Il était au 4 septembre l'homme qu'il devait rester jusqu'au bout. Il allait rendre stériles pour l'État des qualités précieuses, et comme amoindrir l'importance de la plus noble, sa vaillance, par la médiocrité des causes auxquelles il se donnait. Sa force n'était ni dans sa pensée, ni dans sa conscience, elle n'était que dans son

(1) « Les Comptes fantastiques d'Haussmann. »

tempérament. Prodigue de toutes ses énergies à son parti du jour, et n'ayant de fidélité constante qu'à lui-même, Ferry, avec un cœur de soldat, un cerveau de sceptique, et malgré quelques parties subalternes de l'homme d'État, n'était qu'un type achevé de politicien.

Dans chacune de nos révolutions, quelques aristocrates se sont faits peuple, ont gardé dans ce changement de parti la marque de leur origine, et c'est peut-être la forme la plus raffinée de l'aristocratie que le dédain des choses et le mépris des hommes. Rochefort la représentait dans le gouvernement du 4 Septembre. Il n'avait appris des affaires publiques que ce qu'il fallait pour les railler, et il aurait cru déroger s'il se fût appliqué sérieusement à les conduire. Il avait commencé en pur sceptique son cours d'irrespect contre l'empire : les représailles qui l'avaient atteint l'avaient fait pamphlétaire, et la violence de ses ripostes prouvait surtout qu'il ne pardonnait pas les attaques à sa personne. On le crut uniquement voué aux griefs de la liberté. Pour avoir poursuivi sa vengeance et étendu sa réputation, il obtint la gratitude publique. Député, chef de faction, membre du gouvernement, il s'était laissé emporter par cette popularité qui offrait à ses délicatesses de curieux des émotions nouvelles, et il trouvait dans l'enthousiasme même soulevé par sa personne le sujet le plus original d'ironie.

Il n'y avait pas d'ailleurs à s'y méprendre : il était une puissance et dans son plein développement, une puissance plus grande que la conviction, le savoir, l'éloquence et la vertu. Ceux qui possèdent ces autres mérites ou s'en piquent, ont sur le public des prises restreintes : il faut, pour subir leur ascendant, des hommes capables de juger les hommes ou les idées ; et, même chez un peuple amoureux de la parole, les beautés graves de l'art ne sont pas accessibles à tous. Tous sont accessibles au rire et intelligens des sarcasmes et des injures. Contre l'empire, Rochefort avait accumulé mieux que les indignations ou des preuves, il l'avait submergé sous les moqueries. L'esprit est encore ce qui divise le moins les hommes, et comme Rochefort prodiguait tout ensemble le plus fin et le plus gros, il n'y avait personne qui n'eût aperçu, grâce à lui, la face plaisante et les laideurs scélérates des majestés humaines. Car son originalité était de répandre la haine par le rire. Le sien n'était pas celui qui désarme, mais celui qui rend cruel : il jetait son sel sur les plaies vives, il rendait méprisable tout ce qu'il bafouait, avilissait par des traits toujours nouveaux la caricature toujours ressemblante de ses

victimes, et n'était sans talent que pour louer et respecter.

Toute sa puissance était donc de destruction. La place qu'il venait d'accepter à l'Hôtel de ville ne lui permettait pas d'écrire, moins encore de juger, moins encore de railler, et suspendait sa force. Il ne la reprendrait que si, las de ce silence, tenté par la provocation de fautes qui prêteraient à sa verve, jaloux de rajeunir son influence, il reprenait la liberté. Et le jour où il redeviendrait une force, cette force serait pour le gouvernement un danger.

Gambetta, le plus jeune de tous, semblait être le Benjamin de la fortune. Elle lui avait prodigué les dons, fourni les occasions, il était de ceux que, même avant les preuves de leur mérite, annonce un renom de supériorité et comme un pressentiment de succès. Une plaidoirie politique avait suffi en 1869 pour le révéler à la France et le porter à la Chambre.

Sa parole ne ressemblait à aucune autre. Beaucoup avaient plus d'ordre, de logique, de clarté, de correction et de mesure, personne autant de spontanéité et de jaillissement. Les autres méditaient, lisaient ou déclamaient leur éloquence, lui vivait la sienne. Elle n'était pas une œuvre d'art, mais une force de nature, précipitait sa puissance comme un torrent son cours, entraînait dans sa masse et son mouvement l'auditoire avec l'orateur, belle contre toutes les règles, et incapable d'être imitée, précisément parce qu'elle n'était pas elle-même l'imitation de modèles antérieurs, mais le triomphe des dons les plus personnels, et surtout les plus innés, la puissance de la voix, la vigueur de l'action, la sympathie et l'autorité de l'homme.

Car cette maîtrise n'était pas seulement en l'orateur, mais en tout l'homme. Il ne semblait pas moins fait pour dominer un conseil que la tribune, et manier les individus que les assemblées. Une extrême promptitude d'intelligence, et, à peine apprise la moitié des choses, l'intuition du reste ; le talent de discerner les difficultés, l'art d'en suivre tantôt le siège méthodique et tantôt de les emporter d'assaut ; et, quoi qu'il résolût, un fond de confiance contagieuse, étaient ses qualités maîtresses de gouvernement. Dans ses rapports avec les hommes, toutes les apparences de la simplicité, de la confiance et de la bonté ; quand il voulait plaire et attacher, toutes les séductions de l'abandon et des caresses utiles ; quand il voulait être craint, tous les emportemens de la colère agitée et violente ; pour ceux qui s'engageaient dans sa fortune et lui étaient fidèles, la sollicitude, la partialité, la générosité d'un bon maître, mais les exigences d'un maître ; avec ses com-

pagnons, une gaîté naturelle et irrésistible, au tour imprévu, aux images originales, une verve copieuse et souvent grasse, et la prodigalité de toutes ses ressources en des entretiens où les pensées sérieuses, les jeux de mots, les reparties étincelantes, les considérations profondes et des éclairs subits d'éloquence se succédaient, dans un merveilleux désordre, et laissaient une inoubliable impression de vie et de puissance. Quoi qu'il fît, en effet, il s'imposait. Non qu'il payât de mine, replet, haut en couleur, borgne, la tête enfoncée dans les épaules, et les membres attachés trop court à un corps trop gras. Mais sa façon de rejeter en arrière cette tête, l'autorité du geste, la flamme qui semblait jaillir plus intense de son œil unique, transfiguraient l'homme : caresses, prières même venant de lui semblaient descendre de haut, et il y avait de l'autorité jusque dans son rire. Il possédait la force supérieure à la démonstration; devant lui les volontés pliaient, même quand les intelligences n'étaient pas conquises, et il paraissait naturel aux autres d'obéir, comme à lui de commander.

Dans cette domination, tout n'était pas primauté légitime. Son éloquence roulait dans sa sonorité le mauvais goût, les lieux communs et les sophismes, pêle-mêle avec les idées justes et fortes, et le torrent était plus gonflé par la boue des orages que par la pureté des sources; dans son assurance, il y avait de la présomption; sous l'éclat de son personnage se trahissaient des pauvretés d'éducation et des grossièretés de goûts, et l'on avait droit de se demander parfois si la démocratie avait trouvé en lui son homme d'État ou son commis voyageur. De plus, ce qu'il laissait voir n'était pas lui tout entier. Cet être, convaincu jusqu'à la passion, spontané jusqu'à l'emportement, sincère jusqu'à l'imprudence, se doublait d'un politique habile à combiner de loin ses plans, à les poursuivre en dissimulant. Cette chaleur de tempérament était au service d'une intelligence froide : même quand il paraissait tout élan, ses élans pouvaient être tout calcul, il était capable de jouer comme en un rôle les émotions qui semblaient le dominer, et d'employer même ses fausses confidences et ses effusions publiques à mieux cacher ses desseins. Le sang génois qu'il tenait de son père lui avait peut-être transmis cette aptitude à la dissimulation, à la feinte, aux manèges occultes. Mais elle était insoupçonnée en cet homme si bruyant qu'il paraissait tout dire. Le Gascon cachait l'Italien. Pour ses défauts apparens, les vulgarités d'une nature d'ailleurs si riche, ils servaient même à son influence. Ils étaient comme des airs de famille entre lui et la multitude, ils diminuaient entre eux la distance, ils garantissaient au suffrage universel l'origine populaire de son élu.

Et la révolution de 1870 éclatait à l'heure opportune pour porter à son apogée le destin de cet homme. Tandis que les moins insuffisans de ses collègues perdaient avec le parlement le théâtre naturel de leurs aptitudes, apportaient à la révolution des qualités trop délicates pour être goûtées de la foule, n'avaient pas encore achevé la formation de leur mérite, ou étaient déjà sur leur déclin, Gambetta se trouvait élevé aux affaires dans la jeunesse d'une réputation déjà faite. La révolution le transportait hors de l'édifice où son éloquence, vue de trop près, s'adressant à trop peu d'hommes et trop cultivés, eût paru démesurée et se fût elle-même sentie à l'étroit. La révolution lui donnait la place publique pour laquelle sa voix était prête et la foule, c'est-à-dire l'auditoire qu'il était fait pour séduire et qui était fait pour l'inspirer.

Quelle république allait-il servir? Par ses dons les plus hauts, il aspirait à un gouvernement de liberté et de justice, car aux sommets de l'intelligence est assise la générosité : c'est elle qui répand sur l'éloquence les plus grandes inspirations, et le sentiment de l'art suffirait à attacher un grand orateur à une politique de principes. Mais Gambetta ne tenait à ces principes que par la rhétorique, et, comme sa philosophie n'était que doute, ses nobles instincts flottaient sur ses incertitudes. Conscient de sa force et pressé de l'exercer, il avait mêlé à ses revendications en faveur de l'indépendance publique plus d'un sophisme de parti et de dictature. Ses amitiés n'étaient pas plus décisives que ses paroles. Ses attractions de goût étaient pour les partisans d'un régime sage, et ses liens politiques avec les chefs du parti jacobin. L'incertitude sur ses desseins achevait d'attacher à lui les républicains de toute école. Chacun prétendant le mieux con naître, les libéraux lui pardonnaient ses déclarations violentes comme la tactique d'une guerre, maintenant finie, contre l'empire; les jacobins comptaient sur l'engrenage du pouvoir, des difficultés et des oppositions, pour porter cet homme autoritaire et plein de soi vers la dictature. La France regardait ce jeune Hercule arrêté à l'embranchement des deux chemins. Quelque voie qu'il choisît, il entraînerait sur ses pas une grande partie de la nation. Car elle espérait et croyait en ce nouveau venu : elle espérait et croyait par cette raison qui souvent précède les autres et supplée à toutes les autres, elle aimait. Et la révolution avait célébré les fiançailles de la multitude et d'un tribun.

Un autre pourtant possédait à lui seul plus de prestige que Gambetta et tous ses collègues ensemble : c'était le général Tro-

chu. Il ne devait pas son autorité aux mêmes causes et tirait de ce contraste même sa plus grande force.

Eux étaient surtout des hommes de bruit : la plupart n'avaient rempli leur vie que de paroles ; ces réputations vides d'actes sonnaient creux, et l'enthousiasme de parti ne pouvait nier combien l'éloquence était vaine en face des multitudes silencieuses et armées de l'envahisseur. Trochu représentait une supériorité dans une profession où l'on s'élève par des actes : ils assuraient à son mérite les apparences solides et l'air de sérieux que l'art d'assembler les mots ne saurait donner. Le mérite qui était le sien se trouvait être à cette heure le plus nécessaire à la France : c'est d'une épée qu'elle avait besoin. Grâce à son opposition à l'Empire et à son attachement aux réformes militaires, il s'était fait pardonner par les républicains d'être général. Sur la conduite de la guerre, il était en situation d'imposer ses avis. Au nom de sa compétence, il pouvait même imposer la politique intérieure qu'il jugerait la plus efficace pour la défense de la patrie.

Cette primauté s'offrait à l'homme le plus en situation de l'exercer impartialement pour le bien public. Il n'était pas député de Paris, il était libre de subordonner les intérêts de la capitale à ceux de la France. Il n'était la créature d'aucune faction républicaine et pouvait être entre tous un arbitre. Il n'était même pas, plus que la France, républicain de la veille : comme elle il avait redouté de revoir, sous le nom de république, un régime qui, au lieu de représenter la nation, prétendît la transformer, et gouvernât pour une minorité avide et sectaire, ses vœux avaient toujours été pour un régime de liberté réglée. Il se trouvait donc, dans un gouvernement de parti, le représentant véritable de la nation. Et l'indépendance qui était dans sa situation était aussi dans sa nature.

La guerre n'apprend pas seulement aux hommes vraiment hommes une science de la mort, mais une science de la vie. La perpétuelle menace que la mort mêle à l'avenir du soldat, les blessures par lesquelles elle l'effleure et le marque, les longues insomnies dans les nuits d'hôpital où elle parle, les soudaines destructions sur les champs de bataille où elle triomphe, la durée aussi fragile et l'anéantissement aussi subit des renommées militaires, la nuit plus cruelle et sans lendemain où disparaissent les blessés de la fortune, les chefs malheureux, tout évoque la pensée et trempe le caractère. Une collaboration à toutes nos guerres, une familiarité avec les plus illustres de nos généraux (1), la vision, aux camps et à la cour, de ce qu'il y a d'in-

(1) Bugeaud, Saint-Arnaud, Pélissier, auprès desquels il avai servi.

trigue dans les récompenses et de hasards dans la gloire, avaient complété pour Trochu ces leçons de sagesse. Elles avaient mûri en sa gravité une nature pensive et sérieuse, donné toute son étendue à une intelligence philosophique, fortifié dans l'homme les croyances d'une jeunesse chrétienne, accoutumé cet homme à prendre la vraie mesure du temps et du monde, à tout considérer à la clarté d'une autre existence, à se faire son juge.

Si cette philosophie ne le rendait insensible ni au pouvoir, ni à la popularité, il les aimait autrement que la plupart. Le pouvoir ne lui semblait digne d'être souhaité que comme le moyen le plus efficace de servir les grands intérêts de l'humanité. Il enviait seulement aux favoris de la popularité le privilège de rendre désirable à la multitude ce qui lui est utile. Devenu lui-même ce favori, il ne jouissait pas de sa destinée, il l'interrogeait avec une crainte religieuse et comme on interroge un oracle : il se demandait si cet élan de la France vers sa personne était un de ces mouvemens par lesquels Dieu prépare et par lesquels les peuples pressentent quelquefois les ouvriers des grandes heures et des grandes œuvres. Montait-il par un tour de la roue que meut la Fortune aveugle? ce don du hasard était sans valeur. N'avait-il été désigné que par l'instinct faillible d'un peuple en perdition? sa grandeur n'était que fragilité. Le secret et glorieux espoir de son cœur était de n'être l'élu ni d'une volonté humaine, ni du hasard, mais d'une Providence qui prend ses instrumens où il lui plaît, agit non par leur mérite, mais par sa puissance, et fait leur durée par son appui.

A ces hauteurs mystiques, rien de vil, ni même de vulgaire ne survit. Trochu ne pouvait être de ceux qui, pour obtenir ou garder le pouvoir, cessent de le mériter. Certain que chaque don est un prêt fait par la Providence, chaque influence une dette envers les autres hommes, habitué à considérer dans les honneurs leurs charges, et dans toute grandeur humaine sa brièveté, il était, entre tous, capable de porter aux sommets de la puissance une âme plus haute qu'eux, de n'être ni ébloui par les succès, ni troublé par les disgrâces, et de poursuivre sa route avec le calme d'un homme certain que tout est vanité, sauf le devoir.

Ces supériorités morales étaient confusément senties par le peuple, car dans son culte pour un homme si peu semblable à ses héros ordinaires, il entrait du respect. Mais toute l'influence du général allait dépendre de ses succès militaires. La France voulait avant tout sauver son territoire et son honneur envahis. L'homme de la victoire, quel qu'il fût, imposerait ses volontés quelles qu'elles fussent, la France ne saurait rien refuser à un

sauveur. Mais si Trochu ne remportait pas la victoire attendue, ni ses efforts, ni ses mérites, ni ses vertus ne seraient comptés pour rien ; avec lui et vaincues par ses revers de soldat, les idées sages qu'il aurait voulu servir tomberaient dans un discrédit croissant, et s'il n'était le sauveur de la France, il en devait devenir l'homme le plus impopulaire. Malheur à ceux dont on a espéré l'impossible quand ils ne le réalisent pas ! Or, cruauté dernière du destin, tant que Trochu avait eu foi au succès de plans précis, et que, pour les exécuter, des forces étaient prêtes, le pouvoir d'agir lui avait manqué : et ce pouvoir lui advenait le jour où l'achèvement des désastres prévus par lui avait détruit jusqu'à la chance de combinaisons nouvelles. Il avait résumé sa pensée militaire quand, prenant possession de la présidence, il avait dit à ses collègues : « Messieurs, nous allons tenter une héroïque folie. » Il avait prévu son propre sort quand avant de se rendre à l'Hôtel de ville, il avait dit à sa femme, compagne de ses pensées comme de sa vie : « La voie douloureuse commence pour nous. »

A qui tente une folie héroïque le premier héroïsme n'est-il pas de ne pas la juger une folie ? Aux œuvres désespérées surtout la foi n'est-elle pas nécessaire ? Pourquoi le général, ne croyant pas au succès de la défense, accepta-t-il de la diriger ? Comment, si son courage ne redoutait pas pour lui-même la voie douloureuse, sa conscience ne lui conseilla-t-elle pas de laisser à la France, sous la conduite d'un autre chef, la chance de chemins plus heureux ?

Parmi les hommes qui connaissaient la guerre et que la nation connaissait, personne à ce moment ne se leva en prophète de victoire. L'énergie pessimiste de Trochu ne fut donc pas mise en demeure de céder le commandement à une vaillance plus confiante. Mais constater ce fait n'est pas expliquer toute la résolution du général : un chef se fût-il rencontré pour promettre des revanches, Trochu ne lui aurait pas davantage cédé, et c'est surtout par crainte de laisser la place à un tel homme qu'il la prit. Le passé lui donnait le droit de croire que nul de sa profession et de son temps ne s'entendait davantage à la conduite des affaires militaires. Les circonstances étaient nombreuses, et quelques-unes mémorables, où ses idées et ses prévisions avaient heurté les préjugés communs et soulevé dans l'armée des oppositions presque unanimes. Qu'à Sébastopol il indiquât les points vulnérables de la place et déconseillât un assaut prématuré ; qu'après la guerre de 1866 il annonçât la décadence des vieilles institutions et conclût à la nécessité pour la France de prévenir, par

d'immédiates réformes dans son état militaire, de futurs désastres; que, ces désastres survenus avec la guerre de 1870, il protestât contre l'emploi de notre dernière armée et en prédît l'anéantissement, il avait toujours été démenti par les hommes et justifié par les faits. Or il mettait sa conscience à avoir conscience même de son mérite. Il en était venu à considérer son sentiment comme une présomption de vérité, à tenir pour peu de chose le témoignage d'autrui, à ne se laisser convaincre que par lui-même, et les contradictions glissaient sur l'impassibilité de ses certitudes.

C'est de ce regard assuré qu'il pénétrait maintenant l'avenir. S'il tenait la victoire pour perdue, elle ne pouvait être raisonnablement espérée par personne ; si elle repassait à portée de nos drapeaux, il était plus qu'un autre apte à la reconnaître et à la saisir; si cet autre croyait la surprendre par des moyens auxquels lui n'avait pas songé, ces moyens étaient mauvais. Et pourtant, habituée à considérer le miracle de nos relèvemens comme une loi de l'histoire, et la victoire comme une dette de la fortune, la vanité française prêtait l'oreille, et son humiliation même la faisait plus crédule aux flatteries qui lui annonceraient la revanche. Dans l'armée la tentation pouvait être grande pour un général de se créer, par un mot, des droits au commandement suprême, et le sort de la nation deviendrait alors l'enjeu d'une ambition téméraire. A défaut d'un soldat, nombre de politiciens à qui leur incompétence même donnerait de l'audace étaient prêts à prédire la victoire certaine du patriotisme soulevé. Rien n'était plus dangereux que la vaine espérance. Non seulement les opérations imprudentes qu'elle inspirerait vouaient les restes de nos forces militaires à un écrasement plus prompt et plus inutile, mais, la foi au succès faisant plus affreuse la surprise des désastres, il était à craindre que dans la France l'âme fût désarmée même avant le bras, et que par la déroute des énergies tout fût perdu, même l'honneur.

Trochu, en acceptant le pouvoir, voulut sauver de ces chimères dévorantes le courage qu'il saurait employer à une œuvre raisonnable et efficace. Car, selon lui, la certitude de l'insuccès n'enlevait rien à la nécessité de la résistance. La promptitude, l'étendue et la facilité de nos défaites étaient autant d'apparences que notre race avait déchu; si elle acceptait, aussitôt résignée, ses revers, la preuve serait achevée. C'est cette déchéance qu'il restait à écarter de nous. La persévérance avec laquelle la victoire serait disputée, même sans espoir, au plus fort, allait devenir la mesure des énergies qui restaient à notre race, et plus les moyens maté-

riels nous manquaient pour continuer la lutte, plus la vigueur morale qui nous maintiendrait debout et insoumis contre nos malheurs s'imposerait à l'attention et au respect du monde. C'est cette puissance immatérielle du prestige et de l'honneur, acquise et étendue, avec le territoire national, par les vertus et le sang de nos pères, qui, même dans la mutilation du sol, pouvait rester intacte. Elle resterait telle si, par la ténacité, la vigueur et la durée de son effort, même infructueux, la France donnait au monde l'impression qu'elle succombait, non sous l'affaiblissement, mais sous le mauvais emploi de ses forces, et que, par suite, sa défaite n'ouvrait pas une ère, mais datait un accident passager dans son histoire. Et cette puissance morale travaillerait à rétablir tôt ou tard l'unité de notre territoire, soit que l'Allemagne, par l'habile modération de la paix, ménageât un adversaire dont elle aurait reconnu la vitalité, soit que, si elle prétendait se garantir par l'excès même de ses prises contre nos revendications futures, la précarité de l'ordre fondé sur cette violence apparût aux autres peuples, les entraînât les uns après les autres aux alliances et aux armemens qui naissent toujours des situations instables, et, faisant de tous les victimes de l'iniquité commise par un seul, préparât le jour où, pour se rendre le repos à eux-mêmes, ils feraient restituer à la France son bien.

Il s'agissait donc d'étendre sur la patrie déjà abattue l'œuvre de ruine et de mort, sans illusion sur la vertu immédiate de ces épreuves, il s'agissait de souffrir avec la claire perspective de ne pas vaincre; il s'agissait de sacrifier la génération présente à l'avenir. Pour diriger une telle lutte, il fallait un chef. Il fallait que ce chef imposât silence à toute déclamation et à toute jactance; qu'au lieu de verser le courage comme une ivresse, avec des illusions, il l'inspirât calme et grave, comme un acte de raison prévoyante; qu'il préparât chacun de ses efforts comme s'il en espérait le succès, qu'il les renouvelât comme si les échecs étaient naturels; qu'il prodiguât les ressources et les hommes sans s'attendrir à la plainte du pays, et les ménageât seulement pour s'en servir avec plus d'efficacité; qu'il se résignât à paraître inerte aux agités, timide aux téméraires, obstiné aux timides, cruel aux amis secrets de la paix; que, toujours le même dans une situation empirée chaque jour, il dominât d'une volonté inflexible le murmure croissant des lassitudes, des impatiences, des colères, peut-être le tumulte des séditions, peut-être les périls d'attentats contre sa personne; qu'il durât pour faire durer la défense; qu'il épuisât avant de la finir toute la vigueur des soldats, tout le pain des sièges, tout le prestige de son nom;

que, portant le fardeau de toutes les épreuves ordonnées par lui, de tous les échecs subis par ses ordres, il attendît pour toute récompense l'accusation d'incapacité, et que, dans ce désenchantement furieux, puis dans le délaissement définitif, il lui suffît de n'être pas condamné par son propre cœur, et d'avoir servi sa patrie. Trochu crut être ce chef : voilà pourquoi il accepta le pouvoir.

Dans cette détermination Trochu apparaissait tout entier. Elle montrait unis en un homme à un degré rare l'orgueil par lequel il se préfère et le dévouement par lequel il se sacrifie. Telle était en effet l'originalité maîtresse de ce caractère. L'orgueil d'ordinaire est égoïsme; non aboli, mais transformé par la conscience, il devenait ici généreux. L'orgueil d'ordinaire est illusion : bien que Trochu pensât si hautement de lui-même, il exagérait peu sur son mérite. Mais si peu que sa confiance légitime s'enflât d'infatuation, sa fierté en sa suprématie intellectuelle laissait peu de chance de reconnaître ses erreurs et de réparer ses fautes. Il n'allait éviter ni les unes, ni les autres. Du moins il ne s'abusait pas dans sa fierté sur sa valeur morale, il ne se trompait pas quand il se croyait le chef le mieux fait pour gouverner la mauvaise fortune. Car nul pour persévérer dans le devoir n'avait moins besoin d'espérance.

ÉTIENNE LAMY.

ANGÈLE DE BLINDES

I

Le soleil chauffait dur, vers trois heures, un jour de juin 1869, dans la rue principale du grand village de Saint-Gerbold, situé sur la côte du Calvados, à proximité de quelques stations de bains qui commençaient alors à être fréquentées. Cette rue ou route descendait vers la mer, de l'église et du gros du bourg, Saint-Gerbold-le-Vieux, jusqu'à un groupe d'habitations formé par une auberge et quelques maisons neuves bordant la plage, Saint-Gerbold-le-Jeune. Lorsque l'abbé Pernat sortit de son presbytère, son regard habituellement sévère se fixa avec une expression d'inquiétude sur le long ruban de route blanche et brûlante déroulé devant lui. Ce n'était ni la chaleur, ni la poussière qui le préoccupaient : robuste et grand, n'ayant pas encore la cinquantaine, l'abbé, dont le profil rappelait un peu celui de Bossuet et qui, — c'était sa seule faiblesse, — ne détestait pas qu'on le lui dît, l'abbé Pernat n'était pas homme à s'alarmer d'une si légère incommodité. Il eût encore mieux aimé parcourir en plein soleil les deux kilomètres qui le séparaient de la plage que d'avoir à s'arrêter à une soixantaine de pas chez Mme Bonnessy. Arrivé devant la grille du petit château, il sonna doucement, comme quelqu'un qui ne serait pas fâché de n'être pas entendu. Mais la servante, de la fenêtre de la cuisine, l'avait reconnu ; elle dégringola les marches du seuil et courut lui ouvrir avec une précipitation que l'abbé trouva d'une obséquiosité fâcheuse ; il fut même choqué, lui qui d'ordinaire ne prêtait nulle attention à ces choses, du déhanche-

ment disgracieux de cette fille quand elle courait, et lorsque, l'ayant introduit au salon, elle se mit en devoir de repousser les volets, il l'arrêta, se fâcha presque, et prétendit qu'elle voulait le faire périr de chaleur. A la vérité, le demi-jour convenait mieux à son embarras; non qu'il redoutât plus que de raison Mme Bonnessy, une de ses meilleures paroissiennes, mais à cause de la mission délicate qu'il venait remplir auprès d'elle.

M. Bonnessy, — car il y avait un M. Bonnessy, un peu effacé, il est vrai, — était un propriétaire du pays, vivant dans l'aisance et s'occupant d'exploiter lui-même quelques-unes de ses terres situées à la sortie du village. En réalité c'était sa femme, âgée alors de cinquante-sept ans, qui dirigeait tout dans la maison et au dehors; nature énergique et droite, mais impérieuse et dominatrice, et malgré sa grande piété, ne pouvant supporter une contradiction, ni retenir un emportement de caractère : de là venait, dans la circonstance, la juste inquiétude de l'abbé Pernat.

Mme Bonnessy ne le laissa pas longtemps à ses réflexions; elle détestait faire attendre un visiteur, surtout un ecclésiastique. Elle entra au salon, droite et grande en sa robe sombre, avec son bonnet à rubans lilas sur ses cheveux gris, ses lunettes sur le nez et s'excusant déjà de son retard involontaire.

Après les complimens d'usage :

— Madame, dit le curé, je viens vous entretenir de votre fils, d'un projet qui le concerne.

— Ah! fit Mme Bonnessy en relevant le nez, et d'un ton peu rassurant. Elle n'aimait pas beaucoup qu'un autre qu'elle prît l'initiative dans ses affaires.

L'abbé Pernat fit appel à tout son courage et reprit doucement :

— Monsieur Léon va souvent chez Mme de Blindes?

— Oui, monsieur le curé; et après? demanda impérativement Mme Bonnessy, toujours le nez en l'air et les yeux éveillés derrière ses lunettes.

— Mlle Angèle est une charmante jeune fille; elle peut plaire, elle plaît beaucoup...

— Voulez-vous dire que mon fils en est amoureux? c'est un grand malheur!

Mme Bonnessy avait dit ces derniers mots en secouant la tête, sur un ton plaisant plutôt que tragique. L'abbé Pernat essaya d'en profiter :

— Un grand malheur! Pourquoi? Et depuis quand, chère madame, est-il si déplorable qu'un jeune homme soit épris d'une jolie personne qu'il peut épouser et dont il ferait une bonne mère de famille?

— Mon fils se marier à vingt-trois ans! Jamais, monsieur, jamais, entendez-vous, je ne consentirai à pareille chose. C'est une folie!

Quand M[me] Bonnessy appelait son curé « monsieur » tout court, c'est que les choses tournaient mal. Léon, en effet, n'avait que vingt-trois ans. Les Bonnessy avaient perdu deux enfans, un fils au berceau, une fille de onze ans, et c'était un an après la mort de celle-ci, que Léon était venu au monde, chétif pendant son enfance, gâté à certains égards, objet de l'inquiétude perpétuelle et jalouse de sa mère.

— Voyons, madame, voyons; vous allez trop vite. L'affaire vaut la peine qu'on en cause un moment. M[lle] de Blindes a quelque fortune, elle en aura davantage...

— Ainsi, monsieur le curé, aujourd'hui, ce sont les jeunes filles qui demandent les jeunes gens en mariage?

L'abbé Pernat demeura un peu décontenancé.

— J'ai oublié de vous dire, madame, que je ne viens pas du tout poussé par M[me] de Blindes; du tout! Cela est certain, la démarche serait incorrecte.

— Et alors, de la part de qui, monsieur le curé?

— De la part de M. Léon, qui n'a pas osé vous en parler lui-même, et qui, en effet, je le vois, avait des chances d'être mal reçu.

De toutes les choses qu'avait à dire le malheureux abbé, celle-là était la plus dure, la mieux faite pour mécontenter M[me] Bonnessy; aussi s'attendait-il à une explosion contre Léon, son absence de confiance en sa mère, cette peur ridicule de lui parler à cœur ouvert, cette injuste prévention contre une tendresse éprouvée. M[me] Bonnessy se redressa, mais son humeur, épargnant son fils, tomba sur le curé, car c'était un des traits de son caractère, de ne rien laisser passer dans la conversation sans le relever aussitôt :

— Entendez-vous dire, monsieur, que je vous aie mal reçu? Je ne le pense pas, mais si cela est, je vous présente mes très humbles excuses, sachant trop ce que je dois à un prêtre, surtout à mon curé...

— Bon! bon! vous voilà partie... Ne parlez pas si fort, je vous en prie...

Et la voix et la physionomie de M[me] Bonnessy démentaient en effet singulièrement l'humilité de ses paroles : cette terrible femme faisait des excuses comme on donne une leçon. Toutefois, l'abbé Pernat, puisque l'on rendait hommage à son autorité, se hâta d'en tirer profit :

— Eh bien, chère madame, fit-il d'un ton à la fois affectueux et ferme, mettez d'accord votre conduite et vos paroles en me permettant de parler. Encore une fois, Mlle de Blindes n'est pas un parti qu'on méprise; je ne sais pas au juste quelle est la fortune...

— Je le sais, moi, monsieur le curé, dit Mme Bonnessy, qui connaissait par le détail la situation de tous, non que l'argent en lui-même la préoccupât, mais par goût pour l'administration du ménage et par habitude rurale et bourgeoise de voir épargner, d'entendre compter autour d'elle depuis son enfance. Mlle de Blindes a soixante mille francs, et, de sa mère, elle en aura au moins cent trente mille.

— On ne peut rien vous apprendre! La question d'argent n'est que secondaire; Mlle de Blindes a de grandes qualités, elle est très religieuse...

— Très religieuse... monsieur le curé, vous savez mieux que moi qu'il y a religion et religion.

— Comment! s'écria l'abbé Pernat mécontent, de quel droit entrez-vous ainsi dans les consciences, et qu'entendez-vous dire? Mlle de Blindes est assidue aux offices, elle remplit tous ses devoirs, elle est charitable, elle n'est pas médisante... Elle est l'exemple de la paroisse.

— Pas médisante... je comprends; je vous remercie, monsieur le curé, et je prends pour moi ce qui est pour moi... Mais votre belle jeune fille, l'exemple de la paroisse! Comme vous y allez! — Et de fait l'abbé Pernat se demanda s'il n'était pas allé un peu loin. — Était-elle aussi, monsieur le curé, l'exemple du couvent des Saints-Anges, lorsque la sœur Joséphine voulait la renvoyer à sa mère deux mois avant les vacances?

— La sœur Joséphine est très rigide, d'un caractère un peu vif; un moment d'humeur, un démêlé insignifiant sans doute; elle n'aura pas su prendre une jeune personne délicate, impressionnable... La supérieure en a jugé ainsi, puisqu'elle a terminé l'affaire en gardant au couvent Mlle de Blindes.

Mme Bonnessy secoua la tête.

— La sœur Joséphine n'agit pas au hasard; c'est une femme expérimentée et droite.

— Allez-vous à présent défendre les religieuses contre moi! Je vénère la sœur Joséphine; mais en vérité vous attachez de l'importance à ce qui n'en a pas. Je vous répète que Mlle de Blindes est très pieuse; elle se tient fort bien, elle est musicienne et peint à l'aquarelle, elle est très jolie.

— Très jolie!...

— Enfin, c'est l'opinion de tout le monde.

— Je ne dis pas, je sais bien que je ne suis pas comme tout le monde.

— Oh! pour cela non, chère madame; et trop souvent vous avez raison; mais, cette fois, vous avez tort : Mlle de Blindes est certainement jolie.

— Si l'on y tient.

— Après tout, qu'avez-vous à dire contre elle?

— Rien. Mais je maintiens mon idée : Léon n'a que vingt-trois ans, on ne marie pas un jeune homme de vingt-trois ans.

— Il est vrai que ce n'est pas l'usage dans votre monde, et peut-être n'est-ce pas ce que l'on y fait de mieux. On éviterait pour la moralité et pour la santé des jeunes gens bien des risques en retardant moins l'époque du mariage.

— Monsieur le curé, je ne pense pas qu'il y ait de critique à faire de la conduite de mon fils ; il a été élevé dans de bons principes et il se respecte.

— Eh! qui vous dit le contraire? repartit le curé, qui avait quelques raisons de croire que l'excellente dame s'exagérait un peu la vertu de son fils. Mais je pense à l'avenir, à la responsabilité que vous assumez. C'est à l'âge de M. Léon que les passions nous livrent leur plus rude assaut, et que, sous leur empire, tant de jeunes gens s'éloignent des sacremens. Croyez que je vous parle sérieusement d'une chose sérieuse, et faites attention, chère madame, qu'en ceci ce n'est pas l'intérêt de la famille de Blindes qui me guide, c'est le vôtre. Je viens au nom de M. Léon qui, par une timidité excusable, n'a pas osé vous parler lui-même le premier ; votre fils est un cœur tendre, affectueux, il est exposé à d'autant plus de dangers et d'épreuves. Vous verrez, quand vous l'entretiendrez, combien profond est déjà son amour pour cette jeune fille.

Mme Bonnessy avait jusque-là écouté avec docilité les argumens du prêtre, et quelques-uns avaient été près de la toucher; mais à ce mot d'amour, elle eut un haut-le-corps et s'écria :

— L'amour! mais c'est abominable, monsieur le curé; il n'y a rien de pis. L'amitié, oui, à la bonne heure! l'estime... mais la passion!...

— L'amour dans le mariage n'est pas interdit.

— Dans le mariage ou ailleurs, ne me parlez pas de cela. Ainsi, M. Bonnessy et moi... et certainement j'aimais bien mon mari, je l'aime bien, mais on se marie pour avoir des enfans, et les premières années passées, une honnête femme...

— Soit, soit, dit le curé qui voyait venir une histoire déjà entendue plusieurs fois : mais, chère madame, je vous en prie, prenez en considération l'état du cœur de M. Léon, il aime Mlle de Blindes...

— Eh bien, cela lui passera. Tenez pour certain, monsieur le curé, que je ne laisserai pas mon fils se marier, quand il n'est encore qu'un enfant, sans aucune expérience, non... dans cinq ou six ans au plus tôt. D'ici là, il aura le temps de choisir, de savoir ce qu'il fera, et croyez que si Dieu le permet, j'ouvrirai les yeux, je saurai prendre toutes les informations, toutes les précautions nécessaires, ne rien négliger pour marier Léon dans des conditions de bonheur sérieux et chrétien. Et si vous voulez bien, nous en resterons là.

L'abbé Pernat fit un geste de découragement, se leva, s'essuya le front, et voulut prendre congé. Mais Mme Bonnessy l'accompagna jusqu'à la grille, et comme si le soleil cuisant, au lieu de l'accabler, ranimait son énergie, elle s'exclamait tout en marchant :

— Aimer, à son âge! quelles billevesées! Allons donc, vous, monsieur le curé, prendre cela au sérieux! Est-ce possible? C'est du romanesque, des sottises...

Mais le curé, fatigué, se borna à lui dire en la quittant :

— Du moins, je vous en prie, parlez avec ménagement à M. Léon; ne le désespérez pas trop complètement, d'une manière trop brusque.

— Soyez tranquille, monsieur le curé; je l'aime trop pour ne pas prendre sur moi... J'aurai de la peine, mais enfin... Léon comprendra... je le raisonnerai.

Le raisonner! la belle affaire, pensait l'abbé Pernat en s'éloignant, lorsqu'il aperçut M. Bonnessy qui venait du côté du presbytère et dont il ne pouvait éviter la rencontre. M. Bonnessy, plutôt petit et gros, âgé de soixante-huit ans, ne payait pas de mine au premier abord, avec sa lèvre inférieure épaisse et un peu tombante; mais l'œil gris, abrité sous un épais sourcil, ne manquait pas de finesse; et quand la physionomie s'animait, elle prenait une expression de réelle bonté. L'abbé, du reste, l'aimait beaucoup, et ils avaient souvent de longs entretiens paisibles dans leurs jardins, surtout dans celui du presbytère, où, loin de sa femme, M. Bonnessy, sans l'avouer, se sentait plus libre. En quelques mots, l'abbé Pernat mit son vieil ami au courant de ce qui se passait : il fut un peu surpris de le trouver presque aussi hostile que Mme Bonnessy, il est vrai par des considérations un peu différentes. M. Bonnessy reconnaissait volontiers que marier Léon de bonne heure offrait, à côté d'inconvéniens sérieux, de

sérieux avantages; il déclarait Mlle de Blindes vraiment jolie, mais il rappela avec insistance comment, il y avait quatre ou cinq ans, elle avait failli être renvoyée des Saints-Anges, sans que la cause en eût été, depuis, jamais tirée au clair. Il ajoutait que la fortune de la famille de Blindes était en partie en argent chez des banquiers ou en valeurs de Bourse, et peut-être moins solide qu'on ne le croyait; enfin, comme l'abbé l'avait bien prévu, M. Bonnessy s'en remettait au jugement de sa femme.

Cette histoire du couvent des Saints-Anges, dont l'abbé Pernat n'avait jamais eu qu'une très vague connaissance, dont il avait même, jusqu'alors, perdu tout souvenir, et qu'on lui servait ainsi par deux fois, finit par l'agacer. Il avait lieu d'être, et il était médiocrement satisfait du résultat de sa démarche et du succès de sa diplomatie. Il sentait bien que ce n'était là qu'un commencement, il voyait naître un avenir gros de chagrins et de complications pour la famille Bonnessy, pour Léon auquel il était fort attaché. Quand celui-ci arriva au presbytère, vers sept heures, l'abbé Pernat le reçut debout, en homme pressé, affectueusement sans doute, lui tenant les mains et lui disant de bonnes paroles, mais gêné, un peu impatient même, et lui conseillant de se soumettre, comme c'était son devoir, à la volonté éclairée de ses parens. Léon, très pâle, remercia et rentra chez lui. Là, naturellement, l'attendait une scène pénible : sa mère, après quelques phrases modérées, s'anima peu à peu, mêla les questions générales, les interrogations, les conseils, les reproches, et à travers nombre d'incidentes et de parenthèses, ne manqua pas de tomber dans une double maladresse : elle insinua les choses les plus injurieuses contre Mlle de Blindes, intrigante et coquette, et traita son fils de naïf, de dupe, d'enfant qui se laissait mener par tout le monde excepté par sa mère. Léon, d'un caractère concentré, peu communicatif, en tout temps très timide devant ses parens, répondait à peine, ne desserrant ses lèvres tremblantes que pour affirmer le caractère sérieux de son amour, ou pour essayer, en faveur de Mlle de Blindes, si injustement attaquée, des protestations que sa mère du reste n'écoutait pas. Enfin la tourmente s'apaisa, et Mme Bonnessy, s'attendrissant, promit à son fils de le consoler, de lui donner toutes les distractions permises qu'elle pût imaginer. A ce moment, M. Bonnessy intervint et finit par où l'on aurait dû commencer, en demandant à Léon ce qui s'était passé entre Mlle de Blindes et lui :

— Rien, mon père.

— Rien? Ne lui as-tu jamais dit que tu l'aimais?

— Elle ne pouvait pas ne pas le voir.

Le caractère évasif de cette réponse ne fut point sans frapper M. Bonnessy; mais, lassé par une émotion d'autant plus vive que leur vie était d'ordinaire plus calme, craignant d'en trop découvrir, voyant sa femme déjà prête à reprendre la parole et à achever de tout gâter, il se persuada qu'il valait mieux en rester là pour le moment, prendre le temps de la réflexion, et que, d'ailleurs, il n'y avait pas urgence à un jour près.

Le lendemain matin, Léon, après être descendu vers Saint-Gerbold-le-Jeune, remontait à travers champs, contournait le village, arrivait à neuf heures derrière le jardin de M[me] de Blindes, à une petite porte donnant sur la campagne, trouvait cette porte ouverte, et se dirigeait vers la charmille où il se savait attendu.

Les choses étaient donc bien plus avancées entre les deux jeunes gens que Léon ne l'avait laissé entendre et qu'on ne le soupçonnait dans leur entourage.

II

Marie-Angèle de Blindes entrait dans sa vingt-troisième année. Elle était de taille moyenne, mais élancée et très mince; plutôt brune, bien que ses cheveux châtains fussent d'une nuance assez claire vers les tempes, et sur la nuque où ils frisaient abondamment; le teint mat et un peu doré, la peau veloutée et douce. Ce qu'elle avait de plus beau, c'étaient les yeux, très grands : de près, des yeux d'or dont l'iris était d'un brun clair, limpide et profond, et qui paraissaient à distance tout à fait noirs à cause de l'ombre où les noyaient les sourcils arqués, les longs cils, la paupière large, le cercle légèrement bleuâtre qui les bordait en dessous. Le nez droit, aminci vers le bout; la bouche un peu forte et large, mais les lèvres d'un beau dessin, d'un rose légèrement pâle sur des dents blanches. L'attache de la joue et du cou, très rond, était jeune, presque enfantine; mais du nez au coin de la bouche, se prononçait déjà un sillon de légères rides, qui, en affinant le bas du visage, lui donnaient une expression de fatigue et n'étaient plus de la première jeunesse. L'oreille, très jolie, n'avait jamais été percée pour recevoir une boucle; le buste était frêle, mais sans maigreur, et les bras arrondis un peu trop duvetés; la main nerveuse, le pied petit, la taille fine; une démarche souple, peu de gestes, de la grâce dans les attitudes, et de toute sa personne se dégageait une ardente langueur.

Ses toilettes étaient simples et peu coûteuses, le plus souvent claires, non sans une pointe de fantaisie, mais surtout elle les portait avec distinction ; aussi la disait-on élégante, quelques-uns

coquette, et comme elle avait les cheveux frisés sur le front, les paysans la traitaient de « Parisienne », et dans la bourgeoisie, on lui trouvait « une tête d'actrice ». Le mot était de Mme Esnault, la femme du notaire, et il avait fait fortune à Saint-Gerbold et dans les châteaux des environs. Du petit peuple, Angèle était très aimée : charitable, jamais blessante par étourderie ou vanité, sérieuse, aussi polie, aussi parfaitement la même avec les pauvres qu'avec les riches, elle eut dans le pays, presque aussitôt son retour de pension, une réputation de bonté délicate, une sorte de popularité qui fit tomber peu à peu, en apparence et dans leur expression trop nette, les sentimens malveillans de quelques personnes de son monde. Ce n'était pas qu'elle n'eût des amies; aucune ne se plaignait d'elle, quelques-unes, Rose de Tallencour, Marie Langelier, l'aimaient beaucoup. Les jeunes gens (ils étaient rares, il est vrai, à Saint-Gerbold) lui faisaient assidûment la cour; les pères de famille surtout ne tarissaient pas sur son compte en éloges et en témoignages d'admiration; car elle avait ce qui séduit tant la plupart des hommes à mesure qu'ils avancent dans la vie, le charme inexprimable, la grâce attirante et provocante, même involontairement, des femmes nées pour la passion, tout ce qui fait dire au peuple en son juste langage : « C'est une amoureuse. » Mais c'était là, précisément, ce qui lui aliénait les mères de famille; à part Mme Langelier, la femme du médecin, les autres la voyaient avec méfiance, quelques-unes par jalousie pour leurs filles, toutes avec une antipathie bien explicable si l'on tient compte de la destinée sévère qui avait été faite à la plupart d'entre elles : les meilleures demeuraient inquiètes de ce parfum, sensuel et sentimental à la fois, qu'Angèle exhalait naturellement, comme une fleur.

La jeune fille s'était-elle aperçue de cette hostilité latente qui pouvait éclater en quelque occasion? Elle paraissait se surveiller, parlait peu, et s'étudiait à ne rien faire qui ne fût absolument correct; cependant, elle souriait volontiers, d'un sourire bref, légèrement moqueur; même, il lui arrivait, vers le soir surtout, d'avoir des accès de rire, d'un caractère nerveux, et sa physionomie, d'ordinaire un peu morne, s'animait alors fiévreusement. Mais ce qui dominait en elle, ce que personne ne lui refusait, c'était une extrême douceur; son âme était douce, comme sa voix.

Elle tenait cette qualité de sa mère, dont la bonté native s'était affermie sous la direction de l'abbé Pernat : d'après l'avis formel de cet excellent prêtre, Mme de Blindes ne souffrait chez elle aucune médisance, aucun commérage, et toutes les fois que l'on

commençait en sa présence à blâmer ou plaisanter les absens, elle et sa fille y coupaient court, détournant aussitôt l'entretien, ou bien observant un silence, autant que possible sans affectation, mais, à la longue, significatif.

M[me] de Blindes était une Anglaise catholique, venue de bonne heure en France et courtisée, pour sa fortune, par un viveur dont elle eut la folie de s'éprendre et qu'elle épousa malgré la clairvoyante opposition de ses parens. Publiquement délaissée, sans séparation judiciaire, après quatre années de mariage, quatre années d'infidélités à peine déguisées et, disait-on, de scènes parfois violentes, elle avait vécu depuis dans la tristesse, avec une grande dignité, sans se plaindre. Tout d'abord, comme absorbée en elle-même ou en Dieu, elle parut négliger l'éducation de sa fille : Angèle avait, de son père, les yeux, le haut du visage, le teint, de petites ressemblances indéfinissables de traits et de manières, motifs pour sa mère, non certes d'aversion, — car M[me] de Blindes n'avait pas cessé d'aimer son mari, — mais de douleur à cause de l'image et des souvenirs qu'évoquait cet enfant, de sérieuse inquiétude aussi pour sa destinée. En proie à une maladie nerveuse dans la première et violente détresse de l'abandon, M[me] de Blindes dut faire effort sur elle-même pour voir sa fille; chaque fois elle redoutait de découvrir, dans le regard, dans les gestes, dans le caractère d'Angèle, une fatale hérédité; chaque fois, avec vertige, elle plongeait ses yeux dans les yeux de la petite fille, elle suivait ses mouvemens, elle épiait ses instincts, elle grossissait les faits les plus insignifians, elle exaspérait dans cette contemplation maladive sa désolation d'épouse et ses terreurs de mère. Le médecin dut intervenir et conseilla, ordonna de tenir Angèle un peu plus à l'écart; M[me] de Blindes ne voyait sa fille qu'un moment le matin et le soir, et au repas de midi.

Deux ans se passèrent ainsi, après lesquels la santé de la jeune femme s'améliora, de sorte qu'Angèle, qui venait d'atteindre sa cinquième année, reprit peu à peu sa place dans la vie et aux côtés de sa mère : une vie réglée sévèrement, partagée entre la charité, la piété et l'étude, peu de visites, des promenades au bord de la mer, et les heures de liberté dans le grand jardin. M[me] de Blindes s'appliquait à payer à sa fille en soins et en tendresse l'arriéré de ces deux années où elle se reprochait d'avoir, dans l'excès d'une égoïste souffrance, failli perdre la notion des devoirs les plus impérieux. Il faut bien dire pourtant qu'en dépit de ses efforts elle ne pouvait mettre autour de l'enfant une bien grande gaieté : le plus souvent, la petite jouait seule, et du reste ne s'en plaignait jamais, confectionnant avec patience d'innom-

brables pâtés de sable, habillant et déshabillant sa poupée pendant une heure entière sans lui parler, ou plantant des fleurs dans le coin de plate-bande qu'elle nommait son jardin. De temps à autre, Marie Langelier venait passer l'après-midi; rarement d'autres petites filles; quelquefois Thérèse et Marin les enfans du fermier; car, bien que d'assez bonne noblesse, les de Blindes n'avaient jamais été dédaigneux. Thérèse s'installait là comme chez elle, décidait à quoi l'on jouerait et tyrannisait Angèle. Celle-ci se laissait faire, mais elle aimait beaucoup mieux Marin, qui avait deux ans de plus qu'elle et qui prenait sa défense. C'était un garçon d'une heureuse humeur et d'un esprit très inventif : avec un morceau de bois et un couteau, il fabriquait toutes sortes de jolies choses. En revanche, il avait la manie de dénicher les oiseaux; Angèle en était désolée; Marin, de son côté, ne comprenait rien à cette sensiblerie, et, pour le faire renoncer à ses présens malencontreux, il ne fallut rien moins que des scènes de larmes éclatant chaque fois qu'il apportait un nid.

Dans les premiers temps de la séparation, on amenait Angèle à son père deux ou trois fois par an; il l'embrassait, l'asseyait sur ses genoux, lui parlait de ses poupées, lui donnait des friandises et des jouets; le plus souvent il la gardait à déjeuner, et c'était tout. Un jour, il la conduisit dans un restaurant où vint le rejoindre une jeune femme en grande toilette qui mangea avec eux. A partir de ce moment, on ne lui renvoya plus sa fille, que, du reste, il ne réclama que pour la forme. Il vivait tantôt à Caen, tantôt à Cherbourg, menant grand train et mangeant ce qu'il pouvait de la fortune de sa femme; il achetait des chevaux et faisait, toujours en joyeuse compagnie, de fréquentes parties de campagne, surtout vers les stations de bains de mer à la mode. Il poussa même l'impudence jusqu'à se montrer un jour à Saint-Gerbold-le-Jeune, ayant dans sa voiture deux femmes, l'une en rose, l'autre en bleu, dont les toilettes et les éclats de voix stupéfièrent les paysans. Un mois après ce haut fait, M. de Blindes mourait subitement d'une rupture d'anévrisme chez une de ces dames, la rose ou la bleue.

Angèle, à ce moment, avait douze ans. Sa mère, sur les instances du notaire Esnault, avait demandé et obtenu, un peu auparavant, une séparation de biens qui sauva les débris de sa fortune; d'autre part, M. de Blindes laissait à sa fille quelques biens dont un oncle avisé ne lui avait légué que l'usufruit. Il était difficile de savoir quelles pensées, certainement confuses, peut-être contradictoires, inspiraient à Angèle la personne et, dans la mesure où elle pouvait l'avoir entrevue, la conduite de son père; il sem-

blait qu'il entrât, dans ses sentimens à son égard, plus de curiosité que d'affection. Elle voyait bien que ses petites amies avaient leur papa auprès d'elles; elle ne pouvait ignorer que le sien faisait mal en quelque chose, qu'il était désapprouvé par tous, qu'il avait fait couler les larmes de sa mère.

La peine de Mme de Blindes fut renouvelée par la fin déplorable de son mari; les crises reparurent, une tristesse noire l'envahit, elle dut cesser de nouveau de s'occuper de sa fille à un âge où le désœuvrement n'était pas sans danger. L'abbé Pernat venait d'être nommé à la cure de Saint-Gerbold; il engagea Mme de Blindes à mettre l'enfant en pension au couvent des Saints-Anges, à Caen. Angèle se conforma plus facilement qu'on ne pouvait l'espérer à ce genre de vie si nouveau pour elle. Si elle ne prit pas rang parmi les premières élèves, elle se fit remarquer parmi les plus dociles et les plus respectueuses; on la trouvait seulement taciturne, point assez expansive pour son âge. Un peu plus tard, sa santé laissa à désirer, elle était pâle, anémiée; avec des soins et grâce à des vacances prolongées à Saint-Gerbold, elle parut se remettre. Elle était rentrée au couvent lorsque, vers la fin de mai, la sœur Joséphine eut un entretien avec la Mère Supérieure, à la suite duquel Mme de Blindes fut invitée à venir à Caen pour reprendre sa fille. La pauvre mère crut son enfant gravement malade; elle arriva en toute hâte. Angèle se portait bien. On ne sut au juste ce qui s'était passé : aucune des jeunes filles de Saint-Gerbold ne faisait ses études aux Saints-Anges. Seule, Lucie Esnault y avait une amie qu'elle voyait de loin en loin et qui n'était pas dans la même classe qu'Angèle. Cette jeune personne racontait qu'elle s'était trouvée au parloir au moment où Mme de Blindes et la sœur Joséphine l'avaient traversé pour se rendre dans le cabinet de Mme la Supérieure; quelques instans après, on avait fait venir Angèle; la sœur Joséphine était sortie la première, Angèle ensuite, toute pâle et les yeux rouges. Mme de Blindes était encore avec la Supérieure lorsque l'amie de Lucie Esnault quitta le parloir; elle avait seulement entendu dire, par une autre élève, que la pauvre femme paraissait, elle aussi, avoir beaucoup pleuré et que la Supérieure la reconduisait en lui tenant les mains et en paraissant l'encourager. Le soir, le bruit courait qu'Angèle quittait la maison. Les bien informées parmi les grandes croyaient qu'elle avait été surprise lisant un livre défendu, et rappelaient que la sœur Joséphine lui avait dit un jour tout haut « que son esprit romanesque et sa dissimulation la perdraient. » Cependant elle ne partit pas, et quelques jours après on vit bien qu'elle devait rester. Il paraît que l'autorité et l'insistance de l'évêque

auprès de la Supérieure avaient prévalu sur l'opinion de la sœur Joséphine. Angèle acheva donc son année scolaire ; au mois d'août elle rentra définitivement à Saint-Gerbold, elle avait dix-sept ans.

A dater de ce jour, la maison des dames de Blindes changea tout à fait; autant elle avait été silencieuse au point que, par momens, on l'eût crue déserte, autant elle devint fréquentée, presque mondaine, à certains jours bruyante de jeux et de rires. Le jeudi dans la journée, le dimanche après les vêpres, les jeunes filles et les jeunes gens y venaient jouer au croquet, alors à peine connu en France, aux barres, au volant. Il y avait collation; les mères y prenaient part généralement, les pères y apparaissaient quand le permettaient leurs occupations. En hiver, ces réunions d'après-midi étaient remplacées par des réceptions du soir, d'ailleurs intimes et très simples ; on y venait en toilette du jour, on faisait de la musique; quelquefois, mais rarement, on organisait une sauterie; le plus souvent, on s'amusait aux jeux de salon, aux cartes; si on le voulait, on apportait son ouvrage, et vers dix heures et demie tout le monde se retirait. Rose de Tallencour, ses cousines, Marie et Marthe de Tallencour, et leur frère Barthélemy, Lucie et Joseph Esnault, Marie Langelier, étaient les plus assidus; les demoiselles Machepont de Liseville, Anatole de Ningèvre, Patrice Blanchard venaient moins régulièrement, mais Gabrielle de Chérié ne manquait pas une réunion pendant les trois mois qu'elle passait à Saint-Gerbold-le-Jeune, dans le petit château gothique que ses parens avaient fait construire sur le bord de la mer; le reste de l'année, elle habitait Paris, son père étant capitaine aux Dragons de l'Impératrice. De Léon Bonnessy, il n'était pas question dans ce temps-là; interne au lycée de Caen, il y préparait son baccalauréat.

On se demanda curieusement la cause d'un tel changement de vie; Mme de Blindes songeait-elle déjà à marier Angèle? Ce fut encore par Lucie Esnault qu'on eut la clef probable de cette énigme : il paraît que Mme de Blindes, malgré la confiance qu'elle témoignait depuis longtemps au docteur Langelier, avait été consulter un des premiers médecins de Caen au sujet de la santé d'Angèle, et que ce médecin, le docteur Gibert, avait conseillé pour la jeune fille une vie très active et beaucoup de distractions. De là aussi de petits voyages aux environs de Saint-Gerbold, des parties de campagne, des visites aux ruines d'abbayes ou de châteaux, si bien qu'un jour on avait vu Mme de Blindes et sa fille, avec Gabrielle de Chérié, déjeunant dans une auberge de Saint-Valentin et s'y faisant servir un saladier de crevettes grises et du vin blanc, comme c'était la mode parmi les jeunes gens. Mme Es-

nault demeura un peu scandalisée, et l'abbé Pernat dut interdire à Mme Bonnessy, sa pénitente, de s'indigner trop haut de ce qui, après tout, ne la regardait pas.

Angèle accepta cette nouvelle vie avec sa passivité ordinaire où entrait sans doute de l'indifférence. Dans les premiers temps, elle parut même y prendre quelque plaisir, et s'en trouver mieux. C'étaient surtout les grandes promenades qui lui plaisaient ; un jour, elle emportait ses pinceaux pour faire une aquarelle ; d'autres fois, un simple carnet et un crayon, et elle s'amusait à prendre rapidement un coin de paysage ou le profil d'un enfant. Mais bientôt elle se plaignit d'un peu de fatigue ; au commencement d'une partie de campagne ou d'une soirée, elle se montrait empressée et presque rieuse ; puis, après une heure ou deux, son silence, son attitude rêveuse, un léger abaissement des coins de la bouche témoignaient de sa lassitude et de son ennui. Sa mère s'aperçut que l'aquarelle et les croquis n'étaient le plus souvent qu'un prétexte pour s'éloigner ou se taire. Dans cette vie relativement de dissipation, Angèle, adulée, admirée, choyée, commença à se donner quelques airs d'enfant gâtée ; en même temps elle pâlissait, paraissait souffrir, bien qu'elle affirmât qu'il n'en était rien. Mme de Blindes s'inquiéta de nouveau, elle voulut imaginer d'autres plaisirs. Sa fille déclara que c'était assez et même trop, que quinze mois de ce genre de vie lui avaient fait plus de mal que de bien, et qu'elle voulait du repos. On espaça les réceptions ; pendant un an il n'y eut plus de soirées régulières ; seules les réunions du dimanche après vêpres ne furent pas interrompues pendant l'été. Le reste du temps, Angèle retrouvait son grand jardin désert ; elle l'aimait, et elle y passait volontiers des heures en lecture : le matin sous la charmille, auprès d'un petit autel à la Vierge ; vers le soir, avant le souper, très souvent sur la terrasse qui donnait juste en face de la grande rue, et d'où l'on apercevait Saint-Gerbold-le-Jeune, les tourelles en pointe de la maison de Chérié, et au delà, la mer.

Elle sortait peu, si ce n'est pour les visites de charité qui n'avaient jamais été négligées, et pour aller voir Rose de Tallencour, à 5 kilomètres de là, dans l'intérieur des terres, à Ronchy-la-Courte-Herbe, ou bien encore pour se rendre à Marquenay chez les Pères de l'Immolation. Bien qu'elle eût pour confesseur en titre l'abbé Pernat, elle avait pris l'habitude d'aller trois ou quatre fois dans l'année trouver un missionnaire de l'Immolation, rarement le même deux fois de suite.

C'est à cette époque, comme elle venait d'achever sa dix-neuvième année, que Léon, de treize mois seulement plus âgé

qu'elle, la remarqua à la grand'messe et se sentit le cœur pris. Il semble qu'il eût dû la voir beaucoup plus tôt : mais les circonstances ne s'y étaient pas prêtées. Mme Bonnessy aimait peu les dames de Blindes, surtout depuis qu'elles avaient inauguré leurs réceptions nombreuses; on échangeait à peine deux visites par an, et tant que Léon avait été au lycée, on ne l'avait mené que chez quelques amis intimes de loin en loin. Il est vrai que pendant les vacances et les dimanches, le jeune homme venait à Saint-Gerbold; mais, d'une humeur sauvage, ayant conservé tard les goûts et les manières d'un écolier, il évitait les relations nouvelles, passait des journées entières hors du bourg, sur la grève ou en pleine campagne, à la chasse et à la pêche. Il se promenait en voiture, tantôt seul, tantôt avec un ou deux amis, Albert Derue, un camarade de collège, fils d'un ancien officier de marine qui habitait le Hêtre-Foligny, ou Barthélemy de Tallencour, bon gros garçon, nullement sot, mais un peu simple, qui lui avait parlé quelquefois de Mlle Angèle avec admiration, mais sans que Léon y prît le moindre intérêt. Même aux offices du dimanche, où il aurait dû se rencontrer avec Mme de Blindes et sa fille, il fut longtemps sans les voir; le banc des Bonnessy était le premier près de l'autel, et Mme Bonnessy, très rigoureuse dans son formalisme, craignant toujours d'être en retard, arrivait généralement dans l'église la première, entraînant, pressant son mari et son fils. Une fois là, Léon, par gêne, absence de curiosité, ou crainte de mécontenter sa mère, ne retournait jamais la tête, et quand la cérémonie avait pris fin, Mme Bonnessy demeurant en oraison, il arrivait que la nef s'était presque vidée lorsqu'elle donnait le signal du départ. D'ailleurs Léon était myope, on ne lui permettait pas encore de porter un lorgnon; c'est ce qui explique que, plus d'une fois, il passa devant la terrasse où s'accoudait Angèle sans la voir distinctement. Ses classes terminées, il avait continué d'habiter Caen pour faire son droit; cette année d'étudiant avait apporté dans son caractère et ses allures quelque changement. C'était maintenant un grand jeune homme, d'une physionomie agréable, avec des yeux d'un bleu foncé, des cheveux bruns, une petite moustache et de courts favoris arrêtés au bas de l'oreille. Il se tenait droit, un peu raide dans son veston boutonné, ayant plutôt l'air d'un sous-lieutenant en civil que d'un futur avocat. Il suivait d'ailleurs fort mal les cours de droit, n'y voyant qu'un prétexte pour demeurer une partie de l'année à Caen, où, sans faire de folies, il ne menait pas tout à fait une vie d'anachorète.

Il venait de clore sa première année par un examen piteux, mais qui fut jugé suffisant; ses parens n'en demandaient pas

davantage. Le premier dimanche qui suivit son entrée à Saint-Gerbold, il fut retardé à l'heure de la messe par sa toilette, dont il commençait, comme il était naturel, à s'occuper avec plus de soin. Malgré les objurgations de Mme Bonnessy, il prit tout le temps d'aplatir le nœud de sa cravate et d'assujettir sur son nez le binocle qu'on n'avait pu refuser à un étudiant déjà pourvu d'un demi-diplôme de bachelier en droit. Le résultat fut qu'il arriva seul à l'église, au moment où se faisait la procession intérieure, et tout juste en même temps que les dames de Blindes; il salua et s'effaça pour les laisser passer. Mais comme il fallait, avant d'entrer, que le prêtre et les enfans de chœur eussent pris le temps de remonter vers l'autel, ces dames s'arrêtèrent, et Léon eut tout le loisir de contempler Angèle.

Dès le premier instant il avait, comme on dit, reçu le coup de foudre : ému, pâle, il regardait cette belle jeune fille, élégante de forme et d'attitude, de toilette aussi, non par le luxe, mais par le goût sobre et la connaissance d'elle-même qu'elle y apportait. Ses grands yeux, ses cheveux frisés sous la voilette, l'expression sérieuse de son joli visage, la finesse de sa taille, la grâce de sa démarche lorsqu'elle entra dans l'église, la manière dont elle s'agenouilla à son banc (vers le milieu de la nef à droite) en inclinant sa tête sur ses mains, tout charma Léon au point qu'il arriva auprès de sa mère bouleversé, ne sachant plus ce qu'il faisait, qu'il ouvrit son livre à la page des vêpres, et à plusieurs reprises demeura assis quand il fallait se lever et debout quand tout le monde s'asseyait. Ces distractions ne pouvaient manquer d'irriter Mme Bonnessy qui les reprocha vivement à Léon au sortir de la messe; il répondit du mieux qu'il put, donna une explication quelconque et promit, comme un enfant, de ne plus recommencer. Mais l'humeur de Mme Bonnessy persista et s'accrut au cours du dîner; d'insignifiantes bévues de Françoise furent relevées vertement; le silence de son fils, qui était tout entier à sa vision intérieure et qui mangeait à peine, acheva de l'agacer; M. Bonnessy avait l'air pressé de se lever de table. Léon ne pouvait donc plus mal choisir son moment pour introduire une question qui devait déplaire à ses parens, à savoir son désir de fréquenter la maison de Blindes. C'est pourtant ce à quoi il ne manqua pas, car c'était un caractère faible, par suite impatient, tenant d'ailleurs de sa mère pour l'incapacité de se contenir.

— Ma mère, j'ai envie d'aller un de ces jours faire visite à Mme de Blindes.

Mme Bonnessy, qui sucrait son café, s'arrêta, la cuiller en l'air, regarda son fils et lui répondit d'un ton sec :

— Tu es le maître.

— Comme vous dites cela, ma mère ! On croirait que mon idée vous contrarie.

— On croirait bien. Mme de Blindes et sa fille mènent une vie qui ne me va pas.

— Je le veux, ma chère amie, dit alors M. Bonnessy ; mais on n'est pas obligé d'adopter ou d'approuver les goûts de tous les gens chez qui l'on fait visite. S'il plaît à Léon de vivre moins retiré, peut-être à son âge cela serait-il plutôt bon que mauvais : un jeune homme a besoin de voir un peu le monde et de prendre quelques distractions.

— Qu'il y aille, puisqu'il s'ennuie à la maison !

C'est tout ce que Léon put obtenir de sa mère ; mais il ne lui en fallait pas plus, et le lendemain il se faisait présenter par Barthélemy de Tallencour chez Mme de Blindes. Invité aux parties du dimanche, il y vint plusieurs fois pendant les vacances, et bien qu'il eût, jusque-là, manifesté de l'horreur pour tous ces jeux, il se mit à les aimer, puisqu'ils étaient le prétexte et la condition pour approcher d'Angèle, la voir, l'entendre, respirer l'air qu'elle respirait, entrer peu à peu dans sa familiarité. Heureusement pour Léon, Mme Bonnessy, immuable dans ses idées, était susceptible de changement dans ses sympathies ou antipathies à l'égard des personnes : l'abbé Pernat, les Tallencour, Mme Langelier lui dirent tant de bien de Mme de Blindes et d'Angèle, celle-ci, au cours d'une visite qu'elle lui fit avec sa mère, se montra si douce et si simple qu'assez promptement ses mauvaises dispositions s'atténuèrent. Mme de Blindes eut pour elle des attentions, des envois de fruits ou de fleurs que les Bonnessy n'avaient pas dans leur jardin. Mme Bonnessy apprit que l'on disait du bien d'elle dans la maison de Blindes, et c'était une des choses auxquelles elle était le plus sensible. Enfin quand elle sut que, pour la fête de l'Assomption, Angèle avait été se confesser au Père Loyer à Marquenay, elle dit et répéta que « quand une jeune personne s'adressait à un si bon directeur, elle était sauvée. » L'abbé Pernat ne fut pas autrement flatté du propos, mais il connaissait Mme Bonnessy et il en prit son parti. Celle-ci, d'ailleurs, n'avait pas tout à fait désarmé ; elle blâmait encore de temps à autre ces réunions de jeunes gens et de jeunes filles où les mères n'assistaient qu'irrégulièrement et d'un peu loin ; et, par une absence de logique qui n'était pas rare chez elle, elle s'abstenait pourtant d'y jamais mettre les pieds.

Quand vint la rentrée des cours, Léon montra peu d'empressement à quitter Saint-Gerbold. Il dut cependant s'y résoudre ; il

partit, emportant dans son cœur l'image d'Angèle, la musique de sa voix, le souvenir de ses gestes et de ses moindres paroles. Mais, comme il arrive souvent à son âge, si réel, si exalté que fût son amour, le désir exclusif, précis et complet y manquait : son imagination s'arrêtait au rêve de couvrir de baisers ce charmant visage et ces jolies mains, d'enlacer cette taille flexible, de tenir Angèle sur son cœur, de vivre avec elle, de la voir sans cesse. Après quinze jours de mélancolie profonde dans sa chambre d'étudiant, Léon, un beau soir, retrouvait Christine, une petite dentellière de la rue des Jacobins.

III

Il était parti au commencement de novembre, et ne parut à Saint-Gerbold que pendant les quelques jours de congé du premier de l'an. Il se présenta chez Mme de Blindes sans la trouver et ne vit Angèle que de loin, à sa terrasse ou dans la rue, non, il est vrai, sans éprouver un grand battement de cœur et sans se dire qu'elle était décidément charmante et qu'il avait eu tort de l'oublier un peu. Aux vacances de Pâques, les dames de Blindes étaient absentes ; Léon s'ennuya. Enfin juillet arriva, l'examen fut enlevé dans des conditions passables, et le jeune homme revint le quinze du mois à Saint-Gerbold, enchanté de fuir Christine, qui prenait trop en amitié tous ses amis et qui, depuis quelque temps, avancée davantage dans son intimité, révélait des sentimens populaires dont se choquait l'éducation bourgeoise de Léon. Il se sentait le cœur isolé, il avait besoin d'une amie, et voici qu'il évoquait, sans bien les retrouver, les traits d'Angèle, le son exact de sa voix, l'expression de son regard, le détail des premières rencontres.

Dès le dimanche, il accourut chez Mme de Blindes. Ces vacances furent fort gaies : Angèle était mieux portante, presque rose, plus animée ; elle demanda elle-même à sa mère de reprendre les réceptions du jeudi ; les deux heures du dimanche, entre les vêpres et le souper, c'était vraiment trop court ! Cependant, c'est alors qu'elle se mit à s'observer davantage, et à la suite de quelques propos aigres-doux de Lucie Esnault et de sages conseils de Rose de Tallencour, elle prit garde à réprimer chez elle tout caprice d'enfant gâtée, toute vanité de jeune fille admirée, toute légèreté, même innocente, de parole ou de conduite. Elle était d'une nature fine et méfiante, et elle savait se rendre maîtresse d'elle-même dans les petites choses de la vie. Dès qu'elle sentit couver quelque inimitié, elle réfléchit, elle en

comprit les causes, elle en devina les conséquences possibles. Il était vrai que cette liberté relative entre jeunes gens et jeunes filles, qui paraissait si simple à Mme de Blindes à cause de son origine anglaise, pouvait n'être pas approuvée de tous. Mme Bonnessy et Mme Esnault signalaient, comme incorrecte, l'habitude de se parler les uns aux autres en faisant suivre « Monsieur » ou « Mademoiselle » du nom de baptême : « Mademoiselle Angèle », « Monsieur Patrice »... Cela n'était pas conforme aux règles, mais à peu près inévitable quand on s'interpellait, dans les jeux, pour distinguer les sœurs entre elles, et parce que, « Monsieur Bonnessy », par exemple, semblait réservé au père, même absent, et que « Monsieur Léon Bonnessy », c'était bien long. Et de fait, cette petite chose, et d'autres analogues, permettaient à Saint-Gerbold, dans les rapports des jeunes gens entre eux, une familiarité de forme qui pouvait entraîner peu à peu et rendre plus faciles des libertés moins insignifiantes.

Or, Angèle tenait à se mettre à l'abri de toute critique : elle avait des raisons pour ne pas être indifférente à l'opinion de Mmes Esnault et Bonnessy. D'ailleurs, on était rarement, jeunes gens et jeunes filles ensemble, plus de six ou huit; ce nombre restreint ne permettait guère les apartés; on se voyait, on s'entendait constamment les uns et les autres. Mme Esnault ouvrait les yeux, et Mmes de Tallencour et Langelier, plus larges et plus bienveillantes, ne se désintéressaient pas de leurs devoirs maternels. Ajoutez à cela que Léon était plutôt timide, à coup sûr indécis, et si l'on tient compte en outre du respect dont on entourait alors les jeunes filles, on comprendra que son amour pour Angèle demeurât ce qu'il y avait de plus platonique et de plus silencieux. Il ne vit pas l'occasion de l'exprimer, et l'air froid de Mlle de Blindes n'était pas pour l'encourager. Habitué à rêver plutôt qu'à penser, reculant par nature devant les difficultés, prévoyant que son choix ne plairait pas du tout à sa mère, et n'arrivant pas même à se rendre compte des dispositions d'Angèle à son égard, il se laissait bercer au gré des imaginations chimériques et du vague sentiment. Mais sa passion ne s'en exaltait que plus; et ces entrevues fréquentes, cette vie dans le voisinage d'Angèle, agissaient aussi en lui par l'habitude si puissante sur les cœurs faibles, fermés et troublés, si bien que, dès le commencement du mois d'août, il ne pouvait se retenir d'aller chaque matin faire le tour extérieur de la propriété des dames de Blindes.

La grande rue de Saint-Gerbold se terminait avec l'église dans son cimetière, et le presbytère à gauche, à la rue aux Œufs, qui

la coupait transversalement; en montant la Grand'Rue, on avait juste en face la terrasse du jardin de Blindes; en tournant à gauche dans cette rue, on passait devant l'entrée de la propriété, la grande grille et une petite à côté pour les piétons; puis on longeait le mur de la maison, celui de la remise et de l'écurie, et au coin, coupant la rue à angle droit, on trouvait la route de Ronchy-la-Courte-Herbe. Elle suivait le mur sud du jardin, derrière lequel était la charmille, et se perdait dans la campagne en circuits, à travers des herbages et des bouquets de bois; mais à droite, un chemin, à la rigueur carrossable, la Delle-au-Roux, passait derrière la propriété, côté ouest, et il y avait là une petite porte blanche donnant sortie du jardin sur la campagne. La Delle-au-Roux se prolongeait ensuite une centaine de mètres après le jardin de Blindes le long de maisons d'habitation ou d'enclos, et il fallait atteindre une sorte de ruelle pour rejoindre, en fermant le carré, la rue aux Œufs, ou, plus exactement, la route qui la continuait descendant vers la côte.

Léon partait en général vers neuf heures et faisait lentement cette promenade, qui lui prenait environ trois quarts d'heure, commençant tantôt par un côté, tantôt par un autre. Un matin, dans les premiers jours de septembre, il avait pris à droite dans la rue aux Œufs, puis par la ruelle, et il longeait, en rêvant, les maisons de la Delle-au-Roux, lorsqu'il aperçut, venant par la route de Ronchy, la voiture d'Angèle, le panier bas à train rouge attelé du petit cheval noir. La jeune fille, qui conduisait elle-même selon son habitude, était accompagnée de sa vieille bonne Elmire. A la surprise et à la joie de Léon, au lieu de continuer tout droit par la route de Ronchy, elle s'engagea dans la Delle-au-Roux, et s'arrêta à la porte blanche au moment où lui-même allait y arriver. Angèle sauta de voiture; Elmire prit les rênes, fit tourner le cheval, et repartit pour rentrer par la rue aux Œufs. Léon salua Angèle comme elle mettait la clef dans la serrure, et tout en ouvrant la porte, elle lui adressa quelques mots :

— Vous allez vous promener dans la campagne, monsieur Léon?

— Non, mademoiselle, je rentre en faisant le tour de votre propriété.

Angèle ne parut pas attacher de signification à ces paroles, qui, en effet, pouvaient n'en avoir aucune.

— Si vous rentrez, je peux vous abréger le chemin, en vous faisant traverser le jardin.

— Avec grand plaisir, mademoiselle.

Ils entrèrent, elle referma la porte à clef derrière eux.

Traverser le jardin, c'était bien à dire; mais, comme il n'y avait pas d'allée directe pour se rendre à la grille, il fallait contourner la pelouse et le bassin, et s'engager dans des détours. Léon, troublé et ravi, après avoir demandé des nouvelles de Mme de Blindes, ne trouvait plus un mot. Heureusement pour lui, Angèle, avec aisance, reprit la parole :

— Je viens de chez Rose de Tallencour, et j'y ai appris une nouvelle : M. Anatole de Ningèvre se marie.

— Ah ! qui épouse-t-il ?

— Eugénie Rocray.

— La malheureuse ! s'écria drôlement Léon; le jeune de Ningèvre, qui n'était pas beau, ne passait pas non plus pour très intelligent.

Angèle se mit à rire. Cependant ils étaient près de la charmille, et elle vit le regard de Léon s'y diriger :

— Vous regardez la charmille ? Préférez-vous passer par là ? — Et tous deux entrèrent par une des portes de verdure.

— Voici, dit Angèle, mon petit oratoire de la Vierge et mon banc. — Elle s'arrêta.

— C'est là que vous venez rêver ?

— Rêver... et lire. Je lis beaucoup ces temps-ci.

— Quels livres lisez-vous ?

— Vous êtes bien curieux.

— Je vous demande pardon.

— Le crime n'est pas grand... Je lis l'*Imitation*.

— Rien que l'*Imitation* ?...

— Oh ! non, et elle eut son petit sourire de coin qui lui donnait une expression énigmatique. Je lis aussi des romans, *David Copperfield*, des vers... Tenez, ceci.

Elle prit sur le rebord de l'autel un livre, en mauvais état en effet, comme les volumes qui ont beaucoup servi.

Léon lut le titre à haute voix :

— *Les Poésies de Mme Desbordes-Valmore*. Est-ce joli ?

— Joli ! dites que c'est beau, c'est de la passion pure !

— Vous n'avez jamais lu ces vers ?

— Jamais.

— Voulez-vous emporter le volume ? vous le lirez, et vous me direz si j'ai raison d'en faire mon livre préféré.

— Merci, je le prends avec plaisir, je vous le rapporterai dans quelques jours.

— Ne vous pressez pas, je puis m'en passer, j'en sais les trois quarts par cœur.

Léon la regardait; il était seul avec elle, tout près d'elle, il

lui sembla qu'il ne l'avait jamais vue; ses yeux se fixaient sur la nuque et les bras de la jeune fille, il la touchait presque, il respirait son parfum; et brusquement sa passion, qui jusque-là ne s'adressait qu'à la forme, s'en prit à la chair, et devint aiguë et consciente. Il se taisait, ouvrant et refermant le livre machinalement.

— A présent, si vous le voulez bien, je vais vous reconduire.

Ils échangèrent encore quelques phrases, mais Angèle parlait moins et marchait plus vite, de sorte qu'ils se trouvèrent promptement devant la maison, dans un endroit où une jeune bonne était occupée à laver.

— Geneviève, ma mère est-elle levée?

— Madame est levée, mademoiselle, mais elle n'est pas encore descendue.

— Vous voudrez bien lui présenter mes hommages, dit Léon en se dirigeant vers la petite grille; du reste je viendrai demain. — Le lendemain était un jeudi.

Elle l'accompagna, et lui ouvrit la porte :

— Vous voilà presque chez vous.

— Grâce à vous, mademoiselle, je vous remercie.

Il descendit la grande rue d'un pas léger, le cœur débordant de joie, fier, enivré... de quoi? Il ne savait au juste. Venait-il d'un rendez-vous d'amour? Non. Angèle avait-elle donc dit ou fait quoi que ce soit qui l'autorisât à se croire aimé? Non encore. Et lui, avait-il seulement profité d'une circonstance aussi rare, aussi favorable, pour lui parler, pour lui faire comprendre l'étendue, l'emportement de sa passion? Pas davantage. Mais il avait été seul avec elle; mais, à part les premiers et les derniers mots, ils ne s'étaient pas dit une fois « monsieur » et « mademoiselle »; mais elle lui avait fait voir un de ses coins préférés, elle lui avait prêté un livre qu'elle aimait; mais, surtout, il voyait plus clair dans ses propres sentimens, il l'aimait, non plus en rêveur mélancolique, en adolescent désœuvré, mais en homme qui la voulait pour femme; il la désirait, il l'aurait peut-être... il se sentait plein de décision et d'espérance, il ne se reconnaissait plus.

Il monta à sa chambre, en enjambant les marches et en fredonnant; il se jeta dans un fauteuil, ouvrit le livre, tomba sur d'admirables vers qu'Angèle avait marqués d'une croix au crayon en marge; il en lut quelques-uns, referma le volume, se mit à la fenêtre, et devant un ciel plein de soleil, se remémora tous les incidens de la matinée, depuis le moment où la petite voiture avait paru sur la route de Ronchy jusqu'à celui où Angèle, avec une légère et si gracieuse inclination de tête, avait ouvert la grille en lui disant : « Vous voilà presque chez vous. »

On l'appela pour le dîner; il était déjà midi!

— Une nouvelle, ma mère.

— Quoi donc?

— Anatole de Ningèvre se marie.

— Allons donc, un enfant!

— Mais non, il a vingt-quatre ans.

— Cela te paraît vieux, dit en riant M. Bonnessy.

— Qui te l'a dit? reprit Mme Bonnessy.

Léon se troubla :

— Tout le monde le sait; j'ai rencontré ce matin le docteur Langelier, Patrice, M. le curé. — Et cela était vrai, mais il ne leur avait pas parlé. — Anatole épouse Mlle Rocray, l'aînée.

— Il n'a pas mal choisi, dit Mme Bonnessy; mais cela n'a pas le sens commun de se marier à vingt-quatre ans.

Ces paroles tombèrent comme une douche d'eau froide sur l'enthousiasme de Léon : il connaissait sa mère, il savait quelle fermeté, quelle obstination elle apportait dans ses idées. Il se rappela tout à coup l'avoir entendue plusieurs fois, en un temps où il lui importait peu, blâmer toute union où le mari n'avait pas à peu près la trentaine et au moins six à sept ans de plus que sa femme. Sans doute il se sentait décidé pour l'avenir, il comptait bien, le jour venu, donner ses raisons, convaincre sa mère quant au choix qu'il avait fait, en appeler à sa tendresse; mais, même en cas de succès, il voyait surgir l'inévitable condition d'un long délai : il n'avait que vingt-trois ans; si on le laissait se marier à vingt-cinq, ce serait tout... Attendre deux ans... oh! non, et le pauvre garçon se pencha sur son assiette, s'efforçant de dissimuler son subit désespoir après sa courte joie. Si encore il s'agissait d'attendre! Mais Angèle se marierait d'ici là. Que faire? auprès de qui s'inspirer? Il n'était pas de ces âmes fortes qui ne délibèrent qu'avec elles-mêmes; il avait besoin de l'opinion des autres, d'encouragement, de partage de la responsabilité.

Le repas terminé, il fit atteler son tilbury et s'en alla au grand trot vers le Hêtre-Foligny; il voulait voir Albert Derue et lui demander conseil. Puis, à mi-route, par scrupule et par prudence il y renonça, tourna bride et instinctivement prit la route de Ronchy; il refit une partie du trajet qu'Angèle avait fait le matin. Il renonça alors à classer ses idées, à combiner des projets qui tous, après un moment, lui apparaissaient détestables, il ferma les yeux à l'avenir menaçant, il se tourna vers le passé qui souriait, il se remit à rêver, à refaire avec elle la promenade matinale à travers le jardin. Il aimait, il était peut-être aimé... Aimé d'Angèle?... Était-ce possible?... Il passa en revue les jeunes

gens qui l'approchaient. Ningèvre se marie, et d'ailleurs, pensa-t-il, il n'a jamais pu être question de lui. Barthélemy? Elle le traite en enfant. Joseph? je vois bien qu'elle ne peut souffrir sa mère et sa sœur, et qu'elle est enchantée quand les Esnault ne viennent pas. Reste Patrice... Tiens, Patrice, c'est vrai; il est bien; il passe pour s'amuser, ce qui parfois ne nuit pas auprès d'une femme... Auprès d'une femme, soit; mais auprès d'une jeune fille? surtout d'Angèle qui est à la fois si douce et si sévère! Je n'ai jamais rien remarqué... Puis, Patrice ne paraît pas du tout songer à se marier, il n'en prend pas le chemin. C'est un brave garçon, franc... Non, je ne me figure pas Angèle avec quelqu'un d'entre eux comme elle a été avec moi ce matin. Mais qu'a-t-elle donc fait, qu'a-t-elle dit pour que je m'imagine lui plaire? Je rêve, je suis insensé, le mieux est d'espérer qu'elle n'aime personne... et d'essayer de me faire aimer. Si j'y réussissais, quelle force pour la lutte contre les idées de ma mère!... Ah! si Angèle m'aimait, je soulèverais le monde. Il faut que je voie clair, il faut que je connaisse ses sentimens; si elle m'aime, si je le sais, c'est alors que j'entreprendrai de vaincre la résistance de ma famille. Si, au contraire, elle me repousse, à quoi bon me lancer dans des discussions avec mes parens, engager une campagne pénible et sans but, puisque le refus d'Angèle rendrait la victoire inutile?

Léon oubliait qu'il est mal d'apporter le trouble dans le cœur d'une jeune fille sans être sûr de pouvoir demander sa main. Le plan qu'il adoptait lui convenait doublement parce qu'il lui offrait la perspective d'une aventure d'amour et lui permettait de tourner le dos, momentanément, aux difficultés et aux ennuis. Il se promit de chercher, dès le lendemain, l'occasion de s'ouvrir à Angèle et de pénétrer les sentimens qu'elle pouvait avoir pour lui... sans se demander s'il ne venait pas de manquer cette occasion le matin même.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que le rêve et l'action ne sont pas une même chose, et qu'on ne dispose pas des personnes et des événemens dans la réalité comme on le fait en imagination. En vain essaya-t-il, à propos des vers de M[me] Valmore, d'avoir avec M[lle] de Blindes une conversation de sentiment; en vain alla-t-il jusqu'à hasarder quelques phrases à double entente qui ressemblaient à des déclarations : paroles, regards, empressement autour d'elle, rien ne paraissait être remarqué de la jeune fille. Il n'aboutit qu'à deux résultats : la conviction qu'il était indifférent à Angèle, qu'elle lui parlait sur le même ton qu'à tous les autres et ne le traitait pas autrement; et l'éveil donné à Patrice qui lui demanda en riant, un jour qu'ils sortaient ensemble de chez

Mme de Blindes : « Est-ce que tu es amoureux d'Angèle ? » Léon répondit en riant aussi, mais non sans rougir légèrement, qu'il était amoureux de toutes les femmes, comme Gabrielle de Chérié de tous les hommes. Il demeura très contrarié, et se mit à réfléchir sur l'imprudence de sa conduite. Brusquement, comme il faisait toute chose, il affecta la froideur vis-à-vis d'Angèle.

Cependant, on était au commencement d'octobre et la rentrée des cours approchait. Un dimanche soir, comme la partie de cartes venait de finir, qu'on prenait le thé et que quelques personnes déjà s'apprêtaient au départ, Léon, debout contre la cheminée, en pleine lumière des lampes, causait avec Mme de Blindes; le hasard, ou une vague sensation qu'on le regardait, lui fit tout à coup tourner les yeux vers le fond du salon : il vit les grands yeux noirs d'Angèle dirigés sur lui avec une fixité singulière. Elle les détourna, les baissa aussitôt, et se rapprochant de la table s'occupa à continuer de servir le thé. Léon rentra fort perplexe : le regard d'Angèle le poursuivait, il s'en demandait la signification. S'il avait été plus expérimenté et, dans la circonstance, plus désintéressé, il y eût reconnu une curiosité grave qui était pour lui du meilleur augure : nous regardons ainsi les personnes que nous croyons devoir jouer un rôle dans notre destinée et que, à cause de cela, nous voudrions connaître bien.

Comme tous ceux qui aiment, Léon ne demandait qu'à croire son amour partagé. Il retomba dans l'incertitude, ce qui fit qu'il remonta bien vite vers l'espérance. Il continuait ses promenades matinales autour de la maison de Blindes. Trois semaines avant son départ, qu'il voyait approcher avec effroi, il suivait la Delle-au-Roux, lorsqu'en passant devant la porte du jardin il s'aperçut qu'elle était entr'ouverte. Instinctivement, il s'arrêta, poussa la porte, entra. Une fois dans l'allée de tilleuls qui longeait le mur il fut pris d'inquiétude, mais Angèle était sans doute là, seule, sous la charmille; il se sentit attiré comme par un aimant, et il avançait toujours, se demandant quel personnage il ferait s'il rencontrait quelqu'un de la maison. Justement il aperçut le jardinier qui bêchait, mais le dos tourné et à une cinquantaine de mètres sur la gauche : « Suis-je sot, pensa-t-il, je dirai au besoin que je viens chercher des boutures; de quelle plante? peu importe. Peut-être je passerai pour indiscret, mais ce sera une explication. » En même temps il se hâtait et se plaisait à refaire exactement le trajet qu'il avait fait avec Angèle il y avait six semaines. Cette idée d'amoureux le servit, car il lui dut d'entrer sous la charmille par la baie qui donnait en face de l'autel à la Vierge, tout près du banc, de sorte qu'Angèle surprise ne pouvait éviter la rencontre. Si elle

eût vu Léon venir de loin, il était à penser qu'elle ne se fût sans doute pas enfuie, mais au moins aurait-elle eu le loisir de réfléchir à l'attitude qu'il convenait de prendre, et de préparer un accueil bref et circonspect.

— Vous ici!

— Oui, moi, parce que j'espérais vous y trouver, mademoiselle.

— Mais comment êtes-vous entré, sous quel prétexte? reprit-elle, évidemment ne sachant pas très bien ce qu'elle disait, et parlant vite pour agir, pour se donner le temps de comprendre, de s'assurer des intentions de Léon, de prendre un parti.

— La porte de la Delle-au-Roux était entr'ouverte; je n'ai pu résister au désir d'entrer, de vous voir, de vous parler.

— C'est le jardinier qui ne l'a pas refermée... Il a eu tort.

— Je vous remercie, ce que vous dites là n'est pas très aimable pour moi.

Elle essaya de sourire, puis se levant tout à coup et changeant de ton :

— Et ce que vous faites, vous, est très mal pour moi.

Elle était devenue pâle; de petites perles de sueur brillaient sur ses tempes, et ses yeux se voilèrent; elle se rassit, ou plutôt se laissa retomber sur le banc. Léon s'était attendu à tout, excepté à une scène de cette nature : allait-elle avoir une syncope? Il s'approcha, lui prit une main qu'elle abandonna comme inconsciente, et il s'assit auprès d'elle :

— Vous êtes souffrante?... Qu'avez-vous?

— Rien, dit-elle en retirant sa main de celle du jeune homme et en se redressant un peu, rien, c'est passé; mais laissez-moi, ah! laissez-moi, je vous en prie... Repartez par où vous êtes venu, je vais rejoindre ma mère.

Léon se leva; mais il ne pouvait se décider à s'éloigner :

— Mademoiselle, pardonnez-moi... un mot seulement...

— Je ne vous savais pas méchant; vous voyez bien pourtant que je souffre.

— Et moi je souffre aussi, depuis des mois, depuis plus d'un an, depuis le jour où je vous ai vue à l'entrée de l'église, un dimanche matin... Vous ne vous en souvenez pas, vous... Mademoiselle Angèle, je vous en supplie, il faut que vous m'écoutiez. J'ai quelque chose de grave à vous dire, j'ai besoin de votre avis, de votre approbation... vous savez bien que je vous aime.

Elle demeurait impassible.

— Quelques minutes d'entretien, continua-t-il, elles sont nécessaires. Ce sera la première et la dernière fois.

— Eh bien, soit, dit-elle tout à coup, mais pas ici. Après-demain je vais à Saint-Gerbold-le-Jeune passer la matinée avec Gabrielle de Chérié ; Elmire doit m'y laisser. Gabrielle se baignera ; je l'attendrai seule sur la plage, trouvez-vous là à onze heures. Il n'y aura rien d'extraordinaire à ce que vous veniez me saluer et causer un instant avec moi. Mais, comme vous le dites, ce sera la seule fois.

Il voulut la remercier, mais elle le quitta et partit vers la maison sans se retourner. Léon la suivit des yeux un instant, prit par la charmille et l'allée de tilleuls au ras du mur, en hâte, comme un voleur. « Pourvu, pensait-il au milieu de sa joie, pourvu que le jardinier n'ait pas refermé la porte ! » Elle était encore ouverte, il n'y avait personne dans la Delle-au-Roux, et il rentra chez lui prestement.

Il était dans une telle ivresse de cœur qu'il ne voyait plus rien qu'Angèle, la charmille ou la plage de Saint-Gerbold-le-Jeune, qu'il se répétait sans cesse ce qu'ils s'étaient dit ou qu'il imaginait pour le surlendemain les plus délicieuses et les plus absurdes conversations, qui d'ailleurs ne se ressemblaient qu'en un point, c'est que toutes revenaient à dire : « Je vous aime. » Le temps lui paraissait interminable ; il tirait sa montre de sa poche dix fois par heure, calculant à cinq minutes près quel délai le séparait de l'instant du rendez-vous. Cet instant arriva, comme tout autre.

Léon, pâle et tâchant de maîtriser son émotion, était sur la plage depuis un quart d'heure quand il vit venir les deux jeunes filles. Les choses se passèrent ainsi qu'Angèle les avait prévues. Mlle de Chérié les quitta pour prendre son bain, et tous deux ils restèrent seuls, Angèle assise sur un pliant à distance en avant de la cabine, tout près du flot, et Léon debout à côté d'elle. A leur gauche, mais assez loin, il y avait quelques personnes, une famille de Valognes, une autre de Paris qui avaient prolongé leur saison, et quelques pêcheurs ou marins. Mme et Mlle Langelier, qui se trouvaient à Saint-Gerbold-le-Jeune ce matin-là, venaient de quitter la grève. On était donc fort bien pour que les paroles ne fussent pas entendues, mais trop en vue pour que l'entretien prît un tour passionné qui se serait inévitablement trahi par l'attitude et les gestes. Léon en conçut de la gêne, et ne retrouva plus les belles phrases, d'ailleurs touchantes par leur sincérité, qu'il avait préparées en si grand nombre depuis quarante-huit heures. L'air froid et l'aisance d'Angèle achevèrent de le déconcerter. Il commença par lui demander si elle n'était plus souffrante, il s'embrouilla, il se sentit pitoyable. Ce fut elle qui l'interrompit et le ramena :

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire? Je vous rappelle, Monsieur Léon, que cet entretien est le seul de ce genre que je vous aie promis. Vous l'avez obtenu en m'affirmant que vous aviez à me communiquer quelque chose de grave où mon avis, mon approbation, je crois, devaient vous être de quelque secours.

— Mademoiselle, vous savez que je vous aime...

— Oui, parce que vous me l'avez dit. — Et le petit sourire ironique lui revint au coin des lèvres.

— Il est vrai que je n'ai eu jusqu'ici aucune occasion de vous le prouver; je ne suis rien, un étudiant, un enfant, n'est-ce pas? Mais, dans quelques mois j'aurai terminé mes études. Je pourrai m'établir comme avocat à Caen, où rester à Saint-Gerbold, en tout cas...

— Monsieur Léon, c'est à ma mère qu'il faut dire ou faire dire ces choses-là; je ne comprends pas...

— Vous comprenez fort bien! s'écria Léon avec une rage soudaine.

Elle leva vers lui ses grands yeux affligés, et lui dit doucement :

— Oui, je comprends : nous sommes presque du même âge; avant que le temps soit venu de vous marier, je serai déjà une vieille fille. D'ailleurs, je ne plais pas à votre mère. Vous m'aimez ou vous croyez m'aimer; et, alors que notre mariage est impossible, vous n'avez pas le courage de renoncer à votre rêve. N'est-ce pas là ce que vous pensez, ce que vous cherchiez à me dire, ce que vous ne saviez comment exprimer? Vous voyez bien que je comprends.

— Comment! ne pas vous aimer? s'écria Léon. Oh! je vous en prie, je vous en prie, permettez-le-moi. Non, les obstacles ne sont pas si grands. Ne dites pas que vous ne plaisez point à ma mère, vous vous trompez. L'âge? nous avons grandi ensemble, nous vivrons, nous vieillirons ensemble... si vous le voulez. Vous, vieille fille?... Hélas! vous vous marierez sans doute avant un an, et quand je reviendrai...

Elle l'arrêta d'un geste de la main et dit simplement :

— Je ne me marierai pas.

Il se tut. Leurs regards se rencontrèrent; la joie éclatait dans les yeux de Léon, mais ceux d'Angèle étaient graves.

— Vous faut-il davantage? reprit-elle après un moment.

— Que vous êtes bonne, et comme je vous aime!

Gabrielle sortait de la mer en courant :

— Eh! dites donc, là-bas, vous êtes bien occupés! Vous ne me demandez seulement pas si l'eau est chaude ou froide.

— Mademoiselle, lui dit Léon, vous nagez admirablement.

— Comme je fais tout, cher monsieur. — Et elle entra dans la cabine.

— N'oubliez pas, reprit Angèle quand Gabrielle eut disparu, que d'ici huit mois, je ne vous accorderai aucune permission de me parler ainsi en particulier, que je ne vous en accorderai même plus jamais, que je vous recommande la prudence, et que j'attends de votre réserve la preuve que vous m'aimez vraiment.

— Vous m'avez donné le courage qui me manquait; je suis à vous, à vous seule pour la vie entière, je vous aime et je vous remercie...

Elle se leva, plia son siège et se mit à marcher le long de la mer vers l'endroit où il y avait du monde. Ils ne tinrent plus que quelques propos insignifians, et lorsque Gabrielle les eut rejoints, ils remontèrent vers la maison de Chérié, où Léon quitta les deux jeunes filles.

IV

Pendant cette troisième année de ses études de droit, la vie de Léon fut plus laborieuse et plus recueillie; à son arrivée à Caen, il avait appris que Christine était partie pour le Havre, et il ne songea pas à la remplacer. Son amour pour Angèle, qui du rêve avait passé au désir, à présent était entré dans une nouvelle et décisive période : il s'était enrichi d'affection, de gratitude et d'espérance. Il y avait entre eux désormais le double lien des souvenirs et des projets communs. Léon vivait de la pensée d'Angèle; elle était devenue pour lui l'amie silencieuse et douce; déjà il se sentait envers elle des devoirs. Il était aussi plus patient, parce qu'il était plus fort : si l'avenir demeurait incertain, le passé lui offrait un appui; son cœur était fixé.

Un seul incident vint le troubler pendant quelques jours.

Un soir, il se trouvait au café avec Patrice, qui venait souvent à Caen, lorsque entra un officier des lanciers de la Garde, en tenue de ville, habit bleu de ciel à la française, pantalon rouge à bande d'or, l'épée, et le bicorne porté en frégate; bel homme, large d'épaules, le visage aimable et franc, les cheveux d'un blond tirant au roux, ramenés au-dessus de l'oreille, l'impériale et la moustache en pointe. En voyant Patrice, il vint à lui et lui serra la main; puis, quelques mots échangés, il alla s'asseoir à une autre table.

— Tu as de belles relations dans l'armée, dit Léon à son ami; qu'est-ce donc que cet officier ?

— Un cousin des Liseville, un Machepont d'Anet, de passage dans le pays et qui vient justement de Saint-Gerbold; on a parlé de son mariage avec Mlle de Blindes.

Léon ne put retenir un mouvement.

— Ne te chagrine pas, mon ami, reprit Patrice; j'ai dit : *on a parlé.* Si tu te bouleverses chaque fois qu'il sera question d'un mariage pour Angèle, tu risques d'être souvent malade... jusqu'au jour où elle se mariera en effet, et où cela sera encore bien pis.

— Puisque tu as deviné mon amour, Patrice, je t'en prie, garde-moi le secret.

— Entendu, mon vieux; par moi on ne saura rien; mais je crains que ton secret ne tarde pas à devenir celui de la comédie.

Lorsque Léon vit Angèle, aux vacances de Pâques, il saisit, au milieu d'une partie de croquet, l'occasion de lui dire quelques mots :

— Est-ce vrai? Vous vous mariez?... M. Machepont, un officier?

Elle ne répondit pas tout d'abord, et continua de jouer; mais le hasard l'ayant de nouveau rapprochée de Léon, elle lui dit rapidement, avec des yeux pleins de reproche et de tristesse :

— Alors, ma parole ne vous suffit pas?

Il la remercia d'un regard.

Au commencement du mois d'août, Léon revint tout heureux à Saint-Gerbold; il avait obtenu son diplôme de licencié dans des conditions honorables, et ce succès lui inspirait de la confiance pour la campagne qu'il allait entreprendre afin d'obtenir de ses parens la permission de demander la main d'Angèle. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque passant dans la rue aux Œufs par laquelle on arrivait de Caen, il aperçut devant la grille de la maison de Blindes un omnibus sur lequel on chargeait des caisses. Il apprit en effet qu'Angèle et sa mère partaient pour l'Angleterre. Une tante de Mme de Blindes, que celle-ci avait toujours beaucoup aimée, parce qu'elle était la seule personne de sa famille qui lui eût pardonné son mariage, était très malade et avait exprimé le désir de voir sa nièce avant de mourir. Ce séjour à Cantorbéry se prolongea longtemps. La vieille dame vécut encore près d'un mois; elle avait laissé sa fortune, d'ailleurs assez obérée, à sa nièce; la loi anglaise exige de très longues formalités pour la délivrance d'une succession à une personne fixée en pays étranger. Mme et Mlle de Blindes ne revinrent à Saint-Gerbold que vers le milieu de décembre. Léon, qui n'avait eu que de rares nouvelles par les Tallencour (de Ronchy) ou les Langelier, se hâta d'aller

faire visite. Angèle, un peu pâlie, était charmante dans son demi-deuil. Elle avait appris l'anglais, elle rapportait des aquarelles et des dessins, elle avait des histoires de voyage à raconter, elle se disait et se laissait voir si heureuse d'être de retour à Saint-Gerbold. La tendresse de Léon s'accrut encore; il l'aimait, et il l'admirait.

Le moment était venu de faire une tentative auprès de ses parens. Il prit un détour, et au lieu de parler de suite de ses projets de mariage, il aborda la question de carrière :

— Ma mère, que diriez-vous de me voir m'établir comme avocat à Caen?

— Pourquoi ne resterais-tu pas tout simplement ici en t'occupant d'administrer nos propriétés, besogne qui commence à fatiguer ton père, et qui, du reste, n'a jamais été dans ses goûts?

— Mais parce que vous-même, ma mère, vous vous en acquittez fort bien, beaucoup mieux que je ne saurais le faire.

— J'y suis forcée, mais je ne demanderais qu'à en être déchargée. Je le répète, je ne vois pas pourquoi tu songes tout à coup à nous quitter; jusqu'ici tu ne paraissais pas t'ennuyer; il me semble que tu es toujours occupé à une chose ou à une autre, que tu te promènes beaucoup, que tu vois du monde. Qu'est-ce qui te manque?

— Rien, ma mère, pour l'instant. Mais il faut songer à l'avenir.

— A l'avenir? Quel avenir? Ta situation est assurée; nous te laisserons une jolie fortune. Si les mille francs que nous te donnons pour ta toilette et tes menus plaisirs ne te suffisent pas, il vaut mieux le dire...

— Pardon, ma mère, ils me suffisent très amplement, et je vous remercie, mon père et vous, de ce que vous faites pour moi; mais je pense à demain. Le jour où je me marierai...

— Le jour où tu te marieras, tu auras une pension de trois mille francs, qui, jointe à ce que t'apportera ta femme, vous permettra de vivre à l'aise et même de faire une figure très honorable; car je suppose que tu n'as pas l'intention d'épouser une jeune fille sans dot.

— Non certes, ma mère, s'empressa de dire Léon, qui jusque-là n'avait jamais songé à la dot d'Angèle, mais qui se réjouit à ce moment de penser que cette dot devait être belle, puisque cela était de nature à faciliter leur union. Non certes; vous m'avez appris à tenir la question d'argent pour secondaire, à la mettre à sa vraie place, mais cependant à ne pas la mépriser à cause d'un bien-être désirable, de l'indépendance et de la dignité.

— Bravo! ce que tu dis est plein de sens. Mais, si une pro-

fession ne t'est pas nécessaire pour vivre, pourquoi veux-tu nous quitter? Ton départ, mon cher enfant, ferait un grand vide au foyer.

Léon fut attendri, des larmes lui vinrent aux yeux et il se leva pour embrasser sa mère. En même temps, un peu de ruse se mêlant à son émotion sincère, il pensa que la circonstance était favorable pour risquer l'aveu de ses sentimens et de ses intentions :

— Ma chère mère, non, je n'ai pas envie de vous quitter; je veux plutôt, quand je me marierai, habiter Saint-Gerbold afin d'être toujours auprès de vous; et je dois vous dire que je désire me marier de bonne heure.

— De bonne heure, de bonne heure! avant trente ans?

— Oh! oui, bien avant.

— A vingt-six ou vingt-sept ans, si tu le veux; plus tôt, cela n'est pas raisonnable... à aucun point de vue. C'est même bien jeune déjà. Mets que tu épouses une jeune fille d'une vingtaine d'années; on ne peut sensément marier une jeune personne avant qu'elle ait vingt ans, que son tempérament ne soit formé, qu'elle ne soit en état de résister aux dures épreuves de la maternité. Cela ne fera que six à sept ans entre vous, c'est le moins.

— Je reconnais, ma mère, combien ce que vous dites est juste en général. Mais il y a en tout des exceptions : supposez que je me prenne d'affection pour une jeune fille bien élevée, sérieuse, instruite, pieuse, jolie, riche même si vous voulez, que j'aie des chances d'être agréé par elle, faudra-t-il que j'y renonce parce qu'elle aurait, par exemple, vingt et un ou vingt-deux ans, et moi...

Il allait dire : « et moi vingt-trois »; mais Mme Bonnessy l'interrompit impétueusement :

— Tu trouverais tout cela réuni, mon enfant, que, s'il n'y avait entre vous que quatre ans, elle en comptant vingt-deux et toi vingt-six, je suppose, il y aurait encore beaucoup à hésiter... Même, il vaudrait mieux renoncer. La femme vieillit bien plus vite que l'homme. Comment! à cinquante ans, quand tu serais jeune encore, tout au moins dans la force de l'âge, ta femme en aurait quarante-six! Ce serait déjà une vieille femme. Ne me parle pas d'idées pareilles...Ta future femme, à l'heure qu'il est, est une enfant, elle a douze ou treize ans, nous ne la connaissons pas, nous la chercherons dans quelques années. Je pense que tu ne vas pas t'éprendre de quelqu'une de ces jeunes filles que tu vois chez Mme de Blindes, qui passent leur vie dans le monde, et qui feront de tristes femmes.

— Vous êtes bien sévère, ma mère; je vous ai entendue souvent dire beaucoup de bien de Marie de Tallencour.

— En serais-tu amoureux?

— Oh! non, non du tout, mais...

— Nous sommes d'accord pour Marie de Tallencour; Lucie Esnault est bien aussi.

— Vous trouvez? Elle ne me plaît guère, je vous l'avoue.

— C'est pourtant tout ce qu'il y a de convenable dans ce monde; les autres, M[lle] de Blindes la première...

A ce moment, Léon, sentant que sa mère allait exprimer une opinion défavorable sur Angèle, fut pris d'une de ces peurs folles, irraisonnées, qui ne nous laissent plus qu'une idée fixe, celle de fuir à tout prix le danger. L'empêcher de dire un mot de plus, il ne vit que cela, et il l'interrompit en se levant :

— Si vous le permettez, ma mère, nous en reparlerons un autre jour; il fait beau... je vous embrasse, et je vais faire un tour du côté de la mer.

Et il sortit précipitamment.

Une fois en route vers les régions désertes de la côte, Léon se ressaisit peu à peu et mesura la situation avec un sang-froid tardif qui lui en découvrit l'inextricable difficulté et qui le jeta dans une tristesse profonde. Non, le caractère entier de sa mère, ou ses idées étroites, n'étaient pas les pires obstacles : avec de la tendresse et de la patience il pouvait espérer d'en venir à bout, il pouvait au moins l'essayer. Non plus, sa propre faiblesse, sa timidité, son indécision : il se sentait cette fois capable de volonté; l'intérêt de son amour et son devoir vis-à-vis d'Angèle le pressaient trop pour ne pas lui donner des forces. Mais il commençait d'entrevoir, sinon la part de vérité contenue dans les idées de ses parens, du moins que ces idées étaient celles de tout un monde et que la résistance de sa mère s'appuierait sur la conviction d'un devoir à remplir; et, de son côté, quand il songeait au froid qui lui avait envahi le cœur à la simple crainte d'entendre dire un mot contre Angèle, il comprit combien son caractère impressionnable, la violence de ses sentimens, le trouble de son âme, le rendaient impropre à mener habilement une entreprise aussi délicate. Ce n'était pas l'énergie, ce n'était même pas une certaine adresse qui lui manquait; c'était le calme. En tout cas, quelle qu'en fût la cause, il venait de subir un premier échec dont les inconvéniens étaient de reculer l'explication nécessaire et de diminuer sa confiance en lui-même. Le besoin de confession, naturel à l'amour, lui donna le désir d'aller tout conter à Angèle. Tout! cela n'était pas possible : lui

dire que sa mère s'apprêtait à la critiquer, c'était l'indisposer contre Mme Bonnessy, il ne le voulait pour rien au monde, et cependant l'émotion ressentie par lui à cette idée faisait toute son excuse d'avoir rompu l'entretien. Eh bien, il dirait à Angèle que sa mère avait désapprouvé les réunions chez Mme de Blindes à cause de leur caractère mondain, il atténuerait le plus possible... d'ailleurs, il lui fallait la voir, il était trop triste, trop désespéré... Angèle! Angèle! et il se mit, pour s'étourdir et s'oublier, à l'appeler tout haut le long de la grève.

Quelques jours après, les Herbert de Tallencour (c'étaient ceux de Saint-Gerbold) donnaient un grand dîner auquel Léon était invité et où il savait qu'il rencontrerait Angèle : s'il pouvait, à table, être à côté d'elle! Il n'eut pas cette fortune; on l'avait placé entre deux personnes qu'il aimait peu, Mme Esnault et Marie de Tallencour, aussi active, industrieuse, remuante et ménagère que sa sœur Marthe était contemplative et mystique; c'est à peine s'il apercevait de temps à autre le profil d'Angèle, qui se trouvait du même côté que lui. Cependant l'espoir de lui parler après le repas lui fit prendre en patience la conversation de Mme Esnault, dont il se méfiait, et celle de Marie, qui le fatiguait et l'ennuyait. Dans le cours de la soirée, une distraction de Marthe au trente-et-un avait troublé la partie et donné lieu à des rires joyeux et à des plaisanteries; des joueurs se levèrent, il se produisit un certain désordre; Léon en profita pour dire promptement à Angèle :

— Il s'est passé quelque chose de nouveau; ne puis-je vous parler demain matin, vers neuf heures, à la porte de la Delle-au-Roux?

Elle garda le silence un moment, mais n'essaya pas de résister :

— Je vous avais pourtant dit que l'entretien sur la plage, l'année dernière, serait le seul de ce genre.

Ces mots ne faisaient que souligner sa défaite.

— A demain, neuf heures, répondit Léon.

Et le lendemain, il poussait la porte et rejoignait Angèle dans l'allée de tilleuls :

— Parlez vite, lui dit-elle; on peut nous surprendre... Comme vous êtes imprudent!... Vous me perdrez.

Il lui raconta le plus brièvement, et le mieux possible, la conversation avec sa mère, modifiant seulement les derniers propos de Mme Bonnessy dans le sens qu'il s'était promis, et s'accusant, avec une douleur sincère, d'avoir manqué de sang-froid et de décision, alors que c'était un devoir pour lui de conserver l'un

et l'autre. Mais Angèle se récria : Il eût eu tort de dire un mot de plus, elle se réjouissait que l'entretien eût tourné court :

— Vous ne songez pas, continua-t-elle, que, si vous m'aviez nommée, la première conséquence, c'était notre séparation; on vous eût interdit de venir ici, au moins d'y venir souvent... J'aime mieux, j'aime mieux que rien ne soit su, et que vous veniez toujours.

Elle dit ces derniers mots sur un ton un peu bas, très musical, comme si elle se parlait à elle-même et berçait sa peine et son rêve d'une vague chanson. La surprise de Léon, son trouble étaient grands : depuis quelque temps, les phrases d'Angèle étaient autant d'aveux de plus en plus clairs, de plus en plus passionnés. Ils marchaient tous deux dans l'allée, très près l'un de l'autre, ils se frôlaient; il lui prit la main, l'attira vivement de côté et voulut lui mettre un baiser sur le front; elle se déroba en baissant la tête, de sorte que les lèvres de Léon rencontrèrent ses cheveux et s'y posèrent un instant. Angèle dégagea sa main, se redressa, les joues roses, et s'écarta un peu, mais en continuant de marcher à côté de Léon, et, sans aucune allusion à ce qui venait de se passer, elle reprit :

— J'étais aussi impatiente que vous, j'aurais pu l'être davantage, car vous êtes relativement beaucoup plus jeune que moi... votre mère a raison. Mais, le moment venu de tout risquer, je crains de tout perdre : il y a si peu de chances de réussir! Alors, nous ne nous verrons plus... et je suis habituée à vous voir, je vous crois mon ami. Ne pouvons-nous pas, ne vaut-il pas mieux rester ainsi? Plus tard, dans cinq ou six années, comme le veulent vos parens, vous vous marierez. Voulez-vous, ce jour-là, que je vous choisisse votre femme?

— Faut-il aussi que je vous choisisse un mari? Le même jour, ou tout de suite?

— Vous oubliez, répondit Angèle avec douceur, ce que je vous ai dit sur la plage : je ne me marierai pas. Vous m'aviez accusée de ne pas comprendre; êtes-vous sûr d'avoir compris vous-même tout ce que signifiaient mes paroles? Vous les avez prises comme un engagement de ma part de ne pas mettre ma main dans une autre main que la vôtre. Cet engagement, je l'ai tenu. M. Machepont d'Anet, dont vous avez eu si grand'peur, n'est pas le seul qui, depuis, m'ait offert l'occasion d'y manquer. Mais, dans ma pensée, mon ami, ce que je vous disais signifiait quelque chose de plus : je n'épouserai ni un autre que vous, ni vous... parce que nous ne pourrons pas.

— Angèle! Angèle! ne parlez pas ainsi; j'ai été sot, mauvais

tout à l'heure; vous me punissez trop cruellement : je venais ici chercher l'espérance et la force, et vous me découragez! Mais non, il n'en sera pas comme vous l'imaginez : j'agirai, je m'efforcerai de modifier les idées de ma mère, par moi-même, par ceux qui ont de l'influence sur elle. Elle écoute volontiers M. le curé, pourquoi n'en pas profiter? Il est très bon, très paternel avec moi; si je lui disais mon secret, si je lui confiais ma cause?

— C'est mon confesseur.

Le ton, pas plus que les paroles, ne laissa voir s'il y avait là, dans la pensée d'Angèle, une objection, ou un motif d'approbation.

— Quelqu'un qui aurait plus d'action encore sur ma mère, une action décisive peut-être, quelqu'un que je connais peu, mais que je pourrais essayer d'intéresser à mes projets, ce serait le Père Loyer...

— Oh! non, pas celui-là, s'écria Angèle; non, pour rien au monde. — Et une vive rougeur lui monta au visage. — Il me déplaît, il est fanatique, ajouta-t-elle, comme cherchant à donner une explication.

— Eh bien! l'abbé Pernat? revenons à ma première idée.

— L'abbé Pernat... oui, si vous croyez qu'il y consente. Mais attendez, attendez encore un peu; je vous le répète, si vous échouez, on nous séparera. Vous ne voulez donc pas rester simplement et toujours mon ami?

— Non, cela n'est pas possible, je ne le veux pas.

— Attendez au moins d'avoir vingt-trois ans; c'est le 2 mai, n'est-ce pas? Moi, j'en aurai vingt-deux le 17 juin. Le jour où vous aurez vingt-trois ans, voyez M. le curé, décidez-le, qu'il parle à vos parens.

— Plus de quatre mois à attendre!

— Dites plutôt : Rien que quatre mois à nous voir encore! Enfin, trouvez-vous autre chose? Ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux, bien qu'il n'y ait pas de différence au fond, pouvoir vous appuyer en apparence sur une année de plus? Accordez à mes craintes, à ma timidité devant l'avenir, ce délai que je vous demande, si vous le refusez à la sagesse qui le veut aussi... et, ajouta-t-elle en souriant, qui parle par ma bouche.

Et, comme ils étaient à l'angle d'une allée, elle s'enfuit en courant.

FRÉDÉRIC PLESSIS.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LA CARTE RELIGIEUSE

DE

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE

Quiconque a passé par Cologne a visité cette sacristie de la cathédrale où l'on conserve le trésor. Tombe de pierre, obscure en plein jour, elle laisse admirer, sous la pénombre du gaz, les reflets confondus des émaux, des bronzes et du vieil or; les châsses resplendissantes confisquent les hommages qu'attendraient les saints ossemens; l'enveloppe fait tort au contenu. Mais on ne remarque point d'ordinaire, le long de la paroi, un modeste parchemin, relique d'histoire parmi ces reliques de joaillerie. Il commémore les solennités de 1842, la pose de la première pierre pour l'achèvement des tours; de nombreux princes allemands l'ont signé; ils y parlent de leur piété, de leur concorde, de leur loyalisme, qui trouveront, dans la montée des flèches vers le ciel, une altière et durable expression. La truelle en main, Frédéric-Guillaume IV avait dit : « C'est l'Allemagne qui édifiera cette façade; et ces portes, Dieu aidant, nous donneront accès dans une ère de prospérité; elles annonceront à nos descendans qu'elles furent érigées par le même esprit qui, vingt-neuf ans auparavant, sauvait notre patrie de la honte et du joug étranger. Qu'il raconte, ce temple, aux générations futures l'existence d'une Allemagne grande et puissante par l'unité de ses souverains et de ses peuples libres. » De leurs signatures, les princes allemands ratifièrent ce vœu. Il fut bientôt classique : « Comme s'élève ce faîte, grandiose et lointain, disait en 1848 l'archevêque Geissel, qu'ainsi s'élève la patrie allemande jusqu'aux hautes destinées que la Providence lui a réservées parmi les peuples de la

terre. » Le dôme de Cologne devint un symbole de germanisme; la catholique Bavière et la Prusse évangélique se disputèrent l'honneur d'en illustrer les vitraux ; l'Allemagne entière y mit un peu de ses sueurs, de son or et de son âme. En 1880, l'œuvre était achevée : Guillaume Ier vint à Cologne; à l'église protestante, il entendit un prêche sur ce thème : « Le Seigneur a fait en nous de grandes choses, qu'il achève en nous son règne; » et puis il s'en fut voir les grandes choses, merveille d'architecture, qui, participant fidèlement, depuis six siècles, aux exaltations et aux décadences du monde germanique, s'était effritée avec le vieil empire et relevée avec le nouveau. En plein Kulturkampf, veuve de son archevêque, la cathédrale, pourtant, se dressait triomphante; ses cloches sonnaient l'Alleluia de la patrie unifiée ; en elle s'enlaçaient deux Allemagnes, celle du moyen âge et celle de 1870; entre Conrad de Hochstaden, le prélat qui l'avait commencée, et Guillaume de Hohenzollern, l'empereur qui l'achevait, il semblait que l'histoire n'eût pas eu de tournant, pareille, dans sa marche, à la rectitude allongée des nefs; le coude prodigieux qu'avait imposé Luther était comme oublié; en cherchant l'ancienne Allemagne, on revivait de l'ancienne religion; et c'est dans un monument de l' « idolâtrie romaine » que la nation germaine s'incarnait bruyamment; elle mettait un sceau gothique sur son unité. Dans le passé et à certaines heures du présent, catholicisme et germanisme étaient-ils donc synonymes?

Il est une sorte de mystère, le « jeu de Luther » (*Lutherspiel*), que jouent dans les banlieues des grandes villes, au profit d'œuvres charitables, des troupes de bonne volonté. Tour à tour on y voit Luther frémir de dégoût au fond de sa cellule, traduire la Bible à la Wartburg, braver l'empereur à Worms, apaiser les anabaptistes soulevés; c'est tout un drame religieux qui se déroule, plein de gaucheries et de heurts, mais passionnant comme l'histoire même qu'il met en scène. *Desinit in piscem :* au moment où le Français espère le dénouement, l'Allemand souhaite un épisode *gemütlich;* on nous présente un Luther en cheveux gris échangeant avec sa Käthe (Catherine) des tendresses d'amoureux rassis. Mais l'enthousiasme rebondit; à la digression bourgeoise succède le lyrisme: un prophétisme facile entr'ouvre des horizons politiques; le génie allemand est émancipé, et des sillons tracés par Luther un nouvel empire surgira : ainsi l'affirme le héraut à un bourgmestre de complaisance, qui grommelait contre la pièce au début, et qui donne à la fin le signal d'applaudir; le public s'écoule emportant cette impression que protestantisme et germanisme sont synonymes. Ce ne sont pas les rois de Prusse qui

démentiront cette conclusion. Avec le même zèle qu'ils apportaient à la restauration de Cologne, ils ont, dans notre siècle, entretenu pieusement la petite ville de Wittenberg, vrai musée de la Réforme. Sur la grande place, Frédéric-Guillaume III dressa la statue de Luther; Guillaume Ier la fit dialoguer avec celle de Melanchthon; Frédéric-Guillaume IV veilla sur les maisons des deux réformateurs; il fit renouveler, aussi, les portes de l'église du château, qui, sous le poids inattendu des thèses de Luther, n'avaient pas croulé; il fit inscrire les thèses, sur le bronze; Frédéric III, prince impérial encore, restaura cette église elle-même. Aux murs intérieurs s'accroche une procession d'écussons nobiliaires; c'est l'armorial de l'Allemagne protestante, hommage à Luther inhumé dans le chœur. Les temps ont marché depuis que Louis Ier de Bavière édifiait aux environs de Ratisbonne le temple de la Walhalla : dans ce Panthéon germanique, Luther a sa place; mais on l'y dirait égaré, au moins effacé, parmi les illustrations de cette « grande Allemagne », — autrichienne et néerlandaise autant que prussienne et saxonne, — qu'associait le souverain bavarois en un culte commun. L'hégémonie berlinoise, rétrécissant l'empire pour le mieux exhausser, a construit une « petite Allemagne », où Luther domine; depuis un quart de siècle, on a multiplié ses statues; en son honneur, on fait chômer les écoles; dans ce cadre diminué, les proportions de sa figure ont grandi; il est devenu le héros germanique par excellence, et le protestantisme se présente comme le légat naturel du germanisme.

Ainsi deux confessions coexistent en Allemagne, dont souverains et sujets, suivant les heures, avouent l'une ou l'autre pour berceau de la grandeur allemande. Dans ce procès en recherche de paternité, une question grave est incluse : fatalement le génie allemand conçoit-il, et fatalement l'empire allemand présuppose-t-il une forme nationale de christianisme? Et pour l'étude de cette question, l'on commencera de déblayer les avenues, si l'on cherche, par une première reconnaissance, les domaines de ces confessions, et si l'on observe, dans les limites de ces domaines, leur façon de régner ou leur façon d'abdiquer. Mais pourquoi cette géographie religieuse est incroyablement complexe, pourquoi s'émiettent ces domaines, pourquoi s'enchevêtrent ces limites, c'est ce que permettront de comprendre, tout d'abord, certaines remarques d'histoire.

I

La paix d'Augsbourg reconnut aux souverains dans les principautés, aux majorités dans les villes libres, le droit de changer de religion; elle accordait la liberté de conscience aux détenteurs du pouvoir, et à eux seuls. L'absolutisme laïque alla croissant. Les sujets et les minorités durent confesser et prier Dieu comme la puissance temporelle voulait qu'il fût confessé et prié; la conscience de l'individu, sauf tolérance, dut refléter strictement la conscience de l'État; si le prince oscillait entre des confessions rivales, il pouvait exiger que les âmes de son peuple oscillassent, tout comme la sienne, et la fidélité à un dogme devenait coupable, si de ce dogme le prince se détachait. Le droit public de la vieille chrétienté défendait à tous, grands et petits, l'apostasie; les maximes nouvelles permirent aux puissans, suivant les évolutions de leur esprit ou de leurs caprices, non point seulement de défendre, mais d'ordonner des changemens de confessions. Promoteurs de la réforme au XVIe siècle ou serviteurs de la contre-réforme au XVIIe, nombreux furent les souverains allemands qui exploitèrent cette permission. *Cujus regio, ejus religio*, tel était l'adage; pris au pied de la lettre, il signifiait que la sujétion d'un homme à une souveraineté temporelle impliquait et devait entraîner, sauf licence spéciale, son obéissance spirituelle, soit au pape, accepté par le prince, soit au prince, « pape en ses terres. »

C'est au nom de ce principe que, deux siècles durant, de 1556 à 1750, la carte religieuse de l'Allemagne fut remaniée. Un certain nombre d'âmes mystiques, d'une beauté et d'une pureté achevées, avaient salué dans la Réforme les noces d'argent du Christ avec son Église, qu'il voulait faire plus sainte pour la rendre plus digne de lui; elles y avaient applaudi, aussi, un réveil intense de l'initiative religieuse. L'illusion fut courte, le réveil bientôt assoupi; la crise religieuse qui travaillait l'Allemagne se vint dissoudre en une période d'engourdissement, qui dura jusqu'au XVIIIe siècle. Dans chaque petit État de l'empire, la foi, au lieu de fermenter dans les âmes, se superposait à elles. En dépit des doctrines mêmes de Luther, elle n'était plus un mouvement et un produit de la conscience, mais comme une livrée que le prince imposait au sujet. La religion descendait d'en haut, non point, comme au moyen âge, d'une colline lointaine, le Vatican, cime religieuse par essence, assez élevée d'ailleurs et d'un assez vaste rayonnement pour ne point écraser ceux qu'elle abritait,

mais d'une cime toute prochaine, d'autant plus impérieuse que médiocre en était l'altitude, étouffant tout dans l'étroit périmètre qu'elle commandait, et concentrant sur elle-même les rayons de la religion plutôt qu'elle ne les répercutait. S'exaltant sur un pareil faîte, l'État fixait aux sujets l'obédience de Luther ou l'obédience de Rome, et mesurait d'ailleurs, en ce dernier cas, le degré de déférence qu'ils devaient au pape.

Un jour vint où l'ancien régime sombra; de ces innombrables princes, évêques, abbés et margraves, qui détenaient chacun quelques terres et quelques âmes allemandes, la ruine fut en un clin d'œil consommée; leurs querelles de mitoyenneté furent oubliées; leurs peuples furent triturés et mêlés pour l'installation d'un nouvel équilibre germanique; leurs juristes tombèrent en inactivité d'emploi; ce fut une universelle et brusque déchéance; et de tout ce que ces princes avaient pensé et ordonné, c'est dans la géographie religieuse, et là seulement, que subsistent des vestiges. Pour les y rencontrer en grand nombre, il suffit de se promener à travers l'Allemagne religieuse, avec une vieille carte de l'Allemagne politique.

Un peu plus de trois lieues séparent Tubingue, la ville universitaire du Wurtemberg, et Rottenburg, la bourgade épiscopale. La route est plane; parfaite de rectitude et d'aisance, elle ne frôle aucun de ces obstacles naturels qui maintiennent parfois des douanes intellectuelles : on imaginerait, à l'œil nu, qu'un même courant, flux protestant ou reflux catholique, a dû s'épandre tout le long du chemin, et que ce morceau de terre, homogène au point de vue physique, est homogène aussi au point de vue religieux. Il n'en est rien; sous l'aspect uniforme des choses survivent, entre les hommes, des bigarrures de croyances; tels villages sont protestans, tels autres catholiques, suivant qu'ils relevaient, aux siècles passés, du duché de Wurtemberg ou du comté de Hohenberg; la lisière mitoyenne qui séparait les deux territoires s'interposait, à la façon d'une cloison étanche, entre les deux confessions. Parmi les Souabes, jadis soumis à des dominations diverses, le XIXe siècle a pu créer une certaine unité politique; mais dans cette patrie agrandie et précisée que le Wurtemberg leur a ménagée, le morcellement religieux persiste, dernière trace d'une époque où l'unité n'existait pas.

Pour une plus persuasive expérience, descendez la rive badoise du Rhin. Vous y trouvez d'abord une assez longue bande protestante : ainsi le voulut Charles II, margrave de Bade-Durlach, qui réforma son église en 1553. Mais à trois reprises cette bande est trouée par des villages catholiques : dépendant de l'évêché de

Bâle ou de l'Autriche, ils avaient le droit et le devoir de conserver la messe. Lorsque au margraviat succèdent les anciennes possessions autrichiennes, le catholicisme reparaît; mais au milieu de son domaine, le protestantisme pointe; c'est au village de Weisweil, dont la famille de Bade-Durlach, qui en était propriétaire, donna les âmes à la Réforme. Les seigneuries de Mahlberg et de Lahr succédaient aux terres d'Autriche le long du fleuve; elles étaient le bien commun des margraves de Baden-Baden, longtemps indécis et finalement catholiques, et des comtes protestans de Nassau. N'y cherchez point l'uniformité religieuse! la conscience collective des deux maisons souveraines était ondoyante et diverse: cette diversité s'est maintenue. A la hauteur d'Offenburg, la rive redevient catholique: les margraves de Baden-Baden en étaient les maîtres; ils se convertirent deux fois au protestantisme et deux fois au catholicisme; à la dernière oscillation, ils installèrent, avec plein succès, l'Église romaine dans leurs terres. De nouveau, la Réforme est riveraine en face du confluent de l'Ill; Philippe IV, comte de Lichtenberg, gouvernait ces parages; en 1545 il y supprima la messe; depuis lors c'est un pays de prêches. Un tout petit village, Hanau, échappait à ce prince; il relevait du chapitre de la cathédrale de Strasbourg; on le retrouve catholique, comme ses anciens seigneurs. Quatre souverainetés se succédaient ensuite le long du fleuve; Baden-Baden (et la rive est catholique jusqu'à la hauteur de Carlsruhe); Bade-Durlach (et la rive est protestante jusqu'à la hauteur de Landau); l'évêché de Spire (et la rive redevient catholique jusqu'à la hauteur de Spire); enfin le Palatinat. Cette dernière région fut réformée au XVIe siècle, redevint catholique après 1625, protestante après 1648, catholique après 1685. Mais à la différence du margraviat de Baden-Baden, où la dernière conversion du prince rallia tous les habitans, le Palatinat ne recouvra point son unité religieuse; et la rive badoise du Rhin se termine, au nord, par une bande de terre où les confessions sont passablement mélangées.

On pourrait poursuivre une pareille étude pour toutes les régions de l'Allemagne. La ville libre de Nuremberg, en 1524, introduisit la Réforme dans ses terres; le margrave Georges d'Anspach fit de même, en 1528, aussi bien pour Bayreuth, dont il était régent, que pour Anspach, dont il était souverain : voilà l'origine des districts protestans de la Bavière; et les petites communes catholiques, qui dessinent à travers ces districts un très léger pointillé, répondent à d'anciennes enclaves possédées par les ducs de Bavière, par les évêques d'Eichstaedt ou de Wurzbourg,

ou par l'Ordre teutonique. Les bourgs ou cantons isolés, sorte d'oasis catholiques, qui font tache en pays protestans, sont en général de vieux domaines épiscopaux : Geisa, par exemple, aujourd'hui doyenné catholique dans le protestant duché de Saxe-Weimar, appartenait à l'évêché de Fulda. Pour expliquer la genèse de l'Allemagne religieuse actuelle, le spectacle de la Prusse orientale est spécialement instructif; le diocèse d'Ermeland, qui la régit, comprend une enclave catholique, dont Braunsberg est la grande ville, et une vaste région, presque entièrement évangélique, dont Kœnigsberg est le centre. L'enclave est formée par les terres de l'ancien évêché : devant le palais épiscopal de Frauenburg, posté sur une éminence qui domine la Baltique, deux petits canons sont installés, aussi pacifiques, aujourd'hui, que les agneaux porteurs de bannières, dont leur culasse est ornée comme d'une armoirie; ils rappellent l'époque où les prélats d'Ermeland avaient le sceptre en même temps que la crosse, et qui finit au premier partage de la Pologne. La fidélité de ces évêques à l'église romaine permit aux sujets de rester catholiques; Albert de Brandebourg, à leurs portes, faisait du duché de Prusse une terre protestante. Partout en Allemagne, les anciens maîtres ont gardé sur les consciences une prise posthume; sur le système de correspondance entre les hommes et Dieu, ils ont pour longtemps marqué leur empreinte; et la confession chrétienne dont ils décidèrent le règne continue de régner, même sans leur dynastie. Tant bien que mal, on a pu niveler le sol de l'Allemagne politique; mais on n'a point obtenu que le sol de l'Allemagne religieuse cessât complètement d'être raboteux.

II

Que le xixe siècle en ait atténué les aspérités, cela d'ailleurs est indéniable. Si, prenant deux cartes d'Allemagne, on y marquait, à l'aide de couleurs variées, le domaine des confessions en 1750 et en 1896, on constaterait, sans doute, une parfaite analogie quant à la disposition des masses coloriées; mais la carte de l'Allemagne contemporaine comporterait des nuances plus amorties, des teintes moins accentuées, des couleurs moins décisives et moins sûres d'elles-mêmes. On indiquerait, par ce commencement de dégradation, que l'homogénéité des anciens noyaux religieux n'est point demeurée intacte et que les unanimités d'autrefois, catholiques ou protestantes, descendent à la situation de majorités. Munich, Cologne, Fribourg-en-Brisgau, étaient au début du siècle des villes purement catholiques; la première,

aujourd'hui, compte 50000 protestans, la seconde 34000, la troisième 13000. Inversement, Berlin, jadis exclusivement protestant, abritait, en 1846, 16000 catholiques, 51000 en 1871, 80000 en 1880, et, s'il en faut croire l'Almanach de la Marche, près de 150000 aujourd'hui. De 1880 à 1885, en Prusse rhénane et en Westphalie, où le catholicisme est prééminent, la proportion des catholiques, par rapport à la population totale, s'est abaissée, et celle des protestans s'est élevée. On constate le phénomène contraire dans le reste de la Prusse, où le protestantisme prédomine. Représentez-vous une échelle, l'une des confessions tout près du faîte, l'autre tout près du pied, et la première ayant commencé de descendre, la seconde ayant commencé de monter : voilà l'image des évolutions religieuses sur beaucoup de points de l'Allemagne.

C'est dans le royaume de Saxe qu'on peut saisir avec la plus frappante précision le jeu complexe, et relativement récent, de ces échanges confessionnels. On distingue en Saxe les États héréditaires (cercles de Dresde, Leipzig, Zwickau), où pendant longtemps il n'y eut presque point de catholiques, sauf à la cour, et l'Oberlausitz, où l'Église romaine eut toujours des fidèles. Dans les États héréditaires, on comptait, en 1835, 9000 catholiques ; en 1871, près de 27000 ; en 1875, près de 44000 ; en 1887, 57000 : C'est dans l'arrondissement de Dresde, surtout, et durant les années qui suivirent la guerre, lorsqu'on commençait à profiter de la loi sur la libre circulation dans l'empire (*Freizügigkeit*), que cette poussée fut la plus forte. Or en 1835 les 18000 catholiques qui habitaient la région de l'Oberlausitz représentaient les deux tiers du catholicisme saxon ; elle en possède, aujourd'hui, 29000, mais ils ne représentent plus qu'un tiers de la population catholique de Saxe. Ainsi le centre de gravité du catholicisme saxon s'est déplacé ; et dans l'ensemble du royaume on n'évalue guère à plus de 15 pour 100 le nombre des paroisses protestantes demeurées vierges de toute infiltration romaine.

Ces pénétrations ne dissolvent ni ne désagrègent les anciens groupemens religieux ; mais elles en tempèrent l'exclusivisme en constellant d'un certain nombre de taches des districts jusqu'ici homogènes ; sur la physionomie religieuse de chaque région, elles répandent quelque incertitude ; c'en est assez pour alarmer. Que dans une bourgade luthérienne des travailleurs catholiques s'installent ; aussitôt la Ligue évangélique en induit un plan de conquête occulte, lentement préparé par les Jésuites pour la ruine de la Réforme. Et comme le grand nombre des officiers et fonctionnaires protestans envoyés en Prusse rhénane est de nature à

surprendre les catholiques, volontiers ils accuseraient le gouvernement de tenter leurs filles en multipliant pour elles les occasions séduisantes de mariages mixtes, et de les trahir, au lendemain de la noce, en les exilant, par de systématiques mutations de postes, dans quelque province lointaine, strictement évangélique, où périclite leur foi.

Il est deux points de l'Empire où le gouvernement prussien travaille, ouvertement, à renverser la situation réciproque des confessions, et se sert du protestantisme comme d'un légat : ce sont la Pologne et l'Alsace-Lorraine. L'immigration protestante, ici et là, est commandée par le pouvoir central ; pour que les nouveaux maîtres trouvassent une majorité de dévouemens, il faudrait, paraît-il, que la vieille confession catholique ne conservât plus que la minorité des âmes. C'est au nom du patriotisme germanique que la Ligue évangélique et l'Association de Gustave-Adolphe veulent multiplier, dans ces deux pays, les églises et les écoles évangéliques. Dans les couches profondes des deux peuples annexés, il y a comme une fidélité stagnante aux anciens souvenirs ; secouer cette volontaire existence d'outre-tombe, remuer cette stagnation, en y faisant s'infiltrer, ou même s'engouffrer, un flot de protestantisme prussien : telle est la politique impériale. M. de Bismarck et son successeur ont semé les colonies allemandes à travers l'antique Pologne ; mais juxtaposer n'est point mêler ; entre-choquer n'est point assimiler ; la mieux combinée des mosaïques demeure une œuvre factice, et M. de Bismarck n'a pu faire qu'une mosaïque.

Lorsque les Polonais dénoncent l'invasion du germanisme évangélique, les ministres prussiens, pour leur rétorquer leurs griefs, citent l'exemple de Danzig, où depuis 1868 un noyau polonais aurait repris droit de cité, et l'exemple de certains villages de la Prusse occidentale, où des écoles fondées par l'association protestante de Gustave-Adolphe seraient tombées aux mains et au service des catholiques par suite de l'immigration systématique d'une plèbe polonaise. Comme jadis les chevaliers de l'Ordre Teutonique, arborant la croix noire sur leur manteau blanc, luttaient à coups d'épée contre leurs voisins de Pologne, ainsi dans la Prusse Occidentale, redevenue comme il y a cinq siècles la Marche de deux races — et devenue par surcroît la Marche de deux confessions — c'est, si l'on ose dire, à coups de colons, de journaliers et de vagabonds, que le germanisme protestant et le polonisme catholique se combattent incessamment sans pouvoir jamais s'évincer.

Partout ailleurs, les infiltrations religieuses accomplies déjà,

et celles, plus importantes, que promet l'avenir, sont plutôt commandées par la force des choses que par des intentions de propagande; elles sont un phénomène, non une manœuvre. La législation du XIXe siècle, plus tolérante que ses devancières, les a permises; elles ont été provoquées et encouragées par l'abaissement des barrières entre les divers États, par les facilités du transit, par les circonstances économiques qui réclamaient un chassé-croisé de travailleurs. Elles attestent la vie complexe, agitée, un peu essoufflée, de l'Empire unifié : par politique, il aime à mêler ses enfans; bon économe de leurs forces, il les détache là où leurs bras peuvent le mieux servir; il exploite, en toutes ses régions, des Allemands de partout; et ses grandes cités, réceptacles de Polonais et de Rhénans, de Badois et de Saxons, deviennent, en quelque mesure, une école de fusion et d'unification, où les poignets se trempent pour une lutte industrielle contre l'Angleterre, cette émule qui paraît une moitié d'ennemie. Le soldat, à son tour, dans le district où il cantonne, est un exotique, et l'adepte, souvent, d'une religion exotique : dans le protestant Brandebourg, un tiers des fidèles du pape se compose des recrues de l'empereur, originaires d'autres régions; on a vu se créer des paroisses, celle de Wismar par exemple, pour offrir une messe à des soldats, et s'édifier des temples, en Prusse Rhénane, pour que la garnison protestante eût un prêche. Préoccupée de broyer entre elles les diverses populations, peu importe à la Prusse que dans cette robuste besogne elle trouble, en beaucoup d'endroits, la tranquillité, longtemps bien assise, du vieil établissement religieux, protestant ou catholique; dans la première année de la domination prussienne en Hanovre, la communauté catholique s'accrut de 1 500 membres. Joignez-y le va-et-vient des fonctionnaires, et vous comprendrez qu'au contact de cette incessante circulation le visage correct que s'étaient composé les anciens groupemens religieux, bien barricadés et bien policés par les souverainetés d'autrefois, se chiffonne ou se ride inévitablement.

Formation, aux XVIe et XVIIe siècles, d'un certain nombre de terroirs, exclusivement protestans ou catholiques, qui coïncidaient exactement avec les limites des principautés, grandes ou minuscules, et qui survécurent à ces principautés : voilà un premier fait, qui explique le morcellement religieux de l'Allemagne.

Développement, au XIXe siècle, de minorités confessionnelles qui n'empêchent point, sans doute, la Basse-Bavière ou la Prusse Rhénane de demeurer catholiques, ni le Brandebourg ou la Saxe de demeurer protestans, mais qui, réclamant la tolérance, font brèche dans la sévère cohésion des vieux cadres : voilà le second

fait ; et ces *Diasporas*, comme on les appelle, essaims protestans lancés en terre catholique, essaims catholiques lancés en terre protestante, aggravent et corrigent, tout à la fois, le morcellement légué par l'ancien régime ; elles le corrigent en le rendant moins abrupt, en inclinant les barrières religieuses dont les principautés aimaient à s'enfermer ; elles l'aggravent, aussi, en exigeant chaque jour, en deçà de ces barrières, un nouveau sacrifice de l'homogénéité confessionnelle.

En nous aidant de ces observations comme d'une légende explicative, nous sommes en mesure, désormais, de lire une carte confessionnelle de l'empire allemand.

III

Prusse Rhénane et Westphalie, Bavière, Pologne, telles sont les trois régions éminemment catholiques de l'Empire. Le catholicisme rhénan doit être observé dans les meetings ; le catholicisme bavarois, dans les chapelles ; quant au catholicisme polonais, il offre je ne sais quoi de boudeur et d'archaïque qui, tout à la fois, impose la réserve et séduit la curiosité.

Volontiers on parle de la « catholique » Bavière, et l'épithète est méritée. Elle est, par excellence, l'asile des traditions pieuses ; et le clergé régulier, qui les entretient, est relativement plus nombreux en Bavière que dans toute autre partie de l'Allemagne. Longtemps encore, au-dessus la porte des masures rurales, s'ouvriront les bras d'une madone ou s'allongeront ceux d'une croix. A la cour, des cérémonies survivent, qui de partout ailleurs sont disparues. Une fois par an, dans la chapelle royale, le prince régent arme des chevaliers ; c'est à la fête de saint Georges. Debout devant l'autel, sévèrement serrés dans une tunique de soie blanche, les postulans écoutent un sermon, qui les éclaire sur leurs futures obligations. Elles sont doubles : tirer le glaive pour le Christ et l'Immaculée Conception, et se dévouer pour les pauvres et les malades. Entre les mains du prince régent, intermédiaire entre eux et Dieu, ils en prêtent le serment ; le prince, alors, leur donne l'accolade, les enrôle dans la milice de Saint-Georges, et préside à leur toilette, à la remise du casque, de l'épée, des éperons, du manteau bleu ciel au collet d'hermine, tandis qu'à l'autel la messe se poursuit et s'achève. On rêverait pour cette scène, comme théâtre, les arceaux d'une cathédrale, et comme témoins, des pauvres et des malades, fourmillant au fond des nefs : l'étroite chapelle, de style jésuite, semble plutôt faite pour des mariages morganatiques que pour des pompes de

chevalerie. C'est après la solennité que le comparse populaire est admis : dans une salle du palais, les princes et les chevaliers entrecoupent d'une série de toasts un déjeuner des plus somptueux; ils se passent l'un à l'autre, en signe de fraternité, une coupe archaïque, pétillante de vin, qui dessine une tête de lion; et derrière un léger rideau de gardes, le bon peuple de Munich défile, jetant sur le gala des coups d'œil brefs et surpris. Survivance d'un âge où la religion créait et ordonnait les fêtes de cour, cette cérémonie de la Saint-Georges, par le fait même qu'elle est un anachronisme, témoigne d'une fidélité littérale aux anciennes coutumes religieuses, trait distinctif de la piété bavaroise. La Bavière a des pèlerinages fréquentés; Notre-Dame d'Alt-Oetting attire un grand concours de foule; autour de l'image miraculeuse, des statues d'argent, à demi agenouillées, font sentinelle; ce sont des princes de Bavière, chevaliers servans de la reine céleste.

« Tu ne peux pas aujourd'hui comprendre l'éclat de ton berceau; tu ne soupçonnes pas pour quels sévères devoirs, pour quels douloureux renoncemens la destinée nous a élus. Tous s'inclineront profondément; en face ils te souriront, et par derrière te déchireront; n'aie point d'espoir en l'amitié. Mais ta vie épineuse connaîtra des heures de joie; Dieu a voulu qu'il y eût des grands pour que le bien fût fait à profusion. Fais le bien; trouver la reconnaissance, c'est chimère. L'ingratitude même t'est réservée; le salaire, c'est Dieu qui l'offre; à ceux qui ont fait le bien, il donne la paix. » C'est en 1881 qu'une infante d'Espagne, dont l'enfance avait été promenée dans l'exil, soupirait ces mâles leçons sur le berceau de sa nièce Mercédès. Devenue princesse de Bavière, appliquant ses propres conseils, elle incarne à Munich la charité catholique; la « Séraphique Union d'amour pour les enfans pauvres et abandonnés », qui fait beaucoup de bien et en rêve plus encore, ne l'a point seulement pour bienfaitrice et présidente, mais pour collaboratrice de sa *Revue*, à laquelle elle adresse, entre autres oboles, celle de ses vers. C'est une cour officiellement catholique que la cour de Bavière.

Mais en dépit des pompes du catholicisme, en dépit même de ses œuvres, la prise qu'il avait jadis sur la vie publique bavaroise va s'affaiblissant. Munich est la seule ville catholique de l'empire où le socialisme se soit implanté ; il détache deux représentans au Reichstag, un au Landtag. Vainement chercheriez-vous, en Bavière, cette correspondance presque adéquate que l'on observe, sur d'autres points de l'Allemagne, entre les données de la statistique religieuse et le résultat des élections législatives : dans

les deux circonscriptions de Munich, la proportion des catholiques au nombre total des habitans est, respectivement, de 79 et 88 pour 100, et les suffrages recueillis par le centre ne dépassent pas 21 et 28 pour 100. Si quelqu'un semblait appelé, par son insigne expérience du terrain catholique, à réparer ces disgrâces, c'était assurément le comte Conrad de Preysing, neveu de Ketteler; devant lui, les obstacles foisonnèrent; il fit tout ce qu'il put, non tout ce qu'il eût voulu. Le centre est traité d'invention prussienne par certains Bavarois de vieille souche. Il est contrebalancé, dans les campagnes — spécialement en Basse-Bavière, où il a perdu la moitié des circonscriptions — par la Ligue des paysans (*Bauernbund*), dont vainement il signale les candidats comme protestans ou « libéraux ». On mesurerait assez exactement la force de l'Église romaine en Bavière, en disant que l'électeur ne tolère point de la sentir attaquée : M. de Vollmar et ses amis socialistes sont, en matière religieuse, des opportunistes respectueux. Non moins exactement, on mesurerait la faiblesse de cette Eglise, en disant que l'électeur accepte malaisément, pour ses votes, la discipline du clergé : les candidats de la cure ne sont point, forcément, les élus des fidèles. La presse catholique, en Bavière, est moins riche et moins influente qu'en d'autres pays allemands.

L'esprit public, depuis quelques années, échappe lentement à l'Église, et les mœurs aussi lui échapperaient-elles? Certaines statistiques des naissances illégitimes tendraient à le prouver. Dans cette laïcisation de la vie publique, dont le socialisme profite, l'État bavarois a sa part de responsabilité : depuis Mongelas, ministre au début du siècle, jusqu'à M. de Lutz, ministre hier, les hommes politiques de la Bavière ont lentement tari la sève catholique. C'est à l'instigation de ce royaume que fut inséré en 1872, dans la législation de l'empire, le fameux « paragraphe de la chaire », prélude du Kulturkampf. Le premier ministre de Bavière, chancelier actuel de l'empire, fut en 1869 le seul gouvernant en Europe qui rêvât d'une ingérence des pouvoirs laïques dans les délibérations du concile. Les prêtres « vieux catholiques » hostiles à l'infaillibilité papale, furent maintenus par M. de Lutz vingt ans durant, dans les paroisses catholiques dont ils étaient titulaires. La réunion à Munich d'un congrès des catholiques allemands fut, en 1890, quasiment prohibée. L'établissement catholique, en Bavière, est somptueusement installé; mais dans cette installation il est comme calfeutré. On permet au clergé des œuvres de philanthropie, mais s'il se mêlait trop activement aux conflits sociaux, il risquerait d'être arrêté au nom de l'ordre public.

On lui permet de se manifester par des processions et par des missions; mais s'il s'abandonnait à certaines hardiesses de propagande, il risquerait d'être arrêté au nom de la paix religieuse. Au fond de ces églises bavaroises, où l'on ne refuse aucun luxe à Dieu, vous rencontreriez, surtout depuis le congrès catholique qui s'est réuni à Munich en 1895, plus d'un prêtre tout enveloppé des vapeurs de l'encens, qui volontiers échangerait ce confort contre la liberté d'action du clergé rhénan.

Dans la Prusse rhénane et la Westphalie, le catholicisme a pris, en effet, au cours de notre siècle, une allure apostolique et l'attitude d'une puissance sociale. Sans lisières ni compression, ou peu s'en faut, il est ici tout ce qu'il veut être. Le pouvoir central est lointain; c'est par surcroît un pouvoir protestant : dirigé par un État catholique, un Kulturkampf a l'air d'un rappel à l'ordre (ce qui fait hésiter et douter les consciences); dirigé par un État hérétique, il a l'air d'une provocation (ce qui les soulève et les fait vaincre). A la faveur des circonstances se développa peu à peu, dans la Prusse rhénane, un mouvement d'émancipation catholique, qui surprit tout d'abord les clergés et les fidèles des États voisins, façonnés par le joséphisme. Droste-Vischering, archevêque de Cologne, en donna le signal, en se laissant incarcérer à Minden, en 1837, pour rébellion contre la législation civile des mariages mixtes. Les lois de mai, œuvre commune de M. de Bismarck et de M. Falk, décimèrent l'Église rhénane; elles ouvrirent une crise, où plusieurs évêques perdirent leurs sièges et gagnèrent la prison; mais entre le clergé tracassé par un pouvoir protestant, et le petit peuple jaloux d'arracher aux industriels protestans une amélioration de son sort, une curieuse alliance fut conclue, qui dure encore et dont le centre prussien profita. L'histoire de cette alliance, sur laquelle nous reviendrons un jour, domine le catholicisme rhénan. Dans la plupart de ses actes, il y eut un mélange de préoccupations religieuses et de préoccupations sociales, qui se soutenaient et s'enveloppaient entre elles. L'Église descendit dans les fabriques, consentit à faire siennes les questions matérielles de l'existence ouvrière. Les fidèles, alors, brisèrent ces compartimens derrière lesquels autrefois ils retranchaient leur vie civique; et leurs votes allèrent au centre, parce que leurs âmes étaient à l'Église. Elle associait tour à tour les ouvriers de la grande industrie, les paysans, les ouvrières, les commis de boutiques, comme elle avait, dès 1845, associé les compagnons ambulans. C'est en Westphalie et en Prusse rhénane que prirent naissance ces puissans *Vereine*, lentement ramifiés à travers toute l'Allemagne. Ils trouvaient la place prise par un discret fourmil-

lement d'associations et de fraternités pieuses, œuvres de conservation, qui groupaient en des chapelles bien closes, pour la protéger contre le mal, une dévote élite triée dans la foule. Sans évincer ces *Bruderschaften*, qui dans certaines villes, comme Aix-la-Chapelle, résument encore presque exclusivement l'action catholique, les *Vereine* s'y juxtaposèrent, avec des cadres plus amples et des façons plus conquérantes. On y choquait les verres en même temps qu'on y mêlait les prières ; on s'y groupait pour la réalisation concrète et terrestre d'un certain idéal chrétien ; loin de fouiller la vaste pâte populaire pour en extraire le levain et empêcher qu'il n'y fût étouffé, on voulait, au contraire, qu'il fermentât au milieu de cette pâte : c'est sur de larges fondations que ces groupes nouveaux étaient assis. Ils dressèrent le peuple catholique à penser par lui-même et à agir par lui-même, sans attendre d'en haut, comme une sorte de supplément à la révélation, un mot d'ordre quotidien pour la conduite politique et sociale. Or il fallait que sur le terrain politique la prépondérance du catholicisme rhénan trouvât son expression : grâce à la vertu éducatrice des *Vereine*, cette expression put prendre une autre forme que celle qu'on appelle vulgairement le gouvernement des curés. Le centre rhénan est d'un acabit fort laïque : il se maintient, avec la hiérarchie ecclésiastique, en une communauté générale d'idées ; mais il la laisse en paix et elle le laisse en paix. De la *Gazette populaire de Cologne*, qui depuis trente-sept ans, avec un mélange presque artistique de souplesse et de fermeté, commente et conduit la politique du centre, jamais on n'entendrait dire sommairement, non plus que de l'ensemble des journaux catholiques allemands : « C'est l'organe de l'évêché. » Telle est, en son complexe aspect, l'orientation du catholicisme rhénan.

Il parlait aux foules de justice sociale, voire même d' « exploitation capitaliste », avant que les socialistes ne se fussent présentés. Devancés dans la confiance du peuple, ceux-ci perdirent toute chance de victoire. Leur clientèle, composée surtout d'ouvriers immigrés, se trouve parfois en majorité pour certaines élections professionnelles ; mais pour les élections politiques, l'agglomération industrielle qui s'est entassée dans la région de Cologne demeure une bastille du centre allemand. Avec cette fidélité politique, la pratique religieuse va de pair, ainsi que le bon aloi des mœurs ; sur cent catholiques, on évalue de soixante-quinze à quatre-vingt-quinze le chiffre des communions pascales ; et si l'on excepte la petite principauté de Schaumburg-Lippe, enfoncée d'ailleurs comme un coin dans la Westphalie, cette dernière province et la Prusse rhénane sont les deux pays d'Allemagne où les naissances illégitimes sont le plus rares. Dans un

journal de voyage, récemment mis en lumière par le P. Lecanuet, Charles de Montalembert, en 1834, écrivait : « La Westphalie est le foyer du catholicisme dans l'Allemagne du Nord, c'est la Bretagne germanique. » Ce témoignage demeure exact.

Dans quelle mesure la poussée des intérêts agrariens risque-t-elle, à la longue, de désorganiser le centre rhénan-westphalien, d'imposer des hommes nouveaux à la confiance des catholiques ruraux, et de troubler l'harmonie entre la vie religieuse et la vie publique? Nous aurons à l'étudier. La plus récente manifestation du centre dans cette région fut l'élection législative de Cologne, en janvier dernier; M. l'avocat Karl Trimborn recueillit un nombre de voix supérieur encore à celui que le centre obtenait d'ordinaire; dès le premier tour, il fut élu. Un industriel de München-Gladbach, M. Brandts, et M. Trimborn lui-même comptent beaucoup, pour maintenir la discipline électorale, sur l'Association populaire pour l'Allemagne catholique (*Volksverein für das Katholische Deutschland*), dernière création de Windthorst, et dont ils se partagent la présidence. Cette association est destinée à répandre, à travers toute l'Allemagne, cet esprit d'initiative laïque et ce programme d'action sociale qui font la force du catholicisme rhénan. Le catholique de la Prusse rhénane est attaché à son autonomie; il se dit volontiers Rhénan, tient fort peu à passer pour Prussien; il a conscience de ce qu'il vaut; et par surcroît il a l'ambition d'introduire en d'autres pays allemands ses procédés, ses allures et ses habitudes de succès. Il rêve que sa province soit un foyer; et rappelant avec orgueil l'immense foule d'Allemands qui se pressait aux deux pèlerinages de Trèves, en 1844 et 1888, pour vénérer la sainte tunique, il conclurait volontiers que la Prusse rhénane est prédestinée, de droit divin, à régler dans l'Allemagne catholique les pulsations de la vie mystique, comme celles de la vie politique.

Entre l'Église polonaise et le peuple de Pologne se maintient aussi la plus intime union; mais tandis que, dans la Prusse rhénane, la solidarité qui rapproche les prêtres et les masses est l'œuvre des temps récens, elle est, en Pologne, un legs du passé. Se drapant dans le deuil de ses fidèles, l'Église de Pologne les maintient et s'immobilise en une sorte de vie posthume, déjà plus que centenaire, faite de regrets, d'espérances, et d'élans vers une résurrection. A cet égard, la cathédrale de Posen a la valeur d'un symbole. Au delà de la ville allemande, qui chaque année multiplie ses bâtisses, le petit pont de la Wartha conduit vers un faubourg étrange; des bicoques mal alignées, si chétives et si basses qu'on les dirait désireuses de rentrer sous terre, font avenue jusqu'à la cathédrale, disgracieux et lourd squelette, fort vilaine-

ment habillé par la mode du siècle passé; plus loin la campagne commence. Entrez dans la basilique : vous croyez voir une arrière-garde polonaise, oubliée là, par mégarde, à la lisière du chef-lieu germanisé. Aux piliers de la nef s'accrochent de longues plaques de bronze, finement ouvragées; le graveur a dessiné, sur chacune, une forêt d'arceaux gothiques, cadre élégant et subtil, dans lequel se profile l'image du mort, fièrement en pied, comme si le jour de la résurrection avait sonné. Les chapelles latérales ont l'aspect d'une nécropole; par-dessus leurs tombeaux, des évêques de marbre sont couchés sur le flanc; ils dorment, non point tout de leur long, de ce sommeil hiératique qui consacre la mort et semble faciliter l'essor de l'âme, mais presque courbés en deux, dans une sorte d'assoupissement; leurs lourdes têtes mitrées, à demi dressées, à demi tombantes sur leurs poitrines, veulent retenir un dernier souffle de vie. Et puis, à l'un des piliers voisins du chœur, un tout petit monument est fixé : c'est le tombeau de l'archevêque Dinder; sur le siège de Posen, la Prusse, après le Kulturkampf, voulut asseoir un Allemand; elle choisit ce bon prêtre de Kœnigsberg, qui n'eut ni le temps ni le goût de rien déranger en Pologne, qui n'essaya point de dissocier l'une de l'autre les deux notions de catholique et de polonais, et qui, maintenant, seul agenouillé parmi tant de prélats reposant en cette enceinte, semble demander pardon pour son inoffensive intrusion.

Le catholicisme et la nationalité polonaise se recouvrent, s'enveloppent, s'identifient. Dans cette association, la religion trouve à la fois une force et une faiblesse. Sur le terroir même de Pologne, insigne est la piété. A Posen, sur cent catholiques quatre-vingt-treize font leurs pâques; à la campagne, ce chiffre de sept défaillances paraîtrait un scandale. Les abstinences, les jeûnes, demeurent très sévères et très sévèrement pratiqués. Mais dans les âmes mêmes des Polonais, la racine catholique est parfois assez tendre: et gare à cette racine, lorsqu'ils émigrent. A Berlin, à Hambourg, à Francfort, si le journalier venu de Posen ne rencontre point un prêtre polonais, il risque fort d'être momentanément perdu pour l'Église. Il n'est point sûr de retrouver, en cet exil, le catholicisme authentique de sa Pologne; la confiance lui manque; en celui qui n'est point son compatriote, il ne voit, souvent, qu'un demi-coreligionnaire. Un prêtre prussien des environs de Berlin avait comme paroissiens un certain nombre d'ouvriers polonais; il fit venir un missionnaire de Posnanie, pour leur prêcher; leur assiduité fut admirable, leur enthousiasme débordant; de toutes leurs oreilles, ils écoutaient cet apôtre, qui leur disait, dans leur langue, la confiance et le respect dus au clergé prussien; à son départ, curé en tête, ils l'escortèrent jus-

qu'au train. On regagna le village; le curé, ravi, croyait avoir vaincu l'humeur défiante de ses Polonaïs. « Quand donc reviendra-t-il, le vrai prêtre? » lui demandèrent, inquiets et rêveurs, quelques-uns de la bande. Le Prussien passait toujours pour un faux prêtre: c'était là le succès de la mission. D'ordinaire, ce n'est point par incrédulité, c'est sous l'influence de semblables préjugés que le Polonais émigré se détache de la pratique religieuse. Dans plusieurs régions de l'Allemagne, on fait un vif grief au clergé de Posnanie et de Silésie de l'ignorance dans laquelle il laisse ses fidèles: ce clergé réplique en reprochant au gouvernement prussien d'imposer l'enseignement du catéchisme en allemand, langue inintelligible pour les petits Polonais. L'ivrognerie, aussi, supplante souvent la religiosité dans une âme de Polonais. Soucieux de ces périls, le clergé de Posen a créé, en 1892, l'association dite de saint Isidore, qui se propose de réduire l'émigration en procurant aux Polonais du travail local et de veiller spécialement sur ceux qui seraient encore contraints d'émigrer. Mais ramenez ces gens dans leur village, replongez-les en leur milieu; tout de suite, sans transition, chacun d'eux redeviendra le dévot d'autrefois, l'adorateur ému du Dieu de la Pologne, le familier des saints nationaux. Désemparé par la nostalgie, le Polonais se laissait séduire au libertinage; mais il suffit, au retour, d'un psaume de connaissance ou d'un curé de connaissance, « le vrai prêtre », pour ramener ce prodigue à Dieu. Il en est de la religion catholique, en Pologne, comme d'une atmosphère: le peuple y baigne; il en est enveloppé, incessamment frôlé, plutôt que pénétré; elle est tout à la fois à fleur de sol et inséparable du sol; et cette atmosphère se condense, elle se fait opaque, en présence du germanisme protestant qui la voudrait entamer.

En domaine de langue polonaise, il serait imprudent au catholicisme de faire des avances à l'État prussien, ou, comme l'on dit, de « germaniser ». La Silésie vient d'en offrir un bruyant exemple. Plusieurs de ses députés, membres du centre, élus par des majorités de travailleurs polonais, accédaient aisément à toutes les exigences, même militaires, du gouvernement impérial et représentaient exclusivement les intérêts de la grande propriété. En novembre 1895, les Polonais de Pless-Rybnik ont fait entendre un avertissement: contre le baron de Huene, ils ont élu, malgré les comités électoraux du centre, un de leurs compatriotes catholiques, M. Radwanski. Sacrifier la religion à la politique, ou la politique à la religion: ce sont là des expressions qui n'ont point de sens pour les Polonais. Leur attachement à la tradition historique et leur dévouement à l'Église romaine ne comportent nulle dissociation; le polonisme est un bloc; entre les

parties de ce bloc, on n'en préfère aucune, on n'en subordonne aucune. Au Parlement allemand, à la Chambre prussienne, ils ont créé un parti polonais, fidèlement catholique, qui parfois dialogue avec le centre ou même est en coquetteries avec le chancelier, mais qui s'isole, plus volontiers, en une sauvagerie fière et mélancolique, tout comme l'Église de Pologne dont il compte plusieurs représentans.

Dans ces trois bastions catholiques dont nous avons tâté la solidité, le protestantisme dessine des angles rentrans : il est majorité sur certains points de la Westphalie, dans la région d'Elberfeld, dans une enclave bavaroise qui comprend Nuremberg, Anspach et Bayreuth ; il possède, dans le reste de ces provinces et en Posnanie, une minorité éparpillée. C'est en ces postes avancés qu'il le faudrait observer, si l'on faisait ici un travail d'édification, non une étude critique. Stimulée par le voisinage d'un catholicisme florissant, l'Église évangélique se dépense en merveilles de charité ; elle compose à son dogme, que ne respectent pas toujours les facultés de théologie, une toilette correcte, aussi traditionnelle que faire se peut ; elle tient à honneur, enfin, de se montrer pieuse et zélée pour le culte. Il n'est guère de pays, dans l'empire, où la ferveur protestante soit plus accomplie que dans les campagnes de Posnanie ; elles se distinguent, surtout, par la sérieuse moralité qui complète cette ferveur. Tandis que la population rurale évangélique, dans les provinces environnantes, a de mauvaises mœurs, ou, pour mieux dire, point de mœurs, elle sait en Posnanie qu'il existe une morale chrétienne. On aimerait à s'attarder dès maintenant, — et nous y reviendrons plus tard, — au spectacle de cette activité philanthropique où le protestantisme rhénan et le luthéranisme bavarois se prodiguent à l'envi. C'est de Kaiserswerth, bourgade rhénane, et de Neuendettelsau, bourgade bavaroise, que se dispersèrent, à travers l'Allemagne, des milliers de diaconesses, émules des sœurs de charité catholiques. A Bielefeld, en Westphalie, les créations du pasteur de Bodelschwingh sont d'une insigne originalité ; cette petite ville est comme un foyer d'évangélisme, où confluent, au profit de multiples œuvres, les aumônes de l'Allemagne protestante, et d'où rayonnent sur tout l'Empire certaines institutions qui assurent aux vagabonds un feu et un lieu. C'est en Westphalie, aussi, et dans la Prusse rhénane, que s'est le plus solidement maintenue la notion de la communauté chrétienne ; de bonne heure, l'Église évangélique, ailleurs comprimée par l'État, y conquit une certaine autonomie ; elle en sut profiter, pour enraciner et cultiver, dans la conscience de ses fidèles, le sentiment de leurs liens réciproques et des devoirs imposés à chacun d'eux par la fraternité

paroissiale. Cette éducation porte aujourd'hui ses fruits; déjà s'organise, sous la double impulsion des pasteurs et des laïques, une bienfaisance d'église, et tandis que, dans les autres provinces allemandes, la besogne de l'apostolat et des bonnes œuvres retombe presque exclusivement sur des pasteurs hors cadre, délégués sédentaires ou ambulans de la Mission Intérieure, les communautés de Westphalie et de Prusse rhénane sont assez robustes, assez vivantes, pour être elles-mêmes des centres d'action charitable et évangélique. Riches de libertés, fécondes en œuvres, elles témoignent, parfois bruyamment, de leur fidélité tenace à la vieille tradition dogmatique. Elles aiment mieux partager la foi de leurs pères du XVI[e] siècle, que s'associer aux négations de l'université de Bonn. Le voisinage de cette université, où règne la théologie dite « incroyante », leur paraît une provocation; des ligues sont fondées, des manifestes publiés, pour la défense intégrale du symbole apostolique. L'église de Bavière, elle, pour se préserver des novateurs, n'a besoin ni de cette vigilance ni de ce fracas; exclusivement luthérienne, elle ne repose point, comme les églises prussiennes, sur une vague entente entre les luthériens et réformés, qui toujours implique, en quelque mesure, un recul de l'inflexibilité dogmatique; les vieilles croyances lui restent chères; entre les professeurs d'Erlangen, d'une part, le clergé et les fidèles d'autre part, il n'y a point de hiatus sensible; et les plus audacieux, même, se plaisent à maintenir en façade un solide corps de doctrines.

Probablement en vertu des maximes mêmes du protestantisme, qui ne lui permettent guère une immixtion dans la conduite civique de ses membres, l'Église évangélique, en ces trois régions où elle paraît si puissamment établie, demeure à peu près sans prise sur la vie publique, au moins dans les villes. Les seules circonscriptions de la Prusse rhénane où le socialisme ait pénétré sont celles de Solingen et d'Elberfeld-Barmen, protestantes en grande majorité; la vallée de la Wupper (*Wupperthal*) que certains libertins appellent, par une allitération railleuse, la « vallée des bigots » (*Muckerthal*), est un fief socialiste; et il en est de même de la ville de Nuremberg.

IV

Si l'on passe au vaste bloc protestant de l'Allemagne septentrionale et centrale (Prusse, Brandebourg, Poméranie, Mecklenbourg, Schleswig-Holstein, Anhalt, Saxe prussienne et royale), à peine sillonné, çà et là, par quelques fissures catholiques, on y observe, tout de suite, une physionomie religieuse extrêmement

variée; et la plus simple façon d'être exact, en l'espèce, est de reprendre la vieille distinction entre villes et campagnes.

En général, dans l'Allemagne proprement protestante, les villes et leur périmètre rural sont devenus, suivant une expression familière à certains pasteurs, des « cimetières spirituels ». Volontiers, à travers le monde, on répute Berlin comme le type de cette cité que le bon Plutarque déclarait impossible, une cité athée; cette renommée n'est point usurpée. Vers 1880, l'impiété berlinoise atteignait à d'étranges confins; à cette date, d'après les statistiques officielles de la conférence évangélique d'Eisenach, 26 pour 100 des enfans protestans restaient sans baptême; 59 pour 100 des mariages, 80 pour 100 des enterremens étaient purement civils; sur 100 membres de l'Église évangélique, on comptait, par an, 13 communions; et 10 pour 100 seulement, enfin, se donnaient la peine de prendre part aux opérations électorales des communautés. L'Église évangélique cria disette, disette de temples aussi bien que de fidèles; et l'État, impuissant à multiplier les fidèles, multiplia du moins les temples.

En 1889, on évaluait à 40 le nombre des nouvelles églises qui devaient être bâties à Berlin; sept ans ont suffi pour que 22 fussent édifiées; 8 autres sont en construction. L'anecdote suivante, qui ressemble vaguement à une légende de caricature, m'a été donnée comme authentique. Sous les Tilleuls, un gamin salue la voiture impériale; un monsieur chauve, près de lui, fait de même; et le *Bursche* de crier au *Philister* dénudé : « Prenez garde, si l'on voit une place vide, on y fera bâtir une église. » Guillaume II et l'impératrice, grands bâtisseurs, épient les places vides, dans leur capitale, pour les consacrer à Dieu. La cour est dévote; on sait, parmi les fonctionnaires, que le pouvoir aime la religion, fondement d'un certain ordre moral; à la portée des fidèles, il multiplie les endroits où l'on prêche; cela suffit pour que la pratique religieuse augmente. Rappelez-vous les chiffres dérisoires de 1880, et rapprochez-en ceux de 1893; à cette dernière date, on comptait seulement 12 pour 100 des nouveau-nés, 36 pour 100 des mariés, 63 pour 100 des défunts, qui échappassent à la bénédiction du pasteur; et pour 100 fidèles inscrits, on trouvait, non plus 13 communions comme en 1880, mais 16. Quelques années de collaboration entre la puissance laïque et l'église ont amené ce relèvement; et lorsque nous disons l'église, nous n'entendons point seulement le clergé paroissial, trop peu nombreux, mais les pasteurs de la Mission Intérieure, étrangers à la hiérarchie. Un capucin de la Bavière, le Père Cyprien, a noblement rendu justice aux multiples travaux de cette mission protestante; il lui attribue même, peut-être, plus de succès qu'elle n'en a, ou plutôt

il lui suppose tout le succès qu'elle souhaiterait. A vrai dire, le léger progrès qu'accusent les statistiques de 1893 est purement extérieur; la couche de vernis religieux, qui dissimule en beaucoup de pays l'apostasie réelle des sociétés, s'était, à Berlin, fortement écaillée; tant bien que mal, on l'a rajeunie et solidifiée; ce fut un de ces crépissages qui font durer les façades sans en affermir les fondations. Que le résultat obtenu réjouisse certains partis politiques, on le comprend; mais les âmes pieuses demeurent sans illusion. Au-dessous du monde officiel,—aussi strictement évangélique que l'empereur l'est en fait et que l'État prussien l'est en principe, — vous coudoyez à Berlin deux catégories d'hommes. D'une part une bourgeoisie se piquant de lumières, associant la religion, par convenance et par civilité, aux grands actes de la vie, mais incrédule foncièrement : elle a comme desservans attitrés, pour ses rares besoins religieux, des pasteurs hommes du monde, de science aimable et de haute courtoisie, détestant la rigidité doctrinale comme une chose de mauvais ton, adeptes et apôtres d'une certaine foi facile, pas plus encombrante qu'impérieuse, discrète et souple comme toute opinion de salon. D'autre part une masse populaire fortement conquise par le socialisme, toujours sarcastique et souvent haineuse contre l'église établie, et soupçonnant volontiers cette église de travailler pour le salut du trône et la sécurité des coffres-forts plutôt que pour la gloire de Dieu. Par principe politique aussi bien que par impiété, cette foule se dérobe à l'action apostolique du protestantisme. C'est par principe, aussi, qu'elle préfère l'union libre au mariage; elle a un système d'idées et d'instincts qui exclut toute déférence, même superficielle, envers les usages ecclésiastiques. Il est vrai que le génie allemand concilie parfaitement l'irréligion et la religiosité; et l'impiété la plus radicale est encore tout heureuse de s'habiller de mysticisme, au sein de certaines sectes dont nous parlerons un jour. Mais entre le protestantisme officiel et la population ouvrière de Berlin, un fossé est creusé. « Trop tard, la place est prise: » en Prusse rhénane, c'étaient les catholiques qui tenaient ce langage aux socialistes; à Berlin, ce sont les socialistes qui ripostent ainsi aux tentatives d'action sociale d'un certain nombre de pasteurs évangéliques, paralysés d'ailleurs depuis quelques mois, en Prusse, par la prudence quasi épiscopale du Conseil suprême ecclésiastique.

A des degrés divers, les grandes villes protestantes de l'empire se rapprochent, toutes, de l'irréligion berlinoise. On peut se demander, même, si Hambourg ne dépasse pas Berlin, malgré l'édifiant voisinage, au *Rauhe Haus*, des créations, religieuses et sociales du pasteur Wichern : on y comptait, en 1893, sur 100

mariages, 13 seulement non bénis (ce qui dénoterait moins d'indifférence qu'à Berlin); mais sur 100 enfans, 17 demeuraient sans baptême (ce qui dénoterait le contraire); et pour une population de 100 protestans, on relève à Berlin 16 communions, à Hambourg 10 seulement; Magdebourg viendrait ensuite, puis les agglomérations industrielles de la région saxonne. « Le peuple de Saxe, écrivait Montalembert en 1834, est le plus protestant de toute l'Allemagne. » Sans aucun fard, aujourd'hui, le socialisme expose, à son invincible clientèle d'électeurs saxons, la philosophie athée dans laquelle il encadre ses revendications économiques et qui d'ailleurs, peut-être, ne leur est pas essentiellement inhérente; et ces populations évangéliques lui font l'abandon de leurs votes et de leurs consciences. Elles ne tiennent aucun compte à la fraction « libérale » de l'église, des efforts qu'elle fait pour mettre son dogme à la portée de leur scepticisme, ni de cette condescendance avec laquelle elle atténue le symbole au risque de le déchirer; et dans leur acharnement contre le christianisme elles enveloppent la morale chrétienne, lors même que par un prodige de complaisance elle leur est présentée sans aucun alliage de surnaturel.

Quelle est la situation religieuse des campagnes, nous l'allons dire à grands traits. Dans la Prusse orientale et occidentale, et dans la partie de la Poméranie qui s'étend sur la rive droite de l'Oder, la piété est convenable : le district de Kœstlin, même, est l'une des régions de l'Allemagne où la ferveur est le plus assidue, puisque chaque dimanche, dans les temples, la communauté est représentée par environ la moitié de ses membres. De l'autre côté de l'Oder, le changement est brusque; aux alentours de Stralsund, quatre à cinq pour cent des fidèles vont au prêche; on communie cinq ou six fois dans sa vie, à l'occasion des importans événemens de famille, mais sans recueillement, sans intelligence, et parce que la Pâque, presque au même titre que les libations et les danses, figure nécessairement au programme d'un grand jour. C'est un pays de très grande propriété : on y compte moins de petits paysans, beaucoup plus d'ouvriers agricoles que dans la moitié orientale de la Poméranie; et il semble, en ces parages, que la pratique religieuse diminue à mesure que déchoit, par l'effet de mauvaises conditions sociales, la dignité de l'existence. Le Mecklenbourg n'est guère plus dévot; sur cent fidèles inscrits le pasteur a dix auditeurs environ. Cette indifférence est contagieuse, elle se retrouve dans le sud du Schleswig-Holstein. Le Brandebourg, en revanche, est *kirchlich* (ainsi dit-on d'un pays où les offices sont suivis); encore offre-t-il, à cet égard, de curieux contrastes : dans le cercle de Lückenwalde-Jüterbogk, il n'est

guère de famille qui ne soit représentée au temple, chaque dimanche, par un de ses membres, et pour 100 fidèles on compte annuellement 200 communions; non loin de là, dans l'Ukermark, on cite telle commune de 1 500 âmes où le pasteur a 30 auditeurs; et dans le Havelland la piété tombe également en désuétude. Un professeur de Berlin, qui conserve, pour l'avenir de l'Église évangélique, les plus fortifiantes espérances, et dont le fils et le gendre sont pasteurs, m'attestait par son expérience personnelle la diminution de la piété domestique dans les régions prussiennes qu'il connaît : on ne peut plus espérer, en frôlant les murs de certaines ruelles de village, surprendre l'écho de quelque lecture biblique, de quelque psalmodie commune, de l'un de ces exercices enfin (*Hausandachten*) par lesquels les vieilles familles protestantes s'élevaient volontiers vers Dieu. La province de Hanovre est d'une piété moyenne; dans le Brunswick sommeille une indifférence qui confine à l'impiété. Les paysans sont plus que tièdes dans l'arrondissement de Magdebourg, assez dévots dans ceux de Mersebourg et d'Erfurt. Si l'on devait donner des rangs aux petits duchés saxons d'après l'état de la pratique religieuse, c'est Altenburg qui l'emporterait; Meiningen et Weimar viendraient ensuite; et tout à la fin, passablement indévots, Gotha et Cobourg. Le royaume de Saxe comporte une distinction : dans les campagnes où l'industrie s'est installée, l'office est négligé; il est plus suivi dans celles où le paysan est demeuré un paysan.

Mais la pratique religieuse, là même où elle est le plus répandue, est trop souvent purement extérieure : elle n'a sur les mœurs qu'une influence très médiocre, sinon nulle. MM. Hückstädt et Wittenberg, pasteurs évangéliques, rapporteurs d'une récente enquête sur la moralité des campagnes prussiennes et saxonnes, s'attristent de cette conclusion : « Dans les régions les plus *kirchlich*, disent-ils, l'immoralité est aussi grande ou presque aussi grande que dans les régions qui ne sont point *kirchlich*. » D'un opuscule de souvenirs personnels publié par le pasteur d'un village prussien, M. Paul Gerade, résultent les mêmes impressions attristantes. La situation matérielle des paysans, souvent très précaire, apparaît à beaucoup d'ecclésiastiques protestans comme la principale raison de cette sauvagerie ou de cette déchéance morale; et c'est le commun intérêt des bonnes mœurs et de l'église évangélique qui dicte les revendications du pasteur Wittenberg et de ses amis en faveur des ouvriers agricoles. Mais à ces revendications, il semble que la hiérarchie suprême ne s'associe point, et qu'elle y serait plutôt hostile : ainsi l'exigerait, à défaut du pouvoir central, cette âpre et conservatrice féodalité, la *Ritterschaft*, souvent patronne des

paroisses, et moins initiée à l'esprit de l'Évangile qu'à l'art d'exploiter ses journaliers et ses domaines. Avant de civiliser la plèbe des campagnes, il en faudrait humaniser le patriciat; et par l'effet d'un manque de liberté dont nous aurons un jour à chercher les causes, l'Église évangélique, qui tâtonne dans la première tâche, n'a pas encore pu affronter la seconde.

Sur toute l'étendue de cette immense région protestante, dans les endroits où le catholicisme s'est installé, où même il se développe, il manque en général de vigueur. L'argent fait défaut, plus encore les hommes. Le Kulturkampf, un peu partout, décima les rangs du clergé; de là une disette de prêtres dont il faudra quelques années encore pour réparer les inconvéniens. C'est à l'évêché de Breslau surtout, et à l'évêché d'Osnabrück, qu'on souffre de cette disette. Le premier de ces deux évêchés préside à la « Délégature apostolique », qui comprend Berlin, le Brandebourg et la Poméranie; l'accroissement du nombre des prêtres, dans cette région, ne répond pas à l'accroissement du nombre des fidèles. Cinq églises nouvelles ont été créées à Berlin depuis 1860; on y a multiplié aussi les associations catholiques de travailleurs; les Dominicains y desservent une paroisse, et d'autres ordres religieux y pourraient être appelés. Mais l'action du clergé séculier, vis-à-vis d'une masse de fidèles dispersés et souvent inconnus, en présence du champ qu'il aurait à soigner et qu'il est impuissant même à explorer tout entier, semble forcément condamnée à l'incertitude, à l'instabilité, à je ne sais quelle timidité haletante qui éloigne du succès.

Le vicariat des missions catholiques du Nord, confié depuis Grégoire XVI aux évêques d'Osnabrück, gouvernait en 1888, dans les villes hanséatiques, le Mecklenbourg et le Schleswig-Holstein, 43702 âmes (au lieu de 11870 en 1867). De ses trente-quatre stations de mission, quinze remontent au dernier quart de siècle, et sept seulement sont antérieures à 1800. Les rapports périodiques adressés d'Osnabrück à la congrégation de la Propagande sont d'une netteté parfaite et sans nul apprêt; on y voit naître et vivoter les chrétientés de *Diaspora*, et la communication de ces documens occultes nous a grandement servi.

Des petites gens venant de tous les coins de l'Empire et même de l'Europe, Autrichiens, Bohémiens, Polonais, Italiens, Allemands surtout, « cherchant à gagner le plus possible, négligeant souvent la religion », voilà la clientèle de l'évêque-vicaire. Une partie de cette clientèle est perpétuellement en mue; beaucoup d'ouvriers, appelés par des travaux périodiques, viennent et s'en vont avec les saisons; il est aussi des besognes accidentelles qui provoquent subitement une grosse demande de forces humaines;

des cinq mille ouvriers catholiques qui travaillaient au canal de Kiel, un certain nombre se sont déjà dispersés, portant ailleurs leurs bras et leur sueur. Comme le besoin crée l'organe, une agglomération catholique crée la station de mission; sous ce nom: canal du Nord-Est, l'évêque vicaire en fit installer une, presque ambulante, pour le service spirituel des ouvriers et des petits manœuvres. Les travailleurs agricoles, plus dispersés, sont plus insaisissables: « On évalue, dit le rapport de 1888, que deux cents environ doivent être épars dans les biens nobles et les domaines du grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin, autour de Ludwigslust; » il faudrait dire plus de deux cent cinquante, d'après le rapport de 1895. Incessamment le missionnaire voyage, en quête de ces épaves qui sont des âmes; telle station a cinquante kilomètres de rayon; « si vaste est le district de Rostock que le prêtre n'y peut visiter tous les catholiques ni procurer à tous la possibilité d'assister à l'office divin »; il est des communautés qui ont la messe une fois par mois, d'autres plus rarement, d'autres jamais. De ces bourgades délaissées se détachent chaque année quelques enfans de quatorze ans; ils s'en vont à la grande ville, à la ville de résidence officielle du missionnaire, et là, quelques mois durant, dans une institution pour communions (*Kommunikanden-Anstalt*) ou dans des chambrettes du presbytère, ils s'initient à leur foi; catéchisme appris et communion faite, ils s'en retournent. La pratique religieuse s'accommode mal de pareilles conditions; elle y survit pourtant; d'après le rapport épiscopal, la moitié des catholiques, à Brême, les deux tiers, à Lubeck, font leurs pâques; ce sont villes où la proportion annuelle des communions protestantes au nombre des fidèles protestans est de 15,22 et 19,78 pour 100; la chrétienté exotique s'y montre donc plus pieuse que la chrétienté établie. Que les vocations religieuses soient rares dans la *Diaspora*, on le comprend sans peine; en 1895, on comptait trois prêtres et trois étudians en théologie originaires de cette *Diaspora*. Elle est peuplée de pauvres gens timides et passifs, dont la vie religieuse, même correcte, est sans intensité.

Régulièrement, chaque station se devrait suffire à elle-même, mais les exceptions renversent la règle. Les fidèles de la *Diaspora* auraient plutôt besoin de recevoir des secours, et ils en reçoivent. En 1888, l'évêque entretenait à ses frais dix missions et treize maîtres d'école; dans trois stations, de riches particuliers couvraient les dépenses de la communauté, le pape subvenait à la construction d'une église à Hambourg, le grand-duc aidait le prêtre de Schwerin à vivre; l'association allemande de Saint-Boniface, la Propagation de la Foi lyonnaise essayaient de faire le reste. Avec l'exiguïté des budgets, c'est une œuvre longue et

laborieuse que d'amener à une vie normale une communauté de *Diaspora*. On commence bien petitement, d'une façon qu'on pourrait dire infantile. L'histoire de Wismar peut ici servir de type. En 1871, pour 90 marks par an, les catholiques y louèrent une chambre : ce fut l'église. Le loyer parut trop lourd, et l'on installa le culte dans une salle de vieux couvent, désaffecté depuis la Réforme. Le couvent dut être évacué; on se rabattit sur une chambre d'hôtel qu'on payait 150 marks; le grand-duc, sur sa cassette, en versait 120. L'aubergiste, en 1877, prétendit élever ses prix; il demanda 300 marks. Alors l'instabilité du domicile divin commença de déplaire, et l'on fit bâtir une petite église pour laquelle le grand-duc donna 3000 marks. Location d'abord, puis achat et construction; ces deux phases se retrouvent souvent au début des petits groupemens de *Diaspora*. La location, parfois, est gratuite; l'évêque, en son rapport, rend hommage à la municipalité protestante de Gustrow, qui prête au culte catholique la salle de l'école, et à des propriétaires protestans d'Itzeloe, qui lui ouvrent un local. On achète à la longue « une maison et un fonds de terre, *domum fundosque* » où s'entassent côte à côte la chapelle, le logis du prêtre, l'école. Il faut à Dieu un certain confortable, sinon les plus distingués des fidèles lui marchandent leur visite. « Parmi les officiers et hauts fonctionnaires civils qui résident en Schleswig, on trouve souvent quelques catholiques; l'aspect indigent et misérable de l'établissement catholique les détourne facilement de la pratique religieuse. » Cette élite a ses susceptibilités et ses dégoûts; à Hambourg, où la communauté possède quatre écoles primaires et deux écoles supérieures, près de deux cents enfans catholiques fréquentent des établissemens protestans, « parce que les écoles catholiques paraissent tout à fait plébéiennes, *admodum parum nobiles*. » On pardonne malaisément au catholicisme, en certains milieux, et sa clientèle de pauvres et sa propre pauvreté.

Il arrive parfois que la question d'argent n'est point la seule à résoudre : des difficultés légales surgissent. On lit à plusieurs reprises, dans les rapports d'Osnabrück, à propos d'une école ou d'une église, cette curieuse formule : « Elle est officiellement reconnue, à ce qu'il semble, *ut videtur*. » Pourquoi ce léger doute? C'est que, dans certains États, la mauvaise volonté de la bureaucratie ou la malveillance des lois pèsent lourdement sur les catholiques, mais sont contre-balancées par la gracieuse équité du prince. L'exemple du Mecklenbourg-Strelitz est frappant. « Bien que les lois civiles ne permettent pas à un prêtre catholique d'élire domicile dans ce grand-duché, pourtant, au su et avec l'agrément du grand-duc en personne, qui ne veut pas que ses

sujets catholiques soient privés de l'office divin, un prêtre habite à Neustrelitz; jusqu'ici il n'a subi aucune tracasserie. » Si l'arbitraire est parfois émancipateur, plus souvent il se montre oppresseur; c'est le cas pour Rostock, où la municipalité défend au prêtre catholique l'emploi de cloches et de tout signe extérieur qui pourrait indiquer une église. Nous voilà loin des triomphantes allégresses du catholicisme rhénan; les conditions mêmes de la *Diaspora* diminuent singulièrement la vertu conquérante de l'Église romaine. Dans l'Allemagne du Nord, elle ne cherche point les conversions; elle ne s'y installe que parce qu'elle y possède quelques fidèles installés, elle y conserve toujours un certain caractère exotique.

V

Nous avons sondé jusqu'ici les terroirs éminemment catholiques et les terroirs éminemment protestans. Cinq régions, en Allemagne, échappent à ces catégories : la Hesse, le Palatinat, Bade, le Wurtemberg et la Silésie. Par excellence, elles sont des domaines mixtes : en Bade, les catholiques forment les deux tiers, et les protestans un tiers de la population ; c'est l'inverse en Wurtemberg; dans la Hesse, les protestans sont un peu moins des deux tiers; en Silésie et en Palatinat, les deux confessions se suivent d'assez près, avec une majorité pour les catholiques dans la première région, pour les protestans dans la seconde.

Hessische Abendmahl (la Pâque en Hesse), telle était la légende d'un tableau de M. Carl Bantzer, exposé à Dresde en 1895. Rien de plus simple que cette peinture, rien en même temps de plus grave : dans un temple, des femmes sont assises, avec de grosses bibles et l'originale coiffure des dimanches; un peu alourdis par le recueillement et par des redingotes d'une coupe paysannesque, leurs maris s'approchent de l'autel pour communier. C'est ce qu'on appelle en Allemagne un tableau de *Kultur*, une page de peinture traduisant la civilisation d'un pays; et les critiques d'art appréciaient dans cette toile une exacte révélation de la Hesse. Au fond des campagnes, en effet, la pratique pieuse survit, plus exacte dans la province prussienne de Hesse-Nassau que dans le grand-duché.

Les villes sont plus tièdes : le chiffre des communions protestantes ne dépasse pas 28 pour 100 à Darmstadt, 26 pour 100 à Offenbach, 36 pour 100 à Worms, 41 pour 100 à Mayence. A Francfort-sur-le-Main, ville d'affaires, on dirait que s'est établi je ne sais quel compromis, par lequel la population ne voudrait point trop de mal aux religions, pourvu que les religions ne

missent point trop de zèle à lui vouloir du bien; il n'y a pas là, comme à Berlin, ces essais d'une piété de commande, qui rendent haineuse l'impiété; les clergés vivent et la ville vit. M. Naumann, tribun des « Jeunes » (ainsi l'on appelle un nouveau groupe social évangélique), est une exception dans son église, et d'ailleurs un pasteur hors cadre; il n'y a point, à proprement parler, une association catholique de travailleurs; et, pour 53 000 catholiques on ne compte que 20 000 communions pascales, ce qui passe pour médiocre au delà du Rhin. Il semblerait que Ketteler, dont l'action secoua si fortement l'Allemagne catholique, eût dû laisser à Mayence une empreinte profondément religieuse; la supposition serait excessive. Par delà Ketteler se répercute la libertine influence de certains princes-archevêques de l'ancien régime; leur gouvernement et leurs exemples avaient dissous la ferveur; une nouvelle conquête partielle du peuple catholique est restée nécessaire dans la Hesse. Or si l'on observe les procédés qu'emploie le clergé et les lois qu'il subit, si l'on mesure les libertés qu'il prend et celles qu'il obtient, il semble que cette conquête soit encore lointaine. Malgré les incessans efforts du docteur Haffner, l'évêque actuel, les ordres religieux sont bannis; l'école n'est point confessionnelle; les associations d'hommes (*Männervereine*) suffisent au zèle des prêtres ruraux; à la différence du clergé rhénan, ils ne soutiennent point, si même ils ne voient d'un mauvais œil, les associations de paysans fondées en vue d'intérêts économiques (*Bauernvereine*), et Darmstadt est la seule ville de Hesse où l'on cite un notable progrès de l'activité catholique. Fort indifférent à cette anémie de l'Église romaine, le gouvernement grand-ducal infuse volontiers un sang nouveau dans l'église protestante en favorisant les tendances libérales à l'université de Giessen. Vous entendez répéter dans les sphères officielles, avec une certaine complaisance, que cette université est un laboratoire de la théologie moderne, historique et critique; et suivant que vous regardez une telle théologie comme une incarnation, plus pure et plus éclatante, de la pensée religieuse, ou comme un travestissement et une mutilation de cette pensée, vous évaluerez avec une balance différente la reconnaissance que doit à la Hesse le protestantisme allemand.

Le grand-duché de Bade, dont nous avons expliqué par l'histoire elle-même la confusion confessionnelle, se distingue de toutes les autres régions de l'Empire par un double trait. En premier lieu, par la grâce de l'État et du corps électoral des communautés, le libéralisme, c'est-à-dire un ensemble de tendances hostiles à l'interprétation littérale et traditionnelle du dogme et à un servile respect du symbole, prévaut dans l'église

évangélique de Bade; en haut, dans la hiérarchie, il est installé; en bas, parmi le collège électoral des fidèles, il s'installe. En second lieu, une « géométrie politique » des plus savantes a dessiné de telle façon les circonscriptions du grand-duché, que sur 63 districts, 31 seulement conservent une majorité catholique. Ainsi, fatalement, le centre est en minorité dans la Chambre badoise, bien que les catholiques soient en majorité dans le grand duché; et les amateurs de sectionnemens élégans, respectueux d'ailleurs de la volonté populaire, trouveraient dans l'observation du pays de Bade une leçon et un régal. De la combinaison de ces deux caractères, vous dégagez le portrait du grand-duché : la confession de la minorité gouverne, et la confession de la majorité obéit; quant à cette minorité, elle comprend un certain nombre de dévots, d'une foi exacte, un moindre nombre de dévots, d'une foi plus lâche et plus libérale, enfin un grand nombre d'indévots, d'une fois nulle; ceux-ci, lorsqu'il y a des élections dans l'église évangélique, décident du succès des « libéraux » sur les « croyans ». Et, de même que le grand-duché, catholique aux deux tiers, est régi par le troisième tiers, de même, l'élite correctement pieuse de l'église évangélique est évincée par une coalition de « libéraux » et d'indifférens; en fin de compte, à tous les étages, les majorités voient leur volonté annulée, et servent de marchepieds pour la tyrannie des minorités. De là résultent la prolongation du Kulturkampf, l'interdiction à l'église catholique d'ouvrir des établissemens d'instruction, l'effacement du caractère confessionnel de l'école. Or prenons garde d'exagérer en parlant du bien que la persécution fait aux religions; si la rhétorique est unanime à le célébrer, l'histoire n'est pas unanime à le prouver. De la crise politique qu'il a dû subir, le catholicisme badois a plus pâti que bénéficié; et il en pâtit toujours. Les statistiques, depuis cinquante ans, attestent un perpétuel recul de la majorité catholique en Bade : sur 1 000 habitans, il y avait, en 1846, 664 catholiques et 316 protestans; en 1885, la proportion s'était abaissée à 627 catholiques; elle s'était élevée à 354 protestans. L'église romaine, au grand duché, manque de prêtres; pour fonder beaucoup d'œuvres sociales, l'haleine et le personnel lui ont fait défaut; chaque année, à Carlsruhe, 300 enfans lui échappent, et plus encore à Mannheim. Originales sont ses revanches : Fribourg-en-Brisgau, grâce à la librairie Herder, est devenu le premier centre scientifique de l'Allemagne catholique; et M. Werthmann, secrétaire de l'archevêché, est en train de centraliser, pour la première fois, le bilan de toutes les œuvres de charité catholique de l'empire. C'est d'ailleurs l'archidiocèse de Fribourg qui fournit le plus d'argent au *Bonifaciusverein* pour le

soutien de la *Diaspora;* en faisant soigner des âmes prussiennes ou poméraniennes, il se console du déchet d'âmes badoises qu'il subit. Ce n'est guère au protestantisme que rapporte ce déchet. Dans les campagnes, l'église évangélique est forte encore, puisque, sur 100 fidèles, elle inscrit en moyenne 56 communions, et 28 environ fréquentent le prêche : chiffres convenables sans être brillans. Mais dans les grandes villes, le socialisme la cerne et la supplante ; il souffre peu de ce que fait l'État pour le protestantisme, et profite beaucoup de ce que fait l'Etat contre le catholicisme.

Majorité protestante ; attachement de la hiérarchie et des communautés à la foi positive et traditionnelle ; abstention de tout Kulturkampf ; corrélation parfaite entre le nombre des catholiques à la Chambre et leur nombre dans le pays ; déploiement fécond et libre d'une activité sociale catholique ; caractère strictement confessionnel de l'école ; irréprochable loyauté de l'État à l'endroit des diverses confessions : voilà des traits inverses de ceux que nous avons rencontrés en Bade. De tous ces traits, composez une image ; elle sera la représentation fidèle du Wurtemberg. Nous la pouvons faire très sommaire, puisque Bade la complète, à la façon d'un repoussoir. On est très pieux en Wurtemberg, parmi les deux confessions ; dans l'église évangélique, les communions d'hommes sont relativement plus nombreuses que partout ailleurs en Allemagne, et l'on y craint les nouveautés anti-dogmatiques. On maintient, depuis plus de soixante ans, un régime scolaire qui installe les deux églises, avec d'amples pouvoirs, dans les écoles confessionnelles respectives, non point, à parler littéralement, comme souveraines absolues, mais comme représentantes de l'État dans ces écoles (ce qui entraîne, en fait, leur souveraineté) : de tous les États de l'Empire, le Wurtemberg est le moins laïcisé. De là la puissance que les clergés y ont gardée. Nous y avons vu de près, en 1895, et nous raconterons en son lieu, la formation du centre wurtembergeois : à l'époque du Kulturkampf, lorsque le Wurtemberg était comme une oasis de tolérance, l'existence d'un tel groupe passait pour oiseuse ; on l'a créé, l'an dernier, pour arracher au gouvernement l'une des rares satisfactions dont les catholiques wurtembergeois aient à déplorer l'ajournement, le rappel des ordres religieux ; mais ce jeune centre s'est tout de suite signalé comme un parti d'action sociale beaucoup plus que comme un parti de revendications confessionnelles. Il partage avec les progressistes le bureau de la Chambre et volontiers vote avec eux ; disloquant leur programme, il y combat les motions concernant l'école ; il y retient, et souvent prend à son compte, en les moti-

vant au nom de ce qu'il appelle la « justice chrétienne », les projets de réformes fiscales et d'amélioration sociale; il s'est déclaré pour la revision de la constitution, encore qu'elle doive mettre un terme aux privilèges de certaines notabilités de l'église catholique, qui siégeaient de droit à la Chambre; il a le tempérament d'un groupe démocratique, et dès le début il en a pris les allures; il veut être populaire, et il l'est. Dans ce pays légèrement archaïque, qui contraignait les nouveautés de subir un certain stage, non seulement pour être acceptées, mais même pour être comprises, c'est une religion, et celle de la minorité, qui par une poussée décisive travaille à les faire pénétrer; au déclin d'un siècle où les religions ont fréquemment usé leur crédit à vouloir conserver ce qui avait disparu et mérité de disparaître, ce phénomène inédit mérite attention.

Ni dans la Silésie ni dans le Palatinat, de pareilles surprises ne nous attendent. L'église évangélique, en Silésie, est fière de sa vitalité; dans la région d'Oppeln, plus de 60 pour 100 de ses fidèles vont au prêche, et leurs mœurs, chose rare, sont à l'avenant de leur piété; dans les autres districts, elle maintient aussi une certaine ferveur, d'autant plus attiédie, en général, que la grande propriété est plus envahissante; les villes industrielles lui échappent, ou à peu près. Quant au catholicisme silésien, ne lui demandez point cette gravité d'aspect, cette opportune façon d'associer, dans ses églises, la nudité et la parure, surtout cette intensité d'action, qui distinguent l'Église romaine en d'autres régions de l'Allemagne.

Lorsqu'on entre dans les églises gothiques de Breslau, fortement abîmées par les remaniemens artistiques des deux siècles passés, lorsqu'on promène ses regards sur leurs étranges statues de saints et de saintes, habillés d'un coloris criant, se déhanchant avec violence comme pour occuper l'œil du fidèle, et brandissant avec des gestes forcenés leur livre ou leur cierge; lorsqu'on lève la tête, enfin, vers ces « poutres de gloire » sur lesquelles se déroule toute une farandole de bienheureux, on touche l'influence, déjà pressentie en Bavière, de cette profusion décorative à laquelle se complaît le catholicisme méridional. Les promesses du paradis terrestre socialiste luttent avec quelque chance de succès contre ces mauvaises copies du paradis céleste; et sur les populations ouvrières l'Église catholique, en Silésie, n'obtient qu'un médiocre ascendant. Elle possède, dans les campagnes, un peuple foncièrement chrétien, et par surcroît (est-ce une bonne chance ou bien une mauvaise?) une clientèle de grands propriétaires; or la masse rurale, souvent, va se détachant du prêtre si le prêtre va s'attachant au seigneur; de là, pour le clergé silésien,

des difficultés de tactique, un peu semblables à celles que rencontre, dans l'Allemagne du Nord, l'Église évangélique.

Envers le Très-Haut et les bonnes mœurs, le Palatinat est correct. Sur cent naissances il n'en a guère que six d'illégitimes; c'est plus honorable que dans tout le reste de l'empire (Prusse rhénane et Westphalie exceptées). Le contact de deux confessions égales en force y maintient à une certaine hauteur, dans l'une et dans l'autre, le thermomètre de la piété; c'est à Spire, en 1529, que les réformés se baptisèrent protestans ; fidèles à ce grand souvenir, ils sont en train d'y construire un temple, l'église de la protestation; motif de plus, pour les catholiques, de fréquenter assidûment leur cathédrale.

Croyans ou incroyans, pratiquans ou indifférens, affaiblis par l'éparpillement ou fortifiés par la densité des groupemens, on comptait en bloc, dans l'empire, en 1890, 31 026810 protestans et 17674921 catholiques. La statistique distinguait, par surcroît, un certain nombre de sectes reposant, comme le protestantisme lui-même, sur les maximes du libre examen et de la justification par la foi, mais détachées de l'église officielle, tantôt, comme les frères Moraves, parce qu'elles n'y trouvaient point l'aliment rêvé par leur ferveur, et tantôt, comme les *freireligiösen*, parce que la confession établie opposait des barrières à leur radicalisme panthéiste. De la géographie religieuse, ces sectes ne relèvent point; elles sont comme noyées parmi la masse des membres inscrits de la confession protestante et de la confession catholique. Nous les étudierons comme une expression schismatique de l'individualisme protestant, mais sans nous exagérer la portée de leur rayonnement. Le protestantisme, le catholicisme, et la libre science (*freie Wissenschaft*), voilà les trois forces essentielles qui se disputent la conscience allemande. Des deux premières, nous avons évalué le domaine; apprécier la troisième ne sera point affaire de géographie ou de statistique. Sur le caractère religieux ou irréligieux de la libre science, sur l'alliance ou sur l'hostilité que la religion doit attendre d'elle, les théologiens de la Réforme sont en désaccord. Étudier ce désaccord, ce sera déterminer les positions respectives du protestantisme et du rationalisme.

GEORGES GOYAU.

LE

MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

IX [1]

L'ÉCLAIRAGE

Cette partie de la terre que nous habitons se place d'une manière si maladroite, — il faut en convenir, — pour recevoir la lumière du soleil, que nous y voyons plutôt trop pendant quelques mois de l'année, tandis que pendant d'autres mois nous sommes, seize heures sur vingt-quatre, plongés dans l'obscurité. Ce manque d'équilibre est d'autant plus choquant que la constitution physique de l'homme ne lui permet pas de se plier à cette distribution intermittente de l'éclairage naturel. Ses besoins de sommeil sont réguliers; il ne saurait, comme certains animaux, faire en hiver des provisions de vie pour l'été, et la longueur des nuits dans la saison noire est presque double du temps nécessaire à son repos.

I

Les êtres civilisés ont dû prendre, de vieille date, le parti de se passer d'un astre qui s'allume et s'éteint sans nul souci de

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 1er octobre 1894, 1er janvier, 15 mars, 15 juin, 1er septembre et 1er décembre 1895, et 1er mars 1896.

leurs exigences; mais, jusqu'à nos jours, leurs efforts pour le remplacer n'avaient pas été couronnés d'un grand succès. L'huile extraite de certains végétaux et les torches de résine suffirent à l'antiquité, la chandelle de suif vint des barbares du nord. La chandelle de cire ou « cierge », que l'on appelait communément la « bougie », demeura au moyen âge le luxe des riches; et comme cette « bougie » de cire coûtait de 12 à 20 francs le kilogramme — en monnaie actuelle — du XIIIe au XVIe siècle, et qu'elle ne descendit pas au-dessous de 10 francs, de 1600 à 1789, les riches eux-mêmes n'en usaient qu'avec une extrême réserve. Sous Louis XIV, la duchesse de Bourgogne avouait n'avoir eu de bougie dans son appartement que depuis qu'elle était à la cour de France.

Réduits à la lumière de l'huile, les Égyptiens ou les Grecs ne possédaient même pas d'appareil convenable pour l'utiliser : la lampe romaine n'est autre chose qu'une veilleuse, un bol, où trempe une mèche de coton. L'huile n'était jamais fournie à la mèche en quantité suffisante, car la capillarité du coton était le seul moyen de l'élever jusqu'à la flamme. Celle-ci consistait en une lueur rougeâtre, accompagnée d'un perpétuel filet de fumée et d'une odeur âcre et irritante. Durant quatre mille ans, les lampes de nos pères ont inexorablement filé. Depuis l'origine du monde jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, quoique l'on eût découvert tant de choses, produit de si merveilleux chefs-d'œuvre, déployé tant de courage et de génie, on n'avait pas encore enfanté le verre de lampe ni le quinquet. L'imagination des artistes s'était exercée sur l'architecture du récipient, qui avait pris des formes exquises, s'était embelli de riches ciselures; mais ces lampes, pour belles qu'elles fussent, continuaient à n'éclairer pas.

La classe aisée les délaissa donc pour la chandelle, dont les personnes gênées économisèrent les « bouts »; il n'y eut plus que les très pauvres gens ou les avaricieux à employer des lampes. Au XVIIe siècle, Tallemant estime peindre d'un trait caractéristique la ladrerie d'un de ses contemporains, lorsqu'il révèle que « chez lui on ne brûle que de l'huile »! Cette huile à brûler, tirée des noix, du lin, du pavot, du poisson, était elle-même beaucoup plus chère que notre moderne huile de colza. Elle se vendait à l'époque féodale,— évaluée en monnaie de nos jours, — 3 et 4 francs le kilo. Plus tard son prix diminua, parce que les procédés de fabrication se perfectionnèrent et que l'on utilisa des graines nouvelles; cependant elle valait encore 2 francs au moment de la Révolution, tandis qu'elle est aujourd'hui cotée 60 centimes, dans les mercuriales, et qu'à Paris, au détail, malgré les impôts

qui la grèvent, elle ne dépasse pas 1 fr. 20. L'huile était donc une lumière coûteuse dans un ménage rural; pour l'épargner, le pauvre avait recours à la chandelle de résine piquée sur les landiers de fer. Cette résine, à 1 franc le kilo, éclairait assez la chaumière pour permettre de prier, de causer, de chanter ou d'écouter des histoires. Même, comme on ne veillait aux champs qu'en hiver et comme le bois, jadis, était aussi bon marché que le luminaire était onéreux, on se contentait souvent de la flambée du feu dans l'âtre. La résine servait aussi à éclairer les citadins dans les rues; jusqu'à l'invention des lanternes publiques le bourgeois cheminait sa torche en main, le seigneur la faisait porter par son page qui le précédait.

Nos pères obviaient au prix énorme de la chandelle, que les épiciers actuels vendent 1 franc le kilogramme, tandis qu'elle se payait dans les siècles précédens 2 fr. 50 et 3 francs de notre monnaie, en la faisant aussi légère que possible. Il existait, à côté de la chandelle cossue, dite « des quatre », — c'est-à-dire de 4 à la livre, — la chandelle « des six », « des douze », voire « des seize » à la livre. La première était un peu plus grosse que notre bougie de stéarine; la dernière était trois fois plus mince, chandelle de gueux, sorte de rat-de-cave, qu'il fallait moucher à tout instant. Ces chandelles étaient d'un jaune sale, couleur de vieille graisse; on essaya plus d'une fois de les blanchir, mais un préjugé bizarre voulait que la chandelle blanche « ne fût pas autrement d'un bon usage »; et d'ailleurs le gouvernement s'opposait à la création de qualités supérieures, que les marchands eussent cherché à vendre plus cher que la taxe. Car la chandelle était taxée et la *vente* du suif strictement réglementée. Mais la *production* du suif ne l'était pas; aucune loi n'ayant été trouvée capable d'obliger, sous peine d'amende, les moutons et les bœufs à fournir une quantité raisonnable. Or les bêtes étiques d'autrefois, parcourant en foule des pâtures que l'on nommait « vaines », et qui étaient telles en effet, n'avaient souvent que la peau sur les os. Aussi les peaux se trouvaient-elles abondantes et les objets de cuir à bas prix; mais la graisse faisait défaut et se vendait, séparément, jusqu'au double de la viande de boucherie. De là vient que les souliers étaient pour rien et que les chandelles étaient précieuses.

Les générations passées ont-elles souffert de cet état de choses? Au moyen âge l'obscurité du soir ne devait pas apporter une bien grande gêne dans des maisons où, même en plein midi, on y voyait peu. Les fenêtres exiguës, garnies de toiles cirées ou de châssis de papier, mesuraient parcimonieusement le jour; c'est que l'air entrait forcément avec la lumière, par ces ouvertures

mal closes, et, pour ne pas souffrir du froid, l'on devait rationner la clarté. L'usage des verres à vitre ne s'est généralisé que depuis trois cents ans; au début du règne de Louis XV, dans bien des maisons de Paris, on vitrait encore en papier les fenêtres donnant sur les cours de service. Depuis que, avec les progrès du confort, les habitations modernes se sont laissé librement pénétrer par le soleil, la lumière artificielle dont les privilégiés d'autrefois se contentaient semblerait dérisoire aux plus déshérités d'aujourd'hui. Il n'est si modeste fermier actuel qui, avec sa lampe de pétrole, ne soit mieux éclairé que le châtelain d'il y a deux siècles; au palais de Versailles, sous le grand roi, même aux jours de gala et de « grand couvert », la cire multipliée dans les lustres demeura bien loin de l'illumination que l'on obtient chaque soir, à petits frais, au *Café du Commerce*, dans le moindre chef-lieu d'arrondissement. Grâce à cette clarté partout répandue le long des voies publiques et à l'intérieur des maisons, l'homme des villes devient maître de se tailler, parmi les vingt-quatre heures, la journée qu'il lui plaît de vivre, en plaçant le soir au moment où il veut dormir. Pour lui l'on ne sait si midi doit s'appeler tard ou minuit de bonne heure; il n'est plus esclave du soleil.

La révolution sur ce terrain est toute récente; l'électricité a quinze ans, le pétrole vingt ans, le gaz cinquante, et de nouvelles sources de lumière ou de nouvelles manières d'employer les sources anciennes sont découvertes tous les trois ou quatre ans. Cette révolution a été si rapide que, dans le court espace d'un siècle, plusieurs inventions — dont une seule eût suffi jadis à renouveler pour une longue période l'industrie de l'éclairage — ont surgi, lutté, grandi, ont été proclamées éternelles... et sont mortes ou vont mourir, dédaignées, repoussées, vaincues par des inventions nouvelles. De ce nombre furent les lampes à huile, l'huile tirée du colza, et la bougie tirée de la stéarine, appareils ou produits qui avaient eux-mêmes, de 1790 à 1840, remplacé ceux d'autrefois : huiles trop coûteuses, lampes trop naïves.

II

La cire a, depuis longtemps, été battue par la stéarine; les églises seules, où elle constitue une tradition, sinon une nécessité liturgique, la maintiennent sur leurs autels. Si l'entretien des parquets, le modelage, les pièces anatomiques ou les onguens de pharmacie n'exigeaient pas l'emploi de la cire, l'apiculture aurait renoncé à ses opérations bucoliques; d'autant que le miel a perdu, par le bas prix du sucre et des glucoses, la plupart de ses usages,

et que la cire des abeilles elle-même rencontre des rivales sérieuses dans les cires recueillies sur certains arbres exotiques : raphia de la Réunion, coccus de Chine, ou palmier du Brésil.

La chandelle a tenté de se défendre par le bon marché : elle a revu le suif de mouton, qui sous l'ancien régime s'y faisait maintes fois remplacer frauduleusement par le suif de bœuf. Elle a substitué, à la grosse mèche fumeuse, des tresses de coton supprimant le mouchage et, présentée au public, non plus dans son classique papier jaune, — le papier à chandelles, — mais dans des caisses avenantes, elle espérait sans doute se faire passer pour bougie. Ç'a été son dernier et infructueux effort avant de sombrer ; elle est descendue, pour n'en plus sortir, dans les caves des marchands de vins, où les tonneliers l'emploient à étancher les futailles qui suintent.

La vénérable et infecte lampe à huile n'avait pas opposé de résistance ; elle s'évanouit, sous Louis XVI, aussitôt que le physicien genevois Argand eut imaginé la lampe à double courant d'air connue sous le nom de *quinquet*. Nouveau Colomb, Argand trouva un nouvel Améric Vespuce en la personne du subtil Quinquet, pharmacien du quartier des Halles, à Paris, qui lui vola son idée, en tira profit et gloire, tandis que mourait en 1803, dans un état voisin de la misère, le véritable inventeur.

Voyez-vous cette lampe où, muni d'un cristal,
Brille un cercle de fer qu'anime l'air vital ?
Tranquille avec éclat, ardente sans fumée,
Argand la mit au jour et Quinquet l'a nommée.

Ce quatrain vengeur décrivait ainsi très exactement le nouvel appareil qui, en 1784, était apparu dans la salle de la Comédie-Française, aux yeux d'un public émerveillé de voir une lampe « éclairant à elle seule comme dix ou douze bougies réunies! » L'absence de fumée pendant la combustion, qui excitait l'enthousiasme, était due à une connaissance plus parfaite des propriétés de la « flamme ». Lavoisier venait de constater ce fait capital que les parties formant l'intérieur d'un cône lumineux ne servaient à rien, parce qu'elles n'éprouvaient pas l'action de l'oxygène atmosphérique, et que, seules, les parties extérieures, en contact avec l'air, servaient à l'éclairage. Afin de mettre la flamme, sur toute sa surface en communication intime avec l'air, Argand adopta une mèche circulaire, glissée entre deux tubes de métal et dont l'extrémité allumée baignait ainsi, au dedans comme au dehors, dans l'atmosphère ambiante. Pour activer le courant d'air, stimulant de la combustion, l'inventeur surmonta sa lampe d'un tuyau,

d'abord en tôle, placé à une certaine distance au-dessus de la flamme, puis en verre, lorsqu'il fut parvenu à faire exécuter dans les fabriques d'alors, fort rudimentaires, des cylindres de verre qui ne volassent pas en éclats dès la première impression de la chaleur.

Les principes sur lesquels était fondée la construction de ce porte-mèche n'ont pas varié jusqu'à nos jours; elle-même cette « lampe à tringle » reparut, après une éclipse de soixante ans, dans sa pureté primitive, sous la forme de ces lampes nickelées, dites « anglaises », qui foisonnèrent il y a une douzaine d'années dans les salons, et ne disparurent que le jour où leur bon marché les eut de nouveau rendues méprisables. Les perfectionnemens introduits ont uniquement consisté dans la manière de faire arriver l'huile jusqu'au bec. Placée au milieu d'une pièce, sur la table de famille, la lampe d'Argand, par son réservoir latéral, interceptait une partie de sa propre lumière. L'une des combinaisons tentées pour satisfaire le public consista à loger l'huile dans une sorte de rigole, servant de support à l'abat-jour et placée exactement à la hauteur de la mèche qu'elle alimentait par deux conduits. Ce système eut son heure de vogue, sous le nom ambitieux de « lampe astrale », jusqu'à ce que l'horloger Carcel fût parvenu à placer le réservoir sous la lampe.

Sur l'enseigne d'une modeste boutique de la rue de l'Arbre-Sec, dans les derniers mois de 1800, on lisait : « B.-J. Carcel, inventeur des *lycnomènes*, ou lampes mécaniques, fabrique lesdites lampes. » Après mille essais, où il perdait son temps, au grand désespoir de sa femme, Carcel avait imaginé une pompe minuscule, actionnée par un mouvement d'horlogerie, qui faisait monter l'huile depuis le fond du vase jusqu'à la mèche. Améliorées ensuite par Gagneau qui, au lieu d'une pompe, en mit deux, les lampes Carcel subsistent encore chez les partisans passionnés des méthodes antiques. Leur prix élevé, leur mécanisme fragile, exigeant des réparations délicates et sujet à des dérangemens périodiques, avaient incité depuis longtemps les gens modestes à abandonner les carcels pour les *modérateurs*. Cette dernière lampe, inaugurée sous Louis-Philippe, remplaçait les rouages de pendule de la précédente par la simple action d'un ressort à boudin agissant sur un piston. Elle est délaissée à son tour, usitée seulement dans les bureaux des ministères, après avoir éclairé la première moitié de vie de tout homme aujourd'hui dans l'âge mûr. Qui de nous, sauf les lampistes, dont l'espèce est décimée par le manque d'ouvrage, pourrait regretter ces machines qu'il fallait surveiller sans cesse, dont le lent allumage exigeait tant de patience, dont le charbonnage était si pénible, et le réglage,

par la juste position du verre, si méticuleux; sans compter que l'oisiveté leur était plus funeste que le travail et qu'elles ne marchaient bien qu'à la condition de marcher tous les jours.

Ces défauts, auxquels ils se résignaient, étaient ressentis à coup sûr par nos contemporains, car, depuis les innovations récentes, l'usage de l'huile a diminué des trois quarts. Le colza pourtant est, comme on l'a vu, de bien moindre prix que tous les similaires antérieurs; mais il est beaucoup plus cher que le pétrole ou l'électricité. De 1855 à 1889, la consommation de l'huile à Paris avait baissé de 60 pour 100; de 1889 à 1893 elle est encore tombée d'un tiers : de 6 à 4 millions de kilos par an pour l'ensemble de la capitale. Aussi la surface consacrée en France à la culture du colza, qui était de 200 000 hectares en 1862, s'est-elle graduellement réduite à 40 000 hectares, expulsée peu à peu de la carte agricole; comme tant d'exploitations rurales, dont l'avènement marque un progrès et l'effacement un autre progrès, supérieur au premier.

Une industrie, dont le succès et l'abandon auront été également utiles, un de ces luminaires qu'ignoraient nos ancêtres et que ne connaîtront sans doute plus nos petits-enfans, est celui de la bougie *stéarique*. Pour fabriquer la bougie, au lieu d'employer le suif complet, tel qu'il sort du fondoir, on commence par en extraire une partie liquide, l' « oléine », partie la plus éclairante, dit-on, de la graisse animale, mais dont le départ seul a pu transformer la molle chandelle, coulant avec un déplorable laisser-aller, en une bougie sèche et solide. Un chimiste de Nancy, Braconnot, comprimant, vers 1818, de la graisse de mouton sous une petite presse, en retira un jus huileux; Chevreul et Gay-Lussac trouvèrent ensuite le procédé convenable pour décomposer le suif en trois substances : oléine, stéarine et margarine. L'oléine est aujourd'hui employée au travail des laines et à la fabrication des savons; la margarine, mêlée à des huiles étrangères et souvent à notre crème nationale, devient ce fâcheux « beurre de bœuf » que les lois ont peine à démasquer; la stéarine enfin, coulée en moules, forme les bougies actuelles. La même marchandise sert ainsi, suivant le traitement qu'elle subit, à préparer les draps, à nettoyer, à nourrir et à éclairer, et la chandelle de nos aïeux se retrouve dans nos redingotes, sur nos toilettes, dans nos estomacs et dans nos flambeaux.

Les premières bougies stéariques parurent à l'exposition de 1834. Il avait fallu neuf années d'efforts pour que la théorie scientifique entrât dans le domaine efficace de la pratique. La combustion de ce petit rouleau blanc, qui paraît si simple, est

le résultat d'une série d'artifices fort ingénieux. On fut d'abord arrêté par la difficulté d'extraire économiquement la stéarine de la masse du suif; certaines méthodes étaient trop chères, certaines autres trop dangereuses. Parvenus, par l'emploi de la chaux et des presses hydrauliques, à se procurer leur matière première dans l'état de pureté voulue, les manufacturiers se trouvèrent fort empêchés d'en tirer parti. Ils étaient paralysés par la question des mèches; les unes s'engorgeaient, les autres se corrodaient; de sorte que tantôt la bougie coulait et tantôt elle s'éteignait. Obtenir, grâce à un tressage très curieux du coton et à son immersion préalable dans l'acide borique, ces lacets qui se recourbent lentement sur eux-mêmes et disparaissent sans laisser de trace, à mesure que la bougie se consume, n'a pas été un mince problème à résoudre.

Les perfectionnemens apportés depuis soixante ans à la stéarinerie laissent aujourd'hui aux fabricans le choix entre plusieurs systèmes dont chacun a ses avantages : ainsi la distillation a permis de transformer en acides concrets, propres à l'éclairage, non plus seulement les suifs, mais les résidus des huiles d'olive ou de poisson, les graisses dites *de boyaux*, provenant des raclures d'intestins, celles que l'on retire des os, ou du désuintage des draps, ou même des eaux grasses de restaurant. A ces déchets impurs et noircis on peut joindre l'huile de palme, que l'Afrique fournit en abondance; et le tout, convenablement traité, fournit des produits qui ne diffèrent en rien des suifs frais.

Seulement ces améliorations de l'outillage, et les abaissemens successifs de prix dont la bougie a été l'objet, ne l'empêchent pas d'être vouée à une irrémédiable décadence. Comme le colza, la bougie vend ses services trop cher, et ce qui est vrai du premier l'est bien davantage de la seconde, dont la lumière coûte *quatre fois plus* que celle de l'huile. Un illustre électricien s'amusait à dire que, si la chandelle faisait aujourd'hui sa brusque apparition dans le monde, elle serait regardée comme une admirable trouvaille. « On ferait valoir ses immenses avantages, permettant à chacun d'avoir aisément de la lumière sous la forme la plus portative, sans machinerie encombrante et sans l'inconvénient d'obliger à relier une lampe à un point déterminé, à l'aide de fils, avant de pouvoir s'éclairer. »

Cette complexité est le propre même de la civilisation; rien n'est moins combiné et plus naturel que l'état sauvage. L'existence matérielle de l'homme policé s'enrichit de mille besoins délicieusement factices; aussi bien le cerveau de l'homme cultivé ne s'encombre-t-il pas d'idées inutiles qui font tout le

charme de son être? Il serait plus simple de voyager à cheval, voire à pied, si l'on devait, avant de partir, construire la locomotive; comme il n'est pas nécessaire de canaliser soi-même l'électricité avant d'en jouir, il est beaucoup plus aisé et plus agréable de tourner le bouton d'un commutateur que d'allumer une bougie avec un morceau de bois enduit de phosphore. C'est précisément parce que l'électricité n'est pas jusqu'ici à la portée de tous, que la bougie existe encore; mais sa place est de plus en plus bornée, et l'on voit une preuve de sa déchéance, dans le rôle déjà presque insignifiant qu'elle joue à Paris, où elle ne représente pas *le centième* de l'éclairage total.

Un temps viendra sans doute où, de la bougie, on n'emploiera que le *nom*. Elle servira seulement à *mesurer* l'intensité des diverses clartés artificielles. Aux étalons du système métrique pour les surfaces, les contenances et les poids, sont venues, depuis un siècle, s'ajouter des bases nouvelles pour compter la vitesse, la force et la lumière. L'étalon lumineux, aujourd'hui consacré, est dû à M. Violle, l'éminent physicien : c'est la lumière émise par un centimètre carré de platine incandescent, au moment de sa solidification. Cette clarté est égale à celle de deux lampes carcel — exactement 2 carcels 06 — ou de vingt bougies ordinaires de stéarine. Le nouvel étalon ne dérange donc pas l'habitude où nous sommes de calculer en bougies; mais il a l'avantage de substituer à la carcel et à la bougie commerciales, dont l'éclat variable dépend de plusieurs causes — pour les lampes, qualité des mèches et pureté de l'huile; pour les bougies, densité de la stéarine et nature de la composition, s'il s'agit d'une bougie de *paraffine* ou de *spermaceti*, sortant, la première des entrailles de la terre, mêlée au pétrole, la seconde du sein des mers, extraite de la cervelle du cachalot; — à cette bougie commerciale, il substitue une bougie *mathématique*, puisqu'elle est le 20e d'un étalon de laboratoire, toujours semblable à lui-même.

Si nous évaluons ainsi en bougies la lumière artificielle de Paris, comme l'on évalue en chevaux-vapeurs la puissance des machines, nous voyons que le luminaire annuel de cette ville, représenté par le gaz, le pétrole, l'électricité, l'huile et la bougie, atteint le total de *35 milliards 205 millions de bougies-heure*, ce qui signifie que l'éclairage annuel de la capitale, tant public que privé, correspond à une bougie qui brûlerait pendant 35 milliards d'heures — 4 millions d'années — ou à 35 milliards de bougies brûlant pendant une heure. C'est environ 36 bougies-heure par habitant et par jour.

Jetons un regard en arrière; nous apprécierons mieux l'étendue

du progrès réalisé : il y a vingt ans (1877) l'éclairage parisien ne consistait qu'en 13 milliards de bougies-heure ; il n'équivalait pas, en 1855, à plus de 442 millions de bougies. On peut estimer, comme il augmente sans cesse, que, depuis le milieu de ce siècle jusqu'en 1900, il aura *centuplé*. Et si la même statistique, facile à faire pour Paris, où les quantités de lumière consommées sont exactement connues par les comptes de l'octroi et des compagnies de gaz et d'électricité, pouvait être entreprise pour l'ensemble du territoire français, je suis persuadé que les résultats n'en seraient pas moins surprenans.

De ces 35 milliards de « bougies-heure », les bougies stéariques brûlées à Paris ne constituent que 331 millions ; mais s'ils forment moins du centième du pouvoir éclairant, les 360 000 quintaux de stéarine absorbent une proportion quinze fois plus forte de la dépense d'éclairage. C'est qu'en prenant pour base le prix de 90 centimes, auquel est vendue la livre, ou mieux les 485 grammes de bougie ordinaire, — je ne m'occupe pas des marques spéciales qui profitent de la superstition du public, — les 11 grammes consommés à l'heure coûtent un peu plus de 2 centimes par bougie.

Dix bougies reviennent donc à 20 centimes par heure, tandis que les mêmes dix bougies, fournies par l'huile de colza, coûtent quatre fois moins — 5 centimes — par le pétrole, huit fois moins — 2 centimes et demi — par le gaz, à l'état naturel, 3 centimes et, dans les becs du système Auer, *un demi-centime* environ ; enfin, par l'électricité ces dix bougies se paient de 4 à 1 centime, suivant que le courant est utilisé dans des lampes à incandescence ou dans des lampes à arc. Il est ainsi, dans la même ville, des sources de lumière dont les unes sont dix, vingt et jusqu'à *quarante fois moins onéreuses* que les autres.

Au-dessus de la bougie, dans l'échelle lumineuse, se place l'huile de colza : les 4 millions de kilogrammes qu'absorbent les lampes parisiennes représentent 994 millions de bougies-heure. Montons plus haut : voici l'électricité dont la consommation égale 1 740 millions de ces bougies ; c'est peu de chose encore auprès des 7 milliards de bougies que donnent les 25 millions de kilogrammes du pétrole. Le gaz enfin avec les 270 millions de mètres cubes, que les sept usines de la compagnie envoient chaque année dans les 77 000 lanternes publiques et dans les 2 millions de becs privés, fournit un contingent de 25 milliards de bougies-heure, plus des deux tiers de l'éclairage général.

Les réverbères de modèles variés, répartis dans les rues et les promenades, ne prélèvent pour leur part qu'un sixième — 46 mil-

lions de mètres, — du gaz consommé à l'intérieur des fortifications. Le reste n'est cependant pas affecté à produire seulement de la lumière. Il existe nombre de fourneaux, de cheminées, de petits moteurs alimentés par le gaz. En supposant consacré à ces divers usages le gaz brûlé pendant « l'émission de jour », c'est-à-dire depuis l'extinction matinale des voies publiques jusqu'à l'heure de leur allumage, gaz dont la quantité forme près du tiers de la fabrication, les deux tiers restans, employés à l'éclairage, donnent encore un chiffre de bougies supérieur à celui que j'ai indiqué pour l'ensemble. Le calcul en effet est établi sur une dépense de 105 litres de gaz pour dix bougies-heure; or cette dépense, exacte dans les becs ordinaires, est cinq fois moins forte ou, pour mieux dire, l'intensité lumineuse est cinq fois plus grande dans les becs du genre Auer. Il n'est pas possible de connaître le chiffre de ces manchons incandescens, actuellement en service chez les particuliers; mais on peut affirmer que le supplément de clarté ainsi obtenu dépasse de beaucoup la somme du gaz affecté à d'autres destinations que la lumière.

III

Ce gaz de houille, que l'on croyait il y a quelques années si gravement atteint par les progrès électriques et menacé d'une chute prochaine, avait eu grand'peine en son temps à se faire accepter par le public. Deux phrases, à quatre-vingts ans de distance l'une de l'autre, peignent les difficultés qu'il eut à vaincre, autrefois, pour conquérir sa place, aujourd'hui, pour ne pas la perdre : deux phrases, dont la première condamne le gaz parce qu'il est trop jeune et la seconde parce qu'il est trop vieux. Et le plus piquant est que ces deux phrases n'en font qu'une; elles sont identiques : « *No gas used here!* » — « On n'emploie pas de gaz ici. » — Voilà ce que l'on lisait à Londres, en 1810, imprimé en gros caractères sur l'affiche d'un théâtre dont le propriétaire croyait, par cet avis, attirer plus de monde en rassurant les gens timides, partisans des quinquets, qui craignaient les explosions ou les asphyxies que la nouvelle lumière passait pour occasionner. Et voilà ce qu'on pouvait lire encore, en 1890, dans la capitale de l'Angleterre, sur une réclame qui recommandait aux voyageurs les avantages du *Savoy-Hotel*, exclusivement éclairé à l'électricité.

Depuis la découverte du gaz de bois, accomplie au début du siècle par l'ingénieur français Philippe Lebon, dont la vie, abreuvée d'amertumes, se termina par une mort tragique, une nuit de décembre, dans les Champs-Élysées déserts; depuis que la veuve

de cet inventeur, à qui le gouvernement avait donné une pension de 1200 francs, usait ses dernières ressources à confectionner les *thermolampes*; depuis l'emploi, par l'Anglais W. Mardoch, du charbon de terre distillé pour la production de l'éclairage, jusqu'à l'heure actuelle où 1100 villes françaises, englobant le tiers de la population, usent annuellement 700 millions de mètres cubes de gaz, les progrès de la fabrication ont marché de pair avec ceux de la consommation. On est parvenu à extraire « l'esprit de houille », aussi complètement et aux moindres frais possibles.

Avant de traverser la Seine, au pont d'Asnières, le chemin de fer de Versailles longe l'usine la plus importante de la compagnie du gaz, celle de Clichy, qui fournit le tiers de la production parisienne, jusqu'à 450 000 mètres cubes en vingt-quatre heures, dans la saison des longues nuits. Les besoins de lumière artificielle varient fort, on le conçoit, suivant les mois et, dans chaque mois, suivant la pureté du ciel. Un temps continuellement clair à l'automne est une perte sèche pour les actionnaires du gaz : il retarde l'allumage de 20 ou 30 minutes chaque jour. Au contraire tout ce qui porte le public à se coucher tard est favorable aux recettes de la compagnie. C'est dans la veillée de Noël ou du jour de l'an que se place le maximum de dépense : environ 1 800 000 mètres cubes.

Un point important pour l'industrie gazière est le choix de la houille : tous les charbons ne sont pas propres à faire du gaz. Des exploitations minières très vastes n'en contiennent aucun que l'on puisse avantageusement employer à cette fin; Anzin, depuis quinze ans, n'en possède plus. Le « charbon à gaz » idéal devrait être doué d'un grand pouvoir éclairant et laisser, après distillation, de bon coke pour le chauffage. Il faut ici tirer deux moutures du même sac; le prix de revient du gaz dépendant, pour une grosse part, du bénéfice que procure la vente des produits accessoires. On concevra l'importance de ces « sous-produits », par ce détail que 3 kilos 300 grammes de houille, dont le prix est d'environ 7 centimes, rendent un mètre cube de gaz épuré, après l'extraction duquel le coke, le goudron et les eaux ammoniacales représentent encore une valeur de 6 centimes 40, presque égale à celle de la houille avant d'être dépouillée de son gaz.

Comme il n'existe pas de charbon réunissant toutes les qualités souhaitables, la compagnie, qui en distille annuellement un million de tonnes pour obtenir les 310 millions de mètres cubes de gaz qu'elle distribue à Paris et à la banlieue, mélange les sortes grasses, précieuses pour le coke, qu'elle tire du Pas-de-Calais, avec le *cannel-coal*, inconnu en France, qu'elle achète

fort cher dans le nord de l'Angleterre et en Écosse, afin d'améliorer la qualité lumineuse de l'ensemble. Ce coupage est indispensable, pour obéir aux prescriptions qui imposent au mètre cube de gaz un minimum de *pouvoir éclairant;* trois vérifications sont faites chaque soir, à une demi-heure d'intervalle, par les ingénieurs du service municipal, pour constater à ce point de vue la stricte exécution du cahier des charges. Le gaz parisien possède un éclat supérieur de 6 pour 100 à celui de Berlin et inférieur de 5 pour 100 à celui de Londres, favorisé par la proximité des mines de *cannel-coal*.

Les frais de transport jouent un assez grand rôle pour que la compagnie ait avantage à s'approvisionner dans le bassin de l'Artois, plutôt que dans celui de la Loire, dont les charbons, pourtant supérieurs, sont plus éloignés de la capitale. A Clichy, les bateaux se rangent le long des berges de la Seine, où la grue, actionnée par un moteur à gaz, élève leur contenu jusqu'à un viaduc de 25 mètres de haut, et le vide dans des wagonnets, qu'une locomotive emporte vers les *cornues*. On appelle ainsi les compartimens, étroits et longs, des fours en brique réfractaire — 3 mètres sur 60 centimètres — où le charbon va cuire comme la pâte dans le four du boulanger. Au lieu de la pelle plate du mitron, le gazier, pour l'enfournage, se sert de la *cuiller*. Cette *cuiller* est un demi-cylindre en tôle, à peu près de même dimension que la cornue: trois hommes, après l'avoir remplie, l'enfilent dans le four où ils la versent, en tournant la poignée du manche resté en dehors. Après quoi, ils retirent cette pelle monstre, qu'ils rempliront à nouveau pour donner sa ration à un autre four, après avoir hermétiquement clos la porte du précédent. Ces chargeurs, dont la besogne, assez pénible, exige d'ailleurs plus de force que d'intelligence, sont des privilégiés parmi les 1 500 ouvriers de l'usine, où les moins rémunérés ont un salaire de 5 francs. Ceux-ci, payés à raison de 3 fr. 30 centimes pour 1 000 kilos de charbon, gagnent à peu près 12 francs par jour.

La distillation dure trois heures: elle en durait huit autrefois et la quantité de gaz obtenu était moindre d'un cinquième. Pour activer le travail, on a poussé la température des cornues de 900 à 1 200 degrés. Au lieu de les chauffer directement par le coke, on se sert du coke pour produire un gaz comburant, l'oxyde de carbone, qui possède un plus grand pouvoir calorifique.

Les nouveaux fours sont construits avec une extrême ingéniosité: l'oxyde de carbone, pour brûler, a besoin d'air et, autant que possible, pour ne rien perdre de sa propre chaleur, d'air chaud. L'air est donc chauffé; il est porté à 300 degrés centi-

grades, sans dépense, en traversant seulement une chambre dont les parois de brique ont été amenées au rouge, puis au blanc, par le passage des fumées du coke.

Aussitôt qu'il se dégage de la houille, le gaz d'éclairage doit être évacué hors des cornues. S'il demeurait dans cette atmosphère de 1 200 degrés où il prend naissance, il perdrait sa puissance lumineuse, parce que les myriades d'atomes de benzine, toluène, amylène ou autres carbures, répandus dans sa masse, que nous ne verrons pas, mais qui *seuls* nous éclaireront, brûleraient ici sans profit pour personne. On sollicite donc le gaz à venir dans les *condensateurs;* on l'y contraint doucement par des pompes aspirantes — les *extracteurs* — qui agissent depuis la cornue jusqu'au *jeu d'orgue*. Ce dernier n'est autre chose qu'une rangée de minces tuyaux, qui se dressent en plein air à quelque distance des ateliers de distillation, sur la route que devra parcourir le gaz avant d'arriver aux *épurateurs*. A sa sortie des fours, ce gaz, dont chaque mètre cube est chargé de 175 grammes de goudron et mêlé à 23 centilitres d'eau ammoniacale, dépose, dans les premiers conduits où on le promène, la plus grande part de ces matières qui vont s'accumuler en des citernes souterraines. Il contient encore d'autres impuretés, comme la naphtaline, dont le débarrasse un refroidissement successif. On doit prendre garde, pour ne pas arracher le bon grain avec l'ivraie, de graduer la température de telle sorte qu'avec les mauvais élémens du gaz ne disparaissent pas les bons, les carbures qui donneront la clarté.

Les *jeux d'orgues*, ces tuyaux que le gaz doit parcourir un à un, montant et redescendant six fois de suite, continuent d'éliminer les corps étrangers. Il ne reste plus qu'à purger, par un laminage rapide et silencieux, de ses dernières molécules de goudron, le gaz rafraîchi par l'air en hiver, par l'eau glacée en été; à le filtrer enfin dans une série de cuves, les unes pleines de sciure de bois humide, les autres remplies d'oxyde de fer, d'où il sort plus pur, dépouillé au passage des dernières traces d'acides nuisibles, digne de pénétrer dans le gazomètre, après avoir fait tourner un compteur géant. Là cette âme du charbon se reposera quelques heures, puis prendra le chemin de Paris, où elle sortira de son étui pour briller une seconde et rentrer dans le néant, abandonnant à l'atmosphère quelque vestige de gaz inerte et impropre à l'éclairage, que la nature utilisera un jour.

Les compteurs de Clichy sont au nombre de dix, ayant quatre mètres de long et autant de hauteur; chacun suffit à alimenter 35 000 becs. La fabrication, marchant jour et nuit, est constante, nullement en rapport avec la consommation presque nulle à cer-

taines heures, très active à d'autres. Les gazomètres servent à rétablir l'équilibre. Ces réservoirs consistent en une vaste calotte de tôle, plongeant dans un bassin plein d'eau. Ils sont élastiques; à mesure que le gaz s'y introduit, par ces longs bras noirs qui les entourent et dominent les murs de l'usine, la cloche, dont le poids est exactement calculé pour n'opposer aucune résistance, se soulève et les tuyaux articulés la suivent dans son ascension. Lorsque le Parisien allume ses becs et que les récipiens se vident plus vite qu'ils ne s'emplissent, la cloche, par son propre poids, s'abaisse et s'enfonce plus profondément dans son bain. Grâce à cette mobilité, le gaz se fait à lui-même sa place et n'a jamais plus de place qu'il ne faut. S'il était trop au large dans sa cage, l'air entrerait, se mêlerait à lui et provoquerait des explosions. Quoique les gazomètres soient au nombre de 62 dans les sept usines, ces singuliers amphibies dont les plus gros pèsent 750 tonnes, ont 56 mètres de diamètre et nagent dans des cuvettes de 30 millions de litres d'eau, ne contiennent pas, à eux tous, la consommation d'une journée d'hiver.

Il n'existe donc pas de provision de gaz tout fait; mais la compagnie possède une quantité de charbon suffisante pour alimenter ses cornues pendant plusieurs semaines. La période de l'émission intense du gaz est celle qui précède le dîner, de cinq heures et demie à huit heures du soir, aux mois de court soleil. A partir de ce moment, la sortie se ralentit; les cuisines s'éteignent, les magasins ferment aussi, plus tôt qu'autrefois. C'est un progrès pour la classe des employés de commerce, qui voit augmenter la durée de son loisir.

La compagnie a trouvé par ailleurs d'amples dédommagemens; la matière éclairable est en effet susceptible de beaucoup d'extension. Sur les 83 000 maisons de Paris, 31 000 seulement sont jusqu'ici pourvues de gaz. Depuis trois ans, sans allonger beaucoup les canalisations sous les voies publiques, qui mesurent 2 500 kilomètres, M. Godot, le très habile directeur du gaz, a su augmenter d'*un quart* le nombre de ses abonnés, dont l'effectif est aujourd'hui de 319 000. Ces nouveaux venus, pris isolément, ne sont pas de gros cliens; mais, par leur masse, ils remplaceront aisément l'élite des consommateurs opulens que l'électricité a conquis.

Pour placer avec plus de succès sa marchandise, l'administration du gaz avait, depuis longtemps, l'habitude d'installer à ses frais des « conduites montantes » dans les escaliers des maisons de location. Elle payait une prime de 50 francs aux appareilleurs, pour le recrutement de tout abonné nouveau et faisait aux particuliers, qui s'adressaient directement à elle, la remise en argent

des 100 premiers mètres cubes brûlés. Enfin elle prêtait gratuitement à tous ceux qui les lui demandaient — ils sont aujourd'hui 214 000 — des fourneaux et des grillades à gaz.

Aiguillonnée par la concurrence, la compagnie s'est sagement avisée que les Parisiens, en sus du prix principal de 0 fr. 30 c. le mètre cube, avaient à payer des frais accessoires passablement onéreux. C'est ainsi qu'un robinet et un branchement — ce dernier consistant en un conduit de deux mètres de plomb, à 3 francs le mètre — sont comptés 1 fr. 50 c. par mois, tant pour *location* que pour *entretien*. La compagnie trouvait moyen par cette taxe de rentrer dans ses débours originels; le public, qui comparait l'intérêt annuel de 18 francs au capital d'une vingtaine de francs que pouvaient valoir un méchant bout de tuyau et un robinet de cuivre, estimait le taux abusif; joignez à cela les frais de location d'un compteur, chez ceux qui n'ont pas fait achat de cet instrument, il se trouvait que les petits consommateurs, brûlant moins de 30 mètres cubes par mois, arrivaient à payer leur gaz 0 fr. 40 c. et plus, au lieu de 0 fr. 30. Ç'a été une mesure à la fois philanthropique et intelligente que d'exonérer de tous ces frais accessoires les locataires des appartemens inférieurs à 500 francs par an, et cette initiative a été largement récompensée.

Le prix actuel du gaz est d'ailleurs, à Paris, tout à fait factice. Il se compose surtout d'impôts et de charges financières, dont la brève échéance de sa concession grève la compagnie exploitante. Pour *fabriquer* et *distribuer* le gaz, il n'en coûte pas plus — déduction faite de la vente du coke et autres « sous-produits » — de 9 centimes par mètre cube. Mais à ces chiffres s'ajoutent 7 centimes et demi de redevances à l'État et à la ville, sous forme de contributions fixes, de fournitures à moitié prix et de part dans les bénéfices, 7 centimes pour remboursement du capital social et des obligations qui doivent être amorties au 31 décembre 1905. Il reste aux actionnaires 6 centimes et demi qui, rapprochés de la valeur *primitive* des titres, constituent pour chacun d'eux un intérêt de 25 pour 100. Quelque chagrin que puissent éprouver nombre de personnes à voir ainsi des capitalistes largement récompensés, il faut en prendre son parti : il est presque impossible d'éviter que, de temps en temps, certaines affaires ne soient profitables. Le jour où les pouvoirs publics seraient parvenus, par une stratégie admirable, à supprimer toutes chances de gain pour qui passerait avec eux un contrat, il ne s'offrirait plus personne pour traiter et, réduits à opérer eux-mêmes, l'État ou les municipalités feraient bien vite l'expérience des dangers et des déboires de l'industrie.

Le 1er janvier 1906, lorsque la concession en cours aura expiré, la ville de Paris et la compagnie du gaz se trouveront vis-à-vis l'une de l'autre comme deux individus qui posséderaient un couteau indivis; au premier le manche, au second la lame. Le matériel souterrain deviendra propriété communale, les usines demeureront aux exploitans jusqu'à ce qu'ils aient été remboursés de la moitié de leur valeur, évaluée en totalité à 300 millions. Si l'administration municipale renonce à cette époque à une partie des sommes qu'elle perçoit aujourd'hui, elle se trouvera en mesure de fournir le gaz aux particuliers à la moitié de son prix actuel.

IV

Quel sera d'ailleurs, dans dix ans, l'éclairage de la France? Avec les découvertes successives auxquelles nous assistons, il devient difficile de le prévoir. Malgré les perfectionnemens dont il a été l'objet et qui ont diminué de moitié les fuites souterraines, réduit les frais de fabrication, utilisé jusqu'aux déchets des déchets, le gaz a traversé récemment une période critique. Ses jours, ou mieux ses nuits, semblaient comptés; et l'on devait convenir en effet qu'une lumière du prix de 3 cent. 15 pour dix bougies-heure, comme est celle du gaz ordinaire dans la consommation privée, résisterait mal au bon marché du pétrole ou au confort élégant de l'électricité.

Une première innovation vint, en 1886, au secours de la compagnie du gaz : ce furent les becs « à récupération », ainsi nommés parce qu'ils retrouvaient en lumière une partie de leur chaleur, jusqu'alors inutile. On savait depuis longtemps que l'intensité de la flamme augmente avec la température de l'atmosphère dans laquelle elle brûle. De là l'idée de chauffer cette atmosphère par la combustion même du gaz. A la suite de plusieurs essais infructueux, on parvint à construire des appareils dans lesquels l'air ne pénètre et n'arrive au bec, enfermé dans une coupe de verre, qu'après avoir fait antichambre et longé d'étroits corridors de métal, où il est porté à 500 et 600 degrés de chaleur. Ce métal, qui remplit ainsi l'office de calorifère, est chauffé lui-même, gratis, jusqu'à 900 degrés centigrades, par la flamme du gaz au-dessus de laquelle il est placé. Grâce aux becs « à récupération », de noms et de systèmes divers, fonctionnant en plusieurs grandes artères de la capitale, — Paris en compte environ 3000, — l'économie réalisée est de près de moitié sur les becs ordinaires. Mais si l'on obtient une lumière double pour le même prix, il n'est pas aussi vrai de dire que l'on ait pour moins d'ar-

gent la même lumière; le procédé n'est pratique que pour les becs d'un gros débit et ne réalise son maximum d'économie qu'avec une consommation de 1 000 litres à l'heure. Applicable aux réverbères et aux grands espaces, cette découverte n'offrait donc aucun avantage aux logis privés.

Ce fut alors qu'apparut l'éclairage par incandescence, dont les becs Auer offrent le type le plus connu. Au lieu d'employer le gaz *à éclairer*, on l'empêche, au contraire, en le mélangeant avec trois fois son volume d'air, de produire de la lumière; l'on en tire exclusivement *de la chaleur*, comme dans un fourneau, pour porter au blanc un corps qui devient aussitôt lumineux. Le difficile a été le choix de ce corps, qu'il fallait inoxydable et indécomposable par le feu. Une matière nouvelle, le *thorium*, offrit les qualités nécessaires. On ne le trouva tout d'abord que dans une seule mine, en Autriche. Aussi ce sable, sans valeur jusque-là, monta-t-il rapidement à des prix inouïs. Il fut vendu jusqu'à 10 000 francs le kilogramme. C'est que la compagnie Auer s'était engagée, par contrat, à acheter, au prix de 1 200 francs le kilo, l'ensemble des quantités extraites dont le monopole lui était d'ailleurs réservé. De nouvelles mines ont été ouvertes depuis quelques années; le thorium est descendu dans le commerce à 300 francs, et, comme il n'entre pas pour plus de 0 fr. 70 de ce métal dans le manchon qui constitue l'élément de l'incandescence, les concurrens se sont multipliés. Le bec Auer ou ses imitations, qui n'en diffèrent que par leur prix, ont fait une révolution dans l'éclairage. Ils ont réduit *au cinquième de ce qu'elle coûtait auparavant* la lumière du gaz : les dix bougies-heure se contentent de 20 litres au lieu de 105; la dépense, au lieu de 3 centimes, n'est plus que de 6 millimes.

Ces manchons, semblables à un bonnet de tulle blanc, dont le bec est coiffé, ont commencé par être de petites manches de coton où le bras d'un enfant passerait, quatre fois plus longs et plus larges qu'ils ne deviennent ensuite. Trempée, après des lavages énergiques, dans une dissolution d'eau et de thorium, cette manchette est séchée au feu, ficelée à l'un des bouts et dressée sur un moule qui lui donne la forme conique. Après quoi, il ne reste qu'à la *brûler*, en exposant le manchon pendant quelques minutes à une flamme très chaude. Tandis que le coton se consume, l'étoffe se raccourcit, se resserre, et se rétrécissant peu à peu, change en même temps de nature : de végétale elle devient minérale. L'opération terminée, ce que nous voyons n'est plus qu'une toile métallique, si frêle qu'une chiquenaude la réduirait en poussière. Par sa fragilité, ce tissu artificiel, auquel les fils du

coton ont servi de carcasse et de support, fait penser à l'aile du papillon, mais d'un papillon qui ne se brûlerait pas à la chandelle; incombustible au contraire, il se plaît dans le feu qu'il transforme en lumière, et en lumière d'autant plus vive, plus blanche et plus belle que la chaleur est plus intense.

La clarté d'un bec Auer, en effet, n'est pas jusqu'ici divisible. Il fournit 40 bougies pour 85 litres de gaz, mais si l'on prétendait le partager en 4 becs qui ne consommeraient que 21 litres, chacune de ces flammes isolées ne chaufferait pas assez son manchon pour procurer un éclat équivalent au quart de celui du type normal. Le progrès a donc ici réalisé une augmentation de luminaire plus encore qu'une diminution de dépense. L'abonné du gaz y a gagné beaucoup, la compagnie y a peu perdu. Qu'est-ce, au fait, que dix bougies, sinon l'éclairage dont les pauvres ne se contenteront pas demain? C'était l'intensité de ces lanternes de la Révolution, bonnes tout au plus à pendre des aristocrates, dont M. de Sartines, le lieutenant de police, disait avec admiration, lorsqu'on les inaugura sous Louis XV, « qu'il n'était pas possible de penser que l'on pût jamais trouver mieux. » En effet, cent ans avant, lorsque M[me] de Maintenon réglait le budget de son frère, elle octroyait généreusement au ménage d'Aubigné 2 bougies par jour, coûtant dix sous, c'est-à-dire 1 fr. 90 de notre monnaie, somme équivalant, avec le bec Auer, à 3000 bougies-heure ou 600 bougies brûlant pendant cinq heures.

Mais si le principe de l'incandescence ne supporte pas un fractionnement, d'ailleurs inutile, il se prête à une multiplication dont nous verrons bientôt les heureux effets; en augmentant encore la dose d'air mélangé au gaz, on parvient à accroître sa puissance calorique, et, par suite, à doubler l'intensité d'éclat du manchon. Que cet air soit projeté dans le bec par une ventilation mécanique, suivant le procédé Denayrouse, ou qu'il soit insufflé sous forme d'air comprimé, produit par une société spéciale, la mise en œuvre prochaine de cette idée aura pour résultat de réduire à 3 millimes chez les particuliers, à un millime et demi dans les réverbères publics, la dépense des dix bougies-heure. Et ces chiffres s'abaisseront encore d'ici quelques années avec la réduction de prix du gaz!

V

Le hasard qui, au cours des dernières années, a si bien perfectionné l'usage des produits de la houille, n'a pas favorisé au même degré l'emploi de cette énergie mystérieuse que l'on ap-

pelle l'électricité. Tandis que la jaune lumière du gaz devenait blanche dans les becs Auer, la blanche lumière électrique devenait jaune dans les lampes Edison. En jaunissant elle plaisait aux femmes, surtout aux femmes entre deux âges, plus près du second que du premier, qui demeurent, comme on dit, « encore bien le soir. » Le soleil, et les lumières crues qui s'en rapprochent, s'harmonisent mal avec les plus jolies peintures sur peau humaine; ils accusent malhonnêtement le plus humble nuage de poudre de riz. Du moment où l'électricité avait le savoir-vivre élémentaire de donner au teint féminin les tons qu'il fallait, elle pouvait être présentée dans le monde ; le beau sexe lui ferait accueil.

Et son suffrage était fort important pour un éclairage de luxe, comme celui des fils d'or magique, enfermés en des poires de verre, dont l'invention remonte à quinze années. Jusqu'alors on ne connaissait qu'une manière d'appliquer l'électricité à la production de la lumière : c'était de la faire jaillir entre deux baguettes de charbon, communiquant, l'une au pôle positif, l'autre au pôle négatif. Découverte en 1808 par Davy, grâce au courant issu d'une pile de Volta, cette éblouissante étincelle fut nommée « arc voltaïque », et les appareils où elle brille aujourd'hui ont conservé le nom de « lampes à arc ». Il a fallu, pour les rendre pratiques, des efforts qui approchent du dernier terme du succès, sans toutefois l'atteindre encore. Voici trente ans à peine que, sur l'affiche des fêtes publiques, figurait orgueilleusement cette mention alléchante : « Lumière électrique! » Déjà l'on obtenait avec économie, au moyen de machines spéciales, le courant d'abord fourni à grands frais par des piles encombrantes. Ces machines, M. Gramme les transforma (1869), et, utilisant les électro-aimans d'Arago et d'Ampère, construisit une merveille de rusticité, de rendement et de précision, le « dynamo », dont la puissance a décuplé de nos jours, sans que son organe essentiel ait varié.

La lumière ainsi produite, restait à trouver un moyen commode de s'en servir. Les deux charbons se consument comme des bougies à mesure qu'ils éclairent et, pour continuer à éclairer, il faut qu'ils conservent leur distance, que leurs extrémités se cherchent, s'approchent et ne se touchent pas. Faute d'un bon régulateur qui maintînt ce tête-à-tête perpétuel, d'où dépend la permanence de l'arc, un ancien officier russe, M. Jablochkoff, tourna la difficulté en accolant les charbons côte à côte dans les « bougies » qui portent son nom. L'effet était excellent, la dépense était trop forte ; l'électricité n'était pas assez « profitante » sous cette forme et la lampe à arc l'emporta définitivement sur le

Jablochkoff, lorsqu'un mécanisme ingénieux eut assuré sa marche. Ce mécanisme toutefois est incommode à dissimuler à cause de son volume, et l'armature compliquée de leviers et de freins, de vis, de taquets et de crémaillères est assez disgracieuse à l'œil.

De plus, la lampe à arc semblait ne convenir qu'aux vastes emplacemens, où sa puissance se développait à l'aise : 330 bougies pour le moins, soit 6 *ampères*, — suivant le vocabulaire nouveau des électriciens qui viennent de créer une langue à leur usage et ont baptisé du nom de savans illustres, Watt, Ampère ou Volta, les mesures de ces forces naguère inconnues. — L'électricité ne put s'introduire à l'intérieur de nos logis exigus que fractionnée dans les lampes *à incandescence*. Edison remarqua qu'un fil fin, par lequel passe un courant trop fort, s'échauffe, rougit, prend un éclat intense, puis se consume, en s'oxydant au contact de l'air. Il en conclut que, si le fil, enfermé dans un vase de verre hermétiquement clos où l'on aurait fait un vide parfait, était ainsi soustrait à l'influence de l'oxygène atmosphérique, il éclairerait toujours et ne brûlerait jamais.

Telle est la théorie fort simple de ces *ampoules* — homonymes modernisées de la fiole de Reims, dont l'huile sainte sacrait les rois — où resplendit un filament de bambou, une fibre quelconque, animée par le passage vivifiant du courant électrique.

Ces lampes si faciles à allumer et à éteindre, si propres et n'exigeant aucun entretien, ne donnant ni chaleur ni fumée et se plaçant partout, incrustées au plafond, dissimulées derrière une boiserie ou accrochées à quelque motif architectural ; d'une plasticité, d'une bonne volonté inépuisable, irradiant ici le sein d'un bloc de cristal, d'une grappe de raisins jetés sur une glace en forme d'appliques, rampent et s'allongent plus loin en guirlandes, au sommet d'une porte, illuminent ailleurs un feuillage de bronze doré, se cachent sous un pli d'étoffe, derrière un rebord de vitrine, et savent, en faisant tout voir, ne se point montrer elles-mêmes.

Quoi d'étonnant à ce que ces lampes exquises dont les Parisiens, en 1889, ne possédaient pas plus de 20 000, soient aujourd'hui au nombre de 350 000 dans la capitale, et à ce que la consommation d'électricité ait passé en cinq ans, de 150 millions à 1 740 millions de *bougies-heure?* Ce qui est étonnant, au contraire, c'est que le progrès ne soit pas plus rapide, que le gaz continue à être 15 fois et le pétrole 4 fois plus répandu que l'électricité. Cet écart diminuera sans doute ; mais, tant que la lumière électrique demeurera plus coûteuse que celle du pétrole ou du gaz, malgré tous ses mérites, elle ne les remplacera pas. « Pour

agir en habile homme, il faut parler de faire grand *éclairage* avec peu d'argent. »

Les avantages de l'électricité sont tels que, partout où elle s'est installée, elle a immédiatement vu venir à elle la clientèle de luxe, quel que fût le prix du gaz. A Londres, où le gaz coûte trois fois moins cher que chez nous, le chiffre des lampes électriques est, *proportionnellement à la population*, aussi élevé qu'à Paris. Quoiqu'il soit plus économique de manger du cervelas et des pommes de terre frites que les poulardes de Bresse ou les huîtres d'Ostende, la consommation de ces dernières denrées n'est point arrêtée pour cela ; non plus que l'usage des fiacres n'a été supprimé par les omnibus, ni la location des voitures au mois par la concurrence des fiacres. Un petit groupe de citoyens peuvent régler leur dépense selon leur agrément ; mais la foule de la nation doit subordonner son agrément à sa dépense.

Un quart des appareils en marche appartient à des établissemens qui possèdent des moteurs et produisent eux-mêmes leur courant : théâtres, gares de chemins de fer, grands magasins ou hôtels. Si, des abonnés aux six secteurs, entre lesquels est partagée la superficie de la capitale, on retranche les boutiques des quartiers riches, les bureaux des administrations, où l'on regarde moins à l'éclairage parce qu'il rentre dans les « frais généraux », il ne reste qu'un personnel très restreint de cliens « bourgeois ». Par exemple, la plupart ont un chiffre d'ampoules à incandescence supérieur à celui des becs de l'abonné moyen du gaz. Il en est peu qui atteignent le total prestigieux des 5 000 lampes dont le prince Roland Bonaparte a doté son hôtel, le plus éclairé sans doute de Paris. Mais les détenteurs de 200 et 300 lampes ne sont pas rares ; seulement leur consommation journalière n'est nullementen rapport avec les facultés lumineuses dont ils n'usent qu'à intervalles éloignés, au lieu que le petit client de 3 ou 4 lampes s'en sert tous les jours.

C'est à acquérir ces petits cliens que tendent les efforts des directeurs prévoyans et actifs de nos secteurs électriques, tels que M. de Tavernier sur la rive gauche, M. Lalance sur la rive droite. Ils s'appliquent dans ce dessein à suivre les procédés qui ont réussi à la compagnie du gaz, en greffant à leurs frais sur les câbles de distribution les fils des particuliers timides. Ils feraient sagement aussi de réduire au minimum les frais accessoires qui incombent à l'aspirant-abonné, justement effrayé de la note copieuse qu'il devra payer chaque mois, avant d'avoir tourné le bouton d'un seul commutateur.

L'énergie électrique, qui porte à 2 500 degrés de chaleur ces

fibres éclatantes que nous voyons dans les ampoules, se transporte de deux façons. Les câbles qu'elle parcourt peuvent être comparés, les uns à des tuyaux vastes, où l'eau s'écoule assez doucement, les autres à des tuyaux étroits où le liquide est chassé avec une force inouïe. Les uns et les autres ont leurs avantages suivant la distance à laquelle est située l'usine. Les seconds remplacent par une pression — en langage technique une « tension » — énorme ce que les premiers tiennent de leur puissant débit, de leur « intensité ». Ces deux sortes de courans ne sont pas fabriqués de la même façon par les dynamos : les courans faibles sont *continus*, leur pression est toujours la même; les courans violens sont *alternatifs*, la pression cesse 42 fois par seconde et, autant de fois, la lampe s'éteint, *théoriquement*; mais nos yeux ne perçoivent pas ce phénomène ultra-rapide, parce que l'incandescence acquise ne cesse pas. Au public ces divers modes de production importent peu; d'autant que les courans trop vigoureux, qui feraient sauter les lampes et ne pourraient être introduits sans danger dans les habitations, sont transformés et réduits au vingt-septième de leur pression originelle — 110 volts au lieu de 3000 — avant d'être livrés au consommateur.

Quoique la science électrique ait marché à pas de géant dans cette seconde moitié du siècle, quoique ce soit un spectacle assurément émouvant que celui de ces salles de grandeur médiocre, où l'on n'aperçoit que des moteurs tout communs, faisant tourner des rouleaux énigmatiques qui, de rien, tirent la clarté, de nouveaux progrès sont nécessaires encore à cette industrie pour qu'elle arrive à son développement normal. L'enfantement, viable, d'un seul de ces progrès, qu'elle porte en germe dans son sein, suffira pour amener aussitôt des modifications profondes : jusqu'ici l'on ne parvient à retrouver, *en éclairage*, que *un pour cent* de celui sur lequel on aurait le droit de compter. On sait que les autres 99 pour cent se perdent, et comment et à quel moment; mais on ne peut pas les empêcher de se perdre.

D'abord c'est la machine à vapeur, qui gaspille les neuf dixièmes de l'énergie mécanique enfermée dans la houille ; infirmité commune à toutes les machines aujourd'hui en usage. Sur ces 10 pour 100 qui restent, on éprouve encore un déchet d'un dixième, par la transformation en puissance *électrique* de la force *mécanique*, recueillie sur l'arbre du moteur; un second dixième s'évapore dans les canalisations. Des huit dixièmes enfin, qui parviennent jusqu'à la lampe, plus de sept disparaissent en *chaleur* et il ne reste pas un centième utilisé sous forme de *lumière*. Dans les lampes à incandescence, la quantité d'électricité qu'ab-

sorbe la production d'une chaleur inutile, au détriment de la clarté souhaitée, est beaucoup plus grande que dans les lampes à arc. De là vient la différence, signalée plus haut, entre le coût respectif des deux lumières.

Tous les modes d'éclairage imaginés par les pauvres hommes ont d'ailleurs ce vice commun de ne pouvoir éclairer sans chauffer, de laisser dériver en calorique obscur, dont nous n'avons que faire, une portion plus ou moins notable de l'éclat qu'ils nous devraient donner. Une bougie durerait plusieurs centaines d'heures si son énergie était exclusivement employée en lumière. La nature est plus habile; elle a le secret des clartés froides. Il n'est pas de lampe, à cet égard, qui puisse se comparer à l'humble ver luisant, dont le rendement lumineux est de 100 pour 100. Voilà un modèle que les savans d'aujourd'hui, par leurs travaux sur la phosphorescence, s'efforcent de suivre, sans prétendre l'égaler jamais. Que l'on découvre un nouvel appareil, que l'on perfectionne simplement les lampes actuelles, et l'électricité prendra un prodigieux essor. Déjà l'on fabrique des lampes à arc de moindre dimension et d'une intensité peu supérieure à celle du bec Auer. On charge des forces naturelles, comme les chutes d'eau, d'actionner les dynamos partout où la chose est possible. Que la transmission lointaine de ces forces devienne moins onéreuse, ou que les machines à vapeur actuellement usitées soient moins imparfaites, le prix de revient s'abaissera à des chiffres infimes.

Parmi les difficultés présentes que les entreprises d'électricité ont à surmonter, l'une des plus épineuses est l'irrégularité du travail. La durée moyenne de la consommation d'une lampe est de deux heures; par conséquent le matériel n'est utilisé à *pleine charge* que pendant ces deux heures. Pour vendre bon marché, disent les secteurs électriques, il faudrait vendre beaucoup; pour vendre beaucoup, répondent les Parisiens, il faudrait vendre bon marché. C'est aux vendeurs à sortir les premiers de ce cercle vicieux; l'intérêt le leur commande. « L'hectowatt — équivalent à 30 bougies-heure dans les ampoules incandescentes — que nous faisons payer aux particuliers 12 centimes, sans y gagner nous-mêmes grand'chose, me disait le directeur d'une des compagnies électriques, nous pourrions le vendre, avec profit, 4 centimes seulement à la ville pour l'éclairage de telle voie publique, ou le céder même à 2 centimes et au-dessous aux sociétés de tramways qui voudraient s'en servir comme force motrice. »

Ces chiffres sembleront invraisemblables à ceux qui, ayant vu le bilan des sociétés actuellement existantes, y ont constaté que

l'hectowatt distribué leur coûtait plus de 10 centimes. Mais les 10 centimes se décomposent ainsi : 2 à 3 centimes pour la production de l'électricité, 4 centimes pour les frais généraux, 3 centimes pour l'amortissement du capital, dans un délai très court, puisque les concessions expireront toutes avant une douzaine d'années, peu après celle du gaz. La fusion de toutes les compagnies électriques en une seule, et la concentration même de tout l'éclairage dans les mains d'une administration unique, aurait à cette époque de grands avantages : ainsi les usines à gaz ont beaucoup de chaleur perdue, avec laquelle elles pourraient produire de la force à bon marché.

Cette force, les secteurs actuels pourraient la livrer aussi aux 90 000 façonniers de Paris, qui se serviraient avec succès d'une puissance mécanique pour actionner leurs outils; déjà, dans les magasins de nouveautés, toutes les machines à coudre sont mues par l'électricité. Le champ est si vaste, les emplois, en dehors de l'éclairage, sont si variés, que l'on ne peut *aucunement* fixer le coût de l'électricité dans l'avenir, voire dans un avenir très proche, puisque ce coût diminuera des trois quarts, des neuf dixièmes peut-être, suivant l'augmentation du débit, et que les conditions, soit *techniques*, soit *économiques*, de cette industrie si jeune, sont susceptibles d'être révolutionnées d'un instant à l'autre, dans un sens favorable.

Dans le présent, qui seul nous occupe, l'électricité est déconcertée par la concurrence du gaz, ce rival qu'elle croyait vaincre sans peine, et paralysée par les difficultés de sa propre exploitation. Il lui manque, pour régulariser sa marche, un bon réservoir, frère du gazomètre, où emmagasiner l'éclairage pendant que l'abonné s'éclaire peu ou point. Les dynamos ressemblent à des vaches dont le lait se perdrait, faute d'être tiré, et que leurs propriétaires ne pourraient cependant traire qu'en partie, faute de savoir comment vendre leur lait à mesure qu'elles le produisent, ou comment le conserver en attendant les acheteurs. Il existe bien des vases où mettre l'électricité sans emploi immédiat : ce sont les *accumulateurs*, mais ils sont très défectueux, ils fuient. On n'y retrouve, en général, pas plus des deux tiers de la force qu'on leur donne à garder. La plupart des administrations électriques s'en servent, néanmoins, ne fût-ce que pour alimenter la clientèle de minuit à midi, pendant l'arrêt des machines. Mais on conçoit de quelle importance serait la découverte d'un récipient vraiment pratique.

VI

Le gaz et l'électricité sont confinés dans les agglomérations urbaines; rien ne s'oppose pourtant à ce qu'un jour nos descendans voient les tuyaux ou les câbles rayonner des centres populeux jusqu'aux plus minces bourgades, et enchevêtrer leurs réseaux sur toute l'étendue des territoires civilisés. D'autres sources de lumière leur font déjà concurrence; les Américains, dans les districts pétrolifères des États-Unis et quelques villages des Pays-Bas, au nord de la Hollande, s'éclairent gratis avec le « gaz d'eau ». Cet hydrogène carboné, fourni par la nature, arrive à la surface de la terre mélangé avec l'eau de puits artésiens d'une profondeur variable. Il suffit de recueillir le liquide, assez semblable à de l'eau de Seltz, sous une cloche où le gaz se concentre et au sortir de laquelle, séparé de l'eau qui s'est écoulée latéralement, il se laisse guider par une canalisation ordinaire sur les becs qui le consumeront. A Murraysville, en Pensylvanie, un seul puits débite ainsi 300 000 mètres cubes par 24 heures. Ces gaz d'eau sont *pauvres*, mais on leur pardonne volontiers de ne pas avoir, *à volume égal*, autant d'éclat que le gaz de houille, et l'on est quitte pour en brûler davantage, ce qui ne devient jamais ruineux, puisque ce luminaire spontané ne coûte rien.

Les Français, qui n'en possèdent pas, se sont vivement intéressés à la découverte d'un nouveau gaz artificiel, l'*acétylène*, dont on ne peut prédire les destinées, parce qu'il achève son éducation dans les laboratoires, et que ses auteurs, tuteurs ou parrains, mal fixés encore sur ses défauts et ses mérites, ne le prônent qu'avec mesure. M. Berthelot avait, il y a trente ans, trouvé l'acétylène, en combinant directement de l'hydrogène avec du charbon. Ce fut une des belles synthèses du grand chimiste, qui détermina plus tard les propriétés de ce gaz, — il en a de curieuses, celle par exemple de se transformer en alcool, — mais sans chercher à en tirer parti pour l'éclairage.

MM. Moissan et Violle, en se servant, il y a quelques années, de fours électriques dont la température était portée jusqu'à l'élévation invraisemblable de 3 000 degrés, obtinrent, par la simple réaction du charbon sur la chaux, un corps noirâtre, semblable à du coke, le « carbure de calcium ». Plongez un morceau de cette matière dans un flacon plein d'eau, aussitôt elle se décompose; carbure et calcium s'en vont chacun de leur côté, suivant leurs affinités respectives. Le feu les avait unis, l'eau les sépare. Le liquide abandonne son oxygène au calcium, qui forme avec lui de

la chaux, et passe du noir ardoisé au blanc crayeux, pendant que le carbure, se mariant avec l'hydrogène de l'eau, devient l'acétylène. Celui-ci, pour peu qu'on approche une allumette de l'orifice du flacon, brûle avec une flamme superbe. C'est un gaz très *riche;* un mètre cube d'acétylène éclaire quinze fois autant qu'un volume semblable de gaz ordinaire. Une destination naturelle du nouveau luminaire est de s'allier, dans la proportion de 2 ou 3 pour 100, aux produits de la houille pour augmenter leur intensité. Déjà il s'est substitué au gaz portatif pour l'éclairage des wagons de chemins de fer. Nécessitant un emmagasinement moindre, il joue, dans l'approvisionnement de clarté, le rôle du bouillon concentré dans l'alimentation.

Son succès chez les particuliers dépendra surtout de son prix. Suivant que les 500 bougies-heure, auxquelles correspond un kilogramme de carbure de calcium transmué en gaz, coûteront, avec l'acétylène, plus ou moins qu'avec les systèmes actuels, cet éclairage demeurera une curiosité de dilettante ou se répandra au contraire dans le public. Pour chauffer les fours, il faut une force énorme d'électricité, laquelle exige une grosse dépense de charbon lorsque les dynamos sont mus par des machines à vapeur. Le carbure de calcium se vendait, à l'origine, 18 francs le kilo; il vaut maintenant 3 fr. 50 à l'état *absolument pur*, seul convenable aux lampes ingénieuses qui fabriquent elles-mêmes leur gaz à mesure qu'elles l'emploient. Les 10 bougies-heure reviennent alors à 7 centimes, trois fois plus qu'avec le pétrole, onze fois plus qu'avec le bec Auer. Mais si, au lieu de cuisiner son gaz sur sa table, on mélange le carbone à l'eau, dans une sorte de gazomètre communiquant par des tuyaux avec les différentes pièces de l'habitation, on peut se servir de matières moins raffinées, que les pays où les forces électriques sont gratuites, comme la Suisse, offrent pour 0 fr. 25 le kilo. Le carbure de calcium à ce prix fournit les 10 bougies à un demi-centime par heure; dans ces conditions, il remplacerait avec avantage, du moins à la campagne, pour les châteaux et les usines, les luminaires jusqu'ici adoptés. Certains manoirs écossais en furent largement pourvus l'an dernier, au moment de la chasse aux grouses, et leurs hôtes s'en trouvèrent bien. Le chiffre de 0 fr. 25 n'est peut-être pas, du reste, le dernier terme du progrès; le charbon et la chaux qui composent ce produit chimique sont si peu coûteux que, du jour où la fabrication aurait pris quelque essor, l'acétylène arriverait à un bon marché dérisoire.

L'usage de ce gaz économique n'aurait-il aucun inconvénient? Il avait passé pour toxique; des expériences récentes ont dé-

montré qu'il était calomnié. Les fuites, quand il s'en produit, ne flattent pas l'odorat, du moins l'odorat des gens du nord; elles ont un parfum d'ail très prononcé; mais ces émanations sont moins dangereuses que celles du gaz ordinaire. En peut-on dire autant d'un autre péril : celui des explosions? Elles sont, affirment les partisans de l'acétylène, moitié moins à craindre qu'avec le gaz de houille; mais ceci mérite confirmation. Un savant, qui connaît à fond la substance nouvelle, à la création de laquelle il a largement contribué, m'a confié que la présence d'un mètre cube d'acétylène, dans la maison qu'il habite, suffirait pour l'inciter à déménager. La prudence portera donc nos concitoyens à attendre des expériences concluantes.

D'autres tentatives sont faites pour utiliser les manchons incandescens avec le pétrole ou l'alcool. L'alcool fait des ravages si profonds dans les estomacs contemporains, que tout philanthrope le verrait avec plaisir illuminer plutôt, à l'extérieur, ceux qui trop souvent ne « voient trente-six chandelles », suivant le dicton vulgaire, que par son absorption interne. Il ne semble pas, du reste, que le problème soit résolu : l'incandescence par l'alcool n'est pas inoffensive et son éclairage est inconstant : lorsque le niveau baisse, dans le vase où baigne la mèche enflammée, la chaleur décroît et la clarté du manchon tombe de 50 bougies à 10. Ces efforts multiples pour éclairer de tant de façons et avec tant de corps, solides, gazeux ou liquides, témoignent de l'activité des concurrens qui se pressent, se poursuivent et se devancent tour à tour.

Le pétrole continue à tenir la tête, partout où il n'y a ni électricité ni gaz. Il trône soit dans des appareils construits exprès pour lui, soit sur les débris des lampes à huile, veuves de leur mécanisme arraché, au sommet desquelles il installe triomphalement son récipient de verre ou de métal. Cette combinaison, à dire vrai, n'est pas prodigieusement artistique, et l'imagination de nos constructeurs aura sans doute à s'exercer là-dessus. Une forme aplatie est nécessaire au réservoir de pétrole; l'alimentation de la flamme ne s'effectuant que par la capillarité de la mèche, l'ascension de l'huile minérale à travers les fibres du coton ne peut dépasser une certaine hauteur. Avec un vase trop profond, la lampe aurait peu d'éclat et finirait par s'éteindre.

Cet aspect peu gracieux, qu'une disposition nouvelle suffira à pallier et dont la majorité des consommateurs ne souffre guère, n'empêche pas le pétrole de rendre des services partout appréciés. Également en honneur chez les riches et chez les pauvres, il éclaire, dans la capitale, des appartemens de 20 000 francs et

dans le « plat pays », des chaumières de 70 francs de loyer annuel, où la « suspension » de porcelaine blanche, accrochée aux solives du plafond, a remplacé la chandelle et la torche. La consommation du pétrole, dont l'introduction ne remonte guère au delà d'une trentaine d'années, était en 1867 de 18 millions de kilos. Elle atteignait 113 millions en 1883; elle est aujourd'hui de 230 millions de kilos — 65 milliards de bougies-heure — et, n'étaient les droits énormes qui la grèvent, elle aurait pris sans doute un bien autre développement, puisque la quantité moyenne, employée par tête, est, en Belgique, 4 fois, et à Berlin 5 fois plus forte qu'en France. Il est vrai que les Bruxellois paient 15 centimes le litre que les Parisiens paient 50 centimes.

Scandalisés par cette différence, quelques badauds ont voulu en rendre responsables nos raffineurs de pétrole, qu'ils ont accusés de l'accaparer pour le faire enchérir. L'opinion témoignait d'une assez belle ignorance des conditions dans lesquelles l'huile minérale est extraite du sol, voiturée, distillée et finalement offerte au public. Cette marchandise forme, à l'intérieur du globe, une mer souterraine dont l'étendue est si vaste qu'on ne peut prétendre la délimiter. En dehors des États-Unis et de la Russie, qui semblent jusqu'ici plus favorisés, la géographie du pétrole comprend, dans le nouveau continent, le Canada, les Antilles, le Vénézuela et le Pérou; on le trouve en Australie, en Chine, au Japon et dans les îles de la Sonde, en Perse et aux Indes. Les ingénieurs évaluent à 500 000 kilomètres — superficie de la France — la partie du Turkestan dont la richesse en huile est parfaitement avérée. Quoique l'Europe soit, à cet égard, moins bien partagée que l'Asie, la Roumanie et la Galicie sont capables de faire concurrence aux districts pétrolifères de Bakou, la ville sainte des anciens Guèbres, adorateurs du feu.

On n'a donc pas à craindre de voir s'épuiser la réserve de ces liquides bitumineux, qui se rencontrent à tous les étages de la voûte terrestre. Depuis le commencement du siècle jusqu'à 1860, la Russie seule exploitait le pétrole et à bien faible dose. Sa production ne dépassait pas 4 millions de kilos par an. Vers cette époque l'Amérique entre en scène. Le forage du premier puits par le colonel Drake, à Titusville, petit village de Pensylvanie composé de maisons en planches, est demeuré légendaire. Le pétrole date de ce moment son histoire, déjà contée ici même et qui abonde en curieux épisodes. La production des États-Unis était, en 1860, de 200 barils par jour; elle est aujourd'hui de 150 000 barils; celle de la Russie est quotidiennement de 95 000 barils. Les puits de ces deux pays ont un rendement annuel d'une

douzaine de milliards de kilos de pétrole, dont notre petite consommation indigène absorbe seulement le cinquantième.

Cette huile était jadis, au sortir des puits, enfermée dans des barils de chêne qui devaient la conduire à destination. Aux barils on substitua des citernes en bois, de 10000 à 15000 litres de contenance, que l'on fixait sur la plate-forme des wagons de chemin de fer. Celles-ci furent à leur tour remplacées par des cylindres en tôle; et comme ces procédés primitifs ne répondaient plus aux développemens de l'industrie, on construisit peu à peu le réseau de *pipes-lines*. Les tuyaux partent des réservoirs, placés auprès de chaque puits, et vont se réunir à une première station. Le pétrole s'écoule tout seul, lorsque la pente du terrain le permet; sinon des pompes se chargent de le faire marcher. A la station, le diamètre des tuyaux augmente et le liquide continue sa route, tantôt refoulé mécaniquement, plus rarement livré à lui-même. Les deux compagnies qui opèrent ce transport possèdent ensemble 12000 kilomètres de canalisations, qui traversent les champs, suivent les rues des villes, passent au-dessus ou au-dessous des routes.

Et comme certaines lignes ont 170 kilomètres de longueur, on les divise en 3 ou 4 sections, munies chacune d'un réservoir où le liquide arrive poussé par la pompe de la station précédente, et d'où il est puisé, par une pompe nouvelle, qui l'expédie à 45 kilomètres plus loin. Aux ports d'embarquement les tuyaux se vident dans des navires-citernes, divisés en compartimens étanches, où se logent 350000 litres d'huile. A leur arrivée à Rouen, centre principal de la raffinerie française, d'autres pompes reprennent ces pétroles et les véhiculent jusqu'aux usines.

Ces matières encore brutes vont, par une série de distillations et d'épurations dans des chaudières en fonte, se décomposer en produits variés, propres à divers usages commerciaux. On en retire, sous l'action de la chaleur, d'abord 2 pour 100 d'éther et de gazoline, 9 pour 100 d'essence minérale, à l'usage de ces petites lampes à éponge, dont il s'est vendu 500000 par an pendant quelque temps et dont l'économie compense mal les dangers; puis 7 pour 100 de benzine, ou essence plus lourde que la précédente, propre au dégraissage et à la dissolution du caoutchouc. Vient alors le pétrole d'éclairage, dans la proportion de 70 pour 100. Cette huile *lampante* est celle de la consommation ordinaire; certains industriels la raffinent à nouveau et tirent de son « cœur » des produits vendus en bidons spéciaux, sous des noms qui constituent pour eux une marque de fabrique — luciline, oriflamme, saxoléine. — Ces pétroles de luxe, cotés

à un prix plus élevé, et que des demoiselles aux attitudes serpentines recommandent au public sur les affiches de certains fabricans, exigent des frais accessoires de ferblanterie et de réclame assez élevés. Ils ne représentent que le cinquième au plus de la vente des grandes maisons. Outre l'essence et l'huile, on retire aussi du pétrole brut 1 pour 100 de *paraffine*, propre à se transformer en bougie, et 2 pour 100 de coke. Le reste se perd en gaz, déchets ou évaporations quelconques.

Nous n'avons en France aucune usine comparable de bien loin aux sociétés pétrolières des États-Unis, à cette *Standard oil Company*, par exemple, au capital d'un milliard de francs bientôt, dont le directeur, M. Rockenfaller, a débuté dans la vie comme aide-charcutier, et qui raffine aujourd'hui les quatre cinquièmes du pétrole américain. Cette organisation colossale ne peut cependant dominer le marché de l'univers, parce que les huiles russes rivalisent avec elle et que, de l'autre côté de l'Atlantique, les fabricans libres, les *outsiders* comme on les appelle, lui échappent.

A l'intérieur de nos frontières les distillateurs de pétrole, loin d'être investis d'un monopole, sont seulement protégés par un écart de 3 francs par 100 kilos, entre le droit de douane des huiles brutes et celui des raffinées. Cette différence a été jugée suffisante pour leur permettre de travailler et de réaliser des bénéfices. S'ils prétendaient se coaliser pour hausser les prix de vente, les pétroles raffinés au dehors entreraient aussitôt sur notre sol et les ruineraient. Si l'un d'entre eux voulait au contraire abaisser son prix, pour s'emparer de la clientèle de ses confrères, la lutte ainsi organisée aboutirait à la faillite des moins riches et au triomphe de deux ou trois maisons exceptionnellement solides. Aussi les raffineurs français, au nombre d'une vingtaine, se sont-ils entendus pour régler leur production respective sur la demande indigène. Entente précaire à la vérité, souvent dérangée par les ambitions des nouveaux venus, et qui d'ailleurs ne peut majorer sensiblement les cours.

Le pétrole, coté à l'état brut 4 centimes le litre, au sortir des puits américains, se vend 0 fr. 15 sur le libre marché de la Belgique, où il n'existe aucune sorte d'impôts. L'augmentation représente les frais de transport, de raffinage et le gain des différens intermédiaires. Avec la taxe de 0 fr. 10, à l'entrée en France, et de 0 fr. 22 à l'octroi de Paris, il se trouve porté à 0 fr. 48. L'ouvrière parisienne, qui allume sa lampe cinq heures par jour, paie de ce chef 19 francs par an de contribution, les deux tiers du prix de son éclairage total.

Après avoir mesuré le chemin parcouru dans cette marche vers la lumière, je n'aurai pas le cruel pessimisme de rappeler qu'il est des jouissances dont la nouveauté fait tout le charme et dont l'ignorance ne causait nulle privation. Le 1er mai, jour de la fête du roi, sous le règne de Louis-Philippe, on illuminait la rue de Rivoli, et le peuple, pour l'admirer, s'y portait en foule. Or l'illumination consistait à allumer un réverbère sous chaque arcade, ainsi qu'on le fait aujourd'hui chaque soir. Nos devanciers n'ont pas souffert de leur obscurité ; pour que nos successeurs jouissent longtemps de leur lumière, il faudra qu'ils multiplient sans cesse son intensité. Il n'y a pas plus de dix ans, lorsque la compagnie du gaz alluma pour la première fois les becs à récupération que nous voyons dans la rue du Quatre-Septembre, les riverains, inquiets, se mirent aux fenêtres, croyant à un incendie. Les bougies Jablochkoff, auxquelles on reprochait d'abord de « crever les yeux », sont bien dépassées par l'éclat des nouvelles lampes à arc, qui sembleront pâles demain.

Le domaine de l'éclairage artificiel n'est-il pas extensible à l'infini ? Les savans ont calculé que celui dont Paris dispose, est *dix mille fois* moindre que la quantité de lumière solaire, normalement répandue dans la ville. Avant de s'éclairer *a giorno*, comme on dit, il y a donc pas mal à faire. Le malheur serait que certaines lumières futures ne convinssent pas à notre vue ; les oculistes constatent qu'il existe maintenant de nouvelles maladies des yeux, et il ne manque pas de physiciens pour affirmer que notre rétine n'est pas construite de manière à se laisser traverser sans danger par les rayons électriques. Ces rayons eux-mêmes parfois nous échappent ; témoin ceux que l'on vient de découvrir, plus clairvoyans que nos yeux et que nos yeux pourtant ne voient pas. Nous créons des lumières, au regard desquelles nous demeurons aveugles.

A quoi nous servirait-il de trouver la merveilleuse lampe d'Aladin, sans la formule qui permet de l'utiliser ? Ne nous attristons pas trop toutefois ; confions-nous au « Génie de la lampe ». Nos pères les plus ambitieux « demandaient la lune », et jamais personne ne la leur donna. Qu'en eussent-ils fait d'ailleurs ? Nos fils, plus hardis encore, demanderont un jour le soleil et, qui sait ? — il n'est tel, pour réussir, que former de grands souhaits, — on leur en départira quelque morceau peut-être.

Vte G. d'Avenel.

LE ROMAN SUÉDOIS

I

LES ORIGINES

Lorsqu'on pénètre au cœur de la Suède, après avoir franchi ces plaines du Sud qui semblent encore un prolongement de la côte danoise, on se trouve en présence d'une nature tout autre, plus calme, plus discrète, plus intime. C'est une suite de grands lacs et de vastes forêts encadrant de petites vallées verdoyantes. Partout, entre la tache sombre d'un pan de forêt et l'azur d'un coin de lac reflétant le ciel, partout s'ouvrent les mêmes petites vallées, avec parfois de soudaines échappées découvrant à l'horizon une autre forêt et un autre lac bleu. Çà et là, répandus dans la vallée, des points rouges : ce sont les maisons des paysans, semées de loin en loin au bord des lacs ou à la lisière des bois, et entourées de champs cultivés. Rarement vous trouverez sur votre route une agglomération de maisons, villages ou bourgs. Chaque fermier veut être seul au milieu de ses terres, près de la forêt où va paître son bétail. Souvent, en revanche, vous verrez se dresser au centre de la vallée, ou sur une hauteur dominant l'horizon, le clocher blanc d'une église, surmonté d'une croix dorée, et près d'elle, la lourde charpente rouge du beffroi. C'est là que mènent tous les chemins, là est le trait d'union entre toutes ces habitations isolées.

D'autres fois vous apparaîtra, au milieu d'une vallée ou d'une clairière dans le bois, un château seigneurial entouré d'un parc ; un château qui est en même temps une ferme, car la noblesse

de ces contrées est encore essentiellement terrienne. Les seigneurs vivent tout le long de l'année dans leurs domaines, cultivant leurs champs, se maintenant en contact quotidien avec le peuple. Aussi la noblesse suédoise, en dépit des réformes qui l'ont dépouillée de ses privilèges, garde-t-elle l'influence que lui donnent ses traditions, son passé glorieux, son habitude de domination, ses intérêts agricoles. Le château reste aujourd'hui encore le centre d'activité de la contrée. Malgré leur isolement apparent au milieu des bois et des plaines, le château, le presbytère et l'école sont en communication immédiate avec tout le pays. Pour achever de les rapprocher, un réseau téléphonique traverse la campagne en tous sens. L'usage du téléphone est désormais si bien entré dans les habitudes suédoises, qu'il n'y a presque plus de domaines ni de ferme de quelque importance où on ne le trouve installé.

Au milieu de cette nature douce, calme, un peu mélancolique, portant l'homme au rêve et à la contemplation, le climat seul apporte un élément de contraste et de variété. En hiver, ces vallées, ces champs, ces bois et ces lacs se couvrent d'une immense et uniforme couche de neige. Et cet hiver sombre et rude, ce terrible hiver où tous les élémens semblent se liguer contre l'homme, toujours il succède brusquement, presque sans transition, à des étés merveilleux, les plus clairs et les plus doux que l'on puisse rêver. Le printemps et l'automne, dans cette région, n'existent pour ainsi dire pas. Au premier sourire du soleil, la nature s'éveille comme sous le toucher d'une baguette magique; et aux premières bises d'hiver elle se rendort aussitôt, s'ensevelit de nouveau dans son linceul de neige. Et c'est ainsi une succession indéfinie de contrastes dans la nature, imposant à l'homme des alternances régulières d'efforts précipités et de repos forcés.

Quoi d'étonnant après cela si l'homme de ces contrées s'est accoutumé aux contrastes violens; si jamais, en revanche, il n'a pu acquérir la notion des transitions graduées, des nuances subtiles? Ces radieuses journées d'été, avec leurs longs crépuscules qui vont rejoindre l'aurore, toute cette nature brusquement éveillée à la vie, le calme des eaux, la douceur monotone des bois, le silence des vallées, tout cela le porte aux émotions vagues, aux tendres rêveries, à cette mélancolie tranquille que ne manque jamais de faire naître en nous une longue contemplation de la nature. Mais le retour subit des hivers, avec leur rigueur sans merci, lui a donné en outre un profond instinct d'énergie et de résistance; comme si, devant l'hostilité du climat, il se sentait obligé de réagir par un effort vigoureux et comme si même il avait besoin de cet effort pour se distraire et pour oublier.

Ainsi du contraste des élémens est né le contraste dans les idées. La brusque succession de températures extrêmes a donné à la pensée l'habitude et le goût des sentimens extrêmes. Et c'est sans doute à la solennité des manifestations naturelles que la race suédoise est redevable de la gravité, de l'énergie, de la facilité d'enthousiasme qui sont ses traits caractéristiques.

Ces contrastes se reflètent jusque dans la langue que parle ce peuple. Forte, claire, mâle et sonore, la langue suédoise n'a point la souplesse des langues méridionales. Elle ne se prête guère aux finesses des nuances. Riche en images puisées dans la nature, simples et frappantes, elle est pauvre pour l'expression des sentimens compliqués, des transitions graduées. Restée jeune malgré son ancienneté historique, à travers toute ses transformations elle a gardé la fraîcheur, la verdeur, la rudesse primitive. Elle ne connaît pas ces changemens, ces affaiblissemens progressifs de la valeur des mots, qui sont comme les cheveux blancs et les rides des langues trop civilisées. Si peut-être elle a quelque chose d'anguleux et de brusque, elle demeure du moins robuste et franche, et aucune langue ne la vaut pour la peinture des contours tranchés, des états d'âme définis, des idées pleines et des fortes passions

A chaque page, dans l'histoire de la Suède, comme dans sa littérature, vous rencontrerez les mêmes particularités : le brusque désir de l'effort survenant au milieu du rêve le penchant à l'enthousiasme et la promptitude au découragement, le goût des aventures lointaines s'unissant à un profond amour de la patrie. Ce sont là les traits les plus saillans de la mythologie scandinave, avec son mélange de sombres grandeurs et de naïvetés enfantines. Ce sont là encore ceux des *sagas* d'Islande, tantôt si douces et si tendres, tantôt d'une rudesse sauvage. Vous les retrouverez aussi dans l'âme aventureuse de ces anciens guerriers du Nord : les Vikings s'embarquant pour aller conquérir un royaume; ou Varegues allant clouer leurs boucliers jusque sur les portes de Constantinople et défendant ensuite l'Empire de Bysance, comme ils avaient défendu Kief et Novgorod. Enfin ne les retrouvez-vous pas dans les épopées plus récentes des Gustave-Adolphe et des Charles XII, entraînant tout un peuple loin de ses foyers, le poussant à de gigantesques entreprises, hors de toute proportion avec ses moyens réels, et sans aucun espoir d'un profit possible ? Il suffisait, pour provoquer ces immenses efforts, de l'enthousiasme d'une idée ; et bientôt cet enthousiasme s'épuisait, laissant après lui un découragement profond, si profond que de longues années s'écoulaient sans réussir à le vaincre.

Tel que nous le montre son histoire, tel est encore aujourd'hui le peuple suédois. Énergique, d'esprit aventureux, habitué aux brusques efforts, sans cesse il travaille à surmonter sa mélancolie naturelle, ce goût du rêve et de la contemplation que rien n'a pu jamais déraciner en lui. Sa passion pour les entreprises lointaines reste toujours aussi vive : témoin les expéditions au pôle Nord des Nordenskiöld et des Palander; témoin encore le grand nombre de jeunes Suédois qui ont pris du service dans l'État libre du Congo, ou se sont enrôlés dans les dernières explorations de l'Afrique et de l'Amérique du Sud. Volontiers le Suédois s'expatrie en quête d'aventures ou d'une vie nouvelle. Des districts entiers des États-Unis sont peuplés de Suédois, qui ont là-bas leurs églises, leurs écoles, leurs imprimeries nationales. Ils continuent en Amérique, comme ils faisaient en Suède, à fêter les anniversaires de Gustave-Adolphe et de Charles XII, à chanter en chœur leurs hymnes patriotiques; ils continuent à rêver au coin de lac bleu, à la noire forêt de sapins, à la petite maison rouge où ils sont nés. Et dès qu'ils en ont les moyens, ils reviennent visiter ces lieux qui leur restent chers; mais rarement ils s'y fixent: de nouveaux intérêts, un nouveau besoin d'activité les rappellent là-bas.

Le patriotisme est très fort dans cette race, mais il a pour elle un caractère spécial. Les Suédois ne cessent jamais d'adorer le calme des grands lacs, la mélancolie des forêts, la douceur des vallées natales. Leur rêve s'y complaît : si éloignés qu'ils en soient, ils pensent aux moyens d'y retourner un jour. Mais leur activité naturelle, qui, dans leur patrie, à cause des inégalités du climat, était forcément intermittente, peut au dehors s'étendre, se développer librement.

Ainsi, — et pour ne parler que de ce point particulier, — la civilisation européenne n'a point modifié le fond du caractère suédois. Elle a en revanche profondément modifié les mœurs et les coutumes nationales; et c'est là un nouveau contraste qui apparaît au premier coup d'œil dans l'état présent du peuple suédois. Lorsque la Réforme lui arrive d'Allemagne, par exemple, ce peuple ne se contente pas, comme la Prusse ou l'Angleterre, de constituer une église nationale : il pousse l'enthousiasme pour sa foi nouvelle jusqu'à vouloir la propager par les armes dans l'Europe entière. Plus tard, sous Gustave III, lorsque arrivent en Suède les théories des encyclopédistes, ce n'est pas seulement la cour et l'aristocratie, c'est la nation même qui s'en pénètre au point d'en être bientôt saturée. Auparavant déjà, l'introduction des nouvelles doctrines scientifiques avait amené en Suède un

mouvement de recherches ardent et passionné; la botanique, la physique, la chimie, avaient reçu des savans suédois, Linné, Celsius, Berzelius, une impulsion mémorable. Et nous verrons tout à l'heure comment il a suffi aux tendances littéraires contemporaines de parvenir en Suède pour y provoquer aussitôt un enthousiasme plus fougueux et des haines plus vives, pour y être aussi poussées à des conséquences plus extrêmes que dans aucun autre pays.

De tout temps, dans l'histoire de la littérature et de l'art suédois, nous retrouvons le même phénomène: toujours nous voyons l'esprit suédois en quête des nouveautés de l'étranger, et toujours nous voyons ces nouveautés, à peine introduites en Suède, y prendre un caractère extrême et exclusif qu'elles n'ont eu nulle part ailleurs

L'influence du dehors a même été dès le début si caractéristique que l'on a coutume aujourd'hui de désigner les différentes périodes littéraires de la Suède par le nom des littératures étrangères dont elles étaient issues.

C'est ainsi que l'on distingue une époque *anglaise*, inspirée surtout d'Addison, de Pope et de Swift; puis une époque *française*, inaugurée par le mouvement de réforme littéraire de Dalin, et subissant l'influence de Voltaire et des encyclopédistes : c'est l'époque qu'on appelle encore l'époque *gustavienne*, du nom du roi Gustave III. Puis vint le tour d'une époque *allemande*, et la littérature suédoise se mit à imiter Lessing, Klopstock, Schiller et Gœthe.

A cette période succéda une période de réaction nationale. La littérature suédoise tenta de se retrouver elle-même, de prendre un caractère plus personnel, en ressuscitant, soit par la légende, soit par l'histoire, la Suède du passé. Le début de ce mouvement remonte aux environs de 1835, lorsque les poètes Tegnér, Geier, Ling et Stagnelius détournèrent à leur profit la victoire remportée par les romantiques sur le classicisme de l'époque gustavienne, et tentèrent de créer, sous le nom d'*École gothique*, une école de poésie vraiment nationale.

Déjà, avant les *Gothiques*, Thorild avait cherché à secouer la domination de l'esprit encyclopédiste français, devenue excessive sous le règne de Gustave III. L'École des *Phosphoristes*, formée d'après ses théories, avait, avec Hammarskiöld, Atterbom et Dahlgren, continué la lutte contre le parti des *Académiciens*, dont les coryphées étaient le poète de cour Léopold, les lyriques Wallmarck et Valerius, l'évêque Wallin et le poète finlandais Franzén. Mais si les classiques ou *Académiciens* étaient

encore *français*, comme on disait alors, les *Phosphoristes* ou indépendans n'étaient pas loin d'être *allemands*, c'est-à-dire de subir aussi une influence étrangère, celle de la littérature allemande, du romantisme de Schiller greffé sur la philosophie de Schlegel. Ce furent donc vraiment les *Gothiques* qui imprimèrent au mouvement littéraire suédois son caractère national, en substituant aux dieux de l'Olympe, aux héros de l'antiquité, la mythologie scandinave et la légende populaire. Le sentiment national se plaisait à retrouver dans les chants de Geier, dans l'épopée symbolique de Ling, le reflet de ses plus intimes aspirations. Il la retrouvait plus expressément encore dans l'œuvre entière de Tegnér, dans la rêverie mélancolique et les hardiesses aventureuses des Vikings de la *Saga de Frithiof*, dans *Axel*, l'épopée guerrière des compagnons de Charles XII, dans le piétisme, le mysticisme naïfs d'un étrange poème religieux : les *Enfans de la Première Communion*. Et malgré la légère teinte d'archaïsme que leur donnent le changement des temps et le progrès des idées, ces œuvres de Tegnér resteront à jamais les œuvres classiques de la littérature suédoise.

De l'autre côté de la Baltique, dans la patrie de Franzén, la Finlande, séparée désormais politiquement de la Suède, mais unie encore à elle par une entière communauté de langue et de traditions, le poète Runeberg continuait ce mouvement national, lui faisant subir seulement une forte poussée vers le réalisme. Les poèmes patriotiques dédiés à son compatriote Franzén, ses *Dictons de l'enseigne Stal*, devenus classiques sur les deux rives du golfe, chantaient les luttes des Finlandais, lorsqu'ils combattaient encore sous le drapeau suédois, et peignaient des épisodes des campagnes menées en commun contre les Russes. Sa poésie pleine d'un ardent patriotisme, portait avec cela une empreinte de réalité qui contrastait fort avec le pur idéalisme des poèmes de Tegnér.

Aussi n'est-il pas étonnant que l'on fasse aujourd'hui une gloire à Runeberg d'avoir le premier, avec le poète danois Œhlenschlager, introduit le réalisme dans les littératures scandinaves. Il ne faudrait pas cependant se méprendre sur le sens des mots, et celui de réalisme, en littérature, est arrivé à signifier tant de choses qu'il est difficile de l'employer sans parfois dépasser le but. Le réalisme de Runeberg consiste à rejeter de la poésie l'élément purement imaginaire; mais il ne comporte nullement l'absence de spiritualité et de sentiment religieux. Runeberg n'a rien fait que d'admettre dans son œuvre la peinture de la vie directement observée, à la place des faits tout fictifs où s'étaient

bornés les romantiques. Mais pour le reste, il a été simplement le continuateur et le rival des grands poètes *gothiques*, des Tegnér et des Geier.

Inauguré par ces poètes, le mouvement d'émancipation de la littérature suédoise fut ensuite repris par les romanciers. En Suède, comme dans le reste de l'Europe, le roman a longtemps tardé à devenir le genre dominant.

On fait assez volontiers remonter l'histoire du roman suédois jusqu'à Anna-Maria Lenngren, un des écrivains les plus remarquables de l'époque gustavienne, auteur de nombreux petits romans ou contes en vers, à demi didactiques, à demi satiriques. Anna Lenngren a dit d'elle-même qu'elle « avait toujours vécu en solitaire, en visionnaire, sans quitter le coin de sa fenêtre », et qu'elle « s'était bornée à peindre le monde tel qu'elle l'apercevait de là. » Mais cette solitaire était une femme d'une intelligence supérieure ; et le « coin de sa fenêtre » se trouvait être le centre de réunion de tous les écrivains et beaux esprits du temps. Son mari, éditeur de la *Poste de Stockholm*, était un des principaux combattans des luttes littéraires et politiques de cette brillante période. Cette « visionnaire » voyait aussi très clairement les choses de ce monde, notamment les travers de la société de son époque. Elle était sévère surtout pour son sexe, malgré ses idées d'émancipation sociale, et le mariage lui-même lui paraissait avoir besoin de sérieuses réformes.

On peut encore, à la rigueur, classer parmi les romanciers Almquist, dont l'œuvre considérable — nouvelles, contes, drames, études d'histoire, d'esthétique, de philosophie — s'étend sur une période de plus de trente-cinq ans. Par la nature de son talent, l'originalité de ses idées, le radicalisme de ses tendances, Almquist occupe une place à part dans la littérature de son époque. Il y a comme une réminiscence de Rousseau dans la tournure de son esprit, ainsi que dans le fond de sa théorie sociale, qui prêche l'émancipation de l'individu vis-à-vis de la société. C'était un esprit en quelque sorte universel, mais mal équilibré, qui s'est essayé à tout, a semé dans tous les champs des trésors d'idées, et n'a laissé nulle part une empreinte bien nette. Ses nouvelles, ses paysanneries, d'une originalité bizarre et fantasque, mi-allégorie, mi-réalité, offrent comme une vision lointaine de ce que fera Ibsen cinquante ans plus tard.

Lindeberg, qui a aussi débuté comme romancier, s'est fait plutôt connaître par ses œuvres dramatiques et ses écrits politiques. Il fut mis en évidence surtout par les péripéties tragi-comiques d'un procès devenu légendaire. Accusé d'avoir, dans une

de ses diatribes, attaqué la personne du roi Charles XIV (Bernadotte), il se vit, de par les dispositions d'une loi surannée, mais légalement en vigueur, condamné à mort pour crime de *lèse-majesté* et de haute trahison. La flagrante disproportion entre la nature du délit et la sévérité de la peine, causa en Suède une vive émotion, et le roi répondit au sentiment public en commuant la peine de mort en celle de huit mois de prison. Mais Lindeberg ne l'entendait pas ainsi. Il réclama l'application intégrale *des lois en vigueur*, ne voulant rien devoir à la clémence royale. Le ridicule de la situation suffit pour mettre les rieurs de son côté, et parmi ceux-ci le roi lui-même. On dut proclamer une amnistie générale pour tous les crimes politiques, afin de pouvoir faire sortir de prison le condamné embarrassant tout en satisfaisant à la loi. Inutile d'ajouter que la loi ainsi appliquée ne tarda pas à être modifiée.

Mais le roman, tel que nous l'entendons aujourd'hui, n'apparaît véritablement en Suède qu'avec la triade féminine de Fréderica Bremer, d'Émilie Carlén et de Sophie von Knorring.

Émilie Carlén raconte dans ses Mémoires qu'étant allée porter son premier ouvrage à Fréderica Bremer, alors en pleine possession de sa renommée, celle-ci lui demanda si elle avait lu Strauss, et comment elle traitait, dans ses œuvres, l'opposition de la foi et du libre examen. Émilie lui répondit qu'elle n'avait pas remarqué que les marins de la côte, ou les paysans du Smaland, fussent préoccupés de cette opposition, et qu'elle ne parlait dans ses œuvres que de ce qu'elle avait elle-même observé. Cette question et cette réponse résument bien les tendances respectives des deux romancières.

Dans son œuvre, qui est l'épopée de la vie domestique, Fréderica Bremer a mis un mélange très habile de finesse et de grâce, d'enjouement et de sensibilité. Profondément religieuse, mais troublée par ce léger scepticisme qui tourmentait la société de son temps, elle a traduit les inquiétudes de l'âme naïvement croyante devant les doutes qu'éveillaient les vulgarisations de certaines théories scientifiques. Elle répondait par là à un besoin du moment. Ce trouble de l'âme qu'elle prête à ses personnages, ce malaise du doute inconscient demandant à être éclairé et craignant de l'être, tout cela trouvait un écho, en Suède, dans l'esprit d'une classe nombreuse jusque-là indifférente au branle-bas du scepticisme philosophique. Par ce côté le roman de Fréderica Bremer se rapprochait beaucoup du roman anglais et allemand de la même époque; et c'est ce qui explique son grand succès en Allemagne et en Angleterre, où il devint aussi populaire qu'en

Suède même. A ce sentiment religieux si simple et si sincère qu'elle faisait intervenir dans tous les détails de l'existence journalière, Frédérica Bremer joignait d'ailleurs un grand talent descriptif, attrayant par sa simplicité même.

Elle a raconté quelque part que son premier essai littéraire avait été une ballade à la Lune, écrite en français à l'âge de dix ans; son second, une comédie enfantine, composée un an après, une grande comédie que ses frères et sœurs devaient jouer pour la fête de leur père, et dans laquelle, sous des allusions à des événemens domestiques, elle faisait discuter à ses petits personnages des problèmes religieux. C'était déjà là, en germe, l'esprit de ses romans, où la sentimentalité se mêle au bon sens le plus pratique et le goût des problèmes religieux à l'étude consciencieuse du menu détail de la vie quotidienne.

Les romans de la baronne Sophie von Knorring se meuvent dans des sphères plus hautes. Ce sont des « romans du grand monde. » On a même fait le reproche à Sophie von Knorring de s'occuper un peu trop exclusivement de ce monde, de ne choisir pour héros que des comtes et des barons vivant dans les cercles de la haute aristocratie. Et c'est sans doute pour répondre à cette accusation, qu'elle a écrit un roman, *le Paysan*, dont la scène se passe dans un milieu tout démocratique. Ce que l'on pourrait, à plus juste titre, lui reprocher, c'est de n'avoir pas assez pris ses personnages dans la vie réelle, mais de les avoir tous tirés, barons, bourgeois, paysans, du fond de son imagination.

De son temps et dans le monde qui était le sien, on disait de la baronne von Knorring qu'elle ne possédait pas moins de vingt-quatre talens de société. Je ne sais pas si celui d'écrire des romans était compris dans ce nombre. Elle avait près de quarante ans lorsqu'elle s'est mise à écrire, ce qui ne l'a pas empêchée de laisser un grand nombre de romans. Mais son œuvre a toujours un fâcheux caractère de dilettantisme; on croirait entendre les improvisations d'une brillante virtuose mondaine. La littérature a bien été, pour Sophie von Knorring, un vingt-cinquième talent de société. Jamais ses personnages ne vivent de leur vie propre et ne donnent la sensation complète de la vie. Style correct, dialogue spirituel, situations bien amenées, intrigue finement nouée, tout cela est plein d'esprit, de bon goût, mais tout cela manque trop de vérité pour nous émouvoir bien à fond.

Voilà un reproche qu'on ne ferait guère à Émilie Carlén. Elle a vécu de la vie même de ceux dont elle nous conte les aventures, pêcheurs et marins, douaniers de la côte et commerçans des ports de mer, prêtres de campagne et bourgeois de province.

Fille d'un capitaine au long cours retiré sur ses vieux jours dans la petite ville maritime de Strömstad, où il s'était établi comme marchand de comestibles, elle est née au milieu de ce monde, elle a grandi dans cette boutique, où les pêcheurs venaient échanger leur poisson contre les provisions d'hiver, où les patrons des navires, anciens camarades de son père, venaient se pourvoir pour les voyages, où tous ces travailleurs de la mer se donnaient rendez-vous, où battait le cœur de la petite ville, et d'où la vie rayonnait sur la côte et les îles avoisinantes.

Elle était le quatorzième enfant de ses parens, et l'on peut s'imaginer la vie folle et libre que menait cette bande de frères et sœurs dans les bois, sur la plage, en mer. Émilie, quoique la plus jeune, n'était pas la moins entreprenante. A douze ans déjà, elle faisait son premier voyage de marin, enrôlée à bord du *Kulten*, le voilier de son père, sur lequel, deux fois par an, celui-ci parcourait la côte pour visiter les cliens, porter les provisions aux pêcheries lointaines et en rapporter, en échange, les produits de la mer. La jeune fille s'y montra si hardie, si dégourdie, si experte, que ce fut elle qui, en d'autres occasions, prit le commandement du navire et visita les pêcheries à la place de son père. Elle adorait ces voyages. Elle s'était fait des amitiés très vives parmi ces vieux loups de mer, dont elle aimait à se faire raconter les aventures, et aussi parmi les femmes, qu'elle faisait jaser sur les moindres événemens de leur vie domestique. C'est ainsi qu'elle a connu intimement tout ce petit monde, qu'elle l'a étudié sur le vif; et lorsque ensuite elle s'est mise à le décrire, toutes ces figures accouraient à son appel, vivantes, réelles, impérissables.

Plus tard, mariée au médecin de campagne Flygare, elle apprit à connaître les centres agricoles du Småland. Elle recevait les cliens de son mari, lorsqu'il était absent, les faisait patienter jusqu'à son retour; ou bien elle accompagnait son mari dans ses tournées à travers la campagne. C'est ainsi qu'elle a connu la vie des presbytères et des châteaux, lorsque son mari y était appelé par les devoirs de sa profession. Ils y restaient généralement plusieurs jours, et dans ces conditions il était facile de lier vite connaissance, d'entrer dans l'intimité de la famille.

Plus tard encore, devenue veuve, elle vint à Stockholm pour l'éducation de son fils; et, bientôt après, son mariage avec le littérateur Carlén la fit entrer dans les cercles littéraires de la capitale. Elle fut l'âme des réunions qui se tenaient chez son éditeur, l'excellent Thomson, et du cénacle des *Aganippes*, fondé par Dahlgren, et où fraternisait en des agapes hebdomadaires toute la

haute bohème d'alors. Tout ce qui touchait de près ou de loin aux lettres se rassemblait autour de la jeune romancière, dont la renommée grandissait sans cesse, et les coryphées de la littérature du temps, des hommes comme Almquist, Lindegren, Blanche, Crusenstolpe, Ridderstad, von Braun, Kiellman-Göranson, la regardaient comme l'Égérie de leur bande et venaient chez elle faire assaut d'esprit. Elle leur a survécu à tous. On n'a qu'à lire ses *Souvenirs de la vie d'un écrivain*, pour voir toutes ces figures revivre en pleine lumière. Émilie Carlén venait d'atteindre sa quatre-vingt-cinquième année lorsqu'elle mourut, en 1892. Son premier roman avait paru en 1838, son dernier en 1888. Durant ces cinquante ans de vie littéraire, elle a produit plus de quarante romans, sans parler de sa collaboration aux revues et au journal illustré qu'elle dirigea pendant longtemps de concert avec son mari.

Il y a donc toute une génération en Suède qui, à l'heure qu'il est, ne lit probablement plus guère de romans, mais qui a grandi dans l'admiration des romans d'Émilie Carlén. Ces romans ont exercé ainsi une influence considérable sur le mouvement littéraire suédois. Avec eux le roman a fait un pas de plus et un pas décisif vers l'observation directe de la vie. Il n'y a, en effet, presque aucun de ses romans, lesquels sont du reste de valeur très inégale, qui ne soit fondé sur des faits réels. C'est même le cas pour celui d'entre eux dont la donnée semble le plus invraisemblable, *la Rose de Tistelö*. Cette histoire de contrebandiers vivant sur une île de la côte, amenant par leurs signaux perfides le naufrage du navire garde-côte envoyé à leur poursuite, assassinant les officiers qui le commandaient, et, après plusieurs années d'impunité, dénoncés enfin à la justice par le radotage du plus jeune des meurtriers, un enfant devenu idiot à la suite des émotions de cette nuit terrible : tout cela était fondé sur un procès qui s'était déroulé à Strömstad et avait tenu en émoi pendant longtemps la petite ville natale d'Émilie Carlén.

Dans *Jeux d'ombres* et *Un négociant du littoral*, elle rappelle des événemens de famille et fait revivre des types bien connus dans le petit monde de Strömstad et de la côte occidentale de la Suède. L'épisode de *Un an de mariage* reposait sur des événemens arrivés dans un château aristocratique de Småland où l'auteur avait été souvent reçue. D'après nature aussi, *Une nuit à Bullersjö*, qui souleva, au moment de son apparition, des critiques violentes, à cause de la peinture qu'y faisait Emilie Carlén de l'hypocrisie du monde *piétiste*. Après la mort de son premier mari, le docteur Flygare, la jeune veuve avait eu à souffrir d'in-

cidens analogues à ceux qu'elle raconte dans ce livre. Restée sans ressources avec un enfant en bas âge, et entourée seulement d'étrangers, ce furent les difficultés de cette situation qui la poussèrent à écrire et lui apprirent à se servir de sa plume. Mais elle n'oublia jamais les déboires de ces premiers temps de veuvage, coïncidant avec ses débuts dans les lettres. Elle a, du reste, souvent dit de dures vérités à la société de son temps et en a fait des tableaux qui n'étaient pas toujours pour la flatter, quoique toujours sincères, et ne s'attaquant ni à la morale, ni au vrai sentiment religieux.

Avec Wetterberg, Strandberg, Sturzen-Becker, nous entrons dans la période des romanciers publicistes. Le journalisme commence déjà à accaparer le meilleur des forces littéraires. La chronique, les revues, les feuilletons, toutes les besognes de la presse quotidienne absorbent la plus grande part de la production des écrivains en renom, des romanciers tout comme des autres. C'est le moment aussi de l'anonymat littéraire, des noms de guerre mis en vogue par les mœurs du journalisme. Wetterberg n'est connu dans les lettres que comme l'*Oncle Adam;* Strandberg, que comme *Talis qualis*, Sturzen-Becker, que comme *Orvar-Odd*. Sous le nom de *Léa* se cachait une femme de talent qui a aussi beaucoup écrit, Mme Wettergrund. Les romans des écrivains que nous venons de nommer marquèrent dans la littérature de leur époque, qui fut particulièrement riche en écrivains habiles; mais aujourd'hui ces livres, vieux à peine de vingt à trente ans, nous font déjà l'effet de restes d'un autre siècle.

Cette période assez brillante fut suivie d'un moment d'arrêt, d'une suspension de la vie littéraire, à laquelle succéda, il est vrai, une renaissance éclatante de la poésie avec les Rydberg, les Snoïlsky, les Wirsén, qui ressuscitèrent les grandes traditions du passé. Avec eux nous abordons déjà les contemporains.

M. Victor Rydberg traite les problèmes de morale et de religion qui agitent notre époque, et le fait avec une élévation de vues, une profondeur de sentimens remarquables. C'est un statuaire de l'idée. Il la coule dans ses vers comme l'artiste coule en bronze les formes idéales qu'il a rêvées, leur donnant presque toujours une expression définitive. Ses romans sont plutôt des études d'esthétique sur les civilisations anciennes, des monographies sur les grandes phases de la pensée humaine à travers l'évolution des idées et des sentimens. Dans son *Dernier Athénien*, il évoque le monde hellénique vaincu et transformé par le christianisme; il montre dans l'*Écumeur de la Baltique* le christianisme aux prises avec le paganisme scandinave, et, dans l'*Ar-*

murier, la Réforme venant plonger dans de nouvelles luttes la chrétienté du Nord. De ces grandioses contrastes entre des civilisations opposées qui se disputent la suprématie, de ces chocs de mondes dont l'un vient remplacer l'autre qui s'en va, M. Rydberg a su tirer des effets saisissans. Mais, œuvres de poète et de philosophe, ces monumens magnifiques de la prose suédoise n'ont du roman que la forme (1).

Le comte Snoïlsky est le poète des sentimens généreux, des fiers enthousiasmes. De sa poésie se dégage un souffle à la fois patriotique et humanitaire. Dans ses vers si admirablement ciselés, les pensées élevées et nobles étincellent comme des gemmes. Son sentiment profond de la nature, empreint d'un certain sensualisme, et la réalité naturaliste de ses images contrastent avec le caractère spiritualiste de sa pensée. Ce contraste est même un des grands charmes de sa poésie, souvent très originale et toujours très distinguée.

M. C.-D. af Wirsén, lui, est le champion de l'idéalisme. Poète plein d'élégance et de noblesse, critique autorisé, il manie notre langue en digne secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise.

A côté de ces poètes éminens, on peut citer encore, au premier rang des poètes suédois, deux souverains du pays. M. Imbert de Saint-Amand a consacré jadis ici même (2) aux œuvres poétiques de Charles XV une intéressante étude où nous nous contenterons de renvoyer le lecteur. En 1858, l'Académie de Stockholm accordait un second prix à un poème anonyme : *Souvenirs de la marine suédoise*. L'étonnement fut grand lorsque, à l'ouverture publique du pli cacheté qui accompagnait le manuscrit couronné, on s'aperçut que l'auteur était le jeune duc d'Ostrogothie, le deuxième fils du roi Oscar Ier, le roi actuel Oscar II. Le jeune poète d'alors a réalisé depuis, sous le nom d'Oscar-Frédéric, les promesses contenues dans ce premier essai; ses œuvres complètes ont été publiées dans deux éditions différentes.

Parmi ces diverses manifestations de l'activité littéraire, le roman seul semblait, à l'époque dont nous parlons, subir un arrêt complet. Hedberg, Jolin, écrivaient pour le théâtre; Eichorn, Flodman, Gœdecke, Sohlman, Beckström, remplissaient les journaux de brillans articles; mais aucun d'eux ne parvenait

(1) M. Victor Rydberg était encore à Stockholm au mois de septembre dernier. Sa mort a été considérée, dans toute la Suède, comme un sujet de deuil national. C'est dire la place qu'il s'était faite dans la littérature de son pays, la popularité de ses écrits.

(2) Voyez la *Revue* du 15 mai 1864.

à donner une impulsion nouvelle à la littérature d'imagination.

L'idée du *scandinavisme*, d'une union plus intime entre les trois peuples *scandinaves*, après avoir soulevé tant d'enthousiasme et inspiré tant de dithyrambes, avait péri misérablement dans la guerre du Danemark, que la Suède n'avait pas pu aider dans sa lutte héroïque contre la Prusse et l'Autriche. Le mouvement libéral qui avait eu un roi pour instigateur et ses ministres pour chefs avait abouti à la réforme constitutionnelle, qui avait entièrement changé le système représentatif de la Suède, en remplaçant par deux Chambres électives la représentation par états. Les aspirations du libéralisme se trouvaient ainsi momentanément satisfaites, et c'était encore tout un courant d'idées qui s'arrêtait.

Survint alors la guerre franco-allemande, qui occupa tous les esprits. Quand ce fut fini, et que la tension des esprits put se calmer, le rayonnement littéraire de la France et de l'Allemagne resta quelque temps interrompu.

Alors s'élevèrent du côté de la Norvège des voix inattendues. Ibsen, Biörnson, Lie prêchaient une nouvelle doctrine, enseignant qu'il fallait considérer autrement qu'on ne le faisait la vie et les choses de la vie, l'âme et les choses de l'âme. Ces voix trouvèrent en Suède, comme en Danemark, un immense écho. En même temps, les théories de Darwin, de Stuart Mill, de Spencer et de Taine s'infiltraient dans tous les esprits, où les rejoignaient bientôt les doctrines plus négatives encore de Schopenhauer et de Nietzsche. Et chaque œuvre nouvelle d'Ibsen, de Biörnstierne Biörnson, de Jonas Lie, accentuait ces idées, suscitait un redoublement de passion.

Enfin de toute cette effervescence naquit une nouvelle école, avec de nouvelles tendances et des procédés nouveaux. Car, avec l'enthousiasme des néophytes et le penchant pour les extrêmes qu'ils tenaient de leur race, tous ces jeunes auteurs, qui accaparaient maintenant le mouvement littéraire, érigeaient d'emblée leurs théories en doctrines, allaient du positivisme à la négation absolue et à la fureur iconoclaste, et poussaient leur ardeur de réforme sociale jusqu'à vouloir l'anéantissement de toute contrainte morale. Partout et toujours ils opposaient l'individu à la société, la nature à la religion. Il n'y avait pas un principe si consacré qu'ils ne remissent en question.

Avec leurs exagérations et leurs paradoxes, ils ont eu cependant, en fin de compte, un grand mérite : tous ils ont reconnu et toujours affirmé la nécessité de s'attacher strictement à l'observation directe de la vie réelle.

Cela ne veut pas dire que toute idéalité soit absolument exclue de leur œuvre. Au contraire, elle prend, dans ces dernières années, une place de plus en plus considérable, au point qu'on peut désormais parler, sans trop d'invraisemblance, d'un prochain retour de l'idéalisme. En Suède, comme ailleurs, une réaction s'annonce ; réaction dont les instigateurs cherchent encore leur voie, tâtonnent de tous côtés, s'essaient dans tous les genres : études psychologiques, allégories, fantaisies symbolistes ; mais déjà ils ne se contentent plus des faits physiologiques, non plus que du procédé qui ramenait tout aux sens et aux instincts naturels.

Ainsi, sous cette impulsion venue de Norvège, le roman suédois a pris un nouvel essor. Il a ressuscité avec le naturalisme de M. Strindberg, le réalisme matérialiste de M[me] Anne-Charlotte Leffler, de M. Gustave af Geijerstam, la psychologie de M. Oscar Levertin, l'allégorie et le symbolisme de M. Verner von Heidenstam. Ces écrivains de genres si différens se rattachent tous à la jeune école par la tendance sceptique et antichrétienne qui leur est venue de la Norvège : caractère d'autant plus frappant chez eux qu'il se manifeste dans un pays où le peuple est encore très religieux, et conserve beaucoup de la foi simple et rude de ses pères. Mais on l'a dit, et cette vérité se trouve être aussi vraie en Suède qu'ailleurs, il n'y a plus aujourd'hui d'écoles ni de systèmes en littérature, il n'y a que des individualités. Ce sont ces individualités, les représentans les plus originaux de la littérature suédoise contemporaine, que je vais essayer de présenter au lecteur français.

O.-G. DE HEIDENSTAM.

L'ARMÉE DE MÉNÉLIK

I

On connaissait en détail le nombre et la composition des troupes italiennes vaincues à Adoua et dont les débris se sont concentrés en Érythrée, vers Massaouah, mais on savait peu de choses de l'organisation, des effectifs et de l'armement des forces que Ménélik, l'empereur éthiopien, a levées pour repousser l'invasion (1).

(1) On a maintenant sur l'armée abyssine des renseignemens directs, émanant d'hommes dignes de foi et impartiaux. Nous citerons notamment M. Casimir Mondon, publiciste français, rédacteur du journal officiel abyssin, auteur d'une grammaire éthiopienne et qui envoie au *Temps* des correspondances remarquables.

M. Gaston Vanderheym, autre Français, ayant séjourné dans le Choa jusqu'en 1895, et qui a publié des récits du plus haut intérêt.

M. Ilg, ingénieur suisse, jouissant depuis vingt ans de la confiance de Ménélik, et qui, revenu en Europe avec une mission diplomatique, a fourni des notes précieuses.

Deux officiers russes, le capitaine Léontieff, qui a conduit dernièrement une mission abyssine jusqu'à Saint-Pétersbourg, et le capitaine d'artillerie Zwiaguine, qui a visité l'Ethiopie, ont également communiqué des renseignemens puisés à bonne source.

Parmi les Italiens, nous signalerons le capitaine Cecchi, qui a décrit savamment l'Abyssinie septentrionale; le major Salsa, qui a rempli des missions auprès du négus, et dont les dires sont venus corroborer les rapports si instructifs adressés, au gouvernement italien, par le comte Antonelli et l'explorateur Franzoi; puis M. Felter, qui a longtemps résidé au Harrar et qui s'est rendu plusieurs fois auprès de Ménélik pour traiter de la singulière capitulation de Makalé; le médecin militaire Mozetti, détaché gracieusement de l'armée expéditionnaire pour donner ses soins à un lieutenant du négus, et le docteur Traversi, reçu à la cour éthiopienne comme agent du gouvernement de Rome.

Les généraux Baratieri et Arimondi avaient déjà publié, sur les forces abyssines, des appréciations en partie erronées. Après la bataille d'Adoua, le général Ellena, avec plus de connaissance de cause, a donné aussi son jugement.

Enfin plusieurs officiers du corps expéditionnaire, un moment prisonniers, ont

En Italie, on considérait l'armée abyssine comme un rassemblement de bandes barbares, et, même dans les sphères officielles, on a été surpris, de prime abord, en apprenant que Ménélik avait réuni plus de 100 000 hommes pour résister à l'attaque du général Baratieri. Cet étonnement n'avait point de raison d'être. Le gouvernement et l'opinion publique possédaient des élémens d'appréciation. A côté de l'admirable travail d'ensemble d'Élisée Reclus sur l'Abyssinie, il existait en effet depuis 1888 un rapport du comte Antonelli, plénipotentiaire italien près l'empereur Ménélik. Ce rapport, bien susceptible d'éclairer les dirigeans et les partisans de la guerre, donnait l'énumération exacte des forces militaires du Choa (1), une des principales subdivisions de l'Abyssinie, dont l'empereur Ménélik est roi. Le Choa est quelque chose comme le domaine royal sous l'ancienne monarchie française, ou plutôt encore comme, actuellement, la Prusse dans l'empire allemand.

L'envoyé italien, sous prétexte de faire sa cour au négus, — en réalité pour bien connaître les forces des Abyssins, — l'avait accompagné dans quatre expéditions de guerre. Il évaluait à 196 000 le nombre des soldats dont Ménélik pouvait disposer, et ainsi répartis :

Maison militaire de l'empereur (corps d'élite). . . .	19 000	hommes.
Trois corps d'armée (garnisons et troupes permanentes).	45 000	—
Contingens des ras (milices mobiles).	114 000	—
Partisans et volontaires.	18 000	—
Total.	196 000	—

Le comte Antonelli assurait que, l'empereur maintenant les Gallas et autres auxiliaires dans l'obéissance, ces 196 000 hommes seraient tous disponibles, et que la quantité des combattans augmenterait dans des proportions considérables. Il affirmait, en outre, que, dans les effectifs énumérés par lui, 50 000 hommes étaient armés de fusils, parmi lesquels 12 000 se chargeant par la culasse et de fabrication récente (2). De son côté, le capitaine

transmis le résultat de leurs observations (aux correspondans italiens, entre autres, à MM. Candeo, du *Don Marzio;* Bizzoni, du *Secolo;* Rossi, du *Corriere della Sera;* del Valle, du *Popolo Romano;* Mercatelli, de la *Tribuna:* ainsi qu'à M. Macola, député de Venise et officier de réserve, qui a voulu faire campagne et a renseigné le *Times*.

(1) Le rapport du comte Antonelli est daté du 23 novembre 1887 et a été publié dans le Livre vert italien du 17 décembre 1889.

(2) D'après la *Rivista Militare*, journal ayant des attaches avec le ministère de la guerre de Rome, le nombre des fusils à tir rapide (Vetterli, Remington, Gras et

Cecchi, dans son étude, avait estimé à 145000 hommes — dont 70000 pour le Choa et 20000 pour le Tigré — le chiffre des troupes de première ligne que l'Abyssinie pouvait mettre sur pied en cas de guerre populaire. Enfin, l'explorateur Franzoi, consulté souvent par M. Crispi et ses collègues, avait donné les renseignemens les plus complets sur l'organisation militaire des Abyssins, l'importance de l'armement qui leur arrivait par caravanes, et la solidité de leurs divers contingens.

Malheureusement pour lui, le gouvernement du roi Humbert n'a pas plus profité des avertissemens du comte Antonelli, du capitaine Cecchi et de l'explorateur Franzoi, que le gouvernement de Napoléon III de ceux adressés de Berlin par le colonel Stoffel, avant les événemens de 1870. Et quand le major Salsa, envoyé par le quartier général italien pour sonder Ménélik relativement à la paix, fut invité à assister à une revue de l'armée impériale, il put se convaincre *de visu* que « les forces abyssines, qui venaient d'éprouver des pertes effroyables dans leur victoire d'Adoua, se montaient encore à 80000 hommes bien armés, défilant en bon ordre, suffisamment approvisionnés et possédant 50000 quadrupèdes (1) ». Mais, ces constatations arrivaient après la chute du ministère Crispi et « la perte des légions de Varus! »

II

Les mesures à prendre par Ménélik pour arrêter l'invasion italienne étaient fort simples; elles avaient été souvent expérimentées contre l'islamisme. En effet, il est de tradition, en Abyssinie, que l'appel aux armes signifié « au nom de la patrie et de la foi », soit expédié, par la voie la plus rapide, aux grands vassaux qui, à leur tour, le transmettent immédiatement aux *ras*, et généraux gouverneurs, lesquels le font connaître sur-le-champ aux *sciums* ou chefs de districts. Ces derniers, à la fois administrateurs civils, collecteurs des impôts, et commandans de recrutement, sont la cheville ouvrière de la mobilisation. A leur ordre accourent, sans distinction d'âge, tous les hommes en état de porter les armes, chacun devant, en principe, le service militaire à son suzerain. Le *scium* rassemble et choisit les hommes de son district, puis les envoie au *ras*. Celui-ci groupe les détachemens et forme un corps de troupe qu'il dirige vers le lieu de réunion déjà désigné par le grand vassal dont il dépend, ou par

autres) entre les mains des Abyssins dès le commencement de 1895, était monté à 65000.

(1) Dépêche du général Baldissera au gouvernement italien, 12 mars 1896.

le négus lui-même, s'il est du Choa. Les contingens ainsi levés se portent au point de concentration générale qui leur a été indiqué par l'empereur. L'armée se trouve alors constituée. Donc, en septembre de l'année dernière, Ménélik, se décidant à résister aux Italiens, lançait, à la date du 20, « l'appel aux armes, au nom de la patrie et de la foi ». Il s'adressait aux gouverneurs du Choa, dont il est le souverain direct, comme on le sait, ainsi qu'à ses grands vassaux et tributaires, habitués à venir, chaque année, camper tour à tour à Addis-Ababa, la capitale, pour apporter les impôts recueillis et les tributs ordinaires. Ces vassaux sont : Tekla-Haymanot, roi du Godjam ; le roi de Djimma ; le ras Makonnen, vice-roi du Harrar ; le ras Mangacha, fils de l'empereur Jean et petit-fils de l'empereur Théodoros, gouverneur du Tigré ; le général Guébré-Esguère, gouverneur du Léka, le pays des mines d'or ; le ras Mikael, gendre du négus, né musulman, mais converti dès l'enfance, et aujourd'hui vice-roi du pays des Ouollos-Gallas ; le ras Welé, frère de l'impératrice ; le ras Aloula, chef le plus populaire de l'Éthiopie ; le ras Welda Ghiorghis ; le dedjaz Gabayou, etc.

L'appel du négus, — en Europe, on dirait « l'ordre de mobilisation », — prescrivait à toutes les forces du premier ban de se réunir au lac Ascianghi le 6 octobre suivant. Malgré l'étendue de l'empire et le manque de routes véritables, environ 150 000 hommes ont pu être rassemblés dans les délais fixés. Tous les Européens résidant dans le pays ont constaté le zèle et la promptitude avec lesquels les ordres de Ménélik ont été exécutés. Durant la concentration, les sentiers étaient partout remplis de soldats se dirigeant vers les lieux de réunion. Il en venait, avec leurs chefs, des provinces les plus éloignées. Tout cela marchait à la file indienne, couvrant des centaines de kilomètres de chemin, avec des milliers de mulets chargés de vivres. Les femmes accompagnaient leur mari et faisaient le service réservé en Europe à l'intendance. On peut dire que, en cette occasion, Ménélik a été aussi bien obéi par ses vassaux que n'importe quel roi de France, d'Angleterre ou de Castille le fut jamais par ses barons.

Au commencement de 1896, Ménélik était dans le Tigré, avec quatre-vingt mille hommes au moins, barrant la route au général Baratieri. Mieux encore, par prévoyance, il avait placé de forts détachemens au Harrar, ainsi qu'aux frontières de son empire, et envoyé une puissante colonne contre les musulmans Dankalis de l'Aoussa, qui avaient pris parti pour les Italiens. Enfin, à l'intérieur, il lui restait les milices du deuxième ban, — des centaines

de mille hommes, — armés de fusils anciens ou d'armes blanches seulement, milices redoutables vu leur nombre, leur bravoure et leur connaissance du pays. Ces dernières constituaient des réserves de recrutement et des troupes de seconde ligne, où le négus pouvait puiser à volonté pour réparer ses pertes. A la même époque, on avait oublié à Rome que l'empire éthiopien compte 10 millions d'habitans, répartis sur un territoire moins bien délimité, mais beaucoup plus vaste et tourmenté que celui de l'Italie.

III

On sait que les Abyssins, chrétiens orthodoxes depuis le IVe siècle de notre ère, appartiennent à la race éthiopienne (1). Dans l'ensemble, ils se distinguent par la belle proportion des membres et la régularité des traits; la plupart sont de taille moyenne, ont les épaules larges, le corps un peu grêle, le front haut, le nez droit et même aquilin, les lèvres épaisses, la bouche avancée, le menton pointu; ils ont les cheveux légèrement frisés, presque crépus, et la barbe rare. Quant à la couleur de la peau, la dominante est le jaune sombre tirant sur le rouge brique.

Comme soldat, l'Abyssin a des qualités hors ligne. Outre son mépris de la mort, c'est un marcheur infatigable; il supporte des variations considérables de température; sa sobriété dépasse de beaucoup celle de l'Espagnol, de l'Italien et de l'Hispano-Américain. En campagne, il se nourrit avec quelques poignées de blé, d'orge grillé ou de pois chiches. La viande ne lui est pas nécessaire; il subsisterait pendant une année entière avec des rations représentant à peine trois mois de vivres pour un soldat européen. Les fatigues, intempéries et privations ne l'empêchent pas d'être toujours gai et dispos. Son courage est universellement reconnu; les Anglais et les Italiens eux-mêmes y ont rendu justice (2).

(1) Les mots *Abyssin* et *Abyssinie* sont inconnus des habitans du pays, lesquels se désignent eux-mêmes par le nom de *Itiopiavan* — Éthiopien.

L'appellation *Abyssin* provient du dehors et a pour origine le sobriquet *habechi* — ou mélangés — appliqué par les Arabes conquérans aux gens du massif central de l'Ethiopie, et dont les Portugais, arrivés par le cap de Bonne-Espérance, puis après eux, les Européens ont fait *Abyssin*. De là *Abyssinie*.

(2) Le correspondant du *Times* raconte que, dans la matinée du 23 janvier 1896, après la capitulation de Makalé, on trouva, en se rendant au fort, toutes les pentes y conduisant jonchées de cadavres abyssins, au nombre desquels on en compta cinq, — dont un chef, — tombés à cinquante pas des murailles, après avoir franchi, à découvert, les réseaux de fils de fer tendus en obstacles aux abords de la place. La témérité de ces braves frappa tout le monde. On sut également que les Abyssins avaient tenté d'escalader les ouvrages, du côté d'un précipice, où ils avaient été exterminés.

Les Abyssins observent la foi jurée, ainsi que les clauses des traités et capitulations. Dans plusieurs circonstances ils ont montré de l'humanité vis-à-vis des officiers et soldats italiens trahis par la fortune (1). Malheureusement, il y a une ombre à ce tableau : dans la fureur de la lutte ils se conduisent parfois, envers leurs adversaires tombés sur le champ de bataille, comme la plupart des peuples orientaux à peine sortis de la barbarie. Des mutilations d'une effroyable sauvagerie ont été commises par eux sur les vaincus. Les ordres lancés par Ménélik de respecter les cadavres et d'épargner les blessés de l'ennemi ont été le plus souvent désobéis. La chaleur du combat et l'enivrement de la victoire ont fait prévaloir mœurs et coutumes anciennes. Les contingens de l'Amhara, plus que tous autres, ont été cruels. Les Ascaris, soldats indigènes — musulmans et chrétiens de race éthiopienne — habilement mélangés, commandés par des officiers italiens, ont rarement reçu quartier, et même en ce dernier cas, ont eu la main droite et le pied gauche coupés, châtiment réservé aux traîtres par la loi du pays, tirée du code Justinien.

IV

La hiérarchie militaire est confuse. Les généraux, qui sont aussi gouverneurs de province, sont nommés par le négus, mais cela, après avoir fait leurs preuves de dévouement. La dignité de ras est la plus haute : le négus en est avare et ne l'accorde qu'à bon escient. Quoique le gouvernement soit féodal, Ménélik n'a auprès de lui que deux princes de sang royal : les ras Mangacha et Mikael, qui jouissent d'une grande réputation militaire. Tous les autres chefs sont des soldats parvenus, sortis de la classe inférieure, le ras Aloula, entre autres, et ne doivent leur élévation qu'à leur propre mérite. Il ne saurait en être autrement chez un peuple toujours armé et en lutte, qui a des traditions et des

(1) Ainsi, la garnison de Makalé, après sa capitulation, n'a eu qu'à se louer des procédés de Ménélik.

Le médecin militaire Mozetti, détaché, nous l'avons dit, pour soigner le ras Mangacha, a rapporté que le malade, reconnaissant, voulut le recevoir à sa table et obtint du négus l'autorisation d'y inviter, en même temps, deux officiers italiens captifs. Les trois hôtes furent traités avec courtoisie, et burent avec le ras des meilleurs vins d'Italie et de France. Plus tard, le général Albertone a écrit au général Baldissera que tous ses co-prisonniers étaient bien traités, et que l'impératrice avait voulu le voir et lui parler.

On a vu aussi, tout dernièrement, le ras Mangacha, après entente avec le général Baldissera, permettre à deux compagnies du génie de se rendre sur le champ de bataille d'Adoua pour y inhumer les Italiens tombés dans la journée du 1er mars. Les Derviches soudanais n'auraient certes pas agi de cette façon vis-à-vis des Anglo-Égyptiens.

lois anciennes, et chez lequel la carrière des armes est en honneur. Les décorations ne sont pas encore en usage dans l'armée abyssine. Le négus récompense les actions d'éclat et les services rendus par des dons de boucliers, ornés de lames d'argent; le plus ou moins grand nombre de ces lames indique le degré d'estime dans lequel on doit tenir le porteur. Ces boucliers, ainsi ornés, équivalent aux anciennes distinctions accordées par les souverains d'Europe, et aux fusils et sabres d'honneurs délivrés aux plus braves, sous la première république française. Le drapeau national abyssin consiste dans trois flammes: verte, rouge et jaune, fixées à une hampe.

La masse des soldats de Ménélik se compose de fantassins. Ce sont des montagnards hardis, très agiles et habitués à la guerre. Comme les soldats russes, ils sont croyans jusqu'à la superstition. Des prêtres les suivent et entretiennent leur foi, qui se confond chez eux avec le patriotisme. Les contingens des ras, les *fannos*, ne sont que des milices organisées en groupes formant unités tactiques. Cependant il existe des corps permanens, dits *wottoaders*, ou soldats de métier, placés sous la main de l'empereur, et qui se montaient, avant la guerre, à près de 20 000 hommes. Ces wottoaders abyssins se rapprochent d'une armée régulière et rappellent les anciens janissaires turcs et strelitz russes. Parmi eux se trouve comprise la garde d'honneur de l'impératrice, troupe d'élite, d'un effectif de 5 000 hommes environ, recrutée avec soin, qui évolue et marche avec ordre, et donne, lorsque les circonstances exigent un effort vigoureux. Les principaux feudataires, tel le roi de Godjam, ont également, autour d'eux des bandes de wottoaders, qui servent de noyau à leurs *fannos* miliciens et qui les dispensent souvent d'avoir recours à l'appui des gens de franc-alleu.

Les hommes ont un équipement sommaire et tiré du pays; malgré cela, on est émerveillé de leur bonne allure. Les Abyssins entretiennent leurs armes avec soin; ils n'ont point voulu adopter la baïonnette; avec le fusil moderne, ils ont conservé le bouclier et le coutelas. Dans le corps à corps, ils retiennent le fusil de la main gauche, derrière le bouclier, et se servent du coutelas. Les effets de la combinaison du bouclier, qui pare des coups, et de l'arme blanche, qui en porte, sont, d'après les Abyssins, supérieurs à ceux qu'on peut attendre de la baïonnette.

V

L'origine des armes à feu possédées par l'armée de Ménélik est la suivante. Après l'expédition anglaise et la mort du négus Théodoros, les Abyssins des divers États reconnurent la supériorité des fusils européens sur leur armement primitif : la pique et le bouclier. Dès lors, des armes à feu furent introduites dans le pays. Durant les années 1875 et 1876, deux armées égyptiennes, qui tentèrent d'imiter les Anglais en pénétrant successivement en Abyssinie, mais qui y furent exterminées en entier, laissèrent tout leur armement aux mains des vainqueurs, soit 20000 Remington. Aussi, lorsque les Italiens débarquèrent à Massaouah, les Abyssins étaient-ils déjà pourvus passablement.

La conquête du Harrar par Ménélik, alors simple roi du Choa et vassal du négus Johannès, fit tomber entre les mains du premier une grande quantité de Remington et de munitions — voire de l'artillerie — provenant de l'occupation égyptienne. Devenu empereur d'Éthiopie, après la mort du négus Johannès et la soumission du fils de ce dernier, le ras Mangacha, Ménélik, d'accord avec le gouvernement de Rome, augmenta ses moyens d'action. Après sa fameuse mission à Rome, en 1885, le ras Makonnen rapporta en Abyssinie le produit d'un emprunt, plus 10000 Wetterli et deux millions et demi de cartouches achetés en Italie même. L'emprunt fut remboursé par Ménélik, mais les armes, dont le prix se trouvait réglé par le fait du remboursement, furent conservées. Ensuite, le négus reçut, toujours d'Italie, par l'entremise du comte Antonelli, représentant du roi Humbert, des milliers de fusils et des munitions (2) ; 4000 autres lui furent livrés directement par un ingénieur italien nommé Capucci, résidant au Choa, et dont la correspondance, saisie, amena l'arrestation. D'autres Italiens, parmi lesquels le vice-consul Bienenfeld, en fournirent, de leur côté, un grand nombre. Au surplus, tous les voyageurs, et particulièrement les sujets du roi Humbert, allant au Choa, portaient au négus armes et munitions. Les marchands grecs, nombreux et influens en Éthiopie, ont aussi fait le commerce des fusils avec les Abyssins. Lorsque le gouvernement

(1) Chiffre indiqué par le voyageur italien Bianchi.

(2) Une des livraisons d'armes, par les Italiens, est signalée dans la *Cronologia storica degli avvenimenti della colonia Eritrea* reproduite par la *Rivista militare italiana* du 1er janvier dernier :

« 13 octobre 1888. — *Il conte Antonelli invia a Menelik nello Scioa una caravana di armi e munizioni, già promesse del governo italiano e consistente in 5000 fucili Remington, 200000 cartucce Wetterli, 12 casse di polvere!* »

français se débarrassa de ses fusils Gras, comme devenus surannés, les agens du négus en achetèrent plusieurs milliers à un armurier parisien adjudicataire, les firent embarquer dans un port étranger et parvenir au Choa.

De ce qui précède et d'après les dires d'un témoin, l'officier russe Léontieff, il résulte que, à l'époque de sa rupture avec l'Italie, Ménélik disposait de 200 000 fusils y compris ceux d'anciens modèles. Sur ce chiffre les armes rayées et à tir rapide montaient au moins à 65 000. Les Italiens le savaient (1).

L'armement des troupes de Ménélik a donné lieu, au delà des Alpes, à des attaques passionnées contre la France. On a réussi à égarer l'opinion publique en lui donnant à entendre que cet armement avait été procuré par le gouvernement français et que le négus avait même reçu beaucoup de Lebel. Comme on l'a vu plus haut, Ménélik a acquis nombre de fusils réformés en France. Mais le fait remonte loin, avant la guerre, et l'administration, en les cédant, avait exigé leur sortie du territoire ; elle ne pouvait donc se préoccuper, ni des reventes ni des destinations. Du reste, le gouvernement français n'aurait su empêcher personne de vendre du matériel de guerre à l'Éthiopie, vu que cet État a été admis à la conférence de Bruxelles, sur la demande même de l'Italie, qui, à cette occasion, a fait reconnaître au négus-negesti le droit au commerce des armes. On s'en souvient, en 1890, M. Crispi voulait faire croire au monde entier que Ménélik était son protégé. A cet effet, il insista auprès du souverain africain pour qu'il chargeât l'Italie de le représenter à Bruxelles, ce qui eut lieu. Et alors, le baron de Renzis, plénipotentiaire du roi Humbert, signa la convention non seulement pour l'Italie, mais aussi pour l'Éthiopie. Si des marchands français ont profité des clauses de la convention de Bruxelles, la faute en est à M. Crispi et non au gouvernement de la République. En effet, pour faire cesser le commerce des armes, il suffisait de déclarer officiellement la guerre à l'Éthiopie et d'en notifier la déclaration aux puissances. Mais cette mesure ne cadrait pas avec les vues du cabinet italien qui considérait Ménélik comme un rebelle, indigne d'être traité en belligérant.

Les négocians français exerçaient donc un droit, incontestable sur le terrain diplomatique, en introduisant des armes au Choa, par la voie de Djibouti. Cela est d'autant plus vrai que M. Crispi, nonobstant sa connaissance du fait, ne s'en est jamais plaint, ni à Paris, ni à l'ambassadeur de la République française à Rome.

(1) La *Rivista Militare italiana* a donné ce nombre en mars 1896.

Quoi qu'il en soit, durant les hostilités, l'administration française observa étroitement la neutralité, dictée par le droit des gens : malgré cela, un croiseur italien vint surveiller la côte et jeta l'ancre à Djibouti (1). — Précautions inutiles, car Ménélik était entré en campagne muni du nécessaire, et, par Zeila, port voisin des possessions françaises et où flotte le pavillon anglais, il pouvait recevoir ce qui lui manquait.

C'est l'Angleterre qui a été la première à reconnaître à l'empire éthiopien le droit de se munir d'armes à feu et de munitions. Cela a été établi surabondamment par la publication, à Rome, du fameux traité *Ittwel*. De plus, il a été démontré, avec pièces à l'appui, que des négocians de tous pays, y compris des Italiens, des Allemands et des Autrichiens, ont vendu des armes au négus et les lui ont envoyées par Anvers, Gênes et Trieste (2).

Relativement aux fusils Lebel qui seraient sortis des arsenaux français, auraient été envoyés à Ménélik, et dont on aurait trouvé des échantillons à Makalé, sur des cadavres abyssins, il est superflu d'ajouter que l'assertion est fausse en tous points (3). Elle a, du reste été mise à néant par un correspondant italien, M. Bizzoni, — il est juste de le citer, — qui a eu la loyauté et le courage de protester publiquement. Notre parenthèse avait son utilité, on en conviendra.

Il importe enfin d'ajouter que les Abyssins ont parfois trouvé le moyen de se procurer des armes sans bourse délier. Procédons

(1) Dans les télégrammes et écrits relatifs aux événemens d'Abyssinie, on parle souvent d'Obock comme d'un centre d'importance, mais à tort, car, depuis plusieurs années, cet établissement est délaissé en tant que port et abandonné en tant que chef-lieu colonial en faveur de Djibouti, qui s'est développée grâce à l'initiative privée et aux talens d'administrateur de M. Lagarde, un persévérant et un dévoué. Du reste cette situation vient d'être régularisée par un décret. Djibouti, point principal de la colonie française de la côte des Somalis et débouché naturel du Choa et de l'Abyssinie méridionale, continuera à prospérer.

(2) *La Corrispondenza Verde* a publié des pièces qui corroborent nos assertions. Ce journal et le *Corriere di Napoli* ont mentionné qu'au commencement de la campagne, deux maisons italiennes traitaient avec le ras Makonnen, agissant au nom de son maître, pour la fourniture de 60 000 fusils à livrer par une fabrique belge, et au cours d'une polémique soulevée par les journaux ci-dessus, la fameuse maison Lœve et Cie de Berlin, tout en affirmant n'avoir pas fabriqué d'armes pour les Abyssins, a dû avouer qu'un industriel de Liège lui avait acheté des fusils pour les revendre au négus.

A relater aussi que M. Crispi, ayant risqué des observations à Bruxelles, relativement à des armes commandées par les Abyssins à des fabricans de Liège, il lui a été répondu que les transactions étant privées, on ne pouvait intervenir en aucune façon. La convention de 1890 permettait à la Belgique de parler sur ce ton.

(3) Le négus possède peut-être un Lebel, dit de luxe, modèle qui lui aura été transmis à titre de présent comme, à notre connaissance, il en a été envoyé au tsar Alexandre III, au roi don Carlos, de Portugal, au général Porfirio Diaz, président du Mexique, et à d'autres chefs d'États.

par ordre chronologique : Une colonne italienne qui succombe héroïquement à Dogali laisse ses fusils et son matériel sur le champ de bataille. En décembre dernier, à Amba-Alaghi, le massacre de la troupe du major Toselli permet à Ménélik de recueillir un autre armement; la prise d'Antalo lui livre encore armes et munitions (1). A la fin de janvier, cette année, à Makalé, les Abyssins, après la capitulation, entrent en possession du matériel et des approvisionnemens que le colonel Galliano ne peut enlever, faute de moyens de transport suffisans. La défection des bandes auxiliaires des ras Agos Tanfari et Sebat, fait passer dans le camp éthiopien plus de 2000 hommes aguerris, auxquels les officiers italiens avaient donné une certaine discipline et qu'ils avaient armés de Wetterli. Les musulmans Dankalis de l'Aoussa qui avaient pris parti pour l'Italie, sont, de leur côté, battus, razziés, et laissent entre les mains d'un lieutenant de Ménélik, le ras Welda-Ghiorghis, la plupart des Wetterli que le général italien avait fait remettre.

A la suite de leur triomphe à Adoua, les Abyssins ramassent, sur le champ de bataille et sur les chemins suivis par les fuyards, 15 000 Wetterli, avec des cartouchières plus ou moins garnies, et un approvisionnement d'un million et demi de cartouches porté à dos de mulets (2).

Après tout, pareilles mésaventures sont survenues aux Français en Algérie, aux Russes dans le Caucase, aux temps de la conquête, et aux Anglais en Afghanistan, au cours des désastres de leur retraite.

En résumé, on l'a vu, les reproches faits à la France par l'opinion publique italienne, d'avoir armé les Abyssins, sont immérités. Ménélik s'est procuré armes et munitions un peu

(1) « Nous prîmes beaucoup de fusils, de munitions et de vivres. » — Lettre de Ménélik, 15 décembre 1895.

(2) Dans ses dépêches, l'état-major italien a annoncé qu'il y a eu obligation de réarmer et de rééquiper de nombreux fuyards d'Adoua qui avaient perdu ou abandonné leurs fusils ou leurs sacs. On sait aussi que le négus a ordonné aux paysans de rechercher toutes les armes et effets d'équipement, abandonnés, durant la retraite par les éclopés, dispersés et malades de l'armée du général Baratieri, et d'apporter le tout au camp abyssin, cela sous les peines les plus sévères.

Les fusils tombés au pouvoir des Abyssins sont du système à répétition Wetterli-Vitali, modèle 1870-89, avec baïonnette courte et tirant de la poudre sans fumée dite « balistite ». Les bataillons indigènes ascaris avaient reçu cet armement depuis les derniers mois de 1894. Les armes des contingens irréguliers des ras Agos Tamfari et Sébat, passés dans le camp de Ménélik, étaient des Wetterli, modèle 1871. Les armes des deux modèles ont le même calibre et peuvent tirer les mêmes cartouches.

Les différens corps d'infanterie de l'Érythrée vont recevoir le nouveau fusil de petit calibre adopté par l'Italie et dont la pénurie du trésor avait retardé la fabrication. La mesure est tardive.

partout, mais d'abord en Italie (1), sans jamais enfreindre les lois internationales; il n'a pas eu seulement recours aux négocians étrangers, à la « contrebande de guerre » comme on a répété avec dépit à Rome; mais ses adversaires eux-mêmes lui ont livré des armes, — et cela bien involontairement en dernier lieu. — Il continuera à se pourvoir de son mieux, et les événemens futurs ne le prendront point en défaut.

VI

La cavalerie du négus se compose principalement de contingens fournis par les Gallas, peuplades habitant dans les plaines au sud du Choa. Cette cavalerie, montée en chevaux de race arabe, a été peu employée par Ménélik, vu la configuration du théâtre de la guerre. Malgré cela, et d'après les rapports italiens, elle a donné à la bataille d'Adoua, poursuivi les vaincus avec acharnement, achevé leur déroute, et enlevé jusqu'aux convois d'ambulances. Les Gallas, armés de cimeterres en forme de faux, ont montré une adresse toute sauvage dans la façon dont, en se courbant sur leurs chevaux sans selles, ils coupaient ou entaillaient le cou à tous ceux qu'ils pouvaient atteindre.

Au surplus, le Tigré ne se prête ni aux *raids* ni aux charges de la cavalerie. (Les Italiens, eux, n'avaient qu'un escadron indigène levé dans l'Érythrée.) La cavalerie des Gallas, dont tous les voyageurs ont admiré l'élan et la fougue, possède la valeur des anciens Numides et Parthes, et vaut les Turkmènes, les meilleures tribus arabes, les Gauchos des pampas sud-américaines, voire les Cosaques russes (2). Cette cavalerie rendrait d'immenses services dans les régions planes, à l'ouest de l'Éthiopie, contre les Soudanais. Les Italiens eussent trouvé, devant eux et sur leurs flancs, une innombrable cavalerie galla s'ils avaient essayé la diversion sur le Choa, par le golfe d'Aden et la route de Harrar, diversion projetée un instant à Rome et rejetée presque aussitôt, dans un éclair de raison.

(1) Ce sont les déclarations franches de M. Franzoi, l'explorateur italien, dont le témoignage est désintéressé, irréfutable.

(2) Rochet d'Héricourt, dans sa relation, et l'Italien Gustavo Bianchi, dans son ouvrage *Alla Terra dei Galla* (1882), vantent l'habileté équestre des Gallas et leurs qualités dans l'offensive.

VII

Au commencement de l'année 1895, l'état-major italien évaluait à quarante le nombre des canons de Ménélik. L'historique de cette artillerie n'est pas sans intérêt. A l'arrivée des Italiens en Érythrée, les Abyssins possédaient une trentaine de pièces de montagne conquises sur les Égyptiens, en 1875 et 1876. Ces pièces étaient déjà anciennes, mal entretenues, et les munitions manquaient. Ménélik disposait de quelques mitrailleuses légères, tirant des cartouches Gras, mais il ne connaissait que de nom les canons se chargeant par la culasse. La prise de Harrar, — ville musulmane intermédiaire entre le Choa et les établissemens français et anglais du golfe d'Aden, — lui livra deux canons Krupp de 9 centimètres. Ces deux pièces étaient neuves et leurs munitions abondantes. Ménélik les fit tirer devant lui. Ce fut comme une révélation. Il en ordonna le transport à sa capitale. Et, à partir de ce jour, il décida d'acquérir des canons en acier et de former des canonniers.

Lorsque le ras Makonnen se rendit en Italie, en 1885, il demanda, selon les instructions reçues, de l'artillerie de montagne, mais le gouvernement de Rome fit la sourde oreille, et ne voulut donner qu'une pièce; celle-ci, apportée au Choa, servit à de nombreux tirs et fut promptement mise hors d'usage. Ménélik résolut alors de s'entendre directement avec des fournisseurs européens, qui ne demandaient qu'à servir sa passion pour les canons. C'est ainsi que, il y a trois ans, M. Chefneux, ingénieur français, porta au négus une quinzaine de petites pièces Hotchkiss à tir rapide, et que, peu de temps après, un autre Français, établi dans le Choa, M. Savouré, lui en procura un nombre égal (1).

(1) Ces canons sont en acier, et des calibres de 37 et de 42 millimètres.

Le canon de 37 millimètres a une longueur de 84 centimètres et pèse seulement 33 kilos; il peut lancer, à 1800 mètres, un obus de 455 grammes, avec une vitesse initiale de 402 mètres.

Le canon de 42 millimètres pèse 55 kilos; il lance un obus de 880 grammes avec une vitesse initiale de 425 mètres.

Les pièces de 37 et de 42 millimètres ont le même affût, qui pèse environ 100 kilos. C'est dire que ce matériel est extrêmement léger.

Dernièrement, lors de l'incendie des ateliers Hotchkiss, à Saint-Denis, près Paris, la presse italienne annonça le fait en déclarant que *la fabrique de canons de Ménélik* venait d'être détruite. Or, depuis sa fondation, la maison Hotchkiss a fabriqué près de 15 000 pièces, principalement pour le Japon, la Chine, le Chili, l'État libre du Congo, etc. Comme la fourniture faite aux agens du négus remonte à plusieurs années et ne consiste qu'en une trentaine de pièces, il est clair que le Choa n'a été qu'un client infime, et que le titre de « fabrique de canons de Ménélik » n'est qu'une exagération malveillante.

Ajoutons que, durant les hostilités, l'artillerie abyssine s'augmenta encore de quelques pièces prises dans de sanglantes rencontres, comme celles de Dogali et d'Amba-Alaghi, ou saisies dans des postes enlevés comme Antalo (1). Ce sont encore des négocians qui procurèrent les munitions qu'on ne pouvait fabriquer dans le pays, ainsi que des bâts. (Les mulets abyssins, étant de plus petite taille que ceux d'Europe, nécessitaient des harnachemens appropriés.) Le négus céda quelques canons aux tributaires et ras très en faveur, mais ces derniers n'en pouvaient posséder que deux; seul le ras Makonnen, investi du grand commandement du Harrar, en reçut une dizaine. Malgré ces dons aux grands vassaux, l'artillerie de Ménélik comptait bien avant la bataille d'Adoua, ainsi que les Italiens l'annonçaient, une quarantaine de pièces de montagne de provenances diverses.

L'empereur a donné à ses canonniers une sorte d'uniforme consistant en une calotte et une tunique rouges, agrémentées d'ornemens verts. Les canonniers, choisis autant que possible parmi les hommes qui ont été en contact avec les Européens, sont tout fiers des marques de bienveillance que leur accorde le souverain. Le docteur Traversi, agent du gouvernement italien, qui a pu assister aux écoles à feu des Abyssins, raconte que ceux-ci tiraient contre des rochers devant lesquels étaient tendus de grands draps blancs, mais que les projectiles n'atteignaient pas toujours ces larges cibles. Le narrateur italien ajoute que, durant le tir, les noirs artilleurs s'animaient, poussaient de grands cris, et se livraient aux fantasias les plus étranges autour de la pièce dont le coup avait atteint le but. Les pointeurs adroits manquaient de modestie. On sent quelque exagération dans ce récit qui n'émane point d'un ami. En tout cas, depuis le départ du docteur Traversi, un Français, M. Clochette, ancien officier, et des Russes de passage, comme le capitaine d'artillerie Zwiaguine et M. Léontieff, ont appris, tant bien que mal aux Abyssins, le service des bouches à feu et le réglage du tir. L'expérience, le meilleur des maîtres, a fait le reste (2).

Les pièces et les approvisionnemens achetés en Europe, passant par les mains d'intermédiaires âpres au gain et étant transportés péniblement à dos de chameaux, de la mer au pied des montagnes, ou à dos de mulets dans le Choa, reviennent nécessairement à un prix élevé. D'autre part, le budget est maigre.

(1) « A Antalo, écrivait Ménélik le 15 décembre 1895, nous prîmes deux canons... »

(2) En rentrant auprès du général Baldissera, le major Salsa a répété les éloges entendus, dans l'entourage du négus, sur les résultats obtenus à Adoua avec l'artillerie. — Télégramme de M. Mercatelli, *Tribuna*, 29 mai 1896.

C'est pourquoi, afin de mieux assurer la conservation du matériel et le contrôle du personnel, le négus a institué grand maître de l'artillerie le *bégironde* Baltcha, déjà intendant général et gardien des trésors impériaux, homme de confiance et prédisposé à l'économie. Un « eunuque! » disait-on dans l'état-major italien, en faisant des gorges chaudes (1). Ménélik s'est servi de son embryon d'artillerie dans le blocus de Makalé, et il a pu constater que ses pièces étaient de trop petit calibre pour faire brèche dans des fortifications sérieuses. Aussi, dans les sièges qu'il entreprend, remplace-t-il la grosse artillerie par la patience, — et la mine par la famine.

En réalité, et cela se comprend, les Abyssins sont de pauvres artilleurs, mais si leur personnel reste médiocre, l'infériorité de leur matériel a disparu depuis la bataille d'Adoua. En effet, dans cette terrible journée, ils se sont emparés de toute l'artillerie du général Baratieri, soit environ 82 pièces. Une simple énumération nous révélera la valeur de ce glorieux butin. Le matériel d'artillerie affecté à l'armée italienne d'opérations, fabriqué à Turin, comprenait trois sortes de bouches à feu, transportables à dos de mulet : 1° Soixante-deux canons de 7 cent. de montagne, armant 9 batteries européennes à 6 pièces et 2 batteries indigènes à 4 pièces; 2° Huit mortiers de 9 cent. réunis en une seule batterie; 3° Douze canons à tir rapide, formant 2 batteries de 6 pièces. Or, tout ce matériel est resté au pouvoir de Ménélik avec caissons et outillage, chargés à dos de mulets, ainsi qu'un parc, également chargé sur animaux de bât, mais cela, il faut le dire à l'honneur des vaincus, après la mort des officiers tombés à leur poste, en accomplissant leur devoir. Actuellement, le négus possède donc plus de cent pièces de montagne, de modèles divers, mais récens, avec un approvisionnement respectable; et, sans doute, ni le temps, ni les moyens, ni surtout la bonne volonté, ne lui manqueront pour instruire de nouveaux canonniers.

Il se montre en effet fanatique de son artillerie et assiste parfois à des écoles à feu. Il porte une attention soutenue aux questions d'armement, et il éprouve un vif plaisir à montrer à ses tributaires les engins, armes, machines ou explosifs nouvellement importés d'Europe. C'est ainsi que, voulant une fois frapper l'esprit de Tekla-Haymanot, roi de Godjam, sorte de géant, doué de plus de vaillance que de savoir, il fit sauter devant lui, à la dynamite, des blocs de rochers qui obstruaient un torrent, voisin de la capitale. Naturellement, le vassal, ahuri par les effets

(1) M. Gaston Vanderheym confirme que le bégironde Baltcha joint à tous ses titres celui d'eunuque.

de l'explosion, se forma une haute idée d'un suzerain disposant de pareils moyens de destruction.

Depuis longtemps, Ménélik a établi dans le Choa une poudrerie et une cartoucherie; il a également créé à Addis-Ababa des ateliers pour la réfection du matériel d'artillerie et la réparation des fusils. Ces établissemens sont dirigés par un Européen; l'habileté des ouvriers supplée à l'imperfection de l'outillage. Souvent, lorsqu'il réside dans la capitale, l'empereur se présente de bon matin aux ateliers, pour se rendre compte par lui-même de la marche des travaux. Il montre des instincts d'ingénieur.

VIII

L'administration militaire des Abyssins est fort simple. L'armée est nourrie au moyen de réquisitions faites sur l'ensemble de l'empire, par l'intermédiaire des *sciums*. Les vivres sont arrivés régulièrement au camp impérial, et les soldats de Ménélik ont moins souffert des privations que ceux des généraux Baratieri et Baldissera.

Avant Adoua, les Abyssins étaient mieux pourvus de moyens de transport que les troupes italiennes. Ils possédaient 40 000 bonnes mules du pays. Ces bêtes abondent en Abyssinie et y sont d'une utilité de premier ordre. Leurs maîtres ont peu à s'en inquiéter, car elles trouvent toutes seules leur vie; elles ne sont point ferrées, et, malgré cela, elles escaladent les crêtes les plus inaccessibles. Ce sont ces braves bêtes abyssines, dont on s'était procuré un bon nombre pour l'expédition de Madagascar, qui ont porté les vivres de la colonne volante du général Duchesne jusqu'à Tananarive.

Les Italiens n'ayant pu trouver en Érythrée assez de mules, en ont acheté chez eux et même en France; mais les mules d'Europe, malgré leurs qualités de force, sont moins sobres, ont besoin d'être ferrées, et supportent mal le climat abyssin. Leur mortalité était grande; le changement de nourriture en était la principale cause. On ne pouvait leur donner de foin, et elles n'avaient point l'habitude de l'orge. La route de Massaouah au plateau abyssin, suivie par les troupes italiennes, était semée de charognes de mules et de chameaux qui empestaient l'air. Les pertes en animaux de bât ont continué après Adoua et ont rendu impossible le ravitaillement des renforts amenés d'Italie par le général Baldissera.

Ménélik, lui, possédait un si grand nombre de bêtes de somme, qu'au moment de l'évacuation de Makalé par le colonel Galliano,

il a pu en vendre pour 26000 talaris (thalers autrichiens) à l'officier italien qui ne voulait point laisser derrière lui blessés, malades et bagages. Ajoutons qu'après leur triomphe à Adoua, les Abyssins ont ramassé la plus grande partie des moyens de transport des vaincus, 5000 mules du train, de l'aveu des Italiens.

Dans les marches, l'armée abyssine observe un ordre invariable. Toute colonne, quelle que soit son importance, est répartie en trois fractions : l'avant-garde, le gros, divisé en aile droite et en aile gauche, puis le train avec l'arrière-garde. L'avant-garde précède le gros d'une ou deux journées de marche ; c'est elle qui « fait le campement » et assure les vivres pour le reste de l'armée. En tête du gros marche un corps de fusiliers. Puis vient la cavalerie tout entière, ensuite la masse de l'infanterie. Après cette dernière, suit le *guaz* ou train, c'est-à-dire une multitude de serviteurs des deux sexes, conduisant, pour la plupart, des mulets chargés de vivres ou en portant eux-mêmes sur leur dos. Cette multitude se grossit, en cas de victoire, des prisonniers faits à l'ennemi et des porteurs du butin conquis. Enfin, vient l'arrière-garde, dont la mission consiste surtout à protéger et à surveiller le train.

Une fois le lieu de campement choisi, on dresse les tentes des chefs ; les soldats, eux, n'en ont point, mais savent admirablement s'organiser pour se mettre à l'abri. Si l'établissement est de quelque durée, ils construisent des gourbis en un tour de main. Quant à la levée du camp, le célèbre voyageur allemand Gerhard Rohlfs, qui en a été témoin à Samara, s'émerveillait à bon droit de la rapidité avec laquelle le mouvement était opéré. « On est obligé, écrit-il, d'admettre l'existence d'une excellente discipline dans cette armée primitive. On n'entendait aucun commandement, et l'on eût dit qu'un génie invisible dirigeait toutes les opérations. » Il est vrai que depuis plus de dix siècles, l'ordre de marche et de bivouac est immuablement fixé, et que chaque officier sait exactement la place qu'il doit occuper dans la colonne de route, dans la ligne de bataille et au camp.

Le négus a des contrôles sommaires ; mais, en campagne, pour mieux se rendre compte de l'état des troupes, il passe souvent des revues. On le voit alors, assis dans une tribune en branches, dressée à la hâte, sous un dôme de nattes, superbe dans son habit de cérémonie rappelant le costume antique des césars byzantins, le front ceint d'une auréole en crinière de lion et prenant une pose hiératique. Devant lui, défilent : la cavalerie, au galop, et l'infanterie, au pas de course. Les ras sont en tête de leurs bandes. Tous brandissent leurs armes avec des gestes

farouches et poussent des clameurs frénétiques qui surchauffent l'enthousiasme guerrier.

Les Abyssins ont leurs grandes manœuvres. En voici un exemple. En l'absence de Ménélik, son oncle, le ras Darghé, lieutenant de l'empire, pour célébrer une victoire de son neveu, décide qu'un simulacre de combat aura lieu aux environs d'Addis-Ababa. Il a sous la main une vingtaine de mille hommes du ras Welda Ghiorghis et du dedjaz Tesamna Nadau, qui viennent de razzier les musulmans de l'Aoussa, ainsi que du dedjaz Loul Saggad, gouverneur de la lointaine région des Sidamas, qui a amené son contingent. Le centre de la fête est l'esplanade du palais, lieu élevé, dominé par une terrasse où l'on parvient en gravissant des marches recouvertes de tapis de Perse. Le lieutenant de l'empereur est à demi couché sur un divan. A côté de lui sont assises les notabilités européennes, entre autres des membres de la section russe de la Croix Rouge qui viennent d'arriver. La garde du ras entoure l'esplanade. Le thème de la manœuvre est celui-ci : le dedjaz Loul Saggad défendra la route qui conduit au palais, dont le ras Welda Ghiorghis s'emparera, après bataille simulée. Donc, sur les coteaux faisant face à la résidence impériale apparaissent des masses, d'abord confuses, qui se forment vite en colonne sur certains points, et, sur d'autres, en tirailleurs. Puis la cavalerie des Gallas, appartenant au corps de la défense, s'ébranle en un galop effréné, et bientôt la fusillade éclate de toutes parts; le canon fait entendre sa voix; les mouvemens sont nettement dessinés, et, de loin, on croirait voir les grandes manœuvres d'Europe. Le coup d'œil est brillant. Mais, conformément au programme, les troupes du ras Welda Ghiorgis arrivent et pénètrent dans le palais. Le canon se tait; la fusillade continue; à son crépitement se mêlent les cris joyeux des femmes et... des sifflemens de balles, sifflemens qui inquiètent fort les étrangers invités. C'est que les Abyssins ne se donnent pas toujours la peine d'enlever les balles de leurs cartouches. Des hommes tombent des deux côtés. Heureusement, le combat cesse à la grande satisfaction des Européens et on célèbre le *Te Deum*.

Chacune de ces fêtes militaires entraîne des accidens souvent mortels. Mais, dans le pays, on n'y fait guère attention : *Yagzier fagâd* (c'est la volonté de Dieu), disent les soldats, en Orientaux fatalistes.

Un officier général, observateur humoriste, après avoir démontré le peu de vérité de nos grandes manœuvres et la puérilité de nos petites guerres, disait que celles-ci n'instruiraient sérieusement le soldat que si on y tirait un certain nombre de vrais projectiles, seul moyen, selon lui, de faire saisir, par les participans, la

réalité des choses de la guerre. On le voit, le moyen indiqué est depuis longtemps mis en pratique par les Abyssins.

IX

Addis-Ababa, résidence habituelle du négus, est située à peu près au centre de l'empire éthiopien. Son altitude est de 2300 mètres et dépasse les hautes cimes de nos Pyrénées. Néanmoins, à cause de sa latitude, le climat y est encore chaud. Ce n'est point, à proprement parler, une cité, c'est un *Katamâ*, camp permanent, ville militaire, quelque chose comme Aldershot, en Angleterre, et les groupes de baraquemens du camp de Châlons, en France. La population y est nombreuse, à certaines époques, quand ras et grands vassaux viennent, avec leurs gens, camper aux environs, pour apporter leur tribut et rendre l'hommage à l'empereur. Aucun atlas ne mentionne encore Addis-Ababa, création de Ménélik qui s'y plaît et en a fait une sorte de capitale. De ce point au théâtre de la guerre, il y a plus de 1000 kilomètres. L'empereur, accoutumé aux déplacemens, va les franchir. La marche sera longue, et intéressante, car Ménélik emmène avec lui tous les pouvoirs publics : la cour, l'administration centrale, les tribunaux supérieurs et l'élite de l'armée restent toujours sous sa main, dans son camp. C'est une décentralisation momentanée particulière au pays, comme il en a existé autrefois, en France, sous les premiers Carolingiens, et dans l'Allemagne du moyen âge. Suivons Ménélik dans sa marche vers la frontière menacée (1).

L'empereur, entouré d'une escorte plus empressée à le servir qu'à conserver ses distances, va, monté sur une belle et vigoureuse mule. Les étapes ne sont pas de longue durée, et les bêtes de choix, bien dressées, font beaucoup de chemin en quelques heures. L'empereur change parfois de monture, et va souvent à droite et à gauche observer le pays. L'impératrice, femme de cœur et de tête, dont l'influence est grande, suit bon train, mais son escorte, loin d'avoir le caractère familier de la suite de l'empereur, garde, au contraire, un ordre parfait. Les dames de la cour accompagnent l'impératrice, protégées du soleil par des ombrelles multicolores. Elles sont montées également sur des mules, à la façon du pays, c'est-à-dire à califourchon, et observent le silence, de par la volonté de leur souveraine.

(1) Le négus convie presque toujours des étrangers à accompagner le quartier impérial. C'est ainsi que MM. Casimir Mondon et J. Gaston Vanderheym ont été, l'année dernière, compris parmi les favorisés.

En pays amis, les chemins sont réparés, ou, s'ils n'existent pas, préparés par les paysans : arbres déracinés, coupés ou brûlés; brousses incendiées; gués artificiels créés dans les rivières; accidens de terrain sommairement nivelés. Mais, en pays ennemi, les soldats établissent eux-mêmes la route sous l'œil du négus, et la marche est lente. On s'arrête des heures aux passages difficiles. Chacun aide à frayer le chemin en taillant dans les arbres à coups de hache ou de sabre. S'il s'agit de combler un ravin ou un torrent, l'empereur donne à tous l'exemple du travail en apportant une pierre ou une fascine. Chacun, ras, chefs, courtisans, fonctionnaires, soldats, serviteurs et esclaves, apporte, qui sa pierre, qui sa branche d'arbre, qui des bottes d'herbe ou des mottes de terre. Le service des sapeurs et des pontonniers est ainsi fait.

Après quelques heures de marche, la colonne s'arrête sur un point désigné. Et l'on voit se dresser tout à coup la tente de l'empereur, non pas celle d'apparat, mais une petite, décorée du nom significatif de la *dasta :* la joie. Aussitôt, toutes les distances sont prises; chaque chef connaissant la place qui lui revient, soit à droite, soit à gauche, en avant ou en arrière du souverain. Après les chefs supérieurs, les subalternes dressent à leur tour leur tente dans le même ordre. Et en une heure à peine, une sorte de ville est installée avec un mouvement extraordinaire de serviteurs allant et venant, les femmes portant sur la tête des paniers de vivres. Les feux s'allument; une vie intense règne dans le campement. On y trouve comme l'existence normale d'une grande cité; tout s'y passe avec ponctualité et discipline. La tente de l'impératrice est grande et bien décorée; celles réservées aux dames de la cour viennent ensuite et sont confortablement installées. La garde d'honneur de l'impératrice campe autour de la souveraine. Les dames de la suite sont au nombre d'une centaine. Quand l'empereur décide de séjourner ou de recevoir un vassal ou un envoyé important, on dresse la grande tente. Celle-ci est immense, domine toutes les autres et est surmontée des couleurs nationales. On peut y tenir des assemblées, y donner des *guebers* (festins) et y célébrer des fêtes.

La grande tente et ses annexes sont enfermées dans une enceinte en toile, haute d'environ deux mètres et formant haie, aux ouvertures de laquelle veillent des gardes. L'empereur reçoit toujours à sa table les principaux chefs, et les Européens présens au campement y sont invités de droit. L'hospitalité du souverain est tout à fait moyen âge. Les jeûnes nombreux, ordonnés par l'Église orthodoxe, sont observés.

X

Le service de renseignemens des Abyssins a bien fonctionné. Ménélik et ses lieutenans ont toujours été au courant des préparatifs et intentions des Italiens. Les discours prononcés à Rome, aussi bien que les publications faites dans la péninsule, leur étaient connus; ils se faisaient traduire documens et journaux par des lettrés abyssins, instruits chez les missionnaires, ou par des Européens résidant dans le pays. Aussi la nouvelle d'une attaque ne les a point surpris. Les renseignemens confidentiels envoyés au souverain éthiopien et provenant directement d'Europe, passaient par la colonie italienne de l'Érythrée et par les possessions françaises de Djibouti et anglaises de Zeila. De leur côté, des amis dévoués, des coreligionnaires, les marchands grecs établis à Massaouah et en Érythrée, ainsi que des informateurs indigènes, le prévenaient, avec précision et rapidité, des débarquemens et des mouvemens des troupes expéditionnaires. Leur concentration terminée et le contact pris avec l'ennemi, les Abyssins ont su se garder mieux qu'aucune armée européenne. Connaissant admirablement le pays, ils surveillaient avec soin toutes les issues et sacrifiaient, sans pitié, les espions et gens suspects qui essayaient de franchir leurs lignes, ou dont la présence dans leur camp s'expliquait mal. En un mot, ils avaient établi devant les Italiens un rideau impénétrable pour ces derniers.

Le général Baratieri a avoué qu'il n'avait pu ni se renseigner sur les intentions du négus, ni connaître les mouvemens de son armée. L'infortuné commandant en chef croyait « les Abyssins en dispute et divisés (1). » En marchant sur Adoua, son but était « d'occuper tout simplement, avec ses forces réunies, une position en avant (2). » Il avait confiance dans la victoire, et ses sous-ordres, qui n'en savaient pas plus que lui, « le poussaient à une attaque (3). » Son guide indigène « disparut au moment critique (4). » Ces aveux sont sincères. Les Abyssins, qui épiaient les faits et gestes de leurs adversaires, en étaient arrivés à leur faire accepter comme vrais des indices et faits erronés.

Ménélik a acquis une notoriété universelle. La photogravure a fait passer ses traits devant les foules curieuses et aimant les

(1) Lettre du général Baratieri au professeur Pederzolli de Milan; Massaouah, 26 avril 1896.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Interrogatoire du général Baratieri.

vainqueurs. Mais ce qu'aucun portrait n'a pu rendre, c'est le caractère d'impressionnabilité de sa physionomie et la mobilité expressive de son regard.

Notre cadre nous empêche d'analyser les qualités prouvées de l'homme d'État; nous ne devons envisager ici que le « conducteur d'hommes », le chef d'armée.

Au physique, le négus est de haute taille, bien proportionné, très vert, dégagé dans la démarche, d'allures rondes, soigneux de sa personne, élégamment vêtu. Au moral, il a des idées élevées et des habitudes chevaleresques; il est doué d'une intelligence supérieure et d'une rare faculté d'assimilation; il a la passion du travail, l'amour du bien public et le sentiment de l'équité. Sans cesse désireux d'apprendre, il se fait expliquer par les Européens les inventions les plus récentes, et cherche à en faire profiter son peuple. Enfin, simple avec les humbles, digne avec les grands, sachant maintenir la discipline et imposer les innovations utiles (1), le négus-négesti est ce qu'on appelle une figure.

Comme général, Ménélik conçoit avec bon sens et exécute avec esprit de suite; ses opérations sont méditées; il commande en chef son armée; il a dirigé personnellement les opérations contre les Italiens avec prudence, habileté et bonheur; il connaît ses contingents et leurs nombreux chefs, et sait ce qu'il peut attendre de chacun d'eux. Il n'a point de chef d'état-major et donne les ordres de mouvement lui-même (2). Sachant fort bien lire une carte, il a utilisé celle dressée par l'état-major italien. La stratégie du négus est bien celle d'un homme qui prétend descendre du roi Salomon : opérer dans des parages choisis, s'établir sur de solides positions, mettre à profit la supériorité numérique pour déborder, tourner, affamer et inquiéter l'adversaire, et, le moment venu, passer à l'offensive pour contrebattre ou devancer une attaque, puis, finalement, « submerger » l'ennemi. Cette stratégie si simple a permis à Ménélik de vaincre une armée européenne, inférieure en nombre, il est vrai, mais

(1) En Éthiopie, les nouveautés ne plaisent pas à tous, et il faut déjouer les menées des gens hostiles au progrès, ce que l'empereur sait faire avec tact et autorité. D'après M. J. Gaston Vanderheym, à des prêtres qui lui reprochaient de s'être laissé photographier par un Européen, « vu que le diable était dans l'appareil », Ménélik répondit : « Idiots, c'est au contraire Dieu qui a créé les matières qui permettent l'exécution d'un tel travail. Ne me racontez plus de pareilles sornettes, ou je vous fais rouer de coups. » Et les prêtres se le tinrent pour dit.

(2) Le bruit qui a couru de la présence d'officiers russes et français aux côtés de l'empereur éthiopien est erroné. Il n'y avait, avant la bataille d'Adoua, qu'un seul étranger dans le camp abyssin, un ancien officier d'artillerie, chargé de missions secondaires, relatives à la réparation des armes et du matériel, ainsi qu'à la fabrication de certaines munitions. Le capitaine Léontieff et d'autres officiers russes n'ont pu rejoindre le négus qu'à la fin de la campagne.

manœuvrière, instruite d'après les meilleures méthodes et dotée d'un armement et d'un matériel perfectionnés.

Quant aux sièges, Ménélik ne connaît que l'attaque de vive force. Si celle-ci réussit, comme à Antalo (1), tant mieux; si, au contraire, elle échoue, il se borne alors à bloquer la place et à attendre tranquillement que la faim et la soif obligent la garnison à capituler. Et cette manière de procéder est bonne. La reddition de Makalé le prouve.

Sur le champ de bataille, la manœuvre dans laquelle les Abyssins excellent est « l'enveloppement tactique ». Après leur expédition, les Anglais avaient signalé le fait. Lors de l'entrevue qui eut lieu sur les bords du Dyab, entre sir Robert Napier et Kassaï, roi du Tigré, qui avait promis sa « neutralité bienveillante » durant la guerre contre Théodoros, le général en chef anglais, son état-major et son escorte, se trouvèrent tout à coup, et avec une surprise mêlée de quelque inquiétude, au centre de l'armée tigréenne, qui les avait enveloppés en silence et pour mieux leur rendre honneur, paraît-il. Un témoin oculaire raconte : « Tous nos officiers furent étonnés de la manière dont les Abyssins se présentèrent. Ils nous entourèrent immédiatement, en cercles serrés, et sans le moindre désordre... Leur discipline était bonne, et au cours de cette brève entrevue, ils ont montré une science de manœuvre digne d'une armée européenne (2). » Dans une publication remontant à plusieurs années, le général Baratieri disait : « Les Abyssins, qui ont appris à se couvrir par de véritables avant-postes, n'entament ordinairement l'action que quand ils se sentent supérieurs en nombre. Dans la « masse » résident leur courage et leur force. C'est cette masse qu'ils cherchent à lancer sur le point le plus faible de l'adversaire, contre un de ses flancs ou sur ses derrières... L'avant-garde commence le combat et occupe l'ennemi de front, tandis que les ailes s'avancent à leur tour pour converger ensuite sur ses flancs. Ils arrivent ainsi à produire tout naturellement l'enveloppement tactique, le seul procédé que leur art militaire, dans l'enfance, leur permette d'employer. » Cette manœuvre des Abyssins, « la seule qu'ils sachent employer », le malheureux commandant en chef de l'armée italienne n'a pu ni l'arrêter ni la déjouer. Plus éclairé, et pour cause, le général Ellena, qui commandait la réserve italienne à Adoua, a déclaré : « La tactique des Abyssins est admirable. Les soldats sont bien disciplinés et attaquent toujours à coup sûr. Leur mouvement tournant est irrésistible par la rapidité de son exécu-

(1) « ... Les Italiens ne surent pas défendre avec leurs canons ce que nos pères défendaient avec des pierres. » — Lettres de Ménélik, en date du 15 décembre 1895.

(2) Le colonel Furse. — *Journal of the royal united service*, 1891.

tion (1). » Au reste, l'enveloppement tactique appliqué par les Abyssins n'est chez eux que la préparation au corps à corps qui doit décider de tout.

Dans l'attaque finale ou l'assaut d'une position, ni le feu de l'infanterie, ni celui de l'artillerie n'arrête les Abyssins ; ils se lancent sur l'adversaire avec une résolution farouche, sans jamais se préoccuper ni du nombre ni du sort de ceux d'entre eux qui tombent. D'après les survivans d'Adoua, les Abyssins, quoique armés de fusils sans baïonnette, arrivaient sur les rangs italiens avec une énergie furieuse, y pénétraient, cherchaient les officiers et les approchaient au point de les tirer presque à bout portant; puis, gardant le fusil de la main gauche, derrière le bouclier, ils usaient de l'arme blanche avec adresse. Cette méthode de combat leur a permis de détruire en quelques heures une armée de 20000 hommes, dont les officiers avaient péri dans une énorme proportion (2), et qui n'a pu résister à l'impétuosité sauvage et continue de l'attaque.

Oui, il faut l'avouer, le répéter, pour l'édification de tous les peuples, des troupes européennes, qui en valaient bien d'autres, possédant des armes nouvelles, une artillerie nombreuse, des services parfaits, des officiers savans, brevetés, viennent d'être exterminées en Abyssinie (3), par un souverain sans instruction tactique, mais commandant à des hommes résolus à vaincre ou à mourir et marchant audacieusement de l'avant. Et le général Albertone, ainsi que des officiers supérieurs distingués, ont dû remettre leur épée à des ras éthiopiens qui ne savent pas même signer leur nom. La leçon vaut sans doute la peine d'être méditée par les théoriciens qui prétendent que le temps des charges

(1) Interview publiée par le *Don Marzio*, mars 1896.

(2) Selon les récits, aussi bien durant le combat que pendant la retraite, les officiers italiens étaient spécialement pris comme points de mire et tués sans miséricorde. Il est certain que les Abyssins, sur toutes leurs premières lignes de combat, avaient des tireurs choisis, expressément chargés de viser les officiers, faciles à reconnaître, surtout dans les bataillons indigènes, et de ne dépenser leurs munitions sur aucun autre objectif. Ainsi, le bataillon alpin a perdu quinze officiers sur dix-neuf, et le 11e bataillon d'Afrique a vu succomber tous ses officiers, sauf un sous-lieutenant. D'instinct, les Abyssins imitent les Boërs du Transvaal, dont les balles, dans la dernière guerre, s'adressaient toujours aux officiers anglais. Ils savent que, les chefs tombés, la supériorité des troupes européennes disparaît : la troupe devient troupeau.

(3) La bataille d'Adoua est une des plus terribles du siècle, au point de vue des pertes subies par les vaincus. En effet, les troupes italiennes comptaient 19000 hommes d'engagés dont 9121 Européens et le reste indigènes commandés par 510 officiers italiens. Or, selon les données de l'administration, il n'est revenu, en Érythrée, que 262 officiers, 4361 soldats blancs et peu d'indigènes, la plupart atteints plus ou moins grièvement ou épuisés. Avec les valides, on a pu, en tout et pour tout, organiser trois bataillons de 600 hommes. Le surplus a dû entrer dans les ambulances, ou être embarqué pour l'Europe. Les prisonniers que Ménélk a emmenés dans le Choa ne dépassent guère 2000.

à la baïonnette est passé, et que, dans les guerres futures, le feu sera tout.

Après la dislocation de l'armée éthiopienne, lorsque Ménélik, laissant sous les ordres du ras Mangacha une forte « couverture » devant l'armée du général Baldissera, reprit la route du Choa pour y passer la saison des pluies, les populations abyssines accoururent, des contrées les plus éloignées, pour saluer avec enthousiasme l'empereur au passage, le complimenter comme le libérateur de la patrie, et le voir recevant les bénédictions du clergé, évêques en tête. Alors, sous les rayons ardens du soleil africain, ces mêmes populations admiraient les canons et trophées conquis et assistaient, avec une curiosité avide, au défilé de la longue colonne des prisonniers italiens, avec lesquels marchait le général Albertone. La douleur de celui-ci était profonde et mal comprimée. Le négus le faisait surveiller de crainte d'un suicide. Quel spectacle à opposer aux partisans à tout prix des aventures coloniales et à tous ceux qui incitent à la conquête de régions qu'ils qualifient de nouvelles parce qu'ils n'en ont entendu parler que depuis peu !

Bien d'autres enseignemens sont à tirer de la guerre d'Abyssinie. Hier, en 1894, dans l'Extrême-Orient, nous avons vu les Japonais se révéler comme une puissance militaire de premier rang, avec laquelle l'Europe devra dorénavant compter. Aujourd'hui, beaucoup plus près de nous, dans l'Avant-Orient, nous voyons les Abyssins apparaître comme un peuple doué de vertus guerrières surprenantes et capable au besoin de vaincre, en bataille rangée, l'envahisseur européen. Même les succès militaires des Abyssins ont un caractère particulier que n'ont pas eu ceux des Japonais. En effet, si rapide et si extraordinaire qu'ait été la victoire de ces derniers, ce sont des « jaunes » qui ont vaincu d'autres « jaunes », les Chinois, peuple innombrable mais relativement inerte et, pour l'instant, dénué d'esprit militaire, tandis que les Abyssins, eux, ont fait reculer et ont vaincu des blancs, des Européens.

Notons aussi qu'une guerre heureuse vient d'éveiller chez les Abyssins le sentiment de la nationalité et de leur démontrer pratiquement la nécessité de l'unité de direction, nécessité entrevue seulement, par échappées, dans les luttes contre les musulmans. On croyait, ou on feignait de croire, de l'autre côté des Alpes, que l'Éthiopie, comme l'Italie elle-même autrefois, n'était qu'une simple « expression géographique ». Les événemens ont prouvé le contraire. L'unité éthiopienne s'est cimentée à Adoua. Une des erreurs de l'Italie a été d'oublier l'écrasement des expéditions égyptiennes, tentées en Abyssinie en 1875 et 1876,

pour ne se rappeler que les succès de l'expédition anglaise de 1867-68, terminée par la prise de Magdala et le suicide de Théodoros. Les écrivains militaires d'outre-Manche avaient cependant pris soin de prévenir qu'il ne fallait point tabler sur cette dernière expédition pour juger du degré de résistance que les Abyssins étaient capables d'opposer. Et, de fait, les Anglais menèrent à bien leur entreprise surtout à cause de l'habileté de leur politique. Si, à cette époque, les troupes anglo-indoues, débarquées à Zula, au sud de Massaouah, purent opérer une marche de 610 kilomètres sans incident fâcheux, c'est que le négus Théodoros n'avait guère de la puissance que son titre pompeux. Au plus mal avec ses grands vassaux, ne recevant d'eux ni contingens, ni contributions, il en était réduit à son seul « camp » de Magdala. Les Anglais ne l'ignoraient pas. Avant de s'engager à fond, ils s'étaient assuré la neutralité des princes abyssins, c'est-à-dire de Kassai, roi du Tigré, de Waghsum-Gobaze, roi de Lasta, et de Ménélik lui-même, déjà roi du Choa. Le gouvernement anglais avait promis à ces princes que l'armée expéditionnaire ne resterait point dans le pays et ne s'en prendrait qu'à Théodoros, jalousé et haï de tous.

La « neutralité bienveillante » de Kassai, roi du Tigré, fut une circonstance heureuse, et, on peut le dire, provoquée (1). Elle permit même à l'armée anglaise d'obtenir des vivres sur place. Les Abyssins se liguant pour repousser l'envahisseur, comme ils le firent plus tard pour les Égyptiens et les Italiens, eussent à coup sûr, malgré l'infériorité de leur armement, causé un désastre à l'armée anglo-indoue. Peut-être même le cabinet anglais, toujours si bien renseigné en matière de politique coloniale, eût-il reculé devant les frais et les difficultés d'une pareille lutte. L'expédition anglaise et la guerre entreprise par les Italiens

(1) Le général Robert Napier, devenu feld-maréchal, duc de Magdala et pair d'Angleterre, a raconté à l'auteur de ces lignes combien la neutralité des princes abyssins lui avait été précieuse, et aussi comment se trouvait constitué le train de son armée, dans lequel il avait eu soin de faire entrer des éléphans amenés de l'Inde. Et à ce propos, il citait les inestimables services rendus par ces intelligens animaux, rappelait sa réponse à ceux qui objectaient la difficulté d'opérer avec des éléphans dans une contrée montagneuse : « Annibal a traversé les Alpes avec ses éléphans! Je connais les miens, ils me suivront partout; grâce à eux, je ne laisserai jamais en route ni un canon, ni un blessé. L'éléphant passe où passe le cheval, et, à la guerre, il vaut à la fois une troupe de mulets et une escouade de sapeurs. » Bien souvent, devant les difficultés de marche et de transport qui ont signalé l'expédition de Madagascar, nous nous sommes souvenu du langage de lord Napier de Magdala, qui avait l'expérience des guerres d'Orient. Si le corps expéditionnaire français, au lieu de recevoir un train uniquement composé de mulets, avait été pourvu d'un certain nombre d'éléphans, faciles à se procurer dans les établissemens de l'Inde et les protectorats de l'Indo-Chine, que de fatigues et de privations épargnées à nos soldats! que de temps gagné! que d'existences sauvées!

en Abyssinie ne peuvent donc être comparées puisqu'elles ont été effectuées dans des conditions toutes différentes.

XI

En somme, pour entrer définitivement dans le concert des peuples civilisés, il ne manque plus aux Abyssins qu'un souverain de génie qui fasse pour eux ce que Pierre le Grand a fait pour les Russes, en leur imposant une administration moderne et une armée régulière. Ménélik, avec sa soif d'instruction, son activité et ses aptitudes, est-il de taille à remplir un aussi grand rôle? L'avenir nous le dira. Le prestige qu'il vient d'acquérir faciliterait sa tâche.

Un peuple européen est capable, plus que tout autre, d'aider Ménélik à initier les Abyssins au progrès et à la science militaire : ce sont les Russes. En effet, les Abyssins sont la seule nation africaine qui ait conservé le christianisme orthodoxe. Des traditions y subsistent encore de l'époque où domina l'influence hellénique. En Abyssinie comme en Russie, la civilisation provient de Byzance. Les deux peuples, malgré la distance qui les sépare, se considèrent comme frères de religion. Ainsi s'explique la sympathie qu'ils ressentent l'un pour l'autre; ainsi se comprend également la satisfaction causée dans le grand empire du Nord par la victoire des Abyssins, satisfaction semblable à la joie qu'auraient fait naître des succès remportés sur les Turcs par des Slaves de la péninsule des Balkans. En Russie, l'armée, le clergé, le peuple, la presse et les hautes classes ont été unanimes dans leurs manifestations; les Russes, — et leurs prévisions sont justes, — pressentant dans l'Abyssinie un auxiliaire futur, aussi sûr et aussi précieux dans l'Afrique orientale, vers la Mer-Rouge, qu'est le Montenegro dans l'Europe méridionale, vers l'Adriatique.

De leur côté, les Abyssins, qui confondent les Russes avec les Grecs et regardent tous les orthodoxes comme leurs alliés naturels, retrouvent dans les tsars les puissans empereurs d'Orient qui ont régné à Constantinople et dont ils ont copié les lois et gardé souvenance. Les Russes sont donc des éducateurs tout indiqués pour les Abyssins, et les officiers de cette nationalité, parvenus au Choa, y ont été accueillis à bras ouverts (1).

(1) Les Italiens ne l'ignorent point, et c'est pour cela qu'ils ont refusé le passage, par l'Érythrée, au détachement de la Croix rouge, envoyé de Russie au camp de Ménélik. Il paraît qu'à côté de professionnels, ce détachement comprenait des infirmiers improvisés comme son propre chef, le général-major Schvedow, le capitaine Leontieff et des sous-officiers destinés à rester plus tard en Abyssinie, en qualité

Il est certain que les Abyssins, qui, déjà, ont emprunté des armes à l'Europe, lui demanderont incessamment l'instruction militaire. Et le jour où le négus aura dressé son armée à l'européenne, les Abyssins, à présent invincibles dans leur pays, deviendront redoutables à leurs voisins.

XII

En parlant de l'avenir, les puissances européennes, qui entrent en compétition pour la « conquête » de l'Afrique, vont-elles accorder une part aux Abyssins ? part à laquelle ces derniers auraient droit puisque, vu leur race et leur religion, leurs mœurs et leurs institutions, on les a justement classés parmi les peuples européens, et que, à certains égards, l'ensemble de leur pays est bien une Europe africaine (1). C'est que, si on les oublie, ils sont maintenant assez forts pour se servir eux-mêmes. A n'en point douter, ils semblent appelés à jouer dans l'Afrique orientale un rôle analogue à celui que remplissent les Russes dans l'Asie centrale et l'Asie antérieure.

Un voyageur illustre, Rochet d'Héricourt, qui a conclu, en 1843, le premier traité entre la France et le Choa, et qui connaissait à fond l'Éthiopie, a écrit en propres termes, au sujet des Choans et des Gallas : « Cette grande nation, car elle mérite d'être appelée ainsi, pourrait, conduite par un homme entreprenant, se rendre maîtresse de l'Afrique entière. » On objectera peut-être que ces paroles sont d'un enthousiaste; nous pensons, au contraire, qu'elles esquissent les futures destinées de la nation éthiopienne. En tous cas, les puissances européennes devront désormais renoncer à « protéger » l'Abyssinie. La sphère d'influence attribuée à l'Italie il y a peu d'années par les diplomates n'était qu'une fiction. Le traité d'Ucciali, déchiré, n'est plus qu'un souvenir. Ménélik a mis les cartographes dans l'obligation de nous dresser une nouvelle carte politique de l'Afrique. Certes, maintenant, les Abyssins ne se confineront plus dans leur haute forteresse insulaire de montagnes, formant un ensemble géographique distinct des contrées environnantes et constituant un

d'instructeurs ou d'employés, et beaucoup plus aptes à faire des blessures qu'à en guérir.

Après le refus du libre passage par Massaouah, la mission russe renvoya son personnel féminin en Europe, puis, franchissant le détroit de Bab-el-Mandeb, alla débarquer, en avril, à Djibouti, prit la route du Harrar et parvint par caravanes au Choa.

Le gouvernement italien connaissait la composition du détachement russe de la Croix-rouge et ne s'était point mépris sur son but véritable.

(1) Élisée Reclus.

monde à part; ils ne resteront plus indifférens aux guerres et aux grandes révolutions qui se déroulent au-dessous d'eux; déjà ils ont annexé, en premier lieu, l'immense pays des Gallas et le Harrar et, en dernier lieu, l'Aoussa; ils ont aussi établi, dans les contrées relativement basses et planes, des colonies militaires rappelant celles des confins militaires de l'Autriche et les *Voiskos* cosaques de la Russie; ils continueront à s'agrandir, et se rapprocheront de plus en plus de la Mer-Rouge et du golfe d'Aden. Anciennement, il ne faut pas l'oublier, les Abyssins ont franchi la Mer-Rouge, possédé une fraction de l'Arabie et poussé jusque sur les côtes occidentales de l'Inde, où ils ont fondé des États, comme les Normands dans le nord-ouest de la France et la basse Italie. Leurs descendans se sont fondus avec la population indoue, mais on retrouve les traces de leur domination. A présent, sans songer à reproduire de pareils exploits, les Abyssins peuvent cependant rétablir des communications suivies avec le monde chrétien, à l'instar d'autrefois, avant que la conquête de l'Égypte et de la Syrie par les musulmans ne les ait coupés de l'Europe. Et peut-être verra-t-on, un jour, l'empire d'Éthiopie retrouver partie de ses frontières historiques ainsi que le littoral dont il a besoin pour entrer en contact direct avec les peuples amis et vivre de la vie des États modernes.

Au moment où ces lignes vont paraître, on parle du rétablissement de la paix entre Ménélik et l'Italie. Traiter de cette question, n'est point de notre ressort. Seulement, pour le cas où les hostilités reprendraient plus tard, et en nous maintenant sur le terrain militaire, nous dirons avec M. Macola, le député de Venise qui a bravement payé de sa personne en Éthiopie : « Les Abyssins... très forts aujourd'hui, le seront beaucoup plus demain » (1) et, finalement, nous ajouterons avec le général Ellena, revenant blessé d'Adoua et débarquant à Naples : « Il n'y a point d'armée qui, en condition d'infériorité numérique, puisse vaincre les Abyssins dans l'offensive sur leur propre territoire (2). »

ALBERT HANS.

(1) Interview, *Messaggero*, Rome, 27 mars 1896.
(2) Interview, *Don Marzio*, mars 1896.

LA PEINTURE

AUX SALONS DE 1896

L'effort visible qu'ont fait, cette année, nos peintres, dans les deux Salons, pour reprendre, avec moins d'hésitations, les traditions nationales, quelque temps méprisées ou négligées, est d'un heureux augure pour la bataille solennelle et prochaine de l'an 1900. La recherche d'une technique plus rigoureuse et plus serrée pour le dessin, plus robuste et plus chaude dans le coloris, un retour général à l'expression plus naturelle et plus simple dans la figure humaine, l'adaptation plus réfléchie d'une ordonnance significative et d'une facture appropriée aux divers genres de conceptions, et, dans un certain nombre d'ouvrages, des aspirations imaginatives d'un ordre plus élevé, témoignent du ferme bon sens de nos jeunes artistes. Éclairés par les exemples de quelques maîtres infatigables, ils ne veulent plus perdre leur temps à battre, au hasard de théories changeantes, des buissons creux et stériles ; ils reprennent peu à peu la grande route, large et claire, de la nature et de la vie, où il y a toujours eu place pour tout le monde. Malgré les verbiages contradictoires qui se croisent par-dessus leurs œuvres, et les vastes mots sonores et creux qui s'échangent, à leurs propos, dans les livres et les conversations, malgré les réclames éhontées du charlatanisme et du mercantilisme, malgré les violentes exagérations de l'éloge ou du mépris qui leur sont prodiguées tour à tour et presque au hasard, la plupart se décident à croire que le plus sûr moyen de devenir de grands artistes c'est d'abord d'être d'honnêtes ouvriers. Ils reconnaissent que le métier du peintre est un métier difficile pour lequel on serait bien sot de ne pas recourir à l'expérience accumulée durant plusieurs siècles ;

ils constatent qu'une fois ce métier appris, on a le droit de dire tout ce qu'on veut, tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on pense, sans s'inquiéter de la mode courante ou de la théorie dominante. Une bonne peinture, après tout, quel qu'en soit le sujet, reste toujours de la bonne peinture; un sujet quelconque présente toujours un certain intérêt lorsqu'il est bien rendu; il suffit que l'artiste y ait mis sincèrement quelque chose de lui-même dans la façon de voir, de sentir ou d'exécuter.

Il faut renoncer, décidément, à ce séduisant paradoxe que des arbres sans racine produisent des floraisons plus fraîches que les arbres à croissance régulière, et qu'il suffit, à chaque génération, d'un enthousiasme spontané pour créer, de toutes pièces, un art nouveau. Si l'art, qui est l'expression de la vie, n'est, comme la vie elle-même, qu'un perpétuel renouvellement, il ne peut, non plus qu'elle, se soustraire aux lois générales qui dirigent ses transformations. Rien ne vient de rien; tout procède de quelque chose et tout engendre quelque chose. L'artiste qui semble le plus original aux esprits superficiels est d'ordinaire celui qui s'est le mieux approprié, dans le passé, le plus grand nombre d'élémens épars, mais qui, se les assimilant avec le plus de force, ajoute à ce trésor acquis les richesses de son propre génie, accumulant de la sorte à son tour une réserve nouvelle d'inspirations et d'enseignemens pour l'avenir; tels furent Léonard, Michel-Ange, Titien, Raphaël, Corrège, Rubens, Rembrandt, Vélasquez, tous les peintres de génie, et, au-dessous d'eux, tous les peintres de talent. C'est le train ordinaire des choses; si infatués que nous puissions être de tous nos progrès réels ou de nos apparences de progrès, nous n'y changerons rien : il faut se résoudre, pour naître, à avoir un père et une mère, et pour savoir quelque chose, à l'avoir appris. S'il subsistait, à cet égard, quelque doute, dans l'âme troublée de nos jeunes décadens, ils n'auraient qu'à regarder d'où procèdent, au Champ-de-Mars comme aux Champs-Élysées, les maîtres indépendans pour lesquels ils réservent un reste d'indulgence. Les moins contestés par eux, les plus fêtés par le public sont précisément ceux qui doivent le plus à leur enthousiasme réfléchi pour le passé, ceux chez qui l'étude attentive et obstinée des maîtres a toujours accompagné l'observation consciencieuse de la nature vivante : ce sont MM. Puvis de Chavannes, Dagnan-Bouveret, Henner, Harpignies, Benjamin-Constant, pour ne citer que les plus en vue. Quant aux étrangers, Anglais, Allemands, Belges, assez brillans cette année, on sait qu'ils n'ont pas l'habitude de renier leurs glorieux ancêtres.

I

M. Puvis de Chavannes, fils respectueux et tendre de l'antiquité classique, âme sereine de poète grec égarée dans l'agitation bruyante d'un siècle pratique, esprit contemplatif et synthétique comme ses aînés de Lyon, Orsel, Chenavard, Flandrin, est celui de tous qui affirma, le plus vite et le plus nettement, il y a une trentaine d'années, ses origines et ses préférences, en même temps qu'il donnait la mesure de sa propre valeur. Pour quelques-uns, ses premiers essais de décorations monumentales, unifiées et simplifiées à la façon des pompéiens et des giottesques, *la Guerre* et *la Paix* de 1861, *le Travail* et *le Repos* de 1863 (au musée d'Amiens), sont même restés ses meilleurs ouvrages. On y admire, en effet, déjà, ce rythme ample et paisible des grandes lignes et des formes expressives, ce sentiment puissant et simple des attitudes naturelles aussi éloigné du pédantisme scolaire que des affectations romantiques, cette harmonie profonde et douce des colorations apaisées dans une atmosphère égale et lumineuse, cette grave intelligence du paysage entrevu, à la manière classique, autour des figures humaines : toutes ces séductions rares et pures qui enveloppent et pénètrent l'imagination d'une indéfinissable sérénité. Ainsi nous avaient enchantés les vénérables fresques, meurtries par le temps, des villas romaines et des cloîtres toscans, la véritable école où M. Puvis de Chavannes s'était senti naître et grandir, et dont la lointaine et inoubliable majesté, depuis près d'un demi-siècle, le hante, le conseille et l'inspire. Néanmoins, dans ces travaux de jeunesse, il est trop facile de surprendre, à côté de ces mollesses ou de ces lourdeurs dont il n'a jamais pu se débarrasser complètement, un assez grand nombre de réminiscences emphatiques ou banales qui se montrent plus rarement dans ses travaux postérieurs, la conviction y semble timide encore et la liberté d'esprit incertaine; l'on ne saurait donc les comparer, pour le caractère et pour l'originalité, avec les grandes idylles héroïques qui déroulent sur les murailles du Panthéon et de la Sorbonne l'abondance magnifique et familière de leur douce éloquence.

L'exposition des dessins de M. Puvis de Chavannes qui accompagne, au Champ-de-Mars, ses dernières peintures, est particulièrement instructive et édifiante. Elle serait plus instructive encore, si, le jour où on la renouvellerait, on la classait avec plus de méthode, en rapprochant, comme points de comparaison, les préparations du même genre, études d'après nature et esquisses,

faites par quelques contemporains, ceux qui, vers la même époque, sur la fin du romantisme, allèrent, comme lui, demander à l'Italie des conseils techniques pour la réalisation de leurs rêves, Gustave Moreau, Paul Baudry, Élie Delaunay, Henner, etc... C'est là qu'on saisirait, sur le vif, dans la spontanéité de leurs recherches, la diversité des tempéramens chez ces braves et beaux artistes qui ont fait tous un égal honneur à leur génération. Comme dessinateur, sous le rapport de la précision, de l'analyse intense et pénétrante des formes et des physionomies, M. Puvis de Chavannes n'y pourrait, à coup sûr, lutter avec quelques-uns d'entre eux; comme artiste, on l'y verrait, le premier, affirmer sa personnalité et sa façon naturellement classique de comprendre la vie et d'interpréter la nature. Ce qu'il est aujourd'hui, il l'a été presque dès la première heure, et la consultation constante de la figure réelle n'a été pour lui qu'une occasion constante de la voir agrandie et ennoblie par la noble grandeur de son rêve.

L'antiquité, qui a été la première maîtresse du peintre, est restée toujours sa plus sûre conseillère; il n'a jamais gagné à l'abandonner, car il ne sait guère appliquer les douceurs harmonieuses de son fier langage à la traduction de faits précis ou de figures prochaines. Les cinq panneaux décoratifs destinés à la Bibliothèque de Boston, inspirés par des souvenirs antiques, compteront parmi ses meilleurs ouvrages. Les sujets, à la fois traditionnels et grandioses, n'exigeant l'emploi que de deux ou trois figures d'une attitude expressive dans un paysage approprié, y sont présentés avec cette simplicité grave et émue qui est la plus grande et la plus rare, en notre temps, des séductions pittoresques. Deux bergers chaldéens, nus, contemplant le ciel étoilé, par une nuit délicieusement claire, non loin de leur compagne, moins curieuse, qui repose sous sa hutte de branches, représentent l'*Astronomie*. Ils n'éprouvent point, sans doute, à scruter, de leurs yeux éblouis, l'espace illuminé, cette angoisse poignante dont le pauvre Leopardi entendait l'écho sur les lèvres de son pasteur errant dans ces champs de l'Asie; moins modernes, moins pessimistes, ils sont plus vrais dans leur extase naïve et profonde; le ciel, d'un gris perlé, délicat et exquis, les baigne d'une indescriptible et chaste volupté. Dans les cinq panneaux, d'ailleurs, les ciels sont délicieux, à la fois variés et raccordés, et justement nuancés pour la signification du personnage. Cette délicatesse de goût n'est pas nouvelle dans l'œuvre de M. Puvis de Chavannes mais elle s'y marque, cette fois, d'autant mieux, que ces effets divers, dans un même sentiment, y sont plus rapprochés. C'est ainsi que pour accompagner le doux *Virgile*, en robe mauve, qui suit le bord

d'un ruisseau, regardant les ruches qui bourdonnent, il a trouvé, sur sa palette, des notes printanières, d'un vert aussi frais et aussi tendre que le gris du ciel oriental était profond et limpide et que, pour consoler le sublime Prométhée, enchaîné sur son rocher, il fait luire, autour de l'essaim des blanches océanides, un azur immobile et serein dont *Eschyle* s'enivre et s'inspire. C'est dans l'azur encore, mais un azur légèrement troublé, qu'*Homère*, assis sur le rivage, entre la mer et les verdures, se laisse couronner par ses deux filles, l'Iliade et l'Odyssée. C'est enfin, sous un ciel à la fois plus triste et plus coloré que l'*Histoire*, descendant sous les rocs brûlés, y retrouve l'entrée des temples abolis. Partout la figure principale, accomplissant l'action qu'elle symbolise, dans une attitude sérieuse et naturelle, sans souci du spectateur, se trouve ainsi exaltée par la concordance heureuse de son milieu coloré, et c'est à cet accord naturel et naïf de la pensée et de la vision qu'est due la séduction irrésistible de ces rêves flottans et grandioses auxquels le spectateur ravi n'a plus le courage de réclamer la précision qui serait nécessaire à des réalités. Faut-il gâter ses joies en reprochant au chantre divin et vague des *Harmonies* et de la *Chute d'un ange*, de n'avoir ni la maîtrise raffinée d'Alfred de Vigny, ni l'éclatant coloris et la sonorité victorieuse de Victor Hugo, ni la correction virile de Leconte de Lisle; après tout, n'est pas Lamartine qui veut. Ne demandons pas à M. Puvis de Chavannes d'être Ingres ou Delacroix, ne lui demandons même pas d'être Baudry ou Gustave Moreau : n'est pas Puvis qui veut, et nous le voyons bien, car personne ne l'étudie sans danger et ne l'imite sans ridicule.

Ce n'est point si tôt, ni d'un élan si rapide et si instinctif, que M. Dagnan-Bouveret est devenu un peintre d'histoire et de style, un peintre classique. La route est longue qu'il a parcourue, d'un pied patient et courageux, depuis les anecdotes bourgeoises et sentimentales de la *Noce chez le photographe* et de l'*Accident* avant d'arriver, en passant par les études ethnographiques et morales du *Pain bénit*, du *Pardon*, des *Conscrits*, au grand poème de la *Cène*, l'œuvre capitale, cette année, de l'école française, et qui n'est, on peut le croire, qu'une étape encore dans la carrière d'un si jeune artiste. C'est par degrés, laborieusement, à force d'analyses scrupuleuses de la réalité, qu'il a simplifié et élargi sa manière de voir, qu'il a fortifié et réchauffé sa manière de peindre, se débarrassant peu à peu de ces habitudes de sécheresse et de minutie contractées par presque tous les émules ou successeurs de Bastien-Lepage. C'est par un lent effort que son imagination, allant des détails à l'ensemble, du particulier au général, est

arrivée à concevoir des groupes plus expressifs et des actions plus intéressantes. Toutefois, M. Dagnan-Bouveret n'avait point jusqu'à présent mis le pied sur le terrain de l'histoire proprement dite. En prenant, pour son champ d'essai, le sujet même où les plus grands initiateurs de la Renaissance, Taddeo Gaddi, Andrea del Castagno, Cosimo Rosselli, Domenico Ghirlandajo, avaient donné la mesure de leur vigueur intellectuelle et pittoresque, et que leur prodigieux héritier, Léonard de Vinci, avait choisi pour y développer, dans la perfection d'un chef-d'œuvre unique, l'étendue et la profondeur de son génie, il s'exposait à la comparaison de souvenirs redoutables. L'honneur qu'il a rêvé lui est acquis : ces souvenirs ne l'écrasent pas.

Ce dernier repas de Jésus avec ses disciples, cette *Cène* qui est à la fois l'institution de l'Eucharistie et l'annonce de la Passion, a été différemment représentée par les artistes, suivant qu'ils y ont vu de préférence l'origine miraculeuse d'un culte nouveau ou le prélude humain d'une tragédie divine. La mise en scène qui a prévalu de bonne heure, après la fresque de Taddeo Gaddi dans le réfectoire de Santa Croce, est la disposition en longueur, avec la table de fond, derrière laquelle le Christ et tous les apôtres se présentent de face ou de profil, sauf le traître Judas, assis, à part, sur le devant, mieux désigné ainsi à la haine des fidèles. C'est celle qui se retrouve dans presque tous les couvens italiens, durant le XVe siècle, Andrea del Castagno, Cosimo Rosselli, Domenico Ghirlandajo n'y ont rien changé que quelques accessoires matériels. Chez tous, le Christ est assis ; chez tous, il laisse reposer sur son cœur la tête endormie de Jean, le disciple bien-aimé. Son geste, dans cette attitude contrainte, forcément lent et contenu, est celui d'une résignation douloureuse et bienveillante. Chez Ghirlandajo comme chez Castagno, son modèle, c'est par des expressions méditatives et des échanges de réflexions, à voix basse, entre voisins, que les apôtres manifestent, gravement et discrètement, leur surprise ou leur indignation. A première vue, Léonard de Vinci semble avoir lui-même complètement respecté cette ordonnance séculaire : en fait, il la modifie à fond, tant pour le sens que pour la forme. Son esprit scientifique de philosophe expérimental et de statuaire naturaliste, très peu porté au mysticisme, y voit surtout un drame humain. Avec ses habitudes de pousser à fond toutes ses recherches, il saisit cette occasion de grouper, dans une action fortement nouée, tous les acteurs, en donnant à chacun l'expression la plus intense et la gesticulation la plus significative d'après la nature de son tempérament et la probabilité de ses sentimens. Pour se conformer

à la vraisemblance, qui est, en tout, sa grande règle, il fait d'abord rentrer Judas dans le rang : le traître n'est plus désigné à la vindicte publique que par la hideuse ignominie de son visage et le lâche aveu de son mouvement en arrière. D'autre part Jean s'est réveillé ; il ne pèse plus sur le bras du Maître qui peut largement s'ouvrir au moment où tombe de ses lèvres la parole fatale : « Quelqu'un me trahira. » Point de doute, cette fois. C'est bien l'annonce de la trahison. Et voilà que brusquement arrachés à leurs méditations personnelles ou à leurs dialogues particuliers, tous les disciples tressaillent, protestent, s'indignent, se désignent, quelques-uns se lèvent, presque tous se tournent vers le Fils de l'Homme, implorant une explication plus nette dans ses regards obstinément et douloureusement baissés. On les entend autant qu'on les voit. La pantomime plastique ne pourrait aller plus loin sans tomber dans la convention théâtrale. Aussi cette *Cène* dramatique de Léonard s'est-elle imposée aux imaginations comme une réalisation si complète et si définitive de cette conception particulière du sujet qu'aucun grand artiste n'a plus osé le reprendre sous le même aspect. Les pieux et les tendres, comme l'auteur anonyme de la fresque de San Onofrio, longtemps attribuée à Raphaël, ou comme Andrea del Sarto, au couvent de San-Salvi, sont retournés arrière immédiatement, par-dessus Léonard, aux simplicités pieuses de Florence et de l'Ombrie. C'est ce qu'a fait aussi M. Dagnan-Bouveret, pour la meilleure partie et la moins discutable de son bel ouvrage, pour la disposition et les gestes de ses apôtres ; il a bien fait.

Jésus n'est donc plus ici, autant que chez Léonard, le maître trahi et le martyr prochain, préparant ses fidèles à la catastrophe. Si c'est encore l'homme, c'est déjà l'homme transfiguré, presque irréel, un fantôme de Dieu, d'une blancheur exaltée et diaphane, présentant, dans une coupe de verre, le mystère du vin sanglant à ses disciples extasiés. Le surnaturel, auquel nul des pieux artistes du moyen âge et de la Renaissance n'avait eu recours, pénètre de toutes parts l'œuvre du XIX[e] siècle incrédule et raisonneur. De toutes parts? Non. A vrai dire, c'est le Christ seul, le Christ divinisé avant l'heure, qui rayonne, comme s'il était déjà le Christ d'Emmaüs, le ressuscité, et qui, de sa propre lumière, illumine la salle voûtée, basse, froide et nue, où se tient le triste banquet, bien différente aussi de cette salle haute et meublée dont parle l'Évangile et des salles ensoleillées et printanières des Florentins. Est-ce dans le fameux Tintoret de San Giorgio Maggiore, où, suivant son habitude, le fougueux coloriste bouleverse, en dramaturge révolutionnaire, les vieilles formules ecclésiastiques,

que M. Dagnan-Bouveret a pris l'idée de ce Christ qui se lève, se tient debout, discourant, comme un orateur, et qui éclaire ses voisins de son rayonnement? Peut-être n'est-ce qu'une simple rencontre. Toutefois, dans la toile extraordinairement mouvementée du Vénitien, pour lequel l'agitation des formes dans les lumières est la joie suprême, le surnaturel, si on peut le dire, reste encore soumis aux lois naturelles. Ce n'est point seulement par le nimbe fulgurant de Jésus qui s'incline tendrement vers le beau saint Jean pour lui donner le pain de vie, ni par les autres nimbes, non moins fulgurans, dont le peintre a généreusement et logiquement muni les têtes des apôtres, ni même par les éclairs tombés des volées d'anges, aux ailes diaprées, tournoyant dans les hauteurs, que s'illumine la vaste salle où courent les valets empressés et les servantes décolletées. Un éclairage réel, celui de grandes lampes, aux becs flambans et fumans, suspendues au plafond, entre-croise ses feux avec les feux imaginaires, d'après les règles ordinaires de la physique ; ce sont ces complications même qui amusent et excitent la virtuosité de l'incomparable praticien. Il a fait de la *Cène* une magnifique pièce d'artifice, une apothéose d'opéra, et, dans l'éblouissement du spectacle, on ne regarde plus le jeu des acteurs.

C'est, au contraire, sur les acteurs que l'artiste moderne, avec un goût plus sérieux et un sentiment plus grave et plus respectueux, a voulu, comme les primitifs, concentrer notre attention Nous n'aurions qu'à louer la simplicité digne avec laquelle il l'a fait, si nous n'étions troublés d'abord par cette introduction inattendue de l'effet fantastique dans lequel M. Dagnan, plus hardi que Tintoret, va jusqu'à violer les lois habituelles de la lumière. Comment et par quoi est éclairée la salle? Avant que le Christ ne se soit transfiguré, s'y trouvait-on dans l'ombre? C'était au jour tombant, nous dira-t-on. Soit encore, et nous acceptons que le Christ, se dressant dans sa tunique éclatante, projette tout à coup devant lui un flot de lumière. Mais d'où vient alors l'énorme ombre portée qui s'allonge derrière lui et ne saurait raisonnablement être produite que par une lumière distante, basse, de premier plan? L'éclat du calice incandescent suffit-il à l'expliquer? Nous ne voudrions pas donner à ces chicanes matérielles plus d'importance qu'il ne sied ; nous cherchons seulement les causes de l'embarras qu'ont éprouvé, comme les nôtres, les yeux de bien des gens devant un manque apparent de logique lumineuse dans une œuvre si logiquement pensée et dont les plus belles parties, les apôtres rangés autour de la table, la table elle-même et les accessoires, sont précisément traitées avec

un sentiment particulièrement juste et puissant de la réalité.

Quoi qu'il en soit, une fois cette première inquiétude passée, on ne saurait qu'admirer la conviction, la pénétration et la force avec lesquelles M. Dagnan-Bouveret a caractérisé toutes ses figures. Le Christ est très moderne, un peu languissant, sinon efféminé, et légèrement sentimental, mais tendre, délicat, exalté. Le doux saint Jean, à sa gauche, est un de ces beaux adolescens, à la physionomie ouverte et confiante, comme on n'en trouve plus guère dans nos grandes villes, un adolescent de province ou de campagne avant la vie de garnison. Il rappelle, pour la naïveté et pour la vérité ethnographique, le saint Jean tourangeau qui interroge le Christ dans la *Cène* de notre Jehan Foucquet, si familièrement installée, autour d'une table ronde, dans une bonne salle d'auberge, dont la fenêtre ouverte laisse voir l'abside de Notre-Dame. Parmi tant d'illustres prédécesseurs, si M. Dagnan-Bouveret se rattache plus directement à l'un d'eux, sciemment ou spontanément, c'est (qu'il en soit loué) au peintre de Charles VIII et de Louis XI, à notre peintre le plus vraiment national et qui, comme M. Dagnan, a puisé les meilleurs élémens de son génie, dans l'étude attentive et franche des types locaux et de la vie française. Les apôtres de Castagno, de Léonard, d'Andrea del Sarto étaient des Milanais et des Florentins exaltés et transfigurés par la majesté de la tradition évangélique et antique, les apôtres de M. Dagnan-Bouveret sont des Français, paysans ou citadins, choisis de préférence, par l'artiste, comme ils l'eussent été par le Christ, dans le peuple et parmi les travailleurs. Sous les tuniques ou les toges, de couleurs unies et sobres, bleuacées ou verdâtres, dont ils sont modestement vêtus, on reconnaît des types aussi vrais et aussi prochains que les types déjà fixés, avec autant de finesse, mais moins d'ampleur et de virilité, dans le *Pardon* ou les *Conscrits*. L'honnêteté, la franchise, la conviction parlent sur tous ces visages dont quelques-uns sont aimables et quelques autres énergiques. Comme Fra Angelico et Luini, comme tant d'artistes, tendres et doux, qui ne purent jamais peindre un bourreau effrayant, il semble que la droiture de M. Dagnan, si bien préparée à exprimer des physionomies honnêtes, ait eu quelque peine à réaliser le type affreux de Judas. Son traître, immobile, à la gauche du Christ, dans une attitude sournoise et troublée, l'œil fixe, la lèvre plissée, garde encore un air si simple et si digne, que beaucoup l'ont pris pour saint Pierre. On croyait trouver l'Iscariote dans un autre personnage, brun et barbu, d'aspect revêche, à profil sémitique, debout, qui s'avance sur la gauche. On sait combien Léonard réalisa difficilement son type de traître,

après avoir cependant fréquenté, pour le rendre, tous les gredins de Milan. Chez M. Dagnan, l'incertitude a moins d'importance, puisqu'il a voulu surtout représenter la divinisation du Christ et la vocation de ses disciples; il est clair que, s'il les eût cherchés, il eût trouvé facilement, dans notre heureuse civilisation, des chenapans aussi caractérisés que ceux de la Renaissance.

MM. Puvis de Chavannes et Dagnan-Bouveret représentent avec éclat, on le voit, au Champ-de-Mars, les plus hautes traditions de l'art; on doit constater que leur exemple n'y est guère suivi. A part M. Delance, qui, dans ses peintures pour une église des Basses-Pyrénées, applique à des sujets rebattus une expérience habile et de réelles qualités de décorateur coloriste, personne ne semble s'y douter qu'un peintre peut avoir une occupation plus importante que celle de transmettre à la postérité quelque impression passagère produite sur des yeux sensibles et bien préparés par l'apparition rapide d'une ou deux formes vivantes sous un éclairage compliqué ou bizarre. Les études, intéressantes ou curieuses, dans ce genre, n'y sont pas rares, elles ont leur prix; ce n'est pas toutefois par ces simples exercices que nous garderons notre suprématie. Au palais des Champs-Élysées, les compositions, à figures variées, grandes ou petites, se présentent, au contraire, en assez grand nombre. Le succès n'y répond pas, chez toutes, à l'effort, non plus que la qualité à la dimension. On peut même éprouver autant de pitié que de sympathie pour l'imprudence généreuse et désintéressée avec laquelle tant de jeunes artistes se précipitent en ces vastes aventures au risque de n'y récolter, à coup sûr, que les quolibets de la critique et le mépris des collectionneurs. Pour les étrangers, plus positifs, ces labeurs gigantesques et gratuits sont une cause d'étonnement, une cause aussi de respect et d'admiration pour notre école. En réalité tous ces efforts excessifs ne sont pas perdus; il n'est guère de peintre en renom aujourd'hui qui n'y ait d'abord essayé et affermi ses forces dans sa jeunesse, comme il n'est guère de romancier ou d'auteur dramatique qui n'ait débuté par la poésie épique ou lyrique. C'est par des tentatives semblables que s'apprend l'art essentiel de la composition. Si nous perdions nos vieilles qualités de compositeurs puissans ou spirituels, poétiques ou élégans, si nous cessions d'appliquer aux arts plastiques le génie observateur et dramatique de la nation, nous pourrions courir le risque de nous trouver quelque jour fort désemparés vis-à-vis de nos rivaux du dehors souvent mieux doués que nous pour la hardiesse de la vision, le tour de main et la sensibilité.

Il faut bien nous prendre tels que nous sommes. Avant tout,

nous sommes une race raisonneuse, éloquente, littéraire, plus sensible à l'expression des êtres qu'à leur beauté, à la signification des choses qu'à leur nature. C'est par l'intelligence littéraire que les trois quarts des Français cultivés arrivent ou croient arriver à l'intelligence plastique et pittoresque. La sensibilité spontanée des yeux pour les formes et les couleurs est plus rare chez nous encore que la sensibilité naturelle des oreilles pour les sons, et, bien que cette sensibilité spéciale se soit notablement développée, depuis une trentaine d'années, sous l'influence des voyages, de la curiosité, de l'éducation, de la mode, nous n'en restons pas moins, en masse, comme Français, soumis aux exigences de notre tempérament, et nous comprenons malaisément l'œuvre d'art si elle ne nous apparaît pas d'abord comme la représentation d'un sentiment, d'une observation, d'un drame ou d'une idée exprimés en un langage visible et tangible. Il n'y a pas à s'excuser, comme on fait parfois, de cet état mental, auquel nous devons, en réalité, tous nos artistes originaux, depuis les pieux et charmans imagiers ou miniaturistes du moyen âge, jusqu'aux savans ou aimables décorateurs des siècles académiques, depuis nos naïfs ou spirituels portraitistes et illustrateurs du XVII[e] et du XVIII[e] siècle jusqu'aux peintres lettrés du XIX[e] siècle, depuis Jehan Foucquet jusqu'à Meissonier, depuis Poussin, Lebrun, Watteau, Boucher jusqu'à David, Géricault, Delacroix. Si on retirait de l'œuvre de ces admirables artistes, et de bien d'autres, tout ce qu'ils doivent à leurs lectures, à leurs études, à leur curiosité intellectuelle, qu'en resterait-il? Une fois pour toutes, finissons-en avec ces chicanes puériles. Sachons nous connaître, et tirons parti de nos qualités, d'abord, de nos défauts ensuite. Tout ce qu'on peut demander à un peintre, c'est de faire de la bonne peinture. Or un bon peintre en fait avec tout, même avec de la littérature; un mauvais peintre n'en fait avec rien. L'essentiel c'est de ne point confondre le sujet, qui n'est presque rien, avec son interprétation, qui est presque tout. Éternel sujet de malentendus entre le gros public et les artistes; les uns n'en sont encore qu'à regarder les intentions, tandis que les autres s'attachent seulement aux résultats. Le rôle de la critique est de discerner si les résultats répondent aux intentions.

L'intention de M. Rochegrosse, dans l'*Angoisse humaine*, s'est-elle exprimée en un langage de peintre assez ferme et assez clair pour qu'on en saisisse, avec satisfaction et sans effort, toute la portée? Une trentaine d'hommes et quelques femmes, tous modernes, tous de Paris, d'habits très divers, en vestons, vareuses, fracs noirs, guenilles, robes de bal, tous avec des visages tour-

mentés ou convulsés, grimpent, en se bousculant, gesticulant, vociférant, les uns par-dessus les autres, et forment une sorte de pyramide vivante, grouillante et confuse, dont le sommet lance quelques bras tendus vers deux fantômes vaguement dorés qui scintillent dans le brouillard des nues. Au fond, les toitures et les tuyaux fumans de la grande ville; en bas, un cimetière dans lequel sont déjà tombées quelques victimes de cette effroyable bousculade. L'œil est d'abord troublé par une incertitude : sur quel genre de support se hisse, pour tenter l'escalade, cette foule enfiévrée? Escalier, charpentes, maçonnerie? En fait, c'est une sorte d'avancée de terrain qui surplombe et forme cap; on ne le voit pas tout de suite; or, rien n'est si nécessaire que la vraisemblance des apparences pour assurer la vraisemblance d'un rêve. Cette première inquiétude ne se trouve guère consolée par le jeu des colorations, qui est monotone et sourd. Peut-on, il est vrai, s'étonner que le noir domine, le noir affreux de nos enveloppes, dans ce groupe de sombres figures? Pourtant, il y a noir et noir, comme l'ont su les habiles coloristes, et le noir de M. Rochegrosse n'est pas seulement triste, il est terne. Ce sont là, je crois, les deux erreurs qui ont empêché quelques personnes de reconnaître d'abord, dans la composition nouvelle de cet ingénieux chercheur, des qualités remarquables. Les figures sont clairement et puissamment groupées dans cet enchevêtrement mouvementé, la plupart des têtes, ravagées et dévastées par toutes les souffrances des aspirations chimériques, soifs de jouissances, soifs de gloire, soifs d'amour, sont peintes avec une vigueur de pinceau et une force d'expression qu'on ne trouverait point dans les toiles antérieures de l'artiste. M. Rochegrosse n'a jamais concentré, sur une de ses conceptions, plus de conscience et plus de science, plus d'émotions et plus de talent, et l'on s'aperçoit bien, plus loin, des mérites de l'*Angoisse humaine* lorsqu'on la compare avec les autres peintures où l'on traite aussi de matières philosophiques, sociales, humanitaires.

La plus vaste de toutes, l'une des moins remplies, est celle de M. Pelez qui s'intitule tout bonnement *l'Humanité*. Ne soyez pas effrayé par la grandeur du mot; l'idée est petite. Dans l'allée d'un square parisien, devant un talus de gazon, sont rangés, à la suite, quelques types connus de la pauvreté et de la vanité contemporaines : ouvriers sans travail, prolétaires invalides, mères de famille déguenillées, nourrices mercenaires, bébés richement emmitouflés, bourgeoises endimanchées et catins qui végètent silencieusement, ou tapageuses, se toisant avec mépris; auprès d'un gros rentier qui ronfle sur sa chaise, un miséreux debout, aux

yeux hagards et menaçans, donne la note révolutionnaire. La file pouvait s'allonger indéfiniment, car M. Pelez aurait trouvé sans peine, dans la grande ville active et laborieuse, d'autres types complémentaires, s'il avait voulu représenter vraiment l'humanité, même l'humanité restreinte de Paris en l'an 1896. La douloureuse et fatale antithèse du luxe et de la misère qui a déjà fourni matière à tant d'œuvres déclamatoires se présente ici avec une banalité enfantine. L'addition faite, après coup, d'un grand crucifix rayonnant, que nul ne regarde, dans le fond de feuillages, ne change rien à l'insignifiance de l'ensemble. Une telle pauvreté d'idées n'aurait pu trouver d'excuse que dans la force et la beauté de l'exécution, mais, sous ce rapport, malgré un talent réel de dessinateur et d'analyste, M. Pelez est resté à mi-chemin. Quelques-unes de ses figures, notamment celles des pauvres diables affamés et souffreteux, ont été vues, d'un regard perspicace, par un artiste vraiment ému et compatissant; d'autres, celles des enfans, sont d'une tournure vive et d'un coloris charmant. Par malheur, tout cela flotte à fleur de toile, tout cela est si mince et si diaphane, qu'on croit voir des reflets plutôt que des corps. Une facture si vaporeuse est-elle acceptable en un sujet si réel, dans un cadre de telles dimensions?

Que les peintres s'occupent des questions sociales, libre à eux; ils trouveront peut-être là l'idéal nouveau qu'ils poursuivent, et nous en serons ravis. Leur art ne peut nous apporter la solution du problème, mais il peut nous donner l'émotion bienfaisante ou douloureuse qui dispose à le comprendre, et c'est tout ce que nous leur demandons. C'est aussi ce que nous avons le droit rigoureux de leur demander. Êtes-vous très ému devant les ombres diaprées de M. Pelez? J'en doute. L'êtes-vous davantage devant les figurines, très précises et très nettes, de M. Béraud, dans son petit tableau de *la Poussée?* Je ne le crois pas. L'anarchiste au repos de M. Pelez entre ici en action. D'une violente bourrade, il a brisé la porte d'une salle à manger où des gens du monde font la noce. Les convives s'enfuient, sauf un jeune homme qui profite de l'occasion pour embrasser d'une étreinte dernière sa voisine fort décolletée; c'est ce qui s'appelle finir d'une fin héroïque. C'est le pendant de la *Madeleine* d'autrefois. Jeux aimables d'une fantaisie gouailleuse et sceptique, jeux innocens d'un observateur spirituel et d'un dessinateur habile. L'exécution, si soignée et si fine, éloigne d'elle-même toute impression profonde et toute terreur durable.

Toutes ces allégories semblent bien fades à côté de la réalité. Les Belges, avec leur franchise brutale et leurs grasses palettes,

n'y vont pas par quatre chemins. Ils ne se perdent pas dans le symbole. Ils regardent ce qu'ils voient, ils nous émeuvent en le peignant. Combien moins de littérature et de sentimentalité dans la *Lutte pour la Vie* de M. Luyten que dans l'*Angoisse* de M. Rochegrosse et dans l'*Humanité* de M. Pelez! Combien plus de vérité, d'émotion, de peinture! D'imagination? nulle apparence. De raisonnement? pas davantage. Une affreuse salle basse d'estaminet où se chamaillent, s'insultent, se cognent, dans une réunion de grévistes et d'affamés, autour d'une loque rouge, des ouvriers et leurs femmes. Il y a déjà un cadavre à terre. Les vivans, au-dessus, vocifèrent, gesticulent, menacent. C'est un grouillement effroyable de têtes souffreteuses, abruties, sauvages, lamentables. L'exécution, à fond gris, avec des rehauts bleus et bleuâtres, est grave et brutale, vigoureuse et saccadée, comme l'action même. A quoi servirait une figure allégorique ou académique, la Misère ou la Famine, planant sur une mêlée suffisamment significative? A nous faire douter de la sincérité de l'artiste. Dans les sujets contemporains, presque toujours, l'allégorie est inutile, plus qu'inutile, déplacée et choquante. Il la faut laisser aux décorateurs qui en vivent.

Un autre Anversois, M. Struys, dans une scène non moins concrète, nous semble aussi exprimer l'idée de la mort d'une façon plus poignante que toutes les compositions symboliques sur le même sujet. Il lui suffit, à son habitude, de ramasser deux ou trois figures, dans un cadre étroit et bas, en des attitudes très significatives, sous les larges accens, savamment expressifs, d'un coup de lumière justement répartie. La force de son émotion et la virilité de son pinceau font le reste. Son *Désespéré* vaut ses œuvres précédentes. Au fond d'une modeste salle, une petite porte s'ouvre sur une chambre, éclairée par une veilleuse, dans laquelle on voit, de dos, se pencher une vieille dame en noir. Derrière la dame, vu de dos encore, un jeune diacre, tête nue, en surplis blanc, avec une grosse lanterne, puis, derrière, un vieux prêtre, en chasuble jaune, portant, sous un linge, l'extrême-onction; à gauche, une servante prosternée, devant un fauteuil de paille, en pleurs, la tête cachée dans son tablier; à droite, agenouillé, un vieux domestique, dont on n'entrevoit que le crâne chauve et les yeux baissés. Ces yeux, des yeux sans regards, sont les seuls que le peintre ait montrés; pas un visage de face, à peine un profil; c'est avec des dos, des nuques, des attitudes que le peintre nous remplit de l'angoisse et du respect dont tous ses personnages sont pénétrés. Des tableaux si simplement conçus et si fortement exécutés font admirer la puissance expres-

sive de la peinture à ceux qui l'aiment et devraient la faire comprendre à ceux qui ne l'aiment pas encore. Chez M. Struys, plus encore chez M. Luyten, l'harmonie est complète entre la façon de sentir et la façon de peindre, et l'on y constate cette unité d'aspect, cette coordination soutenue des formes dans la lumière, qui, pour un œil exercé, caractérise, avant tout, les bonnes peintures.

Cette unité d'aspect, qui désigne aux yeux de tous, dans une exposition ou dans un musée, les ouvrages fortement conçus et résolument exécutés, s'établit, cela va sans dire, avec plus de difficultés dans les grandes que dans les petites toiles. La multiplicité des figures, la variété des mouvemens, les complications de l'éclairage entraînent d'autant plus le peintre inexpérimenté ou indécis à une dispersion et un morcellement d'effets qu'il travaille sur une plus vaste surface et qu'il doit accorder des tonalités plus éclatantes. Rubens, Gros, Géricault, Delacroix ont donné d'admirables exemples de ces orchestrations soutenues dans la note vigoureuse et retentissante, comme Tiepolo et Boucher dans la note aimable et brillante. Nos contemporains, en général, n'osent plus se hausser à ces hardies ou joyeuses aventures; c'est dans l'atténuation des coloris, dans l'abaissement des sonorités, dans l'uniformité, plus facile à réaliser, des teintes grisâtres ou jaunâtres, que les meilleurs d'entre eux cherchent, avec inquiétude ou timidité, cette indispensable unité. En voici des exemples bien frappans dans les plus importans tableaux d'histoire ou de genre historique qu'on voit aux Champs-Élysées : ceux de MM. Tattegrain, Buffet, Lionel Royer, Surand, Thirion, Boyé, Rouffet, etc. Non seulement les sujets choisis y sont tristes, quand ils n'y sont pas lugubres ou répugnans, mais la peinture y reste le plus souvent grise, mince et terne, alors même qu'elle aurait le droit, sans contredire au sujet, d'être chaleureuse, ferme et vibrante.

La notation grise, sans doute, était de rigueur pour M. Tattegrain, puisque la scène terrible qu'il nous présente, avec un très remarquable talent, se passe en plein hiver, en Normandie, par un temps de neige. Les Français de Philippe-Auguste, en 1204, assiègent le Château-Gaillard, défendu par les Anglais de Jean sans Terre. Il faut lire dans le véridique chroniqueur, Guillaume Guiart, témoin oculaire, dont les descriptions exactes et détaillées ont fourni à Viollet-le-Duc la matière d'une de ses plus instructives études sur l'architecture du moyen âge, les péripéties de ce long siège, qui se termine par la prise du fort, le chef-d'œuvre du génie militaire de Richard Cœur de Lion, regardé comme imprenable. L'héroïsme des assiégeans et des assiégés fut égal dans cette lutte épique ; leur cruauté ne le fut pas moins. Les habitans

du Petit-Andely, chassés par les Français, s'étaient d'abord réfugiés dans la forteresse, mais le gouverneur, Robert de Lascy, forcé de ménager ses vivres, les en expulsa bientôt. Repoussés ainsi à la fois par les deux armées, ces malheureux, vieillards, femmes, enfans, les *Bouches inutiles*, périrent, en quatre mois, de froid et de faim, dans le pli d'une vallée, entre les hautes murailles de l'Anglais et les hautes tours en bois des Français, également inflexibles. Après avoir mangé des herbes, après avoir mangé des racines, ils se mangèrent eux-mêmes, dit le chroniqueur, le chapelain du roi. M. Tattegrain, avec ce goût particulier pour les sauvageries que professe le dilettantisme aimable des jeunes générations, ne nous a point épargné cette scène de cannibalisme. On est en train, dans un coin, sur la gauche, de dépecer, en hurlant, un compagnon de détresse, mort ou mourant. Cet épisode répugnant était-il indispensable? Augmente-t-il l'impression de pitié que le peintre a voulu nous donner, et qu'il nous donne par le spectacle lamentable de toutes ces pauvres créatures déguenillées, affamées, désespérées, se traînant de tous côtés dans la neige, fouillant les glaces, se rongeant les mains? L'émotion soutenue avec laquelle il a représenté tous ces désespérés suffirait à nous toucher profondément, même si nous nous arrêtions à regarder séparément chaque figure, mais ce n'est point, en vérité, dans ces figures détaillées que réside la grandeur émouvante de la composition, c'est dans l'ensemble et dans le paysage, c'est dans la majesté silencieuse et impassible de ces escarpemens inabordables, de ces neiges stériles, de ce fleuve inutile, de ces murailles hautaines et de ces tours féroces, de toute cette accumulation d'insensibilités grandioses autour de ces pauvres êtres lâchement abandonnés. M. Tattegrain excelle à faire du paysage français, très réel et très observé, l'action principale de ses tragédies plébéiennes. Qui ne se souvient des tourbes affreuses dans lesquelles, sous une pluie glacée, tremblent les genoux des paysans humiliés de la *Bataille de Cassel*, et des dunes sablonneuses, tristement ensoleillées, d'où saillissent les ossemens que renifle le cheval de Condé? N'eût-il que ce mérite d'avoir montré ce que pouvait être, en notre temps, le paysage historique, c'est-à-dire un paysage vrai, servant de cadre et d'explication à une action vraisemblable, M. Tattegrain, l'un des peintres qui comprennent le mieux, et d'ordinaire avec le plus de simplicité, les souffrances des humbles et les peines des laborieux, mériterait, dans sa génération, une place à part. Tout est français dans ses œuvres : la nature, les gens, le sentiment, l'émotion; il faut lui savoir gré de cette sincérité fort rare et de ce patriotisme spécial.

Si la grisaille hivernale et normande de M. Tattegrain est plus qu'excusable, j'ai de la peine, je l'avoue, à me faire aux grisailles carthaginoises de MM. Thivier et Surand, illustrateurs de *Salammbô*. Que leur lumière est pauvre! Que leur atmosphère est triste! Et nous sommes en Afrique! Le *Défilé de la Hache*, d'un parti pris jaunâtre, qui fit connaître M. Buffet, en 1894, semblerait chaleureux à côté de cette calme froideur. Ce n'est pas que ces deux toiles, très soignées, soient insignifiantes: chez M. Thivier, la disposition est dramatique, et les figures, bien posées et bien dessinées, n'y sont pas rares; dans ce rythme atténué, d'ailleurs, l'harmonie est trouvée. Chez M. Surand, les divers morceaux, plus sèchement détaillés, se combinent avec plus d'embarras, trahissant des réminiscences trop diverses. Certains groupes, comme celui des éléphans, sont étudiés avec conscience et force. M. Surand avait débuté par des hardiesses de coloriste qu'il nous faudrait regretter si ses progrès comme compositeur et comme dessinateur devaient l'y faire renoncer. Une tristesse plus accentuée encore dans la lumière, et des timidités presque constantes dans une exécution laborieuse compromettent beaucoup aussi l'effet définitif de *Germanicus* retrouvant, sur le champ de la défaite, les squelettes et les reliques des légions de Varus. La scène est disposée sans nouveauté, suivant les traditions scolaires, mais M. Lionel Royer montre, dans quelques figures, des qualités réelles de dessinateur qui, pour être académiques, n'en sont pas moins utiles et dont le mépris n'a point porté bonheur, en ces dernières années, aux écoliers trop vite émancipés de la rue Bonaparte.

Certes, nous voyons avec joie nos jeunes peintres, émus par toutes les trouvailles inespérées qui, depuis vingt ans, à Tanagra, à Athènes, à Olympie, à Delphes, ont fait de nouveau resplendir le génie hellénique, dans sa variété la plus surprenante et sa grâce la plus familière, porter de nouveau leur imagination et leurs études vers la divine Grèce, car nous pouvons espérer qu'ils y retrouveront, avec le goût de la beauté simple et saine, le goût aussi de toutes les fortes ou tendres couleurs, de toutes les vives ou fines clartés. Dans la couleur et la clarté, les nuances sont infinies, mais toute couleur réjouit l'œil et toute clarté ranime l'âme. Nous avions bien le droit d'attendre le soleil sur la route tournante de l'Acropole où se déroule, au pied du Parthénon étincelant, la procession des Panathénées, dans la *Fête antique*, de M. Buffet. Le soleil, en effet, s'y montre, mais c'est un soleil encore mal nettoyé, et qui se dégage avec quelque effort de cette atmosphère jaunâtre dont certains archaïsans anglais et alle-

mands s'obstinent à le voiler, M. Buffet dont les premières peintures portaient cette triste marque de langueur hésitante est de force, aujourd'hui, à regarder en face l'astre des peintres. Parmi les nombreuses figures qu'il groupe ou qu'il assied à l'entour du cortège sacré, quelques-unes sont vraies et charmantes, d'une vérité un peu commune pourtant et qui gagnerait à être serrée de plus près et d'un charme un peu banal encore, auquel une étude plus attentive des vases, terres cuites, et bas-reliefs eût donné plus de distinction, de souplesse, d'élégance. On souhaiterait en un mot, en cette fête attique, plus d'atticisme. La *Fête antique* a obtenu, auprès des amateurs délicats, un succès légitime; toutefois dans l'ascension régulière vers les cimes élevées de l'art que semble vouloir poursuivre M. Buffet, cet ouvrage, si intéressant mais si incomplet, ne doit être qu'une étape au delà de laquelle son talent, plus assuré et plus mûr, trouvera promptement les occasions de se signaler mieux encore.

Les aspirations vagues, dans ce genre d'évocations, et les à peu près ne suffisent pas. M. Foreau, qui possède un juste sentiment du paysage expressif, nous en fournit la preuve dans son *Cortège de Bacchus*. Passe pour le paysage de fantaisie, décoratif et conventionnel. La mythologie grecque est si poétique, la légende chrétienne est si humaine, qu'un artiste peut toujours les transplanter dans un autre milieu que leur milieu original. Les déesses de Botticelli, de Poussin, de Rubens, de Boucher sont toujours des déesses, parce qu'elles gardent encore, dans leur beauté florentine ou romaine, flamande ou française, l'âme sereine ou voluptueuse que leur a donnée l'imagination antique. Les prophètes et les apôtres de Michel-Ange et de Rembrandt, dans leur nudité colossales ou leurs guenilles hollandaises, sont encore de saints personnages parce qu'ils respirent la fierté ou la familiarité de la Bible et de l'Évangile. Mais les bacchans et bacchantes, maigriots et chiffonnés, qui cheminent sous la futaie de M. Foreau, en quoi nous parlent-ils de gaîté, d'enthousiasme, de beauté? Les jeunes femmes bien plus modernes, un peu effacées, trop peu transfigurées et exaltées, de M. Boyé, dans sa *Nausicaa*, et de M. Albert-Valentin Thomas, dans son *Hymne à Sélène*, sont moins éloignées du sentiment antique, tout simplement parce qu'elles sont plus naturelles et plus expressives. La Nausicaa de M. Boyé notamment est traitée avec un sens délicat et poétique des jeunes élégances de la forme et des dégradations nuancées de la lumière. Sa toile est un peu grande pour l'importance et la solidité de ses figures. On peut faire la même observation pour les *Nymphes et Persée* de M. Lauth, et même pour le gracieux

Automne. Hymne à Cérès de M. Albert Laurens. Les rêveries archaïques gagnent parfois à être traitées en esquisses, surtout quand la rêverie reste un peu vaporeuse. On en trouve de jolis exemples au Champ-de-Mars dans l'*Homère*, assis et chantant, vers lequel accourent les pâtres, et dans les *Baigneuses* de M. René Ménard, deux effets de crépuscule, où le charme mystérieux du paysage qui s'endort s'associe agréablement au charme des nudités chastes et expressives. M. Paul Chabas, dans le *Dernier Rayon*, M. Maurice Chabas, dans *Idéal Pays*, et quelques autres encore font des recherches heureuses dans le même ordre d'idées

Sont-ce les décorateurs qui nous donneront des impressions de joie, d'harmonie, de beauté? C'est leur strict devoir, quelques-uns en ont conscience. M. Henri-Martin, dans sa seconde frise pour l'Hôtel de Ville de Paris, *la Musique, la Sculpture, l'Architecture*, nous donne au moins celle de l'harmonie. Même disposition que l'an dernier. Entre les retombées des arcs, des figures contemporaines, un sculpteur et un musicien, assis et rêvant. Autour et au-dessus d'eux, dans les tympans, des apparitions de femmes, portant des fleurs ou des symboles, silhouettes tristes et maladives, mais sympathiques et délicates. Le procédé est toujours le même, pointillé et chétif de près, mais prenant corps et assez vibrant à distance. L'harmonie est originale, tendre et fine. M. Albert Maignan, dans son *Plafond pour la Chambre de commerce de la ville de Saint-Étienne*, a très prestement et très agréablement marié les forgerons encharbonnés et les ouvrières enrubannées qui représentent les deux activités du pays, la noire industrie du fer, la riante industrie de la soie. Assises ou volantes, réelles ou idéalisées, les figures se meuvent avec aisance dans la fumée ou la clarté d'un ciel bien ouvert. C'est l'œuvre d'un artiste ingénieux et savant, qui est en bons termes avec Tiepolo et dont la main s'est assouplie et affermie à la fois après une utile conversation avec cet aimable maître. C'est aussi dans un *Plafond* où diverses allégories féminines des Lettres et des Arts déploient galamment, en des poses diverses, leurs nudités conquérantes que M. Gervais, dont nous avons souvent loué le talent sans toujours approuver l'usage qu'il en faisait, nous offre une preuve nouvelle de sa virtuosité. A notre avis, c'est la bonne. On n'a qu'à regarder les portraits superficiels qui avoisinent son plafond pour voir où le porte sa vocation. Son affection pour les colorations exaspérées ou subtiles, son habileté à manier les éclairages artificiels, son sentiment des élégances sensuelles de la beauté féminine, ses indulgences pour ce que la coquetterie et la toilette peuvent ajouter de factice et de provocant à cette beauté, tout cela trouve son emploi

dans un décor destiné à réjouir des yeux mondains, dans un milieu de plaisirs, sous les lueurs du gaz ou de l'électricité.

Ce n'est pas, hélas ! par l'accord ni l'harmonie que la toile voisine de M. Ferrier, *le Paradis des Amours*, charme et retient les yeux, bien qu'elle les attire et les éblouisse. M. Ferrier, comme M. Gervais, comme beaucoup d'autres peintres avant eux (tous nos maîtres du XVIIIe siècle, Watteau, Boucher, les Van Loo, Fragonard), paraît aimer le théâtre, la vie de théâtre, les gens et les effets de théâtre, et composer d'après ses impressions théâtrales. Ce n'est pas un crime, mais c'est un danger. Telle dose de convention, d'exagération, de sentimentalité, de maniérisme qu'on accepte, comme spectateur, un instant, sur la scène et dans des acteurs, semble tout à coup excessive dans l'œuvre pittoresque et durable, qu'on regarde longuement sous la lumière naturelle, dans le milieu ordinaire de la nature et de la vie. Le ténor de M. Ferrier, fat et souriant, qui se fait cajoler par un trio de ballerines ne rappelle que de loin, pour l'agrément plastique, bien qu'on y soit presque aussi nu, le bas-relief du musée de Naples, représentant une scène érotique du même genre, Apollon et les Grâces, disent les uns, Alcibiade dans un mauvais lieu, disent les autres. Pour le reste, pour les groupes de couples amoureux ou de nymphes taquinées par les amours, on ne peut que penser à ces *Jardins d'Amours* (à Dresde, à Madrid, à Vienne) où l'imagination sensuelle et païenne de Rubens se donnait si libre carrière avec cette puissance de fantaisie et cette chaleur d'exécution pittoresque qui justifient seules de tels caprices. M. Ferrier est un praticien extraordinairement habile, qui enlève le morceau de nu et le bout de draperie avec une prestesse et un éclat incontestables; cette prestesse de main ne suffit pas à faire oublier la banalité de l'imagination, et cet éclat du morceau ne fait qu'accentuer le papillotage de l'ensemble.

Avec beaucoup moins de science, pour les figures, et moins d'expérience pour l'arrangement, c'est aussi par le papillotage que M. Béroud tire l'œil sur sa bizarre, sinon inconvenante, allégorie de la *Reine des Rois*. Pourquoi M. Béroud, qui est un excellent peintre d'intérieur, de lambris, de marbres, de tapisseries, s'obstine-t-il à vouloir meubler ses décors de figures vivantes et à faire des tableaux philosophiques? Quelle admirable idée d'avoir assis sur l'autel, dans une chapelle catholique, au lieu de la Madone, une fille déshabillée et de la faire adorer par de vieux nigauds de rois mages, tandis que, dans les niches latérales, des Hercules en marbre, sortant de leurs cadres, se livrent à des pugilats grotesques! Ce n'est pas édifiant, ce n'est guère

instructif, c'est médiocrement peint; la dernière constatation est, de toutes, la plus fâcheuse. On voit quelques figures enlevées d'une brosse assez franche, dans un ton vigoureux, chez un voisin de M. Béroud qui, comme lui, a eu son idée. L'idée de M. Trigoulet, toutefois, est plus simple, et procède de la Danse des Morts; seulement, de notre temps, si les vivans rechignent toujours à s'en aller, ils ne dansent plus comme au moyen âge; c'est au pas, à la file, qu'ils se traînent vers une grosse tête monumentale, vague et menaçante dans l'ombre, tête de Sphinx ensablé changée en tête de mort. Si M. Trigoulet, qui a un tempérament de peintre, avait donné à toutes ses figures l'accent qu'il a mis dans quelques-unes, notamment dans le mendiant du premier plan, il eût fait un bon tableau. M. Jean Veber exerce, lui, notoirement, la profession, périlleuse pour un peintre, d'avoir des idées bizarres, mais, du moins, il l'exerce en peintre. L'*Homme aux poupées* n'est qu'un fou; l'artiste ne l'est pas. C'est d'une main assez vive qu'il exhibe un détraqué déjà mûr, romantique ou décadent, exsangue et distingué en son habit noir, tenant conversation intime avec une marionnette de poète lauré d'or dont il presse le ventre, tandis que d'autres marionnettes, dont il connaît déjà le vide, saintes ou déesses, jonchent son divan et son tapis. L'enseignement moral de cette allégorie, en tout cas le morceau capital c'est l'insolente nudité d'une grande fille qui s'étale, jambes ouvertes, près de notre rêveur de chimères, sans qu'il daigne y jeter les yeux. Revanche, appel, ironie de la réalité méprisée? Mystère. La peinture est bien menée, grasse, savoureuse : on a le temps d'approfondir.

Au sortir de tant de philosophie, il fait bon de se rasséréner par la vue d'une œuvre saine, simple et puissante. Nous en avons au moins une devant laquelle on peut, sans crainte, s'attarder. C'est le *Christ mort* de M. Henner. Cet admirable peintre, si libre dans ses partis pris, si varié dans ses monotonies, se plaît, comme tous les grands artistes, à répéter les mêmes sujets, parce qu'il les trouve plus riches à mesure qu'il les approfondit, parce que son interprétation réalisée lui semble toujours inférieure à son interprétation rêvée. Il a déjà peint plusieurs Christs, nus et blancs, ainsi étendus sur la pierre froide du tombeau; il en peindra peut-être d'autres encore. Nous doutons, jusqu'à preuve contraire, qu'il se surpasse désormais. Ce n'est pas seulement par la beauté plastique et pittoresque, par l'ampleur puissante et sûre de la forme, par l'accord grave et exquis des blancheurs dans l'ombre que sa maîtrise enchante nos yeux. Cette fois le peintre ému se montre, dans un chef-d'œuvre, l'égal du savant

ouvrier ; cette fois, il a mis dans l'expression du Christ toute son âme, comme il a mis tout son talent dans la facture, avec la même simplicité mâle et tendre. La douleur est aussi profonde, noble et contenue, dans cette tête béante, aux yeux clos, que la majesté est douce dans ce beau corps affaissé. Nous voulions un exemple de grand style, en voici un, nous pouvons nous y tenir. Nous n'en trouverons point d'autre de cette valeur dans aucune œuvre religieuse ou historique.

La Bible, l'Évangile, la Légende Dorée, ne semblent plus guère exalter nos peintres, ou, s'ils feuillettent ces grands livres d'un doigt léger, c'est pour y trouver prétexte à des saynètes mondaines plus qu'à des scènes édifiantes ou touchantes. On a quelque peine à retrouver le caractère simple et grave de la Vierge Mère dans la plupart des fillettes grêles et vaporeuses, sentimentales et minaudières, qui se présentent, en foule, sous ce nom. Le *Christ et la Madeleine*, par M. Bergès, n'est qu'un joli tableau de genre, et nous lui préférons son *Martyre de saint Léon*, avec ses fonds chauds de murailles ardentes ; M. Bergès possède une palette assez riche, et ce peut être un peintre. Le *Saint Patrice convertissant deux nobles Irlandaises* par M. Etcheverry, l'*Épave sainte* de M. Fauret, le *Saint Georges* de M. Henri Cain, la *Prédication de saint Maximin* par M. Girardot, font preuve, aux points de vue pittoresque ou expressif, d'une habileté intéressante. Toutes ces figures sont de moyenne ou petite grandeur et enveloppées par le paysage. Mme Demont-Breton, presque seule, dans son *Ismaël*, a donné à ses deux personnages l'importance d'études académiques, et montré, une fois de plus, son talent ferme et résolu. L'*Arène*, avec ses martyrs entassés, par M. Laubadère et l'*Annonciation aux Bergers* par M. Henry Perrault, sont de grandes compositions scolaires, où les bons morceaux, fortement brossés ou savamment dessinés, disparaissent encore dans l'incertitude de l'ensemble.

L'histoire profane, même l'histoire nationale, n'inspire guère non plus nos peintres peu liseurs en dehors de M. Tattegrain. La vaste toile, commandée à M. Henry Lévy pour l'Hôtel de Ville de Dijon, *la Bourgogne*, est menée avec cette souplesse de pinceau et cet agrément d'esprit dont ce décorateur distingué a donné des preuves à Saint-Merry et au Panthéon. La composition groupe autour du trône de la Bourgogne un choix de ses illustres enfans, depuis saint Bernard et Philippe le Bon jusqu'à Rude et Carnot. La société est nombreuse, elle pouvait l'être plus encore, car la Bourgogne est une mère féconde et robuste, et ses enfans, de tous temps, ont compté parmi les hommes les plus mâles et

les plus énergiques qui aient porté au loin la gloire du nom français. Ce caractère de santé, de force, de gaieté aussi, qui est bien du terroir, le retrouvons-nous ici dans la jeune dame, élégante et languissante, qui préside cette correcte assemblée, avec les trois Grâces et l'Amour? Le retrouvons nous même dans les attitudes, les expressions, les types, la plupart si connus, des revenans illustres qui l'entourent? Moins d'aimables allégories, plus de réalité physiologique et psychologique, c'est ce qu'on demandera désormais et justement aux peintres d'histoire. Toutes les prestesses et les séductions de la brosse ne sauraient les dispenser de cette qualité fondamentale, la sincérité d'imagination. C'est une qualité qu'on a toujours remarquée dans les ouvrages de M. Rouffet et ce souci de la vérité se remarque encore dans son épisode de la campagne de Russie, *les Aigles*. Un groupe de soldats, sous la brume, dans la neige, chevauche d'un pas lourd, emportant les drapeaux sacrés, dont les hampes dépouillées et les aigles mutilées se profilent tristement sur le ciel. L'impression est grave et même grandiose, la peinture, par malheur, un peu mince. Comme tableau épisodique, la *Charge repoussée*, par M. Sergent, est un des plus vivans qu'il ait faits. Le moyen âge est surtout représenté par deux petites études de M. Jean-Paul Laurens, deux enfans dans un cachot, les *Otages*, et l'impératrice byzantine *Irène;* cette dernière est un morceau excellent pour le sens historique et la force de l'expression colorée. Nous devons aussi remercier un Anglais, M. Joy, de nous avoir donné cette année, dans sa *Jeanne d'Arc* endormie, la conception la plus pure et la plus gracieuse de notre héroïne nationale. Dans le XVII[e] siècle, M. Gaston Mélingue nous montre *Jean-Bart, à Versailles*, bousculant, avec sa rude franchise, les courtisans, et M. Gérome, le Roi-Soleil, vieilli et cassé, escortant, d'un pas fatigué, la chaise à porteurs où se prélasse la Maintenon, durant la *Promenade de la Cour dans les jardins de Versailles*.

II

L'imagination qui conçoit le beau et qui ressuscite le passé a toujours été le privilège d'un petit nombre d'artistes. Il n'est point surprenant que dans une époque d'agitation pratique et de surexcitations constantes, comme la nôtre, où la prolongation du rêve solitaire et de la réflexion personnelle devient chaque jour plus difficile et plus anormale, ce nombre semble diminuer encore. On a beaucoup parlé d'idéal, il est vrai, dans ces derniers temps, mais on ne parle jamais autant de bonne santé que dans la maison

d'un malade, et l'agitation incohérente et fiévreuse avec laquelle nous discutons sur l'esthétique est la preuve même que nous manquons, sur ce point, et de convictions et de direction. Sans nous attarder à de vagues doléances, après avoir constaté qu'il nous reste, en somme, un groupe fort honorable de peintres en quête de conceptions poétiques, sachons jouir de ce que nous offre l'esprit observateur et ingénieux de nos contemporains, et, à défaut de rêves sublimes, estimons, à leur prix, ces délicieuses et innombrables joies que nous peuvent donner les peintres de la réalité, par la seule contemplation intelligente de la nature et de la vie. Les beaux et bons portraits, les grands et fins paysages, les scènes de mœurs naïves ou spirituelles abondent dans les deux Salons, comme d'habitude, et pour peu qu'on aime vraiment la peinture, qu'on ait l'œil sensible au langage de la couleur et aux éloquences de la lumière, on y admire souvent avec quelle variété de vues, avec quelle verve et quelle vivacité les peintres contemporains, mal préparés, en général, aux réalisations complètes, mais fort habiles aux notations brèves et rapides, savent distinguer et définir des aspects imprévus dans le spectacle toujours mobile des êtres et des choses.

Nous avons déjà remarqué combien les portraits collectifs, les réunions d'un certain nombre de personnes dans leur milieu accoutumé, deviennent d'usage et même de mode. C'est encore une tradition qui renaît. Dès les premiers temps de la Renaissance, bien avant ces fameux tableaux de corporations hollandais dont Ravestein, Frans Hals, Van der Helst, Rembrandt et bien d'autres nous ont légué de si admirables spécimens, les peintres d'Italie aimaient à grouper leurs contemporains, soit parmi le cortège des figures idéales, en spectateurs et assistans, comme les Florentins, soit dans le cadre réel d'une salle de concert ou de festin, comme les Vénitiens, et, à leur suite, les Bolonais. Au Louvre même, le groupe de *Musiciens et Artistes* par François Puget, fils du grand sculpteur, la *Famille de Mme Mercier* par Dumont le Romain montrent (sans parler des peintures officielles) que cette pratique n'eût point répugné à nos peintres, si les mœurs leur en avaient fourni de plus fréquentes occasions. C'est depuis une trentaine d'années, depuis le réveil de l'esprit d'association, à l'imitation des Hollandais, que cet usage a décidément reparu. Tous les hommes de notre génération se souviennent de l'impression produite par le *Docteur Velpeau au milieu de ses élèves* de Feyen-Perrin (salle des internes à l'hôpital de la Charité) et l'*Hommage à Delacroix* par M. Fantin-Latour (suivi, quelques années après, par l'*Atelier des Batignolles*), lorsque ces deux peintures, si hon-

nêtes et si franches, parurent au Salon de 1864. Depuis ce temps le goût s'est répandu dans les écoles, dans les hôpitaux, dans les associations diverses, de perpétuer ainsi le souvenir des amis ou des collaborateurs que la vie réunit un jour pour les séparer ensuite ; il est à désirer que ce goût se change en habitude, car, si c'est là une des manifestations les plus naturelles et une des plus légitimes constatations de la solidarité affective ou intellectuelle dans les générations passagères, c'est, en même temps, pour les peintres, une occasion toujours renouvelée d'exercices sains et utiles dans lesquels ils peuvent déployer toutes leurs qualités de dessinateurs exacts, de coloristes brillans ou graves, d'observateurs émus.

L'ouvrage le plus important, dans ce genre, aux Champs-Élysées, est dû à un Bavarois, M. Herkomer, l'auteur célèbre des *Invalides de Chelsea*, si fort admirés à l'Exposition de 1878. C'est une séance du *Conseil municipal de Landsberg*. M. Herkomer, habitant Londres, naturalisé Anglais, est classé au premier rang parmi les peintres de la Grande-Bretagne ; toutefois, il est resté Allemand, de la forte lignée de Dürer et d'Holbein, par la simple et mâle vigueur avec laquelle il analyse et traduit un visage humain. Sa peinture, fortement réchauffée au contact des Hollandais, garde pourtant l'enveloppe jaunâtre qui fut longtemps la marque de l'école munichoise, studieuse des vieux tableaux, et respectueuse des vieux vernis ; la pâte en est un peu lourde, très solide, au besoin éclatante, en somme, une belle et loyale matière. Le maire de Landsberg, avec son secrétaire, est assis, de face, au bureau à contre-jour, entre deux fenêtres ouvertes d'où l'on aperçoit la place et les maisons. De chaque côté, dans des stalles en chêne, du même bois que le bureau et les lambris, se tiennent cinq conseillers, dont les visages s'éclairent de côté. Les attitudes et les expressions nous disent l'attention et la gravité avec lesquelles ces braves gens accomplissent leurs devoirs civiques. Les types, très accentués et très locaux, sont déterminés avec cette simplicité hardie de vérité et de naturel qui est la plus désirable et la plus rare aussi des qualités en ces sortes d'ouvrages. M. Herkomer, né à Landsberg, a fait don de cette toile à sa ville natale ; ses compatriotes trouveront, avec raison que cette belle peinture est, en même temps, pour eux un bel éloge.

La même fermeté de pinceau ne se retrouve pas dans le *Laboratoire à Saint-Lazare* de M. Story ; était-il possible qu'on l'y trouvât ? Une lumière fraîche et vive, déjà blanche, s'épanchant dans une salle blanche, sur des vêtemens blancs et des visages

blancs, y amollit forcément et y décompose les formes : nous l'avons déjà constaté dans toutes les scènes d'hôpitaux, naguère traitées par les artistes les plus différens. La meilleure dont on se souvienne est peut-être la *Salle d'hôpital* de M. Jimenès, qui obtint la médaille d'honneur en 1889, dans la section espagnole. M. Story comme M. Jimenès, malgré son origine étrangère, est un praticien d'éducation française. On retrouve dans sa symphonie en blanc, à un degré moindre, les qualités d'un de nos compatriotes qui, l'un des premiers, a étudié ces sortes d'effets avec une délicatesse particulière. M. Dantan se souvient aujourd'hui de ses premiers succès; il les renouvelle en nous montrant dans un atelier inondé de lumière, peuplé de plâtres blancs, un vieux mouleur qui dépouille le modèle en terre de son enveloppe (*Moulage*); c'est un pêle-mêle de blancs vifs et presque aveuglans, dans lequel M. Dantan se plaît à nous indiquer une multitude de nuances curieuses et d'amusantes subtilités.

L'essentiel, en ce genre de groupes, c'est que les figures se présentent ou se meuvent dans un milieu justement approprié et qu'elles s'accordent avec ce milieu, soit d'intérieur, soit de paysage. Rien n'est plus fâcheux que de sentir les deux choses, décor et figures, mal associés, discordans et comme juxtaposés. C'est pourtant, si je ne me trompe, l'impression qu'on éprouve devant le groupe de sept jeunes filles rangées en pleine lumière, par M. Schommer, dans un jardin. Toutes les étoiles de cette pléiade mondaine sont charmantes et fraîches, d'une fraîcheur encore avivée par la grâce légère des toilettes d'été. Quelle occasion, pour un peintre, d'associer toutes ces jeunesses dans une harmonie printanière, avec les jeunesses de la verdure et des fleurs! Mais M. Schommer, bon figuriste, n'est pas au même degré bon paysagiste. C'est le cas de plusieurs de ses compagnons de Rome, notamment de M. Wencker. Celui-ci déshabille, il est vrai, ses demoiselles, et, dans un parc ombreux, auprès d'un bassin propice aux ébats des nymphes, il nous montre à nouveau une déesse du *high-life* détachant sa sandale, entourée d'une dizaine d'aimables compagnes, dans la même nudité, se baignant ou prêtes à se baigner. Toutes ces figures, séparément, sont correctes, d'un joli mouvement, d'une exécution savante et fine, d'un style net et élégant qui sent ses bonnes études d'après l'antique, mais l'eau où elles se plongent ne les trempe pas, les futaies où elles marchent ne les ombragent pas; sur leurs corps polis et intacts on ne voit jouer ni une ombre ni un reflet; on dirait de charmantes statuettes d'ivoire, dans un cabinet d'amateur, posées sur un fond vert. Le *Paphos* de M. Gorguet, dans de plus grandes dimensions, qui re-

présente aussi une scène de bain, toute moderne malgré le titre, témoigne d'une connaissance plus exacte de l'entourage naturel. Les nudités, souples et chastes, juvéniles et élégantes, sans aucune des maigreurs ni des pauvretés à la mode, s'y mêlent, en d'heureuses attitudes, à des figures de jeunes filles habillées. Il est regrettable que l'exécution de cette charmante composition soit, pour le coloris, incertaine et terne. Les progrès du jeune artiste s'y affirment, dans le dessin et le style, d'une façon remarquable; les baigneuses ne sont pas Grecques, mais le sentiment est presque antique. Parmi les adorateurs de la beauté plastique, M. Gorguet est évidemment l'un de ceux qui professent pour elle le culte le plus élevé et le plus pur, et qui sait le mieux composer un groupe. Je ne trouve la même vérité, dans la grâce, ni chez M. Lalyre, ni chez M. Paul Leroy, ni chez M. Tapissier, dont les groupes féminins ont pourtant du mérite. Il est vrai que tous ces artistes, comme M. Bouguereau, dans sa *Vague*, et M. Gérome, dans sa *Vérité*, ont cherché la beauté idéale, et que plus hardis que ces maîtres, ils ne se sont pas contentés d'une figure isolée; on doit leur en tenir compte.

Nous aimons trop, nous connaissons trop aujourd'hui les champs et les bois pour nous faire à ces paysages conventionnels dont nos portraitistes décorateurs, Largillière, par exemple, accompagnaient leurs figures réelles, lorsqu'ils prétendaient encore les placer dans un milieu exact. Si on nous peint les gens en famille, nous les voulons vraiment en famille, dans leur logis vrai, dans un paysage vrai. On regarde, aux Champs-Élysées, quelques morceaux agréables dans ce genre, *Une Conversation entre Amis dans un atelier*, par M. Morisset, la *Loge de Mlle Yvette Guilbert*, par M. Alberti, et, dans de plus grandes dimensions, l'*Échec et Mat* de Mlle Beaury-Saurel, *Loin de Paris* de Mme Delacroix-Garnier etc... Je rangerais volontiers dans la même catégorie, en y voyant un bon exemple de ce qu'un esprit délicat et poétique peut ajouter de charme à un ensemble d'images réelles par l'ingénieuse adaptation du paysage, la grande toile, un peu trop grande, d'une tonalité grise et assourdie, très délicatement nuancée, de M. Paul Steck, *Tendre automne*. Le jeune homme assis au pied de l'arbre qui s'effeuille, la jeune mère qui s'avance vers lui, avec un geste heureux, la fillette portant une grosse gerbe de fleurs, pressée contre sa mère, sinon les trois autres jeunes femmes, au fond de la prairie, qui s'effacent dans l'ombre tombée, toutes ces figures familières semblent bien des portraits et des portraits d'êtres aimés. Une sorte de mélancolie aimable, dans le recueillement du crépuscule et les décolorations de l'arrière-

saison, plane sur cette scène familiale qu'elle poétise et ennoblit.

La toile décorative que M. Lucien Simon au Champ-de-Mars intitule *la Peinture* semble aussi une réunion de portraits. Près d'une fenêtre largement ouverte sur la perspective d'un village, au bord d'un lac, un peintre, assis devant sa toile, a pour modèle, modèle indocile et agité, un baby que sa mère s'efforce de tenir à la pose, sur ses genoux, tandis qu'une jeune fille, debout entre eux, cherche à amuser l'enfant. La silhouette attentive de l'artiste travaillant dans l'ombre, les silhouettes mouvementées des jeunes femmes, en robes claires, se découpant sur les clartés de la campagne lointaine, ont fourni au peintre l'occasion de noter des oppositions ou des rapprochemens lumineux, d'une délicatesse bien observée. Si l'exécution générale n'est pas soutenue, d'un bout à l'autre, avec la résolution qui caractérise les œuvres définitives, et si même l'on pourrait désirer plus d'éclat en certaines parties, la toile n'en reste pas moins charmante par son accent sincère et naturel. C'est de ce côté, à notre avis, que M. Lucien Simon, artiste très bien doué, mais encore inquiet et tâtonnant, ferait bien de porter son principal effort, car c'est, jusqu'à présent, dans ces groupemens de figures familières, qu'il s'est montré le plus personnel. Une inquiétude du même genre que celle qui trouble M. Lucien Simon, l'inquiétude propre aux intelligences ouvertes et curieuses, toujours prêtes à comprendre les manifestations les plus diverses, dans le présent comme dans le passé, ne cesse d'agiter M. Blanche. Nous aurions tort de nous en plaindre, car c'est souvent avec un vrai charme qu'il nous a fait partager, par ses réminiscences heureuses, son enthousiasme éclectique pour les maîtres anglais, flamands, hollandais, français, dont les charmes divers l'enivrent tour à tour. En nous montrant, dans la campagne, le vaillant paysagiste norvégien, *Fritz Thaulow*, rubicond, jovial, heureux, en blouse d'été, devant sa toile, avec sa femme et sa fillette derrière lui, tenant entre ses genoux son dernier baby, M. Blanche pense au maître de la clarté et de la santé, au grand Pierre-Paul, à Rubens ; on peut avoir de plus mauvaises pensées. Le groupe est vivant et charmant, avec des morceaux vifs et hardis, d'une fraîcheur exquise, comme le baby rose, habillé de rose, et le bon visage rose, tout épanoui, du peintre. L'accord avec le paysage, comme chez M. Simon, est parfait ; il n'y manque de même qu'une décision plus soutenue dans l'ensemble. Combien de peintres autour de MM. Simon et Blanche, à qui l'on pourrait adresser ces éloges et exprimer ces regrets ! Il faut de la curiosité, de la variété, du dilettantisme, si l'on veut ; pas trop n'en faut, cependant ; sinon une heure arrive, parfois bien vite, où l'esprit médiocre et

borné, mais décidé et actif, l'emporte sur l'esprit supérieur et ouvert, mais irrésolu et rêveur : c'est vrai dans la vie et c'est vrai dans l'art. On ne peut s'empêcher de retomber dans cette réflexion banale lorsqu'on assiste, chaque année, à la série nouvelle des tentatives brillantes et incohérentes auxquelles se livre, par exemple, M. Latouche, dont l'extraordinaire virtuosité ne cesse d'étonner, sans arriver à s'imposer, parce qu'elle n'a pu, jusqu'à présent, se fixer nulle part. Fragonard, Watteau, Tiepolo, Delacroix, Ziem, Benjamin-Constant, Dagnan, les morts et les vivans, les académiques et les romantiques, sans parler des naturalistes et des impressionnistes. Toute une foule de réminescences s'agite dans cette imagination vive et allumée, sans qu'il en sorte autre chose que des feux d'artifice éblouissans et éphémères. M. Latouche avait débuté par des œuvres plus simples et plus saines; on retrouve son talent, sincère et ressenti, de dessinateur et de physionomiste; dans sa *Réunion de portraits*, une jeune femme, assise dans un parc, avec son mari et ses enfans. Ce jour-là, toutefois, ayant pensé à M. Besnard, M. Latouche a donné à sa figure principale une robe jaune, d'un ton si audacieux et si provocant, que l'éclat intempestif de cette étoffe triomphante compromet encore autour d'elle la fraîcheur souriante et la vérité des visages.

Les portraits de figures isolées, en pied ou en buste, dans les deux Salons, sont extrêmement nombreux, comme toujours, et fréquemment réussis. Comme portraits officiels, aux Champs-Élysées, le plus important, *Sa Majesté l'Empereur de Russie Alexandre III*, à cheval, par M. Jean Rosen, est d'une exécution soignée et très précise. C'est aussi avec soin et avec précision que *M. le Président de la République* est représenté, dans le nouveau Salon, en pied, par M. Rondel, et que, dans l'ancien, *M. Félix Faure, chef de bataillon des mobiles de la Seine-Inférieure en 1870*, se montre dans une petite toile rétrospective de M. Lemuenier. Images exactes, sinon très vives. Les amateurs de peinture s'arrêtent surtout devant *M. Ricard*, ancien garde des sceaux, peint par M. Bonnat. Le relief puissant du visage, l'épanouissement et la vivacité de la physionomie, l'exécution ferme et libre des vêtemens et des fourrures, y affirment, à nouveau, la maîtrise de l'artiste qui, dans un portrait de jeune Anglaise, *Mrs. Bodley*, traité en style anglais, prouve en même temps, à deux pas de là, la souplesse de son pinceau et son sentiment de l'élégance. Le *Portrait de M. Brisson, président de la Chambre des députés*, par M. Baschet, est d'une belle tenue, grave et digne, dans le style ferme et sobre qui convenait; celui du *Général de Boisdeffre*, par M. Victor Gilbert, sérieux et brillant. Parmi les

meilleurs, se trouvent naturellement ceux dont les modèles sont les plus chers au peintre, portraits de parens, d'amis, d'eux-mêmes, le *Portrait de mon fils André*, par M. Benjamin-Constant, d'une si mâle tenue, d'un dessin si ressenti qu'on pense, en le voyant, aux belles œuvres d'Ingres, celui de *M. Carolus-Duran*, par M. Henner, une étude fine, puissante, profonde, celui de *Paul Leroy*, peintre aimable et doux, celui de *M. Émile Motte*, peintre belge, maladif et mystique, par eux-mêmes, tous deux d'une facture habile et appropriée aux caractères. Il y faut joindre encore le *Portrait de M. B...* si exact et si net, par M. Morot, deux fins portraits de M. Axilette (*M. Paul Hervieu* et *M. Leclanché*), puis, quantité d'œuvres intéressantes ou fidèles, par MM. Cormon, Marec, Henri Boyer, Pille, Brunet, C. Leroux, Barthallot, Umbricht, Maxence, Jolyet, Joubert, etc.

Au Champ-de-Mars même abondance relative, dans une note moins variée, et, sauf exceptions, dans un style coloré, plus libre ou plus lâché, avec une recherche du beau coup de brosse coulant et facile. Le portrait inachevé d'*Alexandre Dumas*, par M. Roll, est une esquisse vigoureuse et passionnée d'un sentiment si intense et d'une expression si forte qu'on ne saurait désirer mieux. La sympathie cordiale et supérieure de M. Carolus-Duran a aussi bien compris la physionomie réfléchie de *M. Georges Leygues* que la physionomie ardente de *M. Paul Déroulède*, et M. René Ménard, dont les progrès sont rapides, a caractérisé deux amis, deux peintres, *MM. Lucien Simon* et *Cottet*, avec une franchise et une chaleur remarquables. *M. Zorn* s'est entrevu lui-même, assis, en blouse blanche, dans son atelier, sous une lueur glissante et caressante; c'est un des meilleurs spécimens de son talent si particulier. Les étrangers, d'ailleurs, dans les deux Salons, rivalisent avec nous sur ce terrain. Les Anglais, notamment, aux Champs-Élysées ont remporté d'éclatantes victoires. Le *Portrait du colonel Anstruther Thomson*, acquis pour le Musée du Luxembourg, par M. Lorimer, celui de *M. P. L...* par M. Orchardson, celui de *John Polson Esq.*, par M. Lockhart, y représentent l'école britannique dans toute sa sincérité, sa précision, son intime énergie. Au Champ-de-Mars, on remarque le *Docteur Roux*, une figure vive et nerveuse, par M. Edelfelt, le *Docteur Grier*, d'une physionomie singulièrement fine et résolue sous ses cheveux grisonnans, par Mlle Cecilia Brown, de Philadelphie, et quelques toiles de MM. Sargent, Verheyden, etc.

Les femmes, les belles et les jeunes, et les autres aussi, ont porté bonheur, cette année, à quelques-uns de leurs portraitistes ordinaires ou extraordinaires. C'est, d'une part, MM. Hum-

bert (*Mme P. S...* et *Mlle Héglon*, deux Parisiennes, d'un monde différent, toutes deux vivantes, souriantes, charmantes, peintes avec une aisance de pinceau bien française et bien rare), M. Jules Lefebvre (*Mlle C...* une jeune fille rose et fraîche, en robe blanche et fraîche, d'une grâce ingénue en sa tenue discrète), M. Benjamin-Constant, M. Vollon fils, M. de Quinsac, avec des dames en pied, aux toilettes éclatantes, d'une exécution forte ou brillante, M. Paul Dubois (la *Vicomtesse de M...*, et *Mme J. C...*, deux études psychologiques autant que pittoresques, dignes des précédentes), M. Chartran (*Mme Sarah Bernhardt dans « Gismonda »*), M. Ernest Hébert (une dame brune, décolletée en buste), puis, avec de savoureuses peintures, à mi-corps ou en buste, MM. Franzini d'Issoncourt, Gabriel Ferrier, Machart, Comerre, L. Glaize, Aviat, etc., auxquels se joignent nombre d'artistes féminins, Mmes ou Mlles Fontaine, Delorme, Houssay, Leudet, etc... C'est, d'autre part, parmi les Français, MM. Carolus-Duran, Aman-Jean, Courtois, Edmond Sain, Prouvé, etc., et, parmi les étrangers, MM. Charles Giron, Humphreys Johnston, Boldini, etc.

Il n'y a plus guère aujourd'hui, Dieu merci! de spécialistes en peinture. Les bons portraitistes, à leurs heures, sont de bons paysagistes, et *vice versa*. Quant aux peintres de figures rustiques ou mondaines, de scènes familières ou mondaines, c'est pour eux le premier devoir de savoir analyser une physionomie et d'entourer leurs personnages d'un décor extérieur ou intérieur qui s'adapte à leur caractère et exalte ou affine leur expression. Les uns sont plus figuristes, les autres plus paysagistes ou plus décorateurs, et, suivant leur tempérament, c'est l'action ou c'est le théâtre qui domine dans leurs œuvres; il suffit que le théâtre et l'action soient bien faits l'un pour l'autre. M. Duvent, par exemple, aurait été déjà remarqué pour la belle disposition et la juste coloration de son intérieur d'église bretonne, à vitraux peints, lors même qu'il n'eût pas accentué le recueillement du lieu par la présence de pieux paysans à genoux qui chantent: *Le Seigneur soit avec nous!* Les figures ajoutées sont très bonnes, simples, à leur place; l'expression de l'œuvre s'en trouve doublée et exaltée, puisque la poésie humaine s'ajoute à la poésie architecturale. Même animation heureuse de l'intérieur simple et de la lumière discrète dans le *Pour la procession* (des fillettes habillées par des religieuses) de M. Boquet. Chez M. Lomon, très habile vernisseur de lambris éclatans, la boiserie, trop dominante, commence à écraser la *Femme à sa toilette*. Pour ces jeux de lumière dans les intérieurs, sur les étoffes et sur les visages, MM. Bréauté, Paul Thomas,

d'une part, et, d'autre part, MM. Berton, Tournès, Rosset-Granger, continuent à montrer leur délicate virtuosité.

M. Jules Breton est un des maîtres infatigables qui, l'un des premiers, a compris ce qu'il y avait de force et de séduction dans l'association intime du paysan vrai et de son paysage local. Que ses *Artésiennes* se mettent à la besogne *dès l'aurore*, ou qu'elles se reposent, à la chaleur du jour, on sent qu'elles vivent dans la plaine, bien chez elles, à leur aise, dans l'atmosphère saine, mêlée de brumes et de rayons, à qui elles doivent leurs allures vives et leurs visages pensifs. Un délicat accord du même genre retient les yeux sur les *Souvenirs de Bretagne*, par M. Edmond de Palézieux (les adieux d'un marin et d'une paysanne au bord de la mer). Le paysage et les gens s'y associent naturellement et s'y complètent. Il est à remarquer que parmi les bretonnans d'aujourd'hui, se trouvent beaucoup d'étrangers. M. de Palézieux est Suisse, M. Bulfield est Anglais, M. Marinitsch est Autrichien; tous deux connaissent leurs marins de Bretagne et peignent bien les loups de mer, hérissés et tendres, brutaux et bonasses, lorsqu'ils se rencontrent en terre ferme, par des jours brumeux, dans quelque boutique ou cabaret bas et obscur (*Chez le Barbier; les Trois Pilotes*). On regrette que les intentions ethnographiques, plus étendues et plus ambitieuses, qu'on constate et qu'on approuve dans les grandes peintures de M. Deyrolle (*La Procession*), et de M. Chigot (*Pèlerinage de Saint-Jean-sur-Mer*), n'y aboutissent pas à un effet plus soutenu pour l'ensemble, ni à des rendus plus fermes et plus expressifs dans la détermination des types. M. Dagnan a cependant donné sur ce point des exemples qu'on pourrait suivre.

Il faut aller au Champ-de-Mars pour trouver une intelligence plus profonde et plus virile des naïvetés héroïques de la vieille race armoricaine. Toutes les études au *Pays de la mer*, incomplètes et brutales, par M. Cottet, ont un accent de rudesse forte et gauche qui, malgré tout, retient autant qu'elle étonne. Quelques-unes, comme la *Vieille aveugle*, ont une sorte de grandeur sauvage qui sent son primitif, et la peinture, d'une matière forte et grasse, est tout imprégnée de cette chaleur intense, si rare en ce temps d'anémie, que nous avions signalée, dès le début de l'artiste. M. Cottet, évidemment, tâtonne et se débat, dessinateur incertain, sous le poids même de la matière abondante et généreuse, mais opaque et lourde, dans laquelle il taille plus qu'il ne modèle ses figures massives; on peut espérer que son tempérament robuste sortira victorieux de cet honorable labeur. Malgré ses insuffisances, ce tempérament est, d'ailleurs, si marqué que,

par sa seule générosité native, il exerce une action utile autour de lui. On en peut voir les effets, pas très heureux encore, dans le *Pardon de Tronoan Lanvoran* où M. Lucien Simon, troublé par son ami, exagère ses naïvetés et ses lourdeurs. On en constate de bien plus satisfaisans dans le portrait même de M. Cottet, par M. René Ménard, dont nous avons déjà parlé. Que M. Cottet et ses amis ne se découragent donc pas, qu'ils s'assouplissent et qu'ils se complètent en suivant cette voie franche et droite: pourvu qu'ils nous délivrent, dans les paysanneries, du sentimentalisme romanesque et de la peinture vaporeuse, ils seront bénis.

Aux Champs-Élysées, d'ailleurs, on sent bien aussi, çà et là, le besoin d'en revenir, dans les sujets réels, à une exécution plus réelle, plus forte, plus colorée. M. Bordes, qui est un bon portrait (*Portrait de M. Jean Aicard*) et qui a fait d'estimables tableaux d'histoire, affirme ses qualités de compositeur et de peintre dans le *Laboureur et ses enfans*. On voit là, dans un intérieur rustique, très fermement brossé, un visage de vieux paysan à l'agonie et quelques autres campagnards d'un caractère juste et hardiment poussé. La douleur intense et naïve des deux jeunes époux contemplant, tout hébétés, le *Berceau vide*, après l'enterrement de l'enfant, par M. Buland, est exprimée simplement, avec force, d'une façon poignante. Le *Joueur de vielle* de M. Décote est une étude, ferme et ressentie, de la misère parisienne, dont quelques autres types, bien vus et bien rendus, se meuvent sur les seconds plans de *Devant Saint-Sulpice* par M. Besson. MM. Decote et Besson, déjà remarqués l'an dernier, ont de vraies qualités de peintres. Au Champ-de-Mars, en dehors de MM. Cottet et Simon, il n'y a guère (chose singulière !) dans ces sortes de sujets, de peinture généreuse et savoureuse, si ce n'est le *Pèlerinage* de M. Dauchez, paysage crépusculaire, un peu difficile à pénétrer, mais d'une harmonie douce et profonde avec quelques figures fort expressives. En général, chez les rustiques ou rusticisans, ce sont les traditions de Bastien Lepage ou de Meissonier qui dominent encore, c'est-à-dire l'analyse attentive plutôt que la synthèse chaleureuse, le dessin minutieux plutôt que la coloration large, avec une certaine tendance à la sécheresse et à la pauvreté dans le maniement du pinceau. MM. Friant et Muenier, les plus intéressans, dont les études, précises ou poétiques, sont toujours ingénieuses, soignées, délicates, ne se sont pas encore assouplis et réchauffés, en mûrissant, autant que l'a fait M. Dagnan et le plaisir qu'on éprouve à voir leurs toiles serait singulièrement accru si l'œil y trouvait, dans la facture, plus de vivacité et plus de liberté. Ils ont, ce semble, moins profité de leur séjour au milieu

des virtuoses du pinceau, fort nombreux au Champ-de-Mars, que les élèves même de Meissonier, MM. Charles Meissonier, Lucien Gros, Moutte, par exemple, plus soucieux que par le passé de l'enveloppe colorante et de l'agrément coloré. Le *Poste de l'équipage à bord du « Magnhild »*, par M. Charles Meissonier, est un excellent morceau de peinture, où l'on ne trouve plus trace des anciennes duretés. Les idylles bretonnes de M. Lucien Gros, notamment le *Cidre nouveau* et la *Barrière*, les études de M. Moutte, témoignent d'un effort réfléchi et heureux dans le même sens. Quant à M. Steinheil, l'archéologue, historien exact et peintre habile, c'est aux Champs-Élysées, où il est rentré, qu'on peut juger son talent savant et sûr dans le *Vénitien* et les *Trois avis*.

Pour la ferme et vive manœuvre du pinceau, pour l'intensité et la pénétration de vues qu'ils apportent dans l'observation même des choses familières, les étrangers sont toujours bons à consulter dans les deux endroits. Nous avons déjà parlé des Belges, MM. Struys et Luyten. Nous aurions pu y joindre M. Léon Frédéric, dont les études, âpres et rudes, ont toujours d'admirables naïvetés et M. Leempoels qui demande aussi conseil aux honnêtes primitifs. Qu'on regarde certains Anglais, M. Joy avec son intérieur d'*Omnibus de Bayswater*, rempli de voyageurs si britanniques, M. Lorimer, avec son *Mariage de convenance*, quelques Espagnols, notamment les vives esquisses de M. Sorolla y Bastida (*le meilleur Berceau; la Bénédiction de la Barque*), quelques Allemands, déjà connus, mais toujours intéressans, MM. Liebermann (*la Fin de la Journée*) et Kuehl (*Vieille Boucherie à Lubeck*), on reconnaîtra que, si la plupart d'entre eux ont fait leur éducation à Paris et profité de nos enseignemens, ils ne tardent point à nous rapporter, en échange, de chez eux, un regain de santé et de vitalité qui peut aussi nous être utile.

Dans la plupart de toutes ces représentations de la vie moderne, le paysage tient une grande place, et les artistes qui peuvent prendre leurs coudées franches, les exposans du Champ-de-Mars, ne manquent pas de joindre à leurs études d'atelier leurs études en plein air. Beaucoup de spécialistes s'en tiennent encore, cependant, au paysage désert ou peu peuplé, soit exact, soit poétisé et, parmi eux, se rencontrent des maîtres et des apprentis d'un grand talent. Le magnifique panneau, *la Loire*, dans lequel M. Harpignies, avec une maturité paisible et fière, semble avoir résumé, dans un style à la fois ferme et nuancé, toute la science acquise durant une laborieuse et heureuse carrière, a pu légitimement disputer la médaille d'honneur aux belles œuvres de MM. Henner et Benjamin-Constant. Le *Val de Lavardin*, par M. Busson où

se concentrent aussi toutes ses qualités antérieures, affirme de même, par sa forte et chaleureuse tenue, ce que la bonne nature sait conserver de santé et de belle force chez ceux qui vivent d'elle et qui vivent en elle. A côté de ces nobles vétérans, en tête desquels marche toujours M. Français, suivi de MM. Bernier, Michel, Zuber, etc., d'autres artistes, d'âges divers, maintiennent la tradition du paysage français, le paysage de Claude Lorrain, de Joseph Vernet, de Paul Huet, de Corot, le paysage consciencieusement étudié, mais puissamment résumé dans son effet principal et général, le paysage expressif et poétique, mais d'une expression qui prend tous ses moyens dans la vérité et d'une poésie dont tous les élémens sont des élémens réels et qui satisfait à la fois nos deux passions instinctives et simultanées, la passion de vérité et la passion d'éloquence. S'il est dangereux de se livrer trop exclusivement à la première, qui se peut réduire à l'observation sèche et matérielle des choses, et bien plus encore de s'abandonner complètement à la seconde, qui mène à la rhétorique creuse et vague, il est toujours bon de les faire vivre ensemble.

Parmi ceux qui résument avec le plus de force ou d'éclat aux Champs-Élysées des impressions graves et approfondies, devant le paysage silencieux et désert où l'esprit se laisser librement aller à la contemplation, MM. Leliepvre (*Sentier au printemps, Prairie avec arbres*) ; M. Demont avec sa *Terre promise*, qu'il accompagne d'une étude originale, hardie et juste, le *Temps d'Équinoxe;* M. Didier-Pouget (*la Lande aux Bruyères*) ; MM. Gosselin, Wallet Nozal (sans parler de M. Pointelin, qui renouvelle toujours, par de délicates variations, son motif favori), ont paru tenir le meilleur rang. M. Réalier-Dumas, en rêvant, dans l'angle d'un atrium de ville antique, à *Pompéi*, nous a donné un bon spécimen de paysage architectural. C'est encore là, cet exemple et bien d'autres nous le prouvent, une de nos traditions nationales auxquelles nous aurions le plus grand tort de renoncer. Nous avons eu toujours du goût, bien avant Lorrain et Poussin, pour le paysage bâti, pour l'architecture combinant ses effets avec ceux du ciel et de la verdure. Les miniatures de Jehan Foucquet, celles des frères de Limbourg ou de leur école, nous en offrent, au XVe siècle, les plus admirables exemples, et l'on peut même remonter au delà. Le tardif, mais si juste et si nécessaire retour d'admiration qui s'est opéré, de notre temps, dans les esprits sains ou cultivés, vers nos grandes œuvres architecturales et sculpturales du moyen âge, doit encourager nos jeunes artistes à leur donner la place qu'elles méritent dans leurs contemplations de voyageurs. Que M. Réalier-

Dumas applique à des ruines françaises sa juste et forte vision, il y trouvera des spectacles suffisamment merveilleux pour n'avoir pas besoin de recourir aux apparitions surnaturelles. L'auréole dont il illumine un fragment de statue dans *Pompéi*, est une superfétation bien inutile; la réalité, justement admirée et chaudement interprétée, en pareil cas, suffit. On ne sent pas assez peut-être de cette chaleur d'âme devant les monumens, ces témoins pensifs et souvent accusateurs de l'activité et de l'instabilité humaines, dans les *Ruines du château d'Angles*, par M. Pierre Ballue, dans *Villeneuve-lès-Avignon*, par M. Camille Dufour, dans les *Brouillards du matin au Petit-Andely*, par M. Simonnet, dans le *Mont-Saint-Michel*, par M. Noirot; néanmoins, ce sont toutes là des études sérieuses et intéressantes, dont le nombre s'accroît heureusement chaque année. Aucun effort individuel n'est perdu pour la vie universelle. Ce seront peut-être les pochades des paysagistes et les instantanés des cyclistes qui, en répandant la connaissance de notre admirable passé, contribueront plus efficacement que les études des archéologues et les protestations des lettrés à protéger, contre l'indifférence ou la sottise, et à sauver ce qui nous reste encore de notre patrimoine national et de nos grandeurs historiques. Faut-il ajouter que le passé familier et populaire, tout ce qui exprime l'individualité d'une race ou d'une génération, nous paraît aussi vénérable que le passé monumental? Faut-il dire que tous les paysagistes faisant halte dans les ruelles ou sous les remparts des vieilles villes, sous l'éternel rajeunissement des aurores joyeuses et des crépuscules mélancoliques, nous semblent aussi accomplir une œuvre pie, et, quand ils sont en France, une œuvre nationale? Les études de MM. Petit-Jean, Gagliardini, Allègre pour la France, de MM. Rigollot pour l'Algérie, de MM. Bompard, Saint-Germier pour l'Italie, et bien d'autres que nous ne saurions énumérer, rentrent dans cette intéressante catégorie. Au Champ-de-Mars, MM. Cazin, Raffaelli, Billotte, Thaulow, pour la France, Willaerts et Baertsoen pour la Belgique, etc., nous offrent, dans ce genre, des séries particulièrement remarquables.

Quant aux paysagistes simples, à ceux qui veulent seulement nous dire ce qu'ils ont éprouvé de gaîté ou de tristesse, de surprise ou d'étonnement, de charme passager ou de profond ravissement devant un coin du vaste monde, la foule en est grande et leurs façons de sentir et leurs manières de rendre sont si variées qu'il faudrait des pages nombreuses pour les analyser. Beaucoup de ces notations vives et rapides sont bien près d'être des chefs-d'œuvre. La plupart sans doute resteront à l'état d'indication et

ne se transformeront jamais en tableaux; mais qu'importe? La valeur de l'œuvre ne se mesure point à la dimension. Un accent sincère, nouveau, vif, tendre ou passionné, suffit à sauver de l'oubli un panneau grand comme la main. Combien d'esquisses ou de croquis, chez les grands artistes, valent mieux que leurs œuvres achevées, à plus forte raison chez les artistes ordinaires! Prenons donc nos contemporains, curieux et chercheurs, inquiets et sensibles, pour ce qu'ils ont; s'il en est peu qui aient la force de couper et de lier, dans le champ de nature, de très grosses gerbes, il en est beaucoup qui savent y assembler de délicieux bouquets et cueillir des fleurs délicates. Prenons leurs bouquets et respirons leurs fleurs. Qu'on regarde, ici près, les toiles de MM. Quost, Guillemet, Hareux, Dameron, Quignon, Yon, Sébilleau, Masure, Desbrosses, Paulin Bertrand, Tanzi, Isenbart, Japy, Le Sénéchal, Maincent, Ravanne, Barillot, Bail, Biva, Kreyder etc.; et là-bas, celles de MM. Dinet, Gustave Colin, Montenard, Dauphin, Harrison, M. Eliot, Dumoulin, Damoye, Courant, Chudant, Victor Binet, Baud-Bovy, Burnand, Barrau, Zakarian, Stengelin, H. Saintin, Rusinol, Moullé, Lobre, Lecamus, Latenay, Jettel, Iwill, Georges et Lucien Griveau, Durst, Cabrit, etc., on sera surpris et ravi du nombre d'impressions nouvelles ou renouvelées, souvent traduites en un style sincère et personnel, que nos contemporains ont éprouvées devant les multiples spectacles des climats divers et des saisons changeantes, et qu'ils ont éprouvées assez vivement et fortement pour nous les faire partager.

GEORGE LAFENESTRE.

REVUE LITTÉRAIRE

MARGUERITE DE NAVARRE

D'APRÈS SES DERNIÈRES POÉSIES

Les érudits sont des gens heureux. Confinés dans des études spéciales, ils goûtent sans remords ces jouissances d'une intensité extraordinaire que les autres hommes sont réduits à attendre de la satisfaction d'une manie ou d'un vice. Et la Providence les tient en sa protection. Elle sème sous leurs pas les jolies trouvailles et les bonnes fortunes : on ne cite pas un chercheur de quelque mérite qui n'ait fait un certain nombre de découvertes non sans prix. Son action éclate avec évidence dans la découverte de l'important manuscrit que M. Abel Lefranc vient de retrouver et de publier. Ce manuscrit n'était pas enfoui en de lointaines archives. Il ne se dissimulait pas en des cachettes mystérieuses. Il s'offrait bien plutôt à la curiosité des chercheurs. Il sollicitait leur attention. Il était à la disposition de tous, à la Bibliothèque nationale, où il figure au catalogue des manuscrits français sous son vrai titre : *Les dernières œuvres de la Reine de Navarre, lesquelles n'ont encore esté imprimées.* Il a échappé à tous ceux qui en ces cinquante dernières années ont multiplié les travaux sur la vie et les œuvres de la sœur de François Ier. Ils ont passé à côté de lui et ils ne l'ont pas vu. Car l'heur de cette trouvaille était de tout temps réservé à M. Le-

(1) *Les dernières poésies de Marguerite de Navarre*, publiées pour la première fois par Abel Lefranc, secrétaire du Collège de France, 1 vol. in-8° (Colin). Publication de la *Société d'Histoire littéraire de la France*.

franc, comme au plus consciencieux et au plus sagace des éditeurs.

Ce sont dix mille vers qui s'ajoutent à l'œuvre de la Reine de Navarre. Hâtons-nous de dire qu'ils n'ajoutent aucun éclat nouveau à la couronne poétique de la «Marguerite des princesses », et que pour la littérature elle-même l'acquisition est à peu près nulle. L'auteur de l'*Heptaméron* était aussi peu qu'il est possible un écrivain : elle ne s'est pas souciée de l'être. Elle n'attache aucune importance à ses compositions littéraires. Grande voyageuse, elle écrit dans sa litière, « en allant par pays », pour diminuer l'ennui de la route. Ou encore, les mains occupées à un ouvrage de tapisserie, elle dicte tout à la fois à Jean Frotté une lettre d'affaires, et à un autre secrétaire une chanson spirituelle ou un conte : elle ne se croit pas pour cela une émule de César. Elle est tout à fait dénuée du sentiment de la forme ; elle ne l'a pas plus dans sa prose que dans ses vers. Mais sa prose n'est que sa conversation mise par écrit. Or celle qui s'est elle-même désignée sous le nom de Parlamente avait au plus haut degré le goût de la conversation ; elle y apportait la grâce et la vivacité de son esprit ; en outre, dans la conversation de la bonne société d'alors se reflétaient les élégances venues d'Italie. Cela explique le tour plus moderne et, à tout prendre, la grande supériorité de l'*Heptaméron*. Dans ses vers Marguerite se réfère à des modes plus anciennes, aux formes surannées et usées du moyen âge. Prolixe et subtile, elle se perd en de monotones et d'interminables développemens ; elle noie l'idée sous le déluge des mots ; elle éteint la hardiesse de la pensée et gâte la sincérité du sentiment par le style qui est lâche et l'expression qui est sans couleur. Je sais bien que son nouvel éditeur n'en convient pas, et qu'il lui arrive de traiter ces poésies d'admirables. C'est qu'il a eu la peine de les déchiffrer. S'il avait eu seulement l'ennui de les lire, il avouerait avec tout le monde qu'elles sont insipides. Mais elles remettent en lumière la figure de cette femme d'élite à qui les lettres, les arts, la pensée libre, la haute culture sont redevables de tant de services. Elles nous initient aux préoccupations qui emplirent les dernières années de la vie de Marguerite. Elles nous font connaître au juste l'état de cette âme à la veille de la grande épreuve. Elles nous aident par là à démêler les traits essentiels de sa nature et à mieux comprendre de quelle manière et dans quel sens elle a agi sur son époque. C'est plus qu'il n'en faut pour justifier cette publication.

Cette fin de vie, c'est le soir mélancolique d'une journée battue de plus d'un orage. Toutes choses font en même temps défaut à la pauvre reine : elle est à un de ces tournans de l'existence où il semble qu'il y ait une conjuration de la destinée pour faire de toutes parts blessure à notre cœur. Elle apprend, quinze jours après l'événement dont nul n'avait osé lui porter la nouvelle, la mort de François Ier. Elle voit après

de longues et pénibles négociations se conclure pour sa fille Jeanne d'Albret un mariage qu'elle désapprouve. Elle souffre, tant de la conduite politique de Henri d'Albret qui essaie de traiter avec Charles-Quint, que des infidélités de ce mari trop jeune et trop aimé. Elle est humiliée par l'attitude plus que froide de Henri II à son égard, inquiète même pour sa situation financière. Ajoutez qu'elle assiste depuis quelque temps à un redoublement de persécution religieuse et qu'elle est cruellement déçue dans ce rêve de tolérance qu'elle avait fait. Mais la douleur qui prime toutes les autres est celle que lui cause la perte de ce frère pour qui elle avait poussé l'affection jusqu'à l'adoration et jusqu'au culte. Elle s'enferme au monastère de Tusson, où pour lors elle se trouvait, et y passe quatre mois dans une retraite « la plus austère qu'on eût su voir », n'interrompant ses méditations que pour aller à l'église s'agenouiller sur les dalles du chœur ou chanter avec les religieuses. Depuis, elle erre de ville en ville, promenant son deuil de Nérac à Mont-de-Marsan, de Lyon à Pau, sans plus nulle part retrouver le calme, pareille à un vaisseau désemparé et se comparant elle-même au « navire loing du vray port assablé. » Un même regret occupe sa pensée. Une même image est présente à son souvenir. Elle est partout dans les vers que dicte Marguerite à cette époque, dans la *Comédie sur le trespas du Roy à quatre personnages*, dans le poème intitulé bizarrement *le Navire*, sorte de « consolation » où le roi défunt apparaît à sa sœur et s'efforce de la consoler. C'est elle encore qui clôt le long poème des *Prisons de la reine de Navarre*. Image singulièrement différente de la réalité, mais vue à travers la douleur, épurée, spiritualisée, éclairée comme d'une lumière surnaturelle. Car à mesure qu'elle se sent plus près du terme, Marguerite devient insensible aux intérêts d'ici-bas, s'attache de toute son âme aux espérances de la vie future, adhère de toutes ses forces aux dogmes de la foi catholique qui a toujours été la sienne. Par là elle ne dément pas sa vie précédente, mais elle en dégage plutôt la signification. C'est ce qu'il peut y avoir intérêt à montrer.

On se fait, encore aujourd'hui, du caractère de Marguerite de Navarre, ainsi que de son rôle littéraire, une idée fausse. On se la représente ordinairement sous les traits d'une princesse instruite, spirituelle, élégante, capable au besoin de traiter avec adresse, courage et décision les plus grandes affaires, mais d'ailleurs, comme une duchesse d'Étampes ou une Diane de Poitiers, libre en ses propos, d'esprit léger, de mœurs faciles et même galantes. C'est la légende, mais une légende que des recherches dont les résultats sont acquis à l'histoire n'ont pas suffi à détruire. Car sans doute le vrai a en soi une force d'expansion qui lui est essentielle; mais de son côté la légende a une vertu merveilleuse pour couvrir, cacher et enfin étouffer la vérité.

Comment s'est formée la légende de Marguerite? Il n'est pas très

malaisé de l'apercevoir, et les élémens en sont assez faciles à démêler. C'est d'abord qu'on l'a jugée d'après le milieu et le temps où elle a vécu et qu'on lui a prêté les mœurs de son entourage. Elle-même a rendu la confusion possible par certaines complaisances que lui a arrachées sa passion pour son frère. Ne la voyons-nous pas se faire la confidente des amours du Roi, prêter la main à ces intrigues, vivre en bonne intelligence avec ses maitresses, composer des devises pour la comtesse de Châteaubriant, dédier à la duchesse d'Étampes son poème de *la Coche*? C'est ensuite qu'elle a été victime tout ensemble de l'affection des uns et de la haine des autres. Marot la célèbre dans ses vers; et il a suffi de cette fiction idéale, pour qu'on fît entrer dans l'histoire le roman des amours de la princesse et du poète. D'autre part les sympathies de Marguerite pour la Réforme la désignaient aux calomnies des dévots. Après qu'elle eut publié le *Miroir de l'âme pécheresse*, suspect d'hérésie, un moine fanatique propose de la mettre dans un sac et de la jeter au fond de la Seine, les écoliers du Collège de Navarre représentent une farce allégorique où elle est figurée sous les traits d'une furie. La haine ne choisit pas ses armes : on alla jusqu'à incriminer la tendresse de Marguerite pour son frère. Enfin, grâce à la confusion des noms, un peu de l'infamie de sa nièce, Marguerite de France, première femme de Henri IV, a rejailli sur elle. C'est ainsi que le pamphlet, la poésie, le roman ont concouru à former un type de convention qui s'est accrédité. La véritable Marguerite est très différente : honnête dans un temps où l'honnêteté passait à peine pour vertu, sérieuse en dépit d'une humeur libre, vive, enjouée, et enfin pénétrée du sentiment de sa dignité de femme et de reine.

Le trait dominant de son caractère est l'ouverture et la curiosité de l'intelligence : elle a le goût des idées; en jargon d'aujourd'hui, nous dirions qu'elle fut une « intellectuelle ». Ce goût pour les choses de l'esprit s'annonce chez elle de bonne heure et remplit son enfance studieuse. Elle veut tout savoir, et par là elle est bien de son temps, de ce XVIe siècle dont la marque est l'universelle curiosité. « Madame, lui dit en plaisantant son directeur de conscience, l'évêque Briçonnet, s'il y avait au bout du royaume un docteur qui pût par un seul verbe abrégé apprendre toute la grammaire autant qu'il est possible d'en savoir, et un autre la rhétorique, et un autre la philosophie, et aussi les sept arts libéraux, vous y courriez comme au feu. » Elle y courut en effet, et elle s'y brûla. Ce n'est pas chez elle une simple velléité, une confuse aspiration. Elle a compris véritablement ces lettres qu'elle aimait. Elle a été pour elles une protectrice éclairée, beaucoup plus que François Ier. Elle a discerné ou deviné les plus grands esprits de son temps. Elle a poussé ce plaisir de comprendre jusqu'aux extrêmes limites, jusqu'au point où il devient un obstacle qui nous empêche

d'arrêter notre opinion, de choisir, et de juger. Elle se définit « une qui s'est toujours laissé gagner à tout le monde. » Elle entre naturellement dans l'opinion d'autrui et va d'elle-même se placer au point de vue de son interlocuteur, tour à tour amusée par la frivolité des mondains, séduite par l'esprit des libertins, gagnée par l'austérité des Réformés. Le spectacle mouvant des idées est pour elle un charme. La conversation est pour elle un besoin. La discussion l'attire et la ravit d'autant plus qu'elle porte sur des questions plus abstraites. Jusqu'aux derniers jours, son étude de prédilection, celle qui n'a cessé de passionner son esprit, ç'a été la théologie.

Un autre trait de cette nature, c'est la tendresse du cœur. Marguerite a besoin moins encore d'être aimée que d'aimer. Elle se dévoue à ceux qui l'entourent et qui souvent la récompensent mal de ce qu'elle fait pour eux. Elle se prodigue pour ses amis. Elle les défend avec un zèle infatigable. Dans son esprit si ouvert à toutes les idées, l'idée seule de la haine n'entre pas. Elle devance, par bonté naturelle et effusion spontanée du cœur, cette doctrine de la tolérance qui plus tard sera chez nous le résultat de déductions philosophiques. Elle est charitable et pitoyable à toutes les formes de la souffrance. La plus grande partie de ses ressources passe en libéralités et en aumônes. La première fondation faite à Paris d'un hôpital réservé aux enfans est son œuvre. Telle est cette complexion d'une âme qui aime à aimer.

Ce mélange de la curiosité de l'esprit et de la tendresse du cœur, c'est par où tout s'explique chez la reine de Navarre. Et d'abord son mysticisme, s'il est vrai que le mysticisme consiste à introduire l'imagination dans le domaine de la foi et le romanesque dans la piété. Mystique, Marguerite l'a été de toutes les manières, et des plus vulgaires comme des plus raffinées. Elle croit aux pressentimens, aux songes et aux apparitions. « Le jour que le roi François lui fut ôté, dit Sainte-Marthe, elle rêva qu'elle le voyait pâle et abattu qui, d'une faible voix, l'appelait : « Ma sœur, ma sœur. » Plus tard, un an après le mariage de sa fille, elle vit apparaître en songe une très belle femme, vêtue de blanc, qui tenait à la main une couronne de toute sorte de fleurs et qui disparut en lui disant : « A bientôt. » Elle comprit qu'elle était destinée à mourir dans l'année. « A partir de ce moment, elle abandonna l'administration de ses biens au bon plaisir de son mari, ne tint plus aucun compte de ses domestiques occupations, se désista de passer le temps à ses accoutumées compositions et commença à s'ennuyer de toutes choses. » Ces idées sur la communication des âmes étaient alors très répandues, et il n'y a pas lieu d'y insister. Ce qui a beaucoup plus de valeur, c'est cette correspondance spirituelle avec Briçonnet, où le confesseur et sa pénitente traitent, dans le jargon spécial, des doctrines les plus ardues et les plus quintessenciées. Marguerite a pratiqué

les auteurs mystiques du moyen âge, parmi lesquels on croit pouvoir nommer sainte Catherine de Sienne. Elle est familière avec la pensée de Dante comme avec celle de Platon.

De là sa théorie de l'amour. Elle l'expose tout au long dans l'*Heptaméron*, entre la nouvelle des deux amans qui, pour n'avoir pu s'appartenir, entrèrent en religion, et celle du gentilhomme qui longtemps épris d'une dame cessa de l'aimer, du jour qu'il la trouva dans les bras d'un palefrenier. Au surplus elle est revenue maintes fois sur le même sujet et en des termes presque identiques. Elle refuse de confondre avec l'amour ce qui n'est que le caprice, l'échange de deux fantaisies, l'effet de l'ardeur des sens, tout commerce d'où l'idéal est banni. L'amour digne de ce nom s'attache à quelque perfection, beauté, bonté ou bonne grâce. Il n'est, à vrai dire, que le mouvement de l'âme tendant vers la perfection. « L'âme qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne faict, tant qu'elle est dedans ce corps, que désirer d'y parvenir. Mais à cause que les sens, par lesquels elle en peut avoir nouvelles, sont obscurs et charnels par le péché du premier père, ils ne lui peuvent monstrer que les choses visibles plus approchantes de la perfection, après quoy l'âme court, cuydans trouver en une beauté extérieure, en une grâce visible et aux vertus morales, la souveraine beauté, grâce et vertu. » Cette aspiration est, de toute nécessité et toujours, déçue ; elle aboutit à nous faire constater ce qu'il y a d'incomplet dans toute affection qui a la créature pour objet ; cela mène à faire de Dieu la fin comme le principe de l'amour. Ainsi les affections humaines ne suffisent pas à remplir le cœur, mais elles sont un acheminement indispensable à qui veut s'élever jusqu'aux derniers degrés de l'échelle mystique. Elles sont la préface et l'introduction au véritable amour. « Jamais homme n'aymera parfaictement Dieu, qu'il n'ait parfaictement aymé quelque créature en ce monde. » L'amour est divin, de sa nature ; c'est lui qui emporte l'âme jusqu'aux pieds du trône de Dieu.

A cette conception de l'amour répond chez Marguerite l'angoisse devant le problème de la mort. Cette énigme de la séparation de l'âme et du corps ne la laissait pas en repos. Comme on lui parlait de la béatitude éternelle : « Tout cela est vrai, dit-elle, mais nous demeurons si longtemps morts sous la terre avant que venir là ! » Brantôme conte à ce sujet une anecdote étrange et significative : « Une de ses filles de chambre qu'elle aimoit fort estant près de la mort, elle la voulut veoir mourir ; et tant qu'elle fut aux abois et au pommeau de la mort, elle ne bougea d'auprès d'elle, la regardant si fixement au visage que jamais elle n'en osta le regard jusques après sa mort. Aucunes de ses dames plus privées lui demandèrent à quoy elle amusoit tant sa veue sur cette créature trespassant. Elle respondit qu'ayant ouy tant discourir à tant de sçavans docteurs que l'âme et l'esprit sor-

toient du corps aussy tôt ainsy qu'il trespassoit, elle vouloit veoir si l'on sentiroit quelque vent ou bruict, ou le moindre résonnement du monde, au desloger et sortir, mais qu'elle n'y avoit rien aperceu... Et ajouta que si elle n'estoit bien ferme en sa foy, qu'elle ne sçauroit que penser de ce deslogement et département de l'âme et du corps. » D'autres traits témoignent de ce tour habituel de sa méditation. Elle est de celles pour qui la crainte du mystère final a étendu son ombre sur toute la vie.

Aussi ne s'étonne-t-on pas de trouver sous sa plume cette plainte qui lui échappe au cours d'une lettre à François Ier : « J'ai porté plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née. » Cet ennui dont le faix s'est trouvé pour elle si pesant, ce n'est pas celui qui résulte des accidens de la destinée et du hasard des épreuves. Ces épreuves qui donnent au courage l'occasion de s'exercer et retrempent en nous l'énergie, servent à nous rappeler que l'existence est pour chacun de nous au prix d'un effort de volonté sans cesse renouvelé. Mais ceux mêmes qui se sont montrés forts dans l'adversité cèdent à la tristesse qui se dégage de l'ordre lui-même de l'univers. Ils réfléchissent aux conditions générales de la vie. Il y a ici-bas trop d'injustice; la misère est trop prochaine et les espérances sont trop éloignées. Surtout la médiocrité de toutes choses fait le tourment de ces âmes éprises d'infini. Ce fond de tristesse généreuse, c'est ce qui donne à la physionomie de la reine de Navarre son caractère de noblesse et de gravité. Et ce qui fait le charme de cette physionomie, c'est que la surface reste néanmoins légère et brillante. L'humeur est mobile, « jamais oisive ou mélancolique », s'accommodant aux circonstances et aux gens, l'esprit aimable, avivé par le désir de plaire, le bon sens aiguisé par le goût de la raillerie et de l'épigramme. Il suffit de regarder les portraits de Marguerite : les yeux longs et à fleur de tête, le grand nez, la bouche largement fendue sont de la sœur de François Ier. Il suffit de parcourir ses lettres : les saillies et le pétillement de gaieté, la belle humeur et la raison moqueuse sont de la grand'mère de Henri IV.

Dans ce que nous venons de dire peut-être trouverait-on la réponse la plus satisfaisante à la question, d'ailleurs insoluble, des opinions religieuses de la reine de Navarre. Pour ce qui est de sa piété elle-même, de la sincérité et de la solidité de sa foi, on ne saurait les révoquer en doute. Mais dans quelle mesure accepta-t-elle quelques-unes des idées essentielles de la Réforme? Rien de plus facile que de s'emparer de tels passages de ses écrits, et, en les interprétant au sens le plus rigoureux, de tirer l'auteur au protestantisme. Il reste à savoir si elle donna jamais, à part elle, cette précision à sa pensée et se soucia de pousser à bout certaines tendances de son esprit. Elle était femme

et ne se piquait pas beaucoup de logique. Elle était entraînée par son goût de la discussion théologique et par l'attrait de la nouveauté. Elle aimait la Réforme pour le mouvement d'idées qu'elle y trouvait, et aussi pour la sympathie que lui inspirait la personne de quelques Réformés, d'un Berquin, d'un Lefèvre d'Étaples. Au moment de conclure, elle était retenue par toute sorte de liens, par l'habitude, par les souvenirs de l'éducation, surtout par son attachement au roi de France. Comme le connétable de Montmorency s'enhardissait à la dénoncer, François Ier, qui la connaissait bien, répondit : « Ne parlons point de celle-là. Elle m'aime trop. Elle ne croira jamais que ce que je croiray. Elle ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon État. » Qu'elle ait été arrêtée sur la pente par ce scrupule de tendresse, cela s'accommode bien à ce que nous savons d'elle. Et comme elle ne cessa jamais de faire profession de la foi catholique, comme tous ses actes sont d'accord et que la loyauté de son caractère nous est connue de reste, c'est donc qu'elle ne soupçonna pas elle-même la portée de quelques-unes de ses opinions.

Nous pouvons maintenant aborder l'œuvre littéraire de Marguerite de Navarre, lui restituer son véritable sens, et avant tout en dissiper l'apparente incohérence et contradiction. Car on s'étonne que de la même main soient partis les contes de l'*Heptaméron* et les « marguerites » mystiques, et que l'auteur de tant de scabreux récits dont les maris et les moines font les frais soit aussi le poète pieux du *Triomphe de l'Agneau* et de l'*Oraison de l'âme fidèle*. Aux raisons que nous avons indiquées plus haut et qui ont accrédité la réputation de légèreté de Marguerite, il faut ajouter, et comme une des plus puissantes, l'idée qu'on se fait du livre qu'elle composa, suivant le mot de Brantôme « en ses gaietés ». Voilà, semble-t-il, des gaietés un peu bien vives. Qu'est-ce, en effet, pour la plupart des gens que l'*Heptaméron?* Un recueil de contes libertins, indécens ou même graveleux, une satire de la fragilité ou de la perversité des femmes, la continuation ou l'exagération des fabliaux du moyen âge. Mais quand on le juge ainsi, c'est qu'on ne l'a pas lu ou qu'on l'a lu superficiellement. On est dupe d'une opinion préconçue ou d'un malentendu. On confond l'œuvre de la Reine de Navarre avec les *Cent Nouvelles nouvelles* ou avec les *Contes* de La Fontaine. C'est le mérite de cette œuvre d'en être très différente.

L'*Heptaméron* comprend deux élémens, les *histoires* proprement dites et les *dialogues* qui les relient. On a coutume de tenir peu de compte des dialogues et de les traiter comme une partie négligeable, ou comme un fâcheux remplissage. Telle en est au contraire l'importance que ce sont eux qui nous renseignent sur les intentions de l'auteur et sur la portée de son œuvre. Ceux qui y prennent part, désignés

par des pseudonymes dont quelques-uns sont transparens, sont des personnages de la cour. Leurs réflexions sont celles que devaient éveiller dans un esprit bien fait les récits qu'on venait d'entendre. Il en est, parmi ces réflexions, de singulièrement austères et qui iraient à donner l'*Heptaméron* pour un livre d'édification. « Les maulx que nous disons des hommes et des femmes ne sont point pour la honte particulière de ceulx dont est fait le compte, mais pour oster l'estime de la confiance des créatures en montrant les misères où ils sont subjects, afin que nostre espoir s'arreste et s'appuye à Celluy seul qui est parfaict et sans lequel tout homme n'est que imperfection. » Les traits de ce genre abondent, trahissant le zèle dévot et l'humeur prêcheuse : « Par cela je vous aprendray à confesser que la nature des femmes et des hommes est de soy encline à tout vice, si elle n'est préservée de Celluy à qui l'honneur de toute victoire doit être rendu... Par ceci, Mesdames, pouvez connoître la fragilité d'une estimée femme de bien ; et je pense, quand vous aurez bien regardé en ce miroir, au lieu de vous fier à vos propres forces, vous retournez à Celluy en la main duquel gist vostre honneur... Sachez qu'au premier pas que l'homme marche en la confiance de lui-mesme, il s'éloigne d'autant de la confiance en Dieu. » Si vous pensez que c'est revenir à Dieu par un étrange détour et que la bonne reine a pu s'amuser du contraste qu'il y a entre la liberté des tableaux qu'elle trace et l'austérité des légendes qu'elle y ajoute après coup, c'est une erreur. Il n'y a de sa part nulle ironie et nulle intention de mystifier le lecteur. Mais elle cède à une tendance de sa nature et ne s'arrête pas au moment précis où l'entretien tourne au sermon et le propos galant s'achève en homélie. Laissons d'ailleurs de côté ces passages où perce l'intention de moraliser ; il reste que des hommes et des femmes s'étant réunis pour causer, la conversation prend le tour auquel elle revient inévitablement, toujours et partout, et dans les salons d'aujourd'hui comme dans les cours d'amour du moyen âge. On disserte sur la question des rapports des sexes, sur la supériorité de l'un ou de l'autre, si la faute de la femme est plus grave que celle de l'homme, si les mariages d'inclination valent mieux ou ceux de convenance, si le mari n'est pas souvent responsable de l'inconduite de sa femme, si l'on doit se venger, ignorer, pardonner. Les *histoires* servent d'exemples.

Ces histoires nous paraissent aujourd'hui peu exemplaires. Elles nous choquent par la crudité du ton, par la vivacité des détails et d'aucunes fois par la plus rebutante grossièreté. Mais c'est que nous les lisons avec un esprit d'aujourd'hui. Il n'est que juste de tenir compte de la différence des temps. Or, au lieu de puiser dans le vieux répertoire gaulois, ou de mettre à profit les récits de Boccace, son modèle, Marguerite rapporte des aventures qui pour la plupart sont réelles,

arrivées de son temps et dont on connaissait autour d'elle les acteurs. C'est ici qu'on voit que tout change, jusqu'à la manière dont un galant homme fait la cour à une grande dame. Quand elle nous conte, dans sa quatrième nouvelle, la « Téméraire entreprise d'un gentilhomme contre une princesse de Flandres, » c'est elle-même que Marguerite met en scène, et elle ne fait que déguiser légèrement un épisode de sa vie, du temps qu'elle était duchesse d'Alençon et que Bonnivet brûlait d'amour pour elle. Donc celui-ci avait invité le roi et les princesses à passer quelques jours dans ses terres; pour lui il se logea au-dessous « de celle qu'il aimait plus que lui-même » et fit pratiquer dans le plancher une trappe recouverte et dissimulée par des nattes. La nuit, « il se coula par cette trappelle en la ruelle du lit de la dame qui commençait à dormir. » Marguerite, réveillée en sursaut, fit bonne défense, se débattit, mordit, gifla, griffa, cria au secours, « et le gentilhomme, voyant qu'il estoit descouvert, eut si grand paour d'être congneu de la dame, que le plus tôt qu'il put redescendit à sa chambre, le visage tout sanglant des coups et des égratignures qu'il avait reçus. » Marguerite ne lui fit pas par la suite plus mauvaise mine que par le passé, et continua de le tenir en estime. Il n'avait pas dépassé la mesure permise à un gentilhomme rendu entreprenant par l'amour. Les usages depuis se sont modifiés; à l'heure qu'il est, ce procédé sentirait sa mauvaise compagnie.

De même que les mœurs étaient différentes, on supportait alors une liberté de langage dont témoigneraient assez les œuvres des prédicateurs. A ce point de vue, le style de Marguerite marquerait plutôt un progrès, un acheminement vers l'art de dire les choses en termes honnêtes. Nous trouvons ici pour la première fois le sentiment des convenances, un effort pour tout indiquer avec discrétion et délicatesse. Notons enfin qu'il n'y a chez la reine de Navarre aucun libertinage d'imagination; elle ne prend pas plaisir à traîner notre pensée sur certains tableaux; elle n'y met pas « d'esprit »; il n'y a dans les plus hardis de ses contes pas trace de la hideuse grivoiserie. Les contemporains ne s'y trompèrent pas et ne songèrent pas à se scandaliser. Aussi, quand nous rangeons l'*Heptaméron* dans la même catégorie que les fabliaux du moyen âge, que les contes du XVIIIe siècle ou que tels livres de nos jours, commettons-nous un violent anachronisme. Les intentions que nous y croyons découvrir, c'est nous qui les y mettons. L'effet actuel de cette lecture vient du changement de l'optique. Grâce au progrès du goût, tels sujets ne relèvent plus aujourd'hui que d'une littérature spéciale destinée à remuer chez des lecteurs, de toute condition d'ailleurs et de tout rang, les instincts les plus bas. L'*Heptaméron* est le livre d'une honnête femme, mais d'une honnête femme du XVIe siècle, d'un temps où la politesse n'était pas encore

formée, où l'ancienne société ayant perdu sa règle, la nouvelle n'a pas encore trouvé la sienne.

Ainsi disparaît le contraste qu'on se plaît à établir entre les contes de la reine de Navarre et les poésies de Marguerite. On ne lit plus guère ces poésies, et on ne les lit pas sans ennui; elles ont péri par l'insuffisance de l'exécution, et si elles ne tiennent pas de place dans l'histoire de la littérature, c'est faute que la forme y ait été égale au sentiment. Mais la conception y est souvent originale et supérieure à ce que nous trouvons chez les meilleurs poètes de l'époque. L'intensité avec laquelle Marguerite exprime sa tendresse pour son frère, la naïveté de l'émotion en face de la nature, l'angoisse de la mort, les effusions mystiques, ce sont autant d'élémens du lyrisme. Les *Dernières poésies* contribuent à faire mieux ressortir le caractère religieux et, si l'on veut, la note protestante de ce lyrisme. Dans le poème des *Prisons*, — soit d'ailleurs qu'elle s'y soit elle-même mise en scène ou qu'elle y ait esquissé une sorte d'allégorie des destinées de l'âme — la reine de Navarre fait une revue des « prisons morales » par où elle a successivement passé. Elle a été prisonnière de l'amour, puis de l'ambition et de l'honneur mondain, enfin de la science. Elle s'est enfermée dans le palais du savoir humain, et ce palais, dont les piliers étaient faits avec des livres, était encore une prison. La délivrance lui est venue d'une parole qui a été pour elle la révélation souveraine et la parole de vie :

« Je suys qui suys, qu'œil vivant ne peut voir »
Ceste voix-là, ceste parole vive,
Où nostre chair ne congnoist fonds ne rêve,
Me print, tua et changea si soudain
Que je perdis mon cuyder faux et vain;
Car en disant « Je suys qui suys » tel maistre
M'aprint alors lequel estoit mon estre.
S'il est qui est, hors de luy je ne puys
Dire de moi, sinon que je ne suys.
Si rien ne suys, las! où est ma fiance,
Vertu, bonté, et droite conscience?
Or suis-je rien, s'il est celui qui est.

Et elle prolonge en une terrible série de vers cette opposition entre le créateur qui est *Tout* et la créature qui n'est *Rien*. Ce sont les litanies de l'âme dévote, ravie en l'adoration de son Dieu, et qui trouve, à se remettre sous les yeux sa propre humilité, une âpre jouissance. Le style même est d'une lectrice habituée des livres saints, retrouvant sous sa plume les images bibliques, abondant en rapprochemens avec les personnages des Écritures, Dathan et Abiron, Samson, Samuel, Saül. Nous avons ainsi l'idée d'une poésie d'essence religieuse, qui a sa source dans la vie intérieure et dans les émotions de l'âme mise par la

méditation en présence de Dieu, issue de la réflexion sur la lutte du bien et du mal, sur les conditions de la liberté, sur la nature du devoir et du péché, une poésie animée par le souffle de la foi, élargie par le sentiment de l'infini. C'est précisément la poésie qui s'est développée en Angleterre, dans un milieu de puritanisme, et qui a abouti à l'œuvre de Milton. Si en France elle n'a pu prendre forme, cela tient à plusieurs causes parmi lesquelles il en est de politiques. Nous devons à Marguerite de connaître quels matériaux se préparaient à la poésie, quelles aspirations étaient à la veille de s'épanouir et peut-être d'arriver à la vie littéraire, avant qu'elles n'eussent été comme étouffées chez nous sous le double effort du paganisme renaissant et du catholicisme en lutte pour l'unité.

Tous les travaux et toutes les découvertes dont Marguerite a été l'objet dans ces derniers temps, ont servi sa mémoire. On a mieux senti la séduction de cette physionomie à mesure qu'on la voyait davantage sous son vrai jour et qu'on en discernait mieux la complexité : ce qu'il y reste malgré tout de voilé à demi et qui sans doute défiera toujours l'indiscrétion de nos regards y ajoute encore un attrait. Cette sœur du roi de France personnifie, dans la plus large extension et sous la forme la plus élevée, les tendances et les aspirations qui furent celles de l'âme française au début du XVIe siècle. Toutes les influences, venues des points les plus différens, se rencontrent en elle. Elle tient au moyen âge par le goût d'une tendresse chevaleresque et d'une dévotion raffinée, à la Renaissance par les grâces et l'éclat de l'esprit, à la Réforme par le sérieux de la pensée. Elle accomplit, par une sorte d'instinct naturel, une mission bienfaisante. Elle aide à l'éclosion de la pensée libre : son nom ne se sépare pas de l'essor puissant et généreux que va prendre désormais l'esprit humain. Au seuil de l'âge moderne, c'est un plaisir de saluer cette figure réfléchie et douce, souriante et grave, où les contrastes s'unissent dans la grâce souveraine de la femme.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin.

Nous disions il y a quinze jours que la période qui se terminait avait été une période de préparation et d'attente. Les vacances parlementaires prenaient fin; les Chambres venaient de rentrer en session. Ce n'était pas faire concurrence à ces prophètes dont nous possédons à Paris, en ce moment même, un curieux spécimen, que d'annoncer, de la part des radicaux et des socialistes, toute une série d'interpellations. Le passé nous répondait de l'avenir. Au reste, quelques-uns des principaux orateurs de l'opposition, et entre autres le plus sonore d'entre eux, M. Jean Jaurès, n'avaient pas attendu le retour des Chambres pour faire part par écrit au gouvernement de leur intention de l'interpeller. C'est à M. Barthou, ministre de l'intérieur, que M. Jaurès avait adressé sa lettre : il se proposait de l'interroger sur la portée politique du mouvement administratif. A défaut de ce thème oratoire, M. Jaurès en aurait certainement trouvé un autre à développer, et peut-être même aurait-il bien fait de le chercher, car celui-là n'était pas très bon; mais il fallait bien que le nouveau cabinet essuyât tout de suite le premier feu de ses adversaires. Les radicaux socialistes s'étaient autrefois légèrement amusés de la bonne composition de quelques-uns de nos amis, qui avaient cru devoir laisser vivre le ministère Bourgeois pendant un certain temps avant de l'attaquer. Ces procédés de temporisation ne sont pas à leur usage. Dès le premier jour, ils choisissent leur terrain, ou du moins ils prennent une position d'attaque sur le premier qui se présente, et ils adressent de là leurs sommations au gouvernement. C'est ce qu'a fait M. Jaurès. Toutefois, à mesure qu'on se rapprochait de la rentrée des Chambres, et surtout lorsque cette rentrée a été effectuée, l'embarras des socialistes est devenu de plus en plus manifeste. Il s'est traduit par des ajournemens successifs de leurs interpellations. Comment faire un grief sérieux à M. le ministre de l'intérieur d'avoir procédé à un mouvement administratif? N'était-ce pas son droit? Tout cabinet qui arrive aux affaires n'en a-t-il pas fait autant? M. Bourgeois n'en a-t-il pas fait beaucoup plus que M. Barthou? Et celui-ci ne s'est-il pas exposé aux justes reproches de ses amis pour n'en avoir pas fait assez?

Les interpellateurs socialistes n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'ils n'aboutiraient à rien, sinon à grouper tout de suite autour du gouvernement sa majorité encore un peu diffuse. Aussi ont-ils reculé de jour en jour leur manifestation, prolongeant les délais comme s'ils attendaient quelque chose, et n'attendant rien d'ailleurs que ce hasard heureux qui vient parfois au secours des partis en détresse. Subitement, ils ont cru être servis à souhait; un évêque venait de prononcer un discours.

Aussitôt M. Rivet s'est substitué à M. Jaurès pour interpeller le ministère. Le prélat dont il s'agissait, Mgr Mathieu, avait présidé, dans une chapelle privée, une cérémonie religieuse à laquelle un prince de la maison d'Orléans avait pris part. Mgr Mathieu a cru devoir adresser au jeune prince et à sa famille les complimens de simple et juste courtoisie que réclamait la circonstance. Quelques-unes de ses expressions ont-elles peut-être passé légèrement la mesure? C'est ce qui peut arriver à tout le monde dans la chaleur de l'improvisation. En tout cas, il avait déjà désavoué, et dans les termes les plus formels, toute intention inconstitutionnelle : il s'était déclaré partisan très convaincu, très dévoué, très fidèle de la politique du Saint-Père, et observateur respectueux des instructions qui en dérivent. N'importe; les paroles de Mgr Mathieu, transportées du milieu où elles ont été prononcées, et où elles n'avaient aucune signification politique, dans un milieu tout différent, celui de la presse et de la Chambre, ont paru prendre un autre caractère. Au même moment, Mgr Mathieu a été nommé archevêque de Toulouse. Archevêque de Toulouse! Un homme qui avait tenu un pareil langage! Sur ces entrefaites n'a-t-on pas découvert, et on n'a pas manqué d'en tirer parti, que Mgr Mathieu, le 1er janvier dernier, dans une réception où il recommandait les pouvoirs publics aux prières de son clergé, avait dit de la Chambre qu'elle en avait particulièrement besoin? Peut-être n'avait-il pas eu tout à fait tort; mais il faut convenir que ses expressions avaient été, cette fois, aussi sévères qu'elles sont devenues plus tard obligeantes lorsqu'elles se sont adressées aux princes et aux princesses de la famille royale. Cela prouve sans doute que Mgr Mathieu croit devoir la vérité aux puissans de la terre. Ou plutôt, et pour parler franchement, cela ne prouve rien du tout. Mgr Mathieu est, de l'aveu de tous ceux qui le connaissent, un prélat très libéral. En admettant qu'il n'eût pas trouvé, dans une circonstance particulière, les paroles les plus justes et les mieux appropriées, celui-là seul qui est sans péché du même genre aurait eu le droit de lui jeter la pierre. La vérité est que, pas plus à gauche qu'au centre ou à droite, il ne s'agissait du discours lui-même de Mgr Mathieu, seulement, les radicaux espéraient trouver dans ce discours des armes contre le ministère qui avait appelé son auteur de l'évêché d'Angers à l'archevêché de Toulouse. M. Léon Bourgeois a profité

de l'occasion pour dire qu'il n'aurait jamais commis une pareille faute : on ne peut, il est vrai, le juger que sur celles qu'il a commises, mais il y en a assez pour croire qu'il aurait pu commettre même celle-là, si c'en est une. M. Faberot en a profité à son tour pour déclarer, dans une interruption, qu'il n'y avait pas de sang royal, ce qui a fait rire tout le monde. M. Rambaud, ministre des cultes, a indiqué à la Chambre les raisons sérieuses qui l'avaient déterminé à proposer le choix de Mgr Mathieu comme archevêque. Enfin, et là surtout a été l'intérêt de la séance, M. Méline, président du Conseil, entraîné par les développemens que prenait le débat, a exposé en quelques mots précis et énergiques la politique du gouvernement. On l'accusait d'être le prisonnier de la droite cléricale et monarchique. « J'ai planté, a-t-il répondu, mon drapeau au milieu de cette Chambre; j'accepte tous les concours de bonne volonté pour m'aider à le maintenir. »

Cette déclaration, faite avec un accent d'honnêteté et de courage auquel les Chambres sont toujours sensibles, a produit une très vive impression. Il y avait longtemps qu'un ministère n'avait tenu un pareil langage. Tous avaient plus ou moins dit qu'ils faisaient une politique d'idées et de principes et non pas une politique de personnes et de groupes; mais tous, en réalité, s'étaient particulièrement préoccupés des groupes et des personnes à rallier ou à repousser, et encore plus à repousser qu'à rallier. Ils avaient cherché à donner satisfaction à telle fraction parlementaire plutôt qu'à une autre, ou même spécialement à l'exclusion de cette autre. M. Méline n'exclut de sa majorité que ceux qui s'en excluent eux-mêmes. Il a un programme et il s'y tient, sans se croire obligé de le défendre par des excommunications individuelles. L'accepte qui veut. M. Méline ne fait de marchandage avec qui que ce soit; on n'a pas essayé de lui imposer des conditions, et si on l'essayait, il ne les accepterait pas; il est et il restera ce qu'il est, un républicain ferme et modéré, fidèle exécuteur de toutes les lois, réformateur dans une mesure qu'il croit sage et prudente et qui, en tout cas, est nettement déterminée, point clérical, mais respectueux de l'idée religieuse et de la liberté de conscience : tel qu'il est, tel qu'il se montre, il a demandé à la Chambre de lui donner sa confiance, et la Chambre la lui a donnée.

Elle l'a fait à deux reprises différentes, une première fois sur l'interpellation de M. Rivet relative à l'incident de l'archevêque de Toulouse, une seconde fois sur l'interpellation de M. Jaurès relative au mouvement préfectoral. Car il a bien fallu, en fin de compte, que cette interpellation se produisît au grand jour d'un débat public. A vrai dire, venant après celle de M. Rivet elle était moins dangereuse encore qu'auparavant. Toutes les fois que l'opposition réussit à donner à une affaire une couleur anticléricale, la majorité du gouvernement tombe à son étiage inférieur. Bien que les passions d'autrefois se soient, comme on a pu

le voir, en grande partie calmées, il reste encore beaucoup de situations particulières gênées et embarrassées. C'est là-dessus que comptaient les radicaux lorsqu'ils interpellaient le gouvernement au sujet de Mgr Mathieu; aussi le ministère n'a-t-il eu, ce jour-là, que 50 voix de majorité, chiffre minimum de sa majorité actuelle. Le surlendemain, à propos de l'interpellation Jaurès, la majorité s'est élevée à 80 voix, ce que nous ne regardons pas encore comme le maximum qu'elle puisse atteindre, mais ce qui est déjà un chiffre très respectable. Avec 80 voix de majorité au point de départ, un ministère peut gouverner longtemps. Quant à l'interpellation même de M. Jaurès, il y a peu de chose à en dire. Elle a donné l'occasion à M. Barthou de prononcer un excellent discours, dans lequel il a revendiqué tous les droits du gouvernement en matière administrative. La bonne administration du pays serait impossible si le ministre de l'intérieur n'avait pas toute liberté de changer ses préfets de place sans être obligé d'apporter leurs dossiers à la tribune et de les discuter avec la Chambre. C'est affaire de confiance entre le ministre et la majorité. De telles vérités sont à ce point élémentaires qu'on ne pouvait pas les contester. Aussi ne l'a-t-on pas fait. Mais, tout de suite, le débat, comme l'avant-veille, a pris un caractère plus général, et cette fois, au lieu du cléricalisme et de l'anticléricalisme, c'est le socialisme et l'antisocialisme qui se sont trouvés en présence. Entre les deux, la Chambre a été mise en demeure de choisir. Elle l'a été d'abord par M. Jaurès, il faut le reconnaître, mais aussitôt après par MM. Barthou et Méline, qui ont relevé le défi et qui, à leur tour, l'ont porté à leurs adversaires.

Le débat qui s'est produit à la Chambre avait été préparé par des discours et par des polémiques au dehors. Le premier de ces discours en date est celui que M. Léon Bourgeois a prononcé à Melun, et dont nous avons déjà parlé il y a quinze jours. On ne prévoyait pas à ce moment que cette harangue, dans laquelle l'ancien président du Conseil avait cherché un peu timidement à se séparer, ou plutôt à se distinguer des socialistes ou peut-être seulement des collectivistes, produirait parmi ceux-ci autant d'impression qu'il l'a fait. Il n'y avait en somme rien de nouveau dans cette production oratoire; M. Bourgeois avait déjà dit plusieurs fois ce qu'il a répété à Melun; mais on l'avait peut-être oublié, ou même, pendant qu'il était ministre, on n'avait pas voulu l'entendre. Les socialistes en auraient été gênés pour soutenir le cabinet radical. Dès qu'ils n'ont plus eu cette préoccupation, ils ont repris leurs coudées franches, et ils ont entamé entre eux une campagne de publicité, à la suite de laquelle un véritable schisme a éclaté dans le parti. N'étant plus groupés dans une même majorité gouvernementale par la nécessité de se faire des concessions réciproques, ils se sont mis à parler avec une grande abondance et se sont adressé les uns aux autres des imprécations très instructives pour la

galerie. M. Bourgeois avait dit ou paru dire qu'il y avait quelque différence entre le socialisme et le collectivisme, et, s'il désavouait le second, il montrait une certaine faiblesse envers le premier. M. Millerand, secondé bientôt par M. Jaurès, a déclaré que cette différence n'existait pas, et que l'identité était parfaite entre le socialisme et le collectivisme. On ne pouvait pas être partisan du premier sans l'être du second. Nous sommes volontiers de cet avis, et nous ne sommes pas les seuls. Malgré les protestations de M. Mirman qui a écrit une lettre officielle à M. Millerand pour se séparer de lui sur ce point particulier, tout le monde commence à confondre les deux systèmes. Le socialisme peut être une tendance humanitaire et vague; le collectivisme en est la mise en œuvre logique et concrète. En tout cas, si ce n'est pas l'opinion de M. Mirman, c'est celle de M. Jules Guesde, le représentant du vieil esprit collectiviste, qui a donné à M. Millerand une sorte d'estampille officielle, avec un air rogue, il est vrai, comme il convient à un ancêtre naturellement grondeur à l'égard des générations plus jeunes et plus alertes, mais enfin avec toute l'autorité dont il dispose. Les manifestations extra-parlementaires de MM. Millerand, Mirman, Guesde, Jaurès, etc., ont été l'objet de nombreux commentaires; elles ont fait couler beaucoup d'encre. Toute l'attention publique, ou du moins ce qui en était pour le moment disponible, s'est porté sur les disputes des socialistes et des collectivistes, et le sujet était en somme plus digne d'intérêt que le déplacement du préfet du Tarn. Ce déplacement était, à la vérité, le principal grief de M. Jaurès au début de son discours, mais M. Jaurès a l'esprit trop généralisateur pour s'attarder à ces détails d'ordre secondaire. Il a demandé nettement au ministère : Êtes-vous pour ou contre le socialisme? en ajoutant qu'il ne saurait plus y avoir d'autre question.

MM. Méline et M. Barthou ont accepté la question ainsi posée, et ils ont reconnu du même coup l'identité établie entre le socialisme et le collectivisme. Dès lors, M. le ministre de l'intérieur a pu dire que toute hésitation à l'égard de ces doctrines serait « criminelle ». C'est la lutte contre le collectivisme que le gouvernement a entamée avec une résolution, une vigueur de ton, une netteté d'attitude des plus honorables de sa part. En quelques heures de discussion, beaucoup de nuages ont été dissipés, et aussi un certain nombre de situations se sont trouvées modifiées. On a vu se dessiner une classification des partis toute nouvelle, avec des mots d'ordre qui, de part et d'autre, n'avaient pas été entendus jusqu'ici. Et, symptôme plus remarquable encore, on a entendu résonner les mots d'ordre d'autrefois sans qu'ils produisissent le moindre effet. Ils se sont en quelque sorte perdus dans le vide.

Il y a un homme dans la Chambre auquel sa situation de président de groupe a donné une importance toute représentative, c'est M. Isam-

bert. M. Isambert préside le groupe Isambert : on n'a pas pu donner au groupe un autre nom que celui de son président, car on ne savait comment le qualifier. Ce groupe est un lieu de refuge placé entre le centre et l'extrême gauche, et qui recueille tous ceux qui évoluent entre ces divers points topographiques. Il comprend des modérés, des radicaux, des socialistes, à la condition pourtant qu'ils ne soient pas trop exclusivement ou ceci ou cela, mais c'est une condition que beaucoup de gens remplissent aisément. On peut d'ailleurs appartenir au groupe Isambert et, en même temps, à tous ceux qui l'avoisinent. L'utilité de ce groupe apparaît tout de suite : il sert de trait d'union entre la majorité du centre et les élémens plus avancés de la gauche, sans que l'on sache au juste jusqu'où il se prolonge dans ce dernier sens. Ses frontières sont toujours restées indécises. Le groupe Isambert a joué un rôle considérable sous le ministère Bourgeois : c'est là qu'était fixé le pivot, d'ailleurs tournant, de la majorité radicale. En d'autres termes encore, M. Isambert servait de centre de ralliement à une agglomération parlementaire qui comprenait les radicaux et les socialistes. Mais à quoi servira-t-il désormais, si les socialistes se mettent en dehors de la majorité et si le gouvernement leur souhaite bon voyage en s'applaudissant du débarras ? C'est bien le danger que M. Isambert a aperçu ! Aussi s'est-il précipité à la tribune pour y parer, se croyant sûr qu'avec un des vieux refrains de jadis il réunirait les tronçons éparpillés de la concentration républicaine, et il a dit : Ne pensez-vous pas, messieurs, que le cléricalisme, voilà l'ennemi ? A sa grande surprise, l'effet a été nul : on était à cent lieues de penser au péril clérical. Alors, il a voulu préciser, et il a parlé de la loi militaire et de la loi scolaire : on lui a fait observer doucement qu'elles n'étaient pas en cause, que personne n'en avait demandé l'abrogation, et qu'il était seul à penser à elles. La déconvenue de M. Isambert a augmenté ; il ne reconnaissait plus la Chambre ; il ne savait plus par quel bout la prendre. Autrefois, lorsque le gouvernement était dans l'embarras, ou lorsqu'un député voulait se donner à bon compte vis-à-vis de ses électeurs le mérite de faire voter une motion, il proposait de se prononcer, toute affaire cessante, sur la nécessité de maintenir énergiquement les lois militaire et scolaire. Le procédé était infaillible. On abandonnait immédiatement la discussion en cours pour voter les lois dites républicaines, sans qu'on ait jamais bien su pourquoi elles s'appelaient ainsi. Elles ont été ainsi votées et revotées une vingtaine de fois, peut-être davantage ; mais l'autre jour la Chambre a paru stupéfaite qu'on pût la convier encore à ce jeu innocent. Alors, M. Isambert a lâché le grand mot ; il a reproché au gouvernement de s'appuyer sur la droite et d'être le prisonnier de M. de Mackau. Cette accusation, qu'il avait gardée pour la fin comme une dernière cartouche, n'a pas produit dans la Chambre plus d'impression que les autres. M. le président du Conseil a répondu qu'il n'était le

prisonnier de personne, que la droite ne lui avait rien demandé, qu'il ne lui avait rien promis, et qu'elle restait libre de voter suivant le sentiment et la conscience qu'elle avait des véritables intérêts du pays. Et ces paroles ont été couvertes d'applaudissemens. Et le ministère, comme nous l'avons dit, a eu une majorité de 80 voix. Il faut avouer que M. Isambert avait bien quelques excuses, et que, s'il ne reconnaissait pas la Chambre, c'est que celle-ci n'est plus tout à fait la même qu'il y a trois mois. Que faut-il en conclure, sinon que les socialistes ont effrayé la Chambre aussi bien que le pays, et qu'elle juge suffisante l'expérience qui vient d'être faite d'un gouvernement vivant sous leur patronage. Elle ne montre aucun désir de la recommencer. Elle n'a pas osé renverser le ministère Bourgeois, et il a fallu que le Sénat vînt à son aide et prît pour lui toute la responsabilité. Mais maintenant elle fait, et elle continuera sans doute de faire tout son possible pour échapper à une seconde épreuve. La première a coûté assez cher.

Et puis, la Chambre tient à discuter le projet de loi sur les quatre contributions directes qui lui a été présenté par M. le ministre des finances. Peut-être n'en est-elle pas très enthousiaste; mais lorsqu'elle le compare au projet d'impôt sur le revenu que M. Doumer lui avait soumis, elle n'hésite pas à lui donner la préférence. Il est probable que M. Cochery bénéficiera de ces dispositions. Sur bien des points les craintes inspirées par l'ancien ministère rendent l'œuvre de celui-ci plus facile. A force de répéter que notre système fiscal est plein d'imperfections et qu'il faut absolument faire quelque chose pour les corriger, — on ne sait pas très bien quoi, mais on est sûr qu'il faut faire quelque chose, — on a fini par le faire croire au pays, bien plus peut-être qu'on ne le croit soi-même. Rien n'a été plus imprudent que cette campagne contre nos contributions directes, et surtout contre deux d'entre elles, l'impôt des portes et fenêtres et l'impôt personnel mobilier. On a donné à l'impôt des portes et fenêtres une si mauvaise réputation qu'on se trouve aujourd'hui obligé de le supprimer. Pourquoi? Parce qu'on a dit qu'il était un impôt sur l'air et sur la lumière : il a suffi d'un mot, et de ce qu'on peut appeler un mot d'auteur, pour condamner une taxe qui reposait sur un des signes les plus certains et les plus évidens de la fortune. On remplacera ces signes par d'autres, qui ne vaudront pas mieux : amour du changement beaucoup plus que des réformes véritables. N'est-ce pas encore l'amour du changement et aussi de l'imitation, mais d'une imitation imparfaite, qui nous porte à distribuer nos impôts en diverses cédules, sous prétexte d'atteindre toutes les sources du revenu, ou du moins des revenus du capital, car les revenus du travail restent exempts? Mais l'impôt personnel-mobilier disparaît-il comme l'impôt des portes et des fenêtres? Non, il change seulement de nom, il s'appellera l'impôt de la cédule supplémentaire, il reposera sur de nouveaux signes exté-

rieurs de la richesse. Après avoir supprimé quelques-uns de ces signes, il a bien fallu les remplacer par d'autres; quant à savoir si les nouveaux sont plus heureusement choisis, plus exacts, plus adéquats au revenu que les anciens, il reste permis d'en douter.

Au surplus, ce n'est pas sur l'innovation des cédules, ni sur la manière dont on les a remplies, que portera l'opposition principale contre le projet du gouvernement. Tout le monde s'attend à ce que la grande bataille aura pour objet l'impôt sur la Rente. Encore un impôt dont personne n'est et ne peut être enthousiaste, mais qui n'en sera pas moins voté, du moins cela est probable, parce que la majorité pensera qu'entre deux maux il faut choisir le moindre, et que l'impôt sur la Rente est incontestablement un moindre mal que l'impôt général sur le revenu, lequel comprend l'impôt sur la Rente d'abord, et beaucoup d'autres choses ensuite. Les esprits sont très divisés sur la question de savoir si l'État, qui à l'égard du rentier est un simple débiteur, a le droit de retenir à son profit une partie du revenu qu'il s'était engagé à payer. Malgré les argumens plus ou moins subtils dont on enveloppe la question, elle n'en reste pas moins claire à nos yeux. La Rente est le résultat d'un contrat, et un contrat ne peut être modifié que du consentement des deux parties. Lorsque l'État fait une conversion, il ne manque pas à un contrat qui prend fin, il en fait un autre, et il offre au rentier qui ne voudrait pas l'accepter de lui rendre son argent. Rien n'est plus légitime. On n'aurait rien à dire si, en établissant un impôt sur la Rente, l'État faisait au rentier mécontent une offre du même genre, car la conversion et l'impôt produisent des effets analogues; ils diminuent le revenu du rentier et augmentent la part que l'État s'attribue. La seule objection à l'offre de remboursement accompagnant l'établissement de l'impôt est qu'on n'a pas le droit de la faire avant l'expiration de la période où on s'est engagé à ne pas convertir, et cela précisément parce que conversion et impôt opèrent de la même manière, la première tous les dix ans environ, et le second tous les ans. C'est bien à tort qu'on a dit de la Rente qu'elle ne payait pas d'impôt; elle en paie un, et le plus lourd de tous, au moment où elle est convertie. On veut aujourd'hui l'atteindre par un autre procédé : nous restons convaincu que le premier valait mieux, qu'il ménageait plus habilement le crédit public, qu'il était plus conforme aux principes. Au surplus, l'expérience le recommandait. On n'y renonce d'ailleurs pas, on a bien la prétention de faire dans l'avenir de nouvelles conversions en même temps qu'on prélèvera l'impôt; mais il est évident qu'on fera des conversions moins nombreuses ou moins avantageuses, et que le bénéfice en sera diminué du petit profit que l'État, mangeant son blé en herbe, aura prélevé ou prélèvera par le moyen de l'impôt annuel. Le projet du gouvernement dissimule ce qu'a d'autoritaire et de vexatoire l'impôt

qu'il établit, en le mettant sous le couvert d'un impôt général sur les valeurs mobilières, françaises et étrangères. Après avoir posé le principe de cet impôt, il se demande pourquoi la rente seule y échapperait, et il conclut qu'elle ne doit pas le faire. Le détour est peut-être ingénieux, mais c'est un détour un peu trop visible. Voilà ce que tout le monde se dit à la Chambre et au Sénat, même parmi ceux que des considérations politiques amèneront à voter l'impôt sur la Rente. Si le ministère Méline était renversé sur cette question, on verrait presque inévitablement revenir les radicaux, et ils auraient cette fois une force beaucoup plus grande pour faire passer leur impôt général sur le revenu. Ils auraient la force qu'un parti retire de l'impuissance constatée du parti adverse et de l'avortement de ses projets. Ah! si la Chambre arrivait à la conviction qu'on s'est trompé, qu'il n'y a rien à faire, ou du moins rien d'important, ni de profond, pour réformer notre système fiscal; si elle se rendait compte de la valeur intrinsèque de ce système, le meilleur à nos yeux qui soit au monde; si elle revenait à cette parfaite sagesse dont elle s'est trop éloignée, tout serait pour le mieux. Mais cela n'est pas présumable. Quelque désagréable que soit le calice que nous tend M. Cochery, il faudra sans doute le vider, car on aperçoit tout à côté M. Doumer avec un autre calice encore plus amer et beaucoup plus grand. C'est là ce qui désarme, ou du moins ce qui affaiblit les modérés dans l'opposition qu'ils auraient pu faire, et à laquelle beaucoup d'entre eux ont renoncé. Les radicaux et les socialistes leur ont appris comment on soutient un ministère : cette leçon de dure dicipline n'a pas été tout à fait perdue.

Si M. Léon Say ne nous avait pas été enlevé, l'impôt sur la Rente n'aurait pas eu de plus ardent ni de plus éloquent antagoniste que lui. On se rappelle les études qu'il a publiées ici même sur cette question qui le passionnait (1). Mais il n'est plus. Au regret que nous cause sa perte s'ajoute en ce moment celui que nous inspire la mort de M. Jules Simon. Ce n'est pas dans une chronique qu'on peut tracer de M. Jules Simon un portrait digne de lui. Si d'ailleurs nous étions tenté de le faire nous craindrions, sur plus d'un point, de dire les mêmes choses que M. Étienne Lamy dans un article sur le gouvernement de la Défense nationale qu'on peut lire en tête de cette livraison même de la *Revue*, et de les dire moins bien. Nous ne pouvons cependant pas laisser disparaître M. Jules Simon sans rappeler d'un mot sa longue existence de travail ininterrompu, de dévouement aux plus nobles causes, et de désintéressement absolu.

Pendant toute sa vie, il a défendu la liberté; il y croyait en philosophe, il a voulu la pratiquer en homme politique; et il a tout sacrifié à cette préoccupation chez lui dominante, même sa popularité, qui, en

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1894.

de certains momens, a été si brillante, et qui peu à peu s'est obscurcie et presque éteinte sous l'injustice de son propre parti. On lui a reproché comme un crime l'opposition qu'il a faite à l'article 7 et aux décrets. Quoi de plus conforme que cette opposition aux principes de toute sa vie? Il n'y a mis aucune amertume contre les personnes; pourquoi en a-t-on mis autant contre lui? C'est que, sous des formes douces et presque caressantes, il cachait une volonté d'autant plus ferme qu'elle se rattachait chez lui à des convictions immuables. On sentait qu'il ne céderait pas, et même qu'il ne plierait que jusqu'à un certain point bien vite atteint. Les partis ont des exigences impitoyables; ils prétendent imposer une docilité dont une âme un peu fière et un esprit vraiment libre sont incapables. Enfin, il faut bien le dire, M. Jules Simon a rencontré sur son chemin plus qu'un adversaire, un ennemi, chez l'homme le plus puissant qui ait été à la tête du parti républicain pendant une dizaine d'années. Gambetta est mort avant l'heure, M. Jules Simon a été politiquement usé avant d'avoir pu donner toute sa mesure, et voilà comment les hommes manquent à leur pays, à leur parti, tantôt par la fatalité qui les enlève prématurément sans que nous puissions rien contre elle, et tantôt par suite de la guerre cruelle qu'ils se font entre eux. Il n'est resté à M. Jules Simon que sa plume d'écrivain, et surtout son talent de parole qui a fait de lui, non seulement à la tribune parlementaire, mais dans les académies et jusque dans la conversation familière, un des plus merveilleux artistes que sa génération ait produits et que la nôtre ait entendus. Sa voix n'était pas sans défauts, mais elle était pénétrante, et il s'en servait, il en jouait avec une habileté de diction incomparable. Le gouvernement et le parlement ont décidé que ses funérailles auraient lieu aux frais de l'État. Parmi les raisons qu'il en a données, après avoir rappelé d'un mot le grand rôle que M. Jules Simon avait joué dans les lettres et dans la politique, M. le président du Conseil a dit de lui qu'il n'avait « jamais cessé de se dévouer, avec le plus parfait désintéressement, à l'amélioration du sort des humbles. » Cela est vrai. M. Jules Simon a été un apôtre de la charité; il s'est prodigué pour les autres; il s'est oublié lui-même. Et de tous les traits qui honorent sa mémoire, celui-là surtout méritait en ce moment d'être relevé.

Au dehors, les affaires d'Égypte et du Soudan, et les rapports de l'Angleterre et de l'Italie à propos de ces affaires, ont plus particulièrement attiré l'attention pendant ces derniers jours. On se trouve là en présence d'un imbroglio qui n'est pas encore complètement dénoué: cependant, les documens commencent à abonder. Ils sont venus surtout d'Italie. Le duc di Sermoneta, ministre des affaires étrangères du cabinet Rudini, a publié un Livre vert des plus instructifs et des plus complets, qui ne paraît pas avoir produit en Angleterre une bonne

impression. Il n'en avait pas été de même des publications antérieures de M. Crispi : soigneusement émondées et expurgées, elles avaient pris à tâche de tout ménager, d'abord la situation personnelle de M. Crispi, mais aussi celle de ses amis ou alliés de Londres, et la vérité y avait été mesurée avec tant de parcimonie qu'il était difficile de l'y bien reconnaître. Le ministère actuel a montré moins d'hésitation : il a tout dit ou à peu près tout. Il résulte de ses confidences faites au public que les conversations entre le cabinet anglais et le gouvernement italien ont eu, à diverses reprises, le caractère de la plus grande intimité. De cela, on se doutait bien, mais on ne savait pas exactement jusqu'où cette intimité avait été poussée, quelle forme elle avait eue, quels liens en étaient résultés entre les deux gouvernemens. Lorsqu'on a vu, par exemple, que le brouillon d'une lettre adressée par lord Salisbury au ras Mangascia était soumis au préalable au ministère italien, que celui-ci dictait les corrections à y faire, et que ces corrections y étaient faites, on a compris qu'il s'agissait de quelque chose de plus sérieux qu'on ne l'avait cru d'abord.

Il est hors de doute aujourd'hui, et cette constatation n'est pas pour déplaire en Italie, qu'entre Rome et Londres il y a eu constamment échange de vues, afin d'établir et de maintenir un parfait accord politique. On s'est rendu des services réciproques ; on a discuté et préparé des plans d'action commune ou concertée. L'occupation de Kassala paraît avoir été un des points sur lesquels on est revenu le plus souvent. Nous avons déjà signalé le peu d'intérêt que cette occupation avait pour l'Italie, même à ses propres yeux ; mais il n'en était pas de même aux yeux de l'Angleterre. Celle-ci y attachait une grande importance, sans doute pour le développement ultérieur de projets encore mal connus. Quoi qu'il en soit, l'entente entre les deux gouvernemens est devenue très étroite. Aussi lorsque l'Italie a soudainement éprouvé les désastres que l'on sait, n'a-t-elle pas hésité à se tourner vers l'Angleterre pour lui demander un concours sur lequel elle croyait bien pouvoir compter, et qui d'ailleurs ne lui a pas fait complètement défaut. On assure toutefois, — nous laissons cet incident de côté, d'abord parce qu'il ouvrirait des questions nouvelles, et ensuite parce qu'il n'est pas encore tout à fait éclairci, — on assure que l'intervention de l'Allemagne n'a pas été inutile pour amener l'Angleterre à franchir le pas et à annoncer au monde un peu étonné qu'elle allait, sans plus de retard, entreprendre une expédition sur Dongola. Mais était-ce bien dans l'intérêt de l'Italie que cette expédition allait être entamée, ou n'y avait-il pas d'autres motifs encore de la faire, et des motifs supérieurs ? Les ministres anglais ont fourni à ce sujet les explications les plus confuses. Tantôt ils ont parlé de l'Italie qu'il fallait dégager de l'étreinte des derviches, et tantôt de l'Égypte à laquelle il fallait donner du côté du Soudan une frontière plus solide. Cette dernière considération a fini

par occuper la première place dans les explications des ministres de la reine. Il le fallait bien. Comment faire admettre qu'on imposât à l'Egypte, ou plutôt à ses créanciers, l'obligation de payer une entreprise militaire qui aurait pour objet principal de secourir les Italiens? Cette proposition n'était pas soutenable : aussi a-t-on assuré qu'il s'agissait avant tout de l'Égypte.

Malheureusement la publication du Livre vert a fait naître quelques doutes à cet égard. S'il est vrai, au surplus, que l'intervention allemande ait été pour quelque chose dans le coup de surprise qui a accompagné l'annonce de l'expédition de Dongola, il y a tout lieu de croire qu'elle a été déterminée surtout par la préoccupation des intérêts italiens. Cette préoccupation a donc pris, au moins pour un jour, le pas sur toutes les autres. Mais ce n'est pas ainsi que le gouvernement anglais entendait présenter l'affaire à l'opinion européenne, et c'est pourquoi il y a eu, entre Rome et Londres, un échange d'explications qui n'a pas dû manquer de vivacité, si on en juge par les éclats dont les Chambres ont retenti. Les ministres anglais ont été si durs pour les ministres italiens, lesquels auraient manqué d'après eux à tous les usages diplomatiques en publiant leur Livre vert, que ceux-ci ont fini par se fâcher et par déclarer qu'ils avaient parfaitement su ce qu'ils faisaient. M. di Rudini en a pris toute la responsabilité, et il s'est plaint à son tour des récriminations auxquelles M. Curzon et M. Balfour avaient jugé à propos de se livrer publiquement. Il nous semble bien, en effet, qu'on a manqué aux usages à peu près également de part et d'autre, mais cette querelle n'intéresse en somme que les ministres en cause ici et là, et l'amitié des deux pays est assez solide pour n'en subir aucune atteinte grave.

Sur ces entrefaites est survenu le jugement du tribunal mixte du Caire au sujet de l'affectation que le gouvernement égyptien, derrière lequel il faut voir, bien entendu, le gouvernement anglais, a faite à l'expédition de Dongola des fonds de réserve de la Caisse de la dette. On sait que les commissaires français et russe avaient protesté contre cette affectation : leur protestation suffisait à la rendre irrégulière. Le syndicat des porteurs français a intenté un procès au gouvernement égyptien pour s'entendre condamner à restituer les sommes qu'il avait indûment détournées de leur destination normale, et comme il y a des juges au Caire, ils ont gagné leur cause. Le gouvernement khédivial en appelle, dit-on, devant la cour d'Alexandrie; tout fait croire qu'il n'y sera pas plus heureux. La seule conclusion à tirer pour aujourd'hui de ces divers incidens, est que le gouvernement anglais s'est fort mal engagé dans cette affaire. Il n'a pas dit toute la vérité au pays. On ne sait pas encore très bien, parmi les mobiles qui l'ont déterminé, quels sont ceux qui ont agi plus spécialement sur lui, et le but véritable de sa politique reste assez confus. Pressé de questions à ce sujet par l'op-

position libérale, il a fini par refuser de répondre. A supposer qu'il sache exactement ce qu'il veut faire, bien qu'il ne veuille pas encore le dire, il s'est au moins trompé sur la légitimité de quelques-uns des moyens qu'il a employés : le jugement du tribunal du Caire en est la preuve. On sait, au surplus, que rien n'est sérieusement commencé au point de vue de l'expédition militaire : la saison s'y oppose, et elle s'y opposera jusqu'à l'automme. En attendant, qu'a fait l'Angleterre? Elle a fait occuper Souakim par des troupes venues de l'Inde, en remplacement de la garnison égyptienne qui a reçu l'ordre de se replier sur le Nil. On assure qu'un tel acte a froissé à Constantinople des susceptibilités très naturelles. Souakim n'appartient pas au khédive au même titre que le Caire, et l'autorité du sultan s'y exerce d'une manière plus directe. Il y a eu de la part de l'Angleterre quelque chose de brutal dans l'occupation qu'elle en a faite. Quel est son dessein? Veut-elle établir à Souakim un des points de départ et une des bases de ses opérations futures? Cela est possible, et expliquerait l'espèce d'entorse qu'elle a donnée au droit des gens. Mais ici on se demande encore avec quel argent seront payées les troupes indiennes en garnison à Souakim. Sera-ce avec les ressources du budget indien? Le gouvernement de l'Inde proteste contre ce nouvel accaparement, le moins justifiable de tous, car s'il est difficile d'admettre que les créanciers de l'Égypte paient une expédition dont un des objets principaux est de secourir les Italiens, il l'est encore bien plus de faire entendre aux Indiens qu'ils doivent concourir à cette même œuvre, non pas seulement de leur sang, mais encore de leurs deniers. Et quand même il s'agirait de l'Égypte et non pas de l'Italie, ce ne serait pas au budget de l'Inde à supporter les frais de l'expédition. On le voit, les diverses initiatives prises par le gouvernement de la Reine avec une réflexion peut-être insuffisante soulèvent un grand nombre de questions délicates. L'opinion, même en Angleterre, commence à s'en émouvoir, et on n'est encore qu'au début. On a des difficultés avec l'Italie; on en aura avec d'autres puissances; elles ne se dénoueront heureusement que si tout le monde y met du sien. Le défaut capital de la politique anglaise est de vouloir se cacher, ruser, biaiser, même avec l'opinion du pays, même avec la majorité du parlement, alors que l'écheveau, si embrouillé aujourd'hui, des affaires de l'Égypte et du Soudan, ne pourra se démêler qu'avec le concours sincère et loyal de toute l'Europe.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT TRENTE-CINQUIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXVI[e] ANNÉE

MAI — JUIN 1896

Livraison du 1[er] Mai.

Livraison du 15 Mai.

Livraison du 1er Juin.

Livraison du 15 Juin.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 33798.

s.
27
66
02
47
59
58
31
12
39
76
98
37
5
1
2
8
1
3
8
7
4
6